



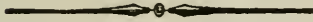
TRANSFERRED

OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

D. L. C. D. J.



TOME III.

OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

CONTENANT

Ses SERMONS prêchés devant S. A. R. Madame la Duchesse d'Yorck, ses RÉFLEXIONS chrétiennes sur divers sujets de piété, ses MÉDITATIONS sur la Passion, sa RETRAITE, et ses LETTRES spirituelles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

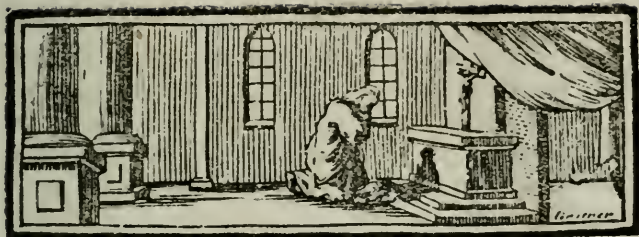
3^e Volume des Sermons.

AVIGNON,

SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

FEB 2 1957



SERMON

POUR LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA S^{TE} VIERGE.

Quomodo potest homo nasci, cum sit senex?

Comment un homme peut-il naître une seconde fois, lorsqu'il est déjà avancé en âge? (*Joan. 3.*)

Nous avons trois choses à observer dans la naissance mystérieuse des fidèles, les soins qui précèdent cette naissance, les peines qui l'accompagnent, la joie qui la suit.

CE qui m'engage à vous parler aujourd'hui de la naissance mystérieuse des fidèles, ce n'est pas la crainte que la naissance de la Sainte Vierge ne me puisse fournir une matière assez abondante; j'ai déjà fait voir combien c'était un riche sujet pour l'éloquence chrétienne: mais comme tout ce que je pourrais dire de ce mystère peut convenir à toutes les autres fêtes de Marie, je me suis déterminé à vous entretenir de la seconde naissance des chrétiens, naissance toute remplie de mystères, et dont je ne prévois pas vous pouvoir parler dans une occasion plus favorable. J'entends, MM., par cette naissance spirituelle, le commencement d'une vie pure et parfaite, où s'engage une ame

touchée de Dieu , après quelques années de désordres ou de tiédeur : il se fait à ce changement de vie des opérations qui méritent bien d'être observées , et j'espère que le détail où je vais entrer ne sera pas sans utilité pour la plupart de ceux qui m'écoutent. Divin Esprit , si vous êtes le seul auteur des mystères que j'entreprends de développer , vous êtes également le seul qui me pouvez donner les lumières dont j'ai besoin pour en parler dignement ; je vous les demande , ces lumières pures , par l'entremise de Marie : *Ave , Maria.*

Pour dire tout ce qui regarde la naissance spirituelle , c'est-à-dire la conversion d'une ame chrétienne , il me semble qu'il faut considérer trois temps : le temps qui précède cette conversion , le temps où elle s'accomplit , le temps qui la suit. Dans le temps qui la précède , c'est une action entre Dieu et l'homme ; dans le temps où elle s'accomplit , ce sont des combats entre l'homme et l'homme même ; dans le temps qui suit cette conversion , c'est une douce paix , fruit d'une généreuse victoire : paix inaltérable , qui fait oublier tout ce qu'elle a coûté : *Jam non meminit pressuræ , quia natus est homo in mundum.* Pour expliquer tout ceci plus au long , en suivant les divers temps où la naissance du chrétien se prépare , s'opère , et se consomme , je ferai voir dans le premier point les soins qui la précèdent ; dans le second , les combats qui l'accompagnent ; dans le troisième , la joie qui la suit. Voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

UN des plus doux entretiens des ames saintes , c'est de se rappeler la conduite que Dieu a tenue pour les attirer à lui ; elles y remarquent tant d'amour , et une bonté si paternelle , qu'elles ne peuvent assez l'admirer , et qu'elles s'écrient , comme faisait sainte Thérèse , toutes les fois qu'elles y pensent : *Misericordias Domini in æternum cantabo :*

Seigneur, je ne veux point avoir d'autre occupation durant toute l'éternité que de chanter vos miséricordes. Or quoique Dieu ait plus d'une voie pour nous attirer à lui, et qu'il ne suive pas toujours la même méthode; quoique, quelque méthode qu'il garde, son action et la coopération de l'ame soient extrêment secrètes, et que, comme dit saint Augustin, nous voyions les hommes changer de vie, sans pouvoir découvrir les ressorts qui opèrent ce changement; voici néanmoins ce qu'on peut observer à ce sujet. En premier lieu, quels sont du côté de Dieu les soins qui préparent la conversion de l'homme; en second lieu, quels soins de la part de l'homme doivent répondre aux soins de Dieu.

Dieu commence presque toujours à agir dans nos ames par quelques-unes de ces graces que nous appelons extérieures, parce qu'elles entrent par les sens, et qu'elles ne peuvent rien faire dans l'ame par elles-mêmes pour la disposer à aimer Dieu. Sainte Magdelène entend prêcher Jésus-Christ, elle lui voit faire des miracles. On raconte à saint Augustin la vie de saint Antoine, et la conversion de deux courtisans, qui, quoique déjà avancés à la cour, et près de contracter un mariage avantageux et heureusement assorti, s'engagent par vœu à une chasteté perpétuelle. Sainte Élisabeth de Hongrie jette, ce semble, par hasard les yeux sur un crucifix un jour qu'elle entrait dans l'église avec tout l'appareil des plus brillantes parures. Saint François de Borgia trouve le corps de l'impératrice morte, une des plus belles personnes qui eût été en Europe, il trouve trois jours après ce corps si corrompu qu'il faisait horreur, si défiguré qu'il n'osa jurer que c'était le corps de la princesse. Un trouble salutaire saisit l'un sur un livre de piété, ou sur un texte de l'Écriture convenable à la disposition où il est actuellement; un autre a vu mourir un pécheur insigne; celui-ci entend un discours édifiant, ou voit un exemple

d'une vertu héroïque : voilà la première faveur que la divine Providence a coutume de ménager à une ame prédestinée. Cette faveur, comme je l'ai déjà remarqué, ne fait rien par elle-même, elle est seulement le canal par où passe dans l'esprit une pensée pieuse, qui est comme la semence de notre sanctification. *Et quæ congregasti cujus erunt?* dit Dieu au cœur de ce riche qui assiste aux funérailles d'un autre riche : Pour qui sera ce que tu as recueilli ? Que sert à cet homme de s'être élevé si haut, fait-il entendre à un ambitieux qui voit un grand emporté par un accident imprévu ? *Quid prodest homini?* Un voluptueux qui entend parler de l'Enfer, se dit à lui-même : Voilà qui est éternel, et tous mes plaisirs ne seront que d'un moment : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.* Dans le temps que cette jeune mondaine enflée de sa beauté rencontre sans y penser le crâne décharné d'un mort, il lui vient à l'esprit que cette tête, toute affreuse qu'elle est, a peut-être été plus belle que la sienne, et qu'un jour la sienne ne sera pas moins hideuse.

Cette lumière du Ciel, cette salutaire pensée est accompagnée d'un saint mouvement, d'un feu surnaturel qui enflamme le cœur, et qui y fait naître un pieux désir de conversion. Tout cela se fait en nous, dit saint Augustin, quoiqu'il se fasse sans nous, et souvent même malgré nous. Cette lumière est dans notre entendement, ce saint désir est dans notre cœur : cependant nous y avons si peu de part, qu'il ne dépend de nous en aucune manière, ni de leur fermer l'entrée de notre ame, ni de les y attirer, quoique nous puissions ou les étouffer, ou les entretenir, lorsqu'une fois l'un et l'autre nous ont été donnés. Sur quoi, MM., il faut désabuser ces personnes qui, quoique attachées au monde et à elles-mêmes, se croient néanmoins assez vertueuses, parce qu'elles ont beaucoup de bons sentimens, parce qu'elles sont souvent pressées du désir de servir Dieu. Elles devraient, au

lieu de se faire un mérite de ces graces , elles devraient souhaiter d'en être privées , si elles ne sont pas dans le dessein d'y répondre : ce sont des talens dont on leur doit demander un compte rigoureux ; loin de pouvoir faire aucun fond sur tout cela , c'est sur cela même qu'elles seront infailliblement condamnées. J'avoue que ce sont des marques de l'amour que Dieu a pour elles ; mais ignore-t-on que ce sera cet amour rebuté et méprisé qui se changera en haine, en mépris, et que cette haine, ce mépris animeront la justice et la colère de Dieu contre les pécheurs ?

Si nous étions aussi dociles, et aussi zélés pour notre salut, que nous le devrions être, et que nous le pourrions, cette grace, telle que je viens de la représenter, suffirait, dans quelque temps qu'elle fût donnée, pour nous engager à vivre saintement : mais comme nous avons beaucoup d'ennemis, et que nous sommes la faiblesse même, si le Seigneur n'a soin de prendre notre temps, et de nous appeler dans des conjonctures où nous soyons disposés à lui répondre, l'impression que fera sur nous sa voix, loin de nous sanctifier, nous rendra plus coupables. Aussi lorsque le Seigneur a dessein de se rendre maître d'un cœur, avec quelle aimable sagesse va-t-il au-devant de tout ce qui pourrait traverser son entreprise, dispose-t-il tout ce qui peut la favoriser !

Osons pour un moment entrer dans le conseil de sa miséricorde. Pour nous rendre sa présence sensible, le temps qu'il choisira sera le temps où l'esprit sera plus libre de tout autre soin, où il sera dans la disposition la plus conforme aux pensées qu'il veut inspirer ; il se présentera en quelque sorte à nous sur le déclin d'une passion qui nous aura long-temps fatigués, et qui n'aura laissé dans notre cœur que de l'amertume ou du vide. Il nous viendra chercher dans la solitude, dans les ténèbres, dans l'affliction, sur un lit de douleurs où une maladie nous ôte le goût des joies

du monde, où les approches de la mort nous font sentir la caducité des biens terrestres Il attendra, il avancera même la mort de ce mari, afin que l'amour qu'avait pour lui une épouse trop tendre s'éteigne et fasse place à un amour plus spirituel. Il profitera de la disgrâce de cet homme, et il lui offrira son amitié dans le temps que l'adversité aura éloigné tous ses amis. Il permettra qu'un confident nous trahisse, qu'un emploi nous retire des occasions les plus dangereuses, que la nécessité ou le hasard en apparence nous lie avec des personnes d'une piété exemplaire. Il prendra le temps où les approches d'une solennité inviteront tout le monde à la pénitence, où les prédications fréquentes pourront fortifier la pensée que nous aurons de changer de vie; il nous fera tomber entre les mains d'un Confesseur zélé, et capable de faire heureusement éclore cette sainte résolution, attentif à la soutenir dans sa naissance, et à la diriger dans ses progrès : *Tu exurgens miseraberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* Daignez, Seigneur, nous offrir votre grace dans ces heureuses circonstances, parce qu'étant donnée dans un temps si favorable, elle sera infailliblement efficace, elle produira le fruit que vous en attendez.

Dans ces conjonctures, une pensée qui se sera mille fois présentée en vain à notre esprit, fera sur notre cœur une impression si forte, qu'il nous sera comme impossible d'y résister. C'est ainsi que Dieu en usa avec David; il ne le troubla pas dans les premiers désordres de sa passion, il attendit que le temps en eût ralenti l'ardeur, il excita ensuite dans son esprit des mouvemens d'indignation contre une injustice supposée, afin de le disposer à concevoir une juste haine contre lui-même, une sainte horreur contre la cruauté dont il s'était rendu coupable; enfin il envoya un homme capable de le conseiller, capable de l'animer à la pénitence, et d'ouvrir la plaie salutaire

que la grace de la componction devait achever dans son cœur ; capable enfin de lui fournir les moyens d'apaiser le Seigneur. Aux fléaux par lesquels sa justice miséricordieuse avait résolu de punir David en cette vie , le saint Roi présenta un cœur blessé , un cœur brisé par la douleur. Si Dieu eût frappé ce prince dans un autre circonstance , que seraient devenus ses soins et ses graces ? et si le Roi-prophète eût manqué cette occasion , quelle autre occasion pouvait-il attendre ?

Je veux dire , Chrétiens auditeurs , que comme il faut que Dieu prenne notre temps pour nous inspirer une sainte résolution , il nous faut , pour la former , prendre aussi le temps de Dieu. Il y a un moment où nous sommes plus disposés qu'à l'ordinaire à écouter Dieu ; mais il y a aussi un moment , et peut-être n'y en a-t-il qu'un pour chacun de nous , où Dieu est disposé à nous recevoir. C'est ce temps que David appelle le temps du bon plaisir : *Tempus beneplaciti*. Un autre Prophète l'appelle le temps d'acception , le jour de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile , ecce nunc dies salutis*. Si nous le laissons échapper , cet heureux moment , hélas ! reviendra-t-il jamais ? et voudrons-nous efficacement demain , ou un autre jour , une conversion que Dieu nous demande peut-être aujourd'hui ? L'épouse entendant frapper à sa porte , délibère quelque temps si elle se lèvera ; elle s'y résout enfin lorsqu'il n'est plus temps , l'époux s'était déjà retiré ; elle le cherche inutilement , elle l'appelle , et elle n'a point de réponse : *Quæsi vi illum , et non inveni ; vocavi , et non respondit mihi*. Jamais retour ne parut plus sincère que le retour de Saül , d'Antiochus , et de Baltassar : ils demandèrent le pardon de leurs fautes , ils le demandèrent avec larmes ; mais ils ne le demandèrent pas au temps convenable , et pour cela ils ne l'obtinrent pas.

Ame infortunée , que Dieu a peut-être autrefois

recherchée avec bien de l'empressement, et que je vois aujourd'hui dans une tiédeur funeste, dans une sorte d'impuissance de rallumer les saints désirs que tu as si souvent ressentis ; qui pourra réfléchir sur la perte que tu as faite sans verser des torrens de larmes, et sans dire avec Jésus-Christ : *Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis : Ah ! si dans ce jour que je t'appelais, tu avais reconnu ce qui te pouvait rendre heureuse ! mais aujourd'hui cette connaissance t'est cachée. Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* : Des jours funestes s'élèveront contre toi, tes ennemis t'assiégeront, parce que tu n'as pas voulu connaître le temps de ma visite, parce que tu m'as fermé ton cœur lorsque je suis venu à toi.

Je vous prie de faire avec moi cette remarque, Chrétiens auditeurs : Rien pour l'ordinaire n'étant ni plus frivole, ni plus indigne de notre estime, que ce qui nous empêche d'écouter la voix de Dieu ; irrité de se voir abandonné pour des avantages si méprisables, Dieu ne se contente pas de nous mépriser à son tour, souvent même il nous ôte ce que nous avons lâchement préféré à l'honneur de le servir. Il permet qu'une personne esclave du respect humain jusqu'à n'oser faire profession de piété, passe dans le monde pour une personne peu réglée, mais dissimulée, mais hypocrite. Ce courtisan qui n'a pu rompre l'attache qu'il avait à la cour, en est banni par une disgrâce ; cette femme mondaine qui avait craint de ternir sa beauté par la pénitence, la verra défigurée par une maladie. Ces désastres particuliers nous sont figurés par la révolution arrivée au peuple Juif : c'est la remarque de saint Augustin. *Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt ; ac sic utrumque perdididerunt* : Ils ont craint de perdre les biens temporels et passagers, et ils n'ont pas craint

de perdre les éternels : par cette damnable disposition ils ont perdu les uns et les autres. Si donc aujourd'hui le Saint-Esprit vous donne la pensée de changer de vie, au nom du Seigneur recevez cette pensée avec respect, et prenez autant de soins pour la rendre efficace, que l'Esprit-Saint en a pris pour vous la donner dans une circonstance favorable ; portez-la dans la solitude, de peur qu'elle ne soit effacée par d'autres objets ; donnez-lui vos réflexions les plus sérieuses ; par la lecture des bons livres donnez un aliment convenable à cette étincelle ; communiquez-la à des personnes qui puissent, pour ainsi parler, vous aider à la souffler, vous aider à allumer un feu durable dans votre cœur : surtout ne cessez pas de demander à Dieu des lumières plus abondantes, et un accroissement de forces pour accomplir sa volonté.

Ceux qui prennent ces sages mesures se trouvent bientôt si intimement persuadés de la nécessité et de l'avantage qu'il y a d'être tout à Dieu, qu'il ne leur reste plus qu'à en former efficacement la résolution. Ils la produisent enfin, cette résolution ; mais voyons les différens combats qu'elle leur coûte : ce sont là les douleurs qui précèdent cette naissance spirituelle. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

IL ne le faut pas dissimuler, Chrétiens auditeurs, la résolution de mener une vie sainte demande un grand courage, et les âmes faibles sont peu capables de former une pareille résolution. Avant que de remporter cette importante victoire, que de combats les plus grands cœurs n'ont-ils pas à soutenir contre la nature, contre le monde, contre le démon ! trois ennemis toujours dangereux, toujours difficiles à vaincre.

L'esprit est-il parfaitement convaincu qu'il se faut renoncer soi-même ? aussitôt la nature alarmée du péril qui la menace, recueille toutes ses forces ;

une rébellion ouverte de toutes ses puissances s'oppose à leur propre destruction avec tant de violence , que si Dieu ne soutenait la volonté par son pouvoir infini , elle succomberait infailliblement dans ce premier combat. Il se fait alors une espèce de lutte entre la grâce et la volonté créée , ou plutôt entre deux volontés contraires qui se rencontrent en nous : cette lutte est semblable à celle qui au jardin des oliviers fit couler du corps de Jésus-Christ une sueur de sang. D'un côté la grâce représente que pour assurer son salut , il faut entièrement renoncer à la vanité , que Dieu mérite ce sacrifice , et qu'il est assez riche pour nous en récompenser. D'autre part , comment un homme peut-il s'oublier soi-même jusques-là ? comment peut-il étouffer toutes ses passions , et changer , pour ainsi dire , de nature ? C'est faire beaucoup que de s'engager ; mais qui peut espérer que sa faiblesse lui permettra de continuer à se faire violence ? Et ne serait-il pas encore plus avantageux de ne pas commencer , si on ne peut se répondre de persévérer jusqu'à la fin ? Comment , se disait à lui-même saint Cyprien prévoyant ces combats , comment pourrai-je affranchir mon âme de la servitude où elle gémit depuis si long-temps , si je ne l'arrache même du corps ? comment déraciner tout d'un coup et avec facilité ce que le temps et l'habitude ont rendu comme naturel ? comment un homme accoutumé à une table somptueuse et délicate , se réduira-t-il à la frugalité et au jeûne même ? comment celui qui s'est fait un plaisir de voir briller sur lui l'or et la pourpre , pourra-t-il se souffrir sous des habits simples et modestes ? comment celui qui aime l'honneur et l'éclat , se résoudra-t-il à une vie obscure ? enfin celui qui est engagé dans les pièges attrayans des vices , comment s'en défendra-t-il ? comment se défendra-t-il de l'intempérance qui l'attire , de l'orgueil qui l'enfle , de la colère qui l'enflamme , de la cupidité qui le trouble , de l'ambition qui

l'emporte , de la volupté qui l'entraîne ? Voilà , dit ce saint homme , ce que je m'opposais à moi-même avant de m'être débarrassé des erreurs de ma première vie , lorsque je flottais encore sur la mer orageuse de ce monde , assailli sans cesse par ses vagues menaçantes.

Tant que dure ce conflit intestin , vainement vous peindrez aux yeux de l'homme qui l'éprouve les délices d'une vie sainte ; vainement vous lui montrerez que le joug de Jésus-Christ est léger , que ses commandemens ont la douceur du miel , qu'une manne céleste est cachée dans ses conseils les plus difficiles ; il ne voit que des épines dans la loi de Dieu , il n'y voit que des croix , il n'en sent pas l'onction : la force seule de la concupiscence se rend sensible , la force de la grace qu'on n'a jamais éprouvée fait des impressions qu'on ne comprend pas. Il me semble voir l'embarrassante situation des Hébreux , que Pharaon poursuivait l'épée à la main , et qui ne pouvaient échapper à sa poursuite qu'en se jetant dans la mer rouge. Représentez-vous , MM. , quel était leur trouble à la vue de ces flots , et des monstres dont cette mer était remplie. C'était en effet à travers ces flots et ces monstres qu'il fallait passer ; mais ils ne savaient pas qu'à peine ils auraient mis le pied sur le rivage , que les eaux se devaient retirer , et leur ouvrir en se séparant un passage également sûr et agréable. Voilà ce qui arrive à une ame qui pense à se donner à Dieu sans réserve : la vie qu'elle veut embrasser est au-dessus des forces de la nature , et cette nature effrayée ne lui permet pas de croire que Dieu fasse un miracle pour lui applanir une voie qui lui paraît impraticable. Vous ne me croirez peut-être pas si je vous dis que j'ai vu des personnes en pareilles circonstances perdre non-seulement l'appétit et le sommeil , mais tomber dans des fièvres violentes , dans des pâmoisons fréquentes , et s'abîmer pour un temps dans une tristesse pro-

fonde qui semblait les devoir conduire au tombeau. Toutes les fois que je fais réflexion à ces combats intérieurs, je me rappelle les plaintes amères que faisait Rebecca lorsqu'elle sentait Esau et Jacob se faire la guerre dans son sein. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* Seigneur, pourquoi tant de lumières, et tant de saints mouvemens, si sur le point de me rendre à vous je devais être arrêté par de si puissans ennemis? Ne m'avez-vous inspiré le désir de vous servir, que pour me faire sentir l'impuissance où je me trouve de le faire? Ne valait-il pas mieux me laisser dans mes ténèbres, que de m'éclairer simplement, que de m'éclairer pour me faire voir ma misère, pour me faire voir que je n'en puis sortir? *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* Qui pourrait dire, MM., combien de pieux désirs et de saintes résolutions échouent à ces premières difficultés? combien de personnes, après s'être presque engagées, perdent courage à la vue de ces obstacles, et se rengagent dans leur première tiédeur? semblables à Jacob dans sa naissance, qui retira son pied déjà sorti du sein de sa mère.

Cependant ce n'est encore là qu'un ennemi; le monde et le Démon se joignent à la nature, et nous donnent quelquefois encore plus de peine. Quand on considère de près sur quoi sont fondées nos craintes, lorsque nous craignons les discours et les jugemens du monde, on ne peut s'étonner assez que des personnes raisonnables et sages d'ailleurs se laissent effrayer par ce fantôme. Il est étrange qu'on se détermine à abandonner le dessein de servir Dieu, et toutes les espérances de l'autre vie, simplement pour plaire à ceux qui pourraient désapprouver notre conduite, c'est-à-dire, à des inconnus, à des libertins, à des gens que nous méprisons, de qui nous n'attendons rien, qui ne pensent point à nous, et qui n'y penseront peut-être jamais, quelque genre de vie qu'il nous

plaise d'embrasser. Cependant il est vrai, du moins à l'égard de quelques-uns, qu'il n'est point de plus dangereuse tentation, et que lorsqu'ils l'ont surmontée, ils ont une victoire pleine et entière. Je ne dis rien ici des mauvais parens, des faux amis, qui travaillent quelquefois à détruire l'impression de la grace, et qui, tout chrétiens qu'ils sont, tout bons chrétiens qu'ils croient être, s'opposent par une fausse tendresse à la sanctification des personnes qu'ils aiment, par une amitié folle, aveugle et plus pernicieuse mille fois que la haine la plus mortelle. Quelquefois même, hélas ! ne se trouve-t-il pas des confesseurs, des directeurs, qui au lieu d'aider la grace, de seconder les desseins de Dieu, font regarder comme une présomption, comme une folie ; la ferveur d'une ame que Dieu appelle à la sainteté, l'obligent à ramper, à s'assujettir aux loix du monde, à se contenter d'une vie commune, lorsqu'elle se sent fortement inspirée de mépriser tout, et de suivre Jésus-Christ sur le Calvaire ? Faux apôtres, plus malheureux, dans leur lâche prévarication, que ne l'étaient ces sages-femmes des Egyptiens, qui ayant eu ordre de faire avorter, ou d'étouffer tous les enfans des Israélites dans leur naissance, continuèrent, malgré cet ordre barbare, de faire leurs fonctions avec fidélité, et de rendre au peuple de Dieu tous les bons offices qu'on devait attendre d'elles.

Enfin le Démon se mêle dans toutes ces différentes attaques, et met en œuvre et la force et l'artifice, pour renverser les desseins de Dieu. Non, jamais cet ennemi ne s'endort ; dans quelque situation que nous soyons, il ne cesse de nous tendre des pièges pour nous engager de plus en plus dans le mal ; mais lorsqu'il est sur le point de se voir enlever une ame, de la voir transporter dans ces voies de perfection où elle sera en quelque sorte à couvert de ses traits, et où elle donnera plus de gloire à Dieu qu'un peuple entier de chré-

tiens médiocres, alors quels troubles, quelles tempêtes ne tâche-t-il point d'exciter autour d'elle, en elle-même ! Tantôt il grossit dans son imagination les difficultés qui l'épouvantent, tantôt il lui exagère la douceur des plaisirs qu'il lui faut quitter. Il s'efforce d'allumer dans le cœur le feu de l'impureté, d'éteindre dans l'esprit les lumières de la foi ; il fait paraître la vie trop longue pour être passée dans une continuelle mortification, et l'éternité trop incertaine pour être préférée aux biens présents. Toujours prêt à changer de figure, souvent il imite ce Démon sourd et muet de l'Évangile, qui se voyant près d'être forcé à sortir du corps qu'il possédait, le jeta par terre en poussant d'horribles cris, le tourmenta en mille manières, lui causa des convulsions plus étranges qu'il n'avait fait jusqu'alors. Je serai peut-être trop long, MM., mais je ne saurais finir cette seconde partie, sans dire un mot de saint Augustin, qui à sa conversion eut à soutenir tous les combats dont je viens de parler.

Lorsque Dieu lui eût fait connaître ses erreurs et la honte de ses débauches, il le pressa extrêmement d'en sortir, et lui-même commença à se reprocher sa lenteur et son obstination. Déjà il ne trouve plus que de l'amertume dans le péché, déjà la chasteté a pour lui des charmes ; il admire dans saint Ambroise une vertu sans tache, une âme dégagée de la terre, et avec un esprit solide et pénétrant, avec une doctrine profonde, avec une éloquence incomparable, un cœur plus grand que l'univers. Il conçoit de la vénération pour la vie des Solitaires qui sous la conduite de ce saint prélat demeuraient hors des murs de Milan. Et moi, se disait-il à lui-même, misérable que je suis, resterai-je toujours attaché à la terre ? continuerai-je de me vautrer dans la fange ? Ah ! c'est trop différer ; je veux enfin, oui je veux renoncer à ces perfides délices : mais non, je me trompe, je ne le veux pas ; et quand je le voudrais, le

pourrai-je exécuter ? Il doute quelquefois s'il y a un Dieu qui l'oblige à se donner à lui sans réservé. Ce premier doute est-il dissipé ? un autre succède ; il ne sait si ce Dieu est assez puissant pour guérir ses criminelles habitudes. D'un côté il croit voir la chasteté lui proposer l'exemple d'un nombre infini de Vierges qui ont trouvé facile cette vertu qui lui paraît impossible ; d'autre part se présentent les plaisirs , et ils semblent ainsi le flatter : Quoi , Augustin , tu nous quittes , et tu crois pouvoir dans la fleur de ton âge te sevrer de nous pour toujours ? *Dimittisne nos , et à momento isto non erimus tecum ultra in æternum ?* Ah ! Seigneur , ajoutez ce grand saint , ne permettez pas que je me ressouvienne jamais des objets impurs qui s'offraient alors à mon esprit. J'avais recours à la prière , continue-t-il , et je craignais que ma prière ne fût trop tôt exaucée : *Timebam ne me citò exaudires , et sanares à morbis concupiscentiæ , quam malebam expleri , quam exstingui.* Mon Dieu , donnez-moi cette continence , cette vertu pour laquelle je soupire depuis si long-temps. Non , disais-je ensuite , ne vous hâtez pas de me la donner , différez à un autre jour : mais quand viendra-t-il , ce jour ? je le souhaite , et je le crains ; je l'attends , et j'aime à voir qu'il n'arrive pas encore. *Et tu , Domine , usquequò , quandiu , quandiu , cras et cras ? quare non modò , quare non hâc horâ finis est turpitudinis meæ ?* Mais vous , Seigneur , jusqu'à quand m'attendrez-vous ? jusqu'à quand me laisserez-vous ainsi flotter entre les mouvemens de votre grace , et les révoltes de ma concupiscence ? combien de temps durera cette guerre intestine ? jusqu'à quand dirai-je demain , demain ? pourquoi pas aujourd'hui ? pourquoi pas à cette heure même ? pourquoi porter plus loin mes désordres et mes irrésolutions ? Que ne dis-je point pour lors contre moi-même ? continue ce grand homme ; quels reproches ne fis-je point à mon ame ? de quels aiguillons : e me servis-je point pour l'animer à

vous suivrè , ô mon Dieu ! mais elle reculait toujours , elle s'excusait sur son impuissance ; et lorsqu'après lui avoir fait sentir la faiblesse de ses excuses , elle n'avait plus rien à me repliquer , un tremblement soudain la saisissait , elle demeurait dans un morne silence , elle craignait plus que la mort de voir rompre le cours d'une habitude qui la conduisait à une corruption mortelle : *Remanserat muta trepidatio , et quasi mortem reformidabat restringi à fluxu consuetudinis , quo tabescebat in mortem.*

Voilà , MM. , ce qui se passe à la conversion de la plupart des chrétiens. C'est au milieu de toutes ces tentations , et malgré tant d'assauts redoublés , qu'une ame généreuse , soutenue par la grace du Seigneur , forme une résolution constante d'être à Dieu , et lui fait un sacrifice entier de son cœur. Si vous êtes encore dans ces combats , plus ils sont violens , plus je vous conjure au nom du Seigneur de ne vous pas rebuter. Si l'Enfer en vous perdant ne faisait qu'une perte légère , si Dieu ne vous destinait qu'à une sainteté ordinaire , s'il n'avait dessein que de vous porter à un bonheur médiocre , le Démon ne lui disputerait pas si opiniâtrément cette conquête , il se la verrait ravir avec moins de regret. Je remarque en effet que dans le même temps , et au même lieu que saint Augustin se convertit , Alipius conçut aussi le désir d'une vie plus réglée : mais comme celui-ci ne devait ni recevoir les mêmes graces , ni rendre à l'Église les mêmes services que son ami , il ne trouva presque aucune résistance , ni dans lui-même , ni dans les ennemis de son salut ; il passa sans peine et sans bruit au genre de vie où il était appelé. *Esto igitur fortis , et præliare bella Domini* : Recueille donc toutes tes forces , ame choisie et bien-aimée ; souviens-toi que c'est pour Dieu , pour toi-même , pour le Ciel , pour l'éternité , que tu combats : dès l'instant que tu auras surmonté cet obstacle principal qui se présente , dès l'instant que ton parti

sera pris , et que tu auras dit , Je le veux , oui c'en est fait , je suis toute à Dieu ; dès cet heureux instant tu commenceras à goûter une paix , une joie ineffable. C'est de cette joie qu'il me reste encore deux mots à vous dire en finissant ce discours.

TROISIÈME POINT.

S'IL m'était permis , MM. , de recourir ici à une image profane , je croirais ne pouvoir mieux vous représenter l'état d'une ame qui s'est enfin résolue à tout ce que Dieu demande d'elle , qu'en vous mettant sous les yeux pour un instant le terme ordinaire des aventures des chevaliers fabuleux. Après qu'ils ont long-temps combattu dans des cavernes enchantées , contre mille monstres imaginaires , le charme se dissipe enfin , et tout d'un coup ils se trouvent dans le jour le plus serein au milieu d'une agréable solitude. Oui , Chrétiens auditeurs , il est vrai qu'à ces ténèbres , à ces craintes , à ces situations gênantes dont je viens de parler , succèdent une joie si soudaine , si sensible , qu'elle ne s'exprime que par des larmes ; une liberté si entière et si parfaite , que les combats passés ne se montrent plus que comme des songes. Recherche-t-on alors les difficultés qui nous ont si fort effrayés ? elles se trouvent évanoüies.

Saint Bernard expliquant ces paroles de l'Évangile : Prenez mon joug , et vous trouverez le repos ; dit que toutes les ames qui se donnent à Dieu généreusement éprouvent ce qu'Abraham éprouva lui-même sur la montagne d'Oreb. Ce saint homme , qui avait ordre de sacrifier son fils unique , avait souffert durant trois jours tout ce que la tendresse paternelle peut jeter de douleur dans l'ame du meilleur des pères : il ne doutait point , dans cette affligeante conjoncture , que son Isaac , c'est-à-dire toute sa joie , ne dût mourir de sa propre main , il était résolu d'obéir , et vous pouvez

penser quelle violence il avait à se faire pour se soutenir dans cette résolution. Mais que penserez-vous de sa joie, et des transports de son âme, lorsqu'au moment qu'il croyait immoler dans son fils bien-aimé, et ses délices et ses espérances, il se sentit retenu par une main invisible, il apprit que loin de perdre Isaac, il s'était assuré par son obéissance une nombreuse postérité, qu'un bélier que des ronces arrêtaient près du lieu destiné pour le sacrifice, était la seule victime qu'exigeait le Seigneur? Voilà une figure de ce qui arrive à tous ceux qui se déterminent de bonne foi à servir Dieu; ils trouvent que loin d'avoir renoncé à toute douceur, comme ils le craignaient, ils sont entrés au contraire dans un torrent de véritables délices, qu'ils n'ont renoncé qu'aux troubles, qu'aux chagrins de cette vie; qu'ils ont acquis tout le mérite d'une obéissance pénible, et qu'ils n'ont fait, en obéissant, que s'affranchir de toutes sortes de peines.

On demande quelquefois à quoi l'on peut reconnaître qu'on a fait cette véritable résolution, vu que nous en faisons tous les jours qui nous paraissent si sincères. Je réponds, MM., que quand on l'a faite, on n'a pas besoin d'en chercher des marques. Quand on l'a faite, on sent qu'on est libre, que toutes les chaînes sont brisées, tous les ennemis vaincus, on trouve facile ce qui a paru jusqu'alors impossible, on s'étonne de la résistance opiniâtre qu'on a opposée aux inspirations du Seigneur; on ne sait comment ce miracle est arrivé, mais enfin on ne peut plus douter du miracle. *Nunc scio verè*, dit-on alors avec saint Pierre, au moment qu'il se vit hors des prisons de Jérusalem, *quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum*: C'est là véritablement l'heure où je suis en liberté, et hors des mains de mes ennemis. Non, je ne suis pas trompé par le sommeil, ce n'est plus une illusion, je sens que

le Seigneur y a mis la main , et que c'est ici un coup de sa miséricorde et de sa puissance infinie : *Dixi nunc cæpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi.* C'est alors qu'un père plein de tendresse reçoit un fils prodigue qui se jette à ses genoux , le reçoit avec des embrassemens , avec des caresses incroyables : ce n'est pas simplement un jour de pardon , un jour de réconciliation , c'est l'appareil d'une fête ; la somptuosité des festins , le bruit des concerts , portent au loin la joie de toute la famille.

Mais tout ce que je puis vous dire n'est pas comparable à ce que je trouve dans les Confessions de saint Augustin : je ne puis m'empêcher d'en rapporter ici quelques traits , ils vous donneront peut-être le désir de lire vous-mêmes tout le reste. Ce grand Saint raconte que dès qu'il eut formé dans son esprit le projet de quitter pour toujours tout ce qui l'attachait au monde , que dès qu'il se fut rendu aux sollicitations de la grace , son ame à ce moment fut comme inondée d'un torrent de consolations divines. Il ajoute que pour goûter cette nouvelle douceur , s'étant retiré dans un lieu solitaire , il commença à y verser des larmes si délicieuses et si abondantes , qu'elles effacèrent jusqu'au souvenir et de ses plaisirs et de ses peines passées. Jusqu'alors il avait admiré la vie chaste et chrétienne de ces grands serviteurs de Dieu dont il avait ouï raconter les actions , mais à cette admiration succéda bientôt l'étonnement où il était de voir qu'ils eussent si peu d'imitateurs ; il se sentit touché d'une véritable compassion sur tant d'hommes aveugles qui portaient des jugemens si faux de la véritable piété ; il souhaita que tous les compagnons de ses débauches fussent témoins des sentimens de son cœur. Car , poursuit-il , si ce que je disais alors dans l'abondance de votre consolation , ô mon Dieu ! avait été entendu des Manichéens , c'en était assez pour les convertir tous. *Quàm subito suave factum est carere suavitatibus uugarum ! et quas amittere metus fuerat , jam*

dimittere gaudium erat ! Qu'il a fallu peu de temps pour amener ce désir que je sens de renoncer à toutes les douceurs de la terre ! qu'il a fallu peu de temps pour me rendre sensible le plaisir que j'ai de penser que désormais je menerai une vie chaste , moi qui ci-devant redoutais comme la mort ce genre de vie ! Où était donc ensevelie depuis si long-temps cette liberté que je retrouvai pour lors ? de quel abîme profond sortit-elle en un moment , pour me faire entrer avec tant de facilité dans tout ce qui m'avait toujours paru impossible ?

Il ne fallait plus le presser pour l'obliger à quitter ses projets d'ambition. Il enseignait alors l'art de parler , avec de grands applaudissemens ; il avait d'autant plus d'attache pour ce poste , qu'il lui paraissait plus avantageux pour sa gloire , et pour sa fortune. Il résolut de l'abandonner pour toujours , dès que le temps le lui permettrait ; il ne lui restait plus que neuf jours , et il dit que ce temps lui parut si long , que si Dieu ne lui eût donné la patience à la place des passions qui le soutenaient auparavant , il n'aurait pu attendre jusqu'à ce terme. Quelques atteintes d'un mal dans les poumons lui avaient causé les plus vifs chagrins : ce mal si contraire à l'emploi brillant qu'il exerçait devint pour lui la source d'une joie sensible , parce qu'il le jugea propre à favoriser la retraite qu'il méditait. Quoique peut-être il n'y eût jamais eu d'homme plus esclave du respect humain , il sentit cet ennemi redoutable si affaibli tout-à-coup dans son ame , qu'il n'était pas même en son pouvoir de déguiser ses sentimens. La plaie que vous m'aviez faite , dit-il encore en s'adressant à Dieu , était et trop profonde et trop large pour être dissimulée ; le feu qui s'était allumé dans mon cœur était trop grand , trop vif , pour être caché ; et tous les discours des hommes , toutes leurs contradictions étaient bien moins capables d'en ralentir l'activité , que de l'enflammer de plus en plus. Ah !

Seigneur, conclut ce grand Saint, transporté d'amour et de reconnaissance à la vue d'une grace si singulière, Seigneur, qu'il me soit permis de célébrer vos miséricordes; que les sentimens de mon cœur passent jusque dans mes os, et qu'ils deviennent capables d'exprimer ce qu'il sent. Seigneur, qui est semblable à vous! Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges : *Domine, quis similis tibi! dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.*

Voilà sans doute un exemple bien remarquable. Si néanmoins il était permis de produire ceux dont on a été témoin, on pourrait peut-être en donner de plus récents, qui ne seraient pas moins admirables, quoique moins éclatans; mais je vous en ai assez dit sur la naissance de l'homme chrétien : peut-être que Dieu nous donnera quelque autre occasion de parler du bonheur de sa vie et de sa mort. Cependant s'il est vrai qu'on trouve tant de douceur dès le premier pas qu'on fait dans le chemin de la piété, d'où vient que Jésus-Christ nous peint ce chemin comme une voie si rude, si étroite et si épineuse? d'où vient qu'il ne nous y parle que de sacrifice, que de croix, que de mortification, que de mort?

Nunquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto? Seigneur, me sera-t-il permis de le dire? ne paraissez-vous pas injuste en nous effrayant ainsi par de fausses difficultés, en nous représentant la voie du Ciel comme une voie semée de ronces? Mais nous, MM., quelle légèreté montrons-nous, en nous laissant intimider par les premières apparences! Ne sommes-nous pas bien incrédules de refuser d'ajouter foi au témoignage de tous les Saints, qui nous assurent que c'est nous-mêmes qui nous trompons, et que cette croix, cette abnégation, ces épines ne sont point en effet ce qu'elles paraissent? que sous ces noms effrayans, sous ces dehors terribles sont cachées des délices ineffables qu'ils ont goûtées eux-

mêmes ? S'ils avaient été trompés, persévéraient-ils avec tant de constance ? pourquoi s'efforceraient-ils d'engager à les suivre ceux qu'ils aiment, et qu'ils considèrent le plus ? Mais en vain, Seigneur, nous essaierions de sonder vos secrets, c'est une loi portée par votre autorité absolue, que jamais personne ne comprendra, sans l'éprouver soi-même, ce que vous préparez à vos élus : nous adorons vos ordres souverains ; que votre volonté s'accomplisse en tout. Seulement nous vous supplions d'avoir égard à notre faiblesse, et de ne pas permettre que la tentation nous abatte. Oui, mon Dieu, que la nature se révolte contre votre grace, que le monde s'oppose à vos pieux desseins, que l'Enfer s'arme pour nous empêcher d'aller à vous ; pourvu que vous nous tendiez les bras, que vous dissipiez enfin tous ces obstacles, nous nous croirons trop heureux de mériter par mille combats l'honneur d'une victoire complète, et l'avantage d'être à vous sans réserve pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LA FÊTE

DU SCAPULAIRE DE LA S^{TE} VIERGE.

Induit me vestimentis salutis.

Il m'a revêtu des habits de salut. (*Isai. 61.*)

La dévotion au Scapulaire est une voie sûre pour mériter la protection de la Sainte Vierge , parce qu'elle s'est étroitement engagée à protéger ceux qui porteront ce saint habit , parce qu'elle y est encore plus fortement engagée par leur zèle pour ce pieux exercice.

LES fidèles s'accordent si unanimement à penser que la dévotion envers la Mère de Dieu est une marque de prédestination , qu'indépendamment des raisons qui appuient cette opinion , je crois , sur un consentement si général , la devoir regarder comme une vérité catholique. Les saints Pères se sont expliqués à ce sujet en termes si forts et si favorables , qu'on pourrait croire qu'ils ont parlé avec plus de zèle que d'exactitude , s'ils avaient été moins éclairés qu'ils ne l'étaient , ou s'ils avaient eu d'autres lumières que les lumières du Saint-Esprit. L'Église elle-même oublie-t-elle rien pour autoriser cette croyance ? tout ce que les Prophètes avaient dit du Verbe incréé pour nous porter à le révéler , elle l'applique à la Sainte Vierge ; elle lui met dans la bouche toutes les promesses que Dieu nous fait dans l'Écriture pour exciter notre confiance envers Jésus-Christ : ne semble-t-elle pas par-là nous vouloir faire entendre que

nous ne devons pas moins espérer de la faveur de la Mère, que des mérites du Fils ?

Voilà sans doute une abondante source de joie pour tous ceux qui sont attachés au culte de cette Reine puissante ; on ne peut douter sans témérité qu'ils ne portent en quelque sorte gravé dans leurs cœurs le caractère de leur salut éternel. Mais parce que tout est sujet à dégénérer, et qu'il peut y avoir un culte suspect, comme il y a de fausses vertus, parce que du moins tous nos services peuvent n'être pas également agréables à Marie, et par conséquent ne pas donner à notre salut le même degré de certitude ; j'ai cru qu'aux avantages qu'on attribue en général à ses serviteurs, j'en pouvais ajouter de plus particuliers et de plus marqués en faveur des Confrères du Scapulaire. Non, Chrétiens auditeurs, ce n'est pas assez de dire que l'habit de la Sainte Vierge est une marque de prédestination, comme le sont toutes les autres pratiques de piété inventées pour l'honorer ; je prétends qu'il n'en est aucune qui rende notre prédestination plus certaine que celle-ci, aucune par conséquent à laquelle on doive s'attacher avec plus de zèle et plus de constance.

Vierge immaculée, divine Mère, qui avez tant fait de miracles pour confirmer la vérité que j'ai dessein d'établir, vous ne sauriez me refuser le secours qui m'est nécessaire. Quand la grace que je vous demande se rapporterait toute à mes intérêts, je l'espérerais néanmoins de votre bonté, qui ne rebuta jamais personne ; mais comme vous savez que je ne parle aujourd'hui que pour votre gloire, sans doute vous vous sentez obligée à me donner une protection particulière : c'est pour l'obtenir, Vierge sainte, que je me jette à vos pieds, et que je vous dis avec toute l'Église : *Ave, Maria.*

Si les chrétiens se flattent d'être du nombre des prédestinés dès lors qu'ils se sentent quelque

tendresse pour la Sainte Vierge, cette croyance, qui lui fait tant d'honneur, ne s'est pas établie sans fondement ; elle est appuyée sur cette vérité infaillible, que Marie étant ornée de toutes les vertus, elle est sans doute sensible à la reconnaissance ; et qu'elle ne peut ne pas aimer ceux qui l'aiment, et ne pas protéger ceux qui se dévouent à son service.

Or quels moyens n'a-t-elle pas de répondre à notre confiance, et d'exercer sa générosité ! Comme elle est également chérie de Dieu et redoutée de nos ennemis, quelle assurance n'avons-nous pas de notre salut, si nous pouvons nous promettre sa protection ! C'est assez, dit saint Bernard, qu'elle montre son chaste flanc à Jésus-Christ, pour apaiser sa colère : c'est assez qu'elle fasse entendre son nom dans l'Enfer, pour dissiper ses légions et pour renverser ses desseins. Que peut-on craindre sous les ailes d'une Reine qui désarme si facilement et la fureur des Démon, et la justice de Dieu ; d'une Reine qui commande à toutes les Puissances des ténèbres, et à qui le Tout-Puissant même obéit ? Il ne s'agit donc que de s'assurer d'une protection si efficace. Mais que ferons-nous pour engager cette Reine incomparable à veiller sur nous ; et à s'intéresser à notre défense ? Ce que vous ferez, Chrétiens auditeurs ? Revêtez-vous de l'habit qu'elle vous présente, portez le Scapulaire, et portez-le jusqu'à la mort. Malheur à moi, si je voulais détruire ou même affaiblir la confiance que peuvent inspirer les autres pratiques de piété ! dès qu'elles sont approuvées de l'Eglise, elles sont toutes très-saintes, très-capables de toucher le cœur de la Mère des miséricordes, et de nous attirer sa bienveillance : ce que je prétends aujourd'hui, c'est de vous faire voir que si Marie accorde sa faveur à ceux qui s'attachent aux autres moyens de l'honorer, elle ne saurait la refuser à ceux qui prennent ses livrées. Je n'ai que deux raisons pour prouver cette vérité, mais elles me

paraissent solides , et j'espère qu'elles suffiront pour vous faire comprendre quelle part la dévotion au Scapulaire nous donne à la protection de la Mère de Dieu. Elle s'est étroitement engagée elle-même à accorder sa protection à quiconque embrasse cette sainte pratique : première raison , premier point. Nous-mêmes par cette sainte pratique nous l'y engageons encore plus fortement : seconde raison , second point.

PREMIER POINT.

Je n'ignore pas , Chrétiens auditeurs , que quelques marques que nous ayons en nous-mêmes de notre salut , ce ne sont après tout que des conjectures qui peuvent bien soutenir et fortifier notre espérance , mais non pas dissiper entièrement la juste crainte où Dieu veut que nous soyons dans la vue de ses jugemens impénétrables. Personne , dit saint Grégoire , ne peut savoir ici-bas ce qui a été résolu dans le Ciel au sujet de sa prédestination ou de sa réprobation éternelle : c'est la triste condition où nous vivons sur la terre ; nous sommes sûrs de quitter bientôt ce lieu de bannissement , sans néanmoins savoir si nous aurons une place dans la céleste patrie.

Voilà , Chrétiens auditeurs , ce que j'ai dû dire dès l'entrée de ce discours , pour prévenir les erreurs où l'on pourrait tomber dans la suite. Cette précaution était nécessaire à l'égard de tous ceux qui portent le précieux habit de Marie ; car enfin cette Mère charitable n'a point mis de bornes à leur espérance , la promesse qu'elle leur a faite de les protéger ne renferme aucune condition , elle s'est engagée à ne pas permettre qu'ils soient jamais livrés à Satan ; c'est-à-dire qu'elle leur donne pour leur salut toutes les assurances qu'on peut avoir dans cette vie , c'est-à-dire , que s'ils persévèrent dans son service , ils persévéreront infailliblement dans la grace. Mais avant de vous montrer qu'elle s'est engagée d'accomplir cette promesse , et qu'elle

s'y est engagée et par les paroles les plus expresses, et par les effets les plus miraculeux, il est important de vous faire connaître en peu de mots quel fut le saint personnage à qui elle donna immédiatement le Scapulaire, gage salutaire d'un engagement si solennel.

MM., vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois de saint Simon Stock, de cet illustre Général de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Ce grand Saint fut prévenu dès son enfance d'une grace si extraordinaire, que se sentant attiré à la solitude à l'âge de douze ans, l'esprit de Dieu le transporta dès lors dans un désert. Il s'y livre d'abord à des austérités incroyables, il n'y vit que d'herbes et de racines, une fontaine lui fournit l'eau nécessaire pour soulager sa soif; pour lit, pour oratoire; pour cellule il n'a qu'un vieux tronc d'arbre où il peut à peine se remuer, où il ne peut être que debout. Dans cet antre si étroit la prière fait toute son occupation, et son ame par ce saint exercice acquiert une pureté si parfaite, qu'elle le rend égal aux Anges, et que les Esprits célestes ne l'abandonnent plus dans sa retraite : la Mère de Dieu, qu'il aime toujours avec tendresse, l'y visite presque tous les jours, et ses communications avec le Seigneur y sont si fréquentes, que son bonheur paraîtrait semblable à la félicité des Saints, s'il n'avait sur eux l'avantage de souffrir. Il vivait de la sorte depuis trente ans, lorsque quelques Religieux du Mont-Carmel furent amenés de l'Orient pour s'établir en Angleterre, et pour y signaler ce même zèle qui les avait rendus si célèbres dans toute la Palestine. Notre saint Solitaire est averti de leur arrivée par une révélation particulière. La Sainte Vierge lui fait connaître combien cet Ordre lui est cher, et combien elle désire qu'il s'y consacre. Docile à cette inspiration salutaire, il sort de son désert, il se jette aux pieds de ces Pères pour obtenir d'être associé à leur zèle, il embrasse leur règle, et il se soumet à leur conduite.

Je ne m'arrête point , mes révérends Pères , à considérer l'amour et l'estime que la Reine du Ciel vous témoigne dans cette occasion ; personne n'ignore quel trésor un saint porte dans quelque corps qu'il entre. Il semble que Marie n'ait pris soin de protéger celui-ci , et de le former aux plus nobles vertus , que pour vous faire un présent plus magnifique , et plus digne de vous ; elle crut ne pouvoir confier à des mains plus sûres la personne du monde qui lui était alors la plus chère ; elle crut qu'en retirant cet enfant de bénédiction du commerce intime qu'il avait avec les Anges dans la solitude , elle l'en dédommageait assez en lui procurant l'avantage de vivre parmi les Religieux du Mont-Carmel.

A peine il est devenu l'un des membres de ce saint Ordre , qu'il souhaite de passer dans la Terre-Sainte , pour y puiser comme dans sa source le double esprit dont le grand Elie fut animé. Les lieux que le Sauveur du monde a consacrés par sa divine présence , il les arrose de ses larmes et de ses sueurs , il les parcourt dans la posture la plus humble , il s'arrête enfin sur la montagne du Carmel , et la vie qu'il y mène durant six ans peut être regardée comme une extase continuelle : outre les délices qu'il goûte dans les entretiens qu'il a avec les Esprits célestes , la Sainte Vierge prend soin de lui fournir une nourriture préparée au Ciel , et semblable à la manne qui tombait autrefois dans le désert. De retour en Europe , où il apporte le feu de son illustre Patriarche , il se montre à l'Angleterre ; et cette grande île embrasée de ce feu divin , n'admire pas moins les succès d'un zèle si ardent , que les miracles qui l'autorisent.

Voilà , Chrétiens auditeurs , quel a été le saint homme qui reçut des mains de la Mère de Dieu le Scapulaire que vous portez. Ce digne enfant d'Élie élevé par le consentement unanime de ses frères à la charge de supérieur général , n'oublie rien pour ranimer la dévotion envers Marie dans un Ordre

qui a l'honneur de porter son nom, et l'avantage d'avoir dressé le premier autel qui ait jamais été consacré à sa mémoire. Déjà je vois une nouvelle ferveur se rallumer dans ce grand Ordre, je le vois brûler d'amour pour son incomparable protectrice. Simon Stock ne doute pas qu'elle n'ait tout le retour que mérite un zèle si enflammé, il souhaite néanmoins d'en obtenir des marques sensibles : que de prières, que d'austérités, que de larmes sollicitent cette faveur ! Marie exauce son bien-aimé ; au milieu d'une multitude innombrable d'Esprits bienheureux, elle se rend visible à ses yeux portant à la main un Scapulaire, et accompagnant de ces consolantes paroles le précieux gage de sa protection : *Dilectissime fili, recipe tui Ordinis Scapulare, meæ confraternitatis signum tibi et cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens æternum non patietur incendium. Ecce signum salutis, salus in periculis, fœdus pacis et pacti sempiterni : Recevez, mon fils, le Scapulaire dont je vous fais présent, à vous et à tout votre Ordre ; c'est à ce signe que je veux qu'on vous reconnaisse désormais pour mes alliés et pour mes frères ; c'est là une marque de prédestination, un gage de paix, un gage d'une alliance éternelle. Quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque de mon amour n'éprouvera point les feux éternels : In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Que pensez-vous, Chrétiens auditeurs, d'une promesse si positive ? Marie s'est-elle assez expliquée à votre gré ? Vous reste-t-il encore quelque scrupule ? Et quand, pour calmer les soucis que vous cause l'incertitude de votre salut, vous auriez vous-mêmes été chargés de dicter à la Sainte Vierge les termes de son engagement, en auriez-vous pu choisir de plus formels ? Je sais que les saints Pères nous ont parlé en général de la puissante protection de Marie d'une manière aussi expresse et aussi favorable. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à son pouvoir que la toute-puissance

de Dieu même. Saint Antonin assure que non-seulement elle ne peut être rebutée par le Seigneur, mais encore qu'il ne lui fait point de grace en exauçant ses prières, qu'il ne fait que s'acquitter d'un devoir indispensable. Saint Pierre Damien veut qu'elle s'approche du trône du Rédempteur, non pas en suppliante, mais en souveraine, non pas pour prier, mais pour commander : *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans, sed imperans, domina, non ancilla*. Un homme, dit le même Père dans un autre endroit, un homme pour qui Marie aura daigné s'intéresser une seule fois, ne saurait être éternellement malheureux : *Æternum vix non sentiet, pro quo vel semel oraverit Maria*. L'abbé Gueric ne se croit pas moins assuré, moins heureux dans le sein de Marie, que s'il était au Ciel dans le sein d'Abraham : *Nullatenus censendum est majoris esse felicitatis habitare in sinu Abraham quam in sinu Mariæ*. On sait quels sont à ce sujet les sentimens de saint Anselme; il pense qu'il est impossible de périr au service de cette Princesse; c'est à elle-même qu'il adresse ces paroles si mémorables et si souvent répétées : *Omnis ad te conversus et à te respectus impossibile est ut pereat*. Saint Germain de Constantinople ne s'exprime pas, ce me semble, avec moins d'énergie que tous les autres; il prétend que la protection de la Vierge est au-dessus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle est sa force, quelle est son étendue : *Patrocinium Virginis majus est, quam ut possit intelligentiâ apprehendi*.

Rien de plus expressif, Chrétiens auditeurs, rien de plus capable d'animer notre confiance envers la Mère de Dieu, que les paroles de ces grands hommes. Mais quelque savans, quelque saints qu'ils aient été, ce ne sont après tout que des hommes qui nous expriment leurs pensées, ce ne sont que les serviteurs de cette Reine puissante qui découvre elle-même toute la tendresse de son cœur à saint Simon Stock dans la révélation que j'ai rap-

portée. C'est Marie elle-même qui promet aux Confrères du Scapulaire cette protection dont les saints Docteurs nous parlent en des termes si énergiques. Jamais nous n'avons douté du pouvoir de la Sainte Vierge, mais jamais nous n'avons été si assurés qu'elle l'emploierait en notre faveur, que depuis qu'elle s'y est engagée si expressément. Ils m'apprenaient, ces grands Saints, que je n'avais rien à craindre si Marie était dans mes intérêts; mais ce n'était pas encore assez pour apaiser mes inquiétudes, je voulais savoir de plus si en effet elle s'intéressait pour moi : elle m'en donne ici les marques les plus sensibles; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, elle a attaché sa protection à ce Scapulaire : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Je ne m'étonne pas de ce qu'au premier bruit d'une promesse si singulière tous les Chrétiens se remuèrent pour savoir quel était le signe de cette promesse; je ne m'étonne pas de ce qu'ils accoururent de toutes parts aux saints Religieux que Marie avait faits dépositaires de ce trésor. Princes, monarques, peuple, tout se présenta pour avoir part à leur privilège, pour avoir une marque sensible de salut. L'authenticité manquait encore à ce signe salutaire; pour la lui donner, Jean XXII est élevé au souverain pontificat : avant même son élection Marie s'entremet en quelque sorte auprès de lui, elle lui apparaît, elle lui promet qu'il sera placé sur le trône de l'Église, à condition qu'il autorisera la dévotion au Scapulaire, qui jusque alors n'était appuyée que sur la foi d'une révélation particulière. Il l'a en effet autorisée, et il a lui-même inséré dans sa bulle l'histoire de cette apparition.

Sept Papes différens l'ont approuvée depuis, et se sont efforcés de rallumer le zèle des Chrétiens pour cette sainte association, en accordant en divers temps à ceux qui y entrent un nombre presque infini d'indulgences. Je vous demande, mes frères, si notre confiance peut être mieux fondée. C'est

un grand Saint, c'est un enfant de Marie, qui a sollicité, qui a obtenu le Scapulaire; elle l'a accordé en faveur d'un Ordre qu'elle chérit, et qui a toujours fait une profession particulière de l'honorer; le Saint-Esprit lui a donné par la bouche des Vicaires de Jésus-Christ l'approbation la plus authentique; tous les fidèles l'ont accepté avec respect, et en le recevant des mains de Marie ils ont cru recevoir un gage infailible de leur salut éternel. Depuis plus de quatre cents ans cette dévotion subsiste dans l'Église catholique; contre elle se sont brisés les efforts redoublés des esprits orgueilleux et libertins; loin d'en recevoir la plus légère atteinte, elle n'a cessé au milieu de leurs assauts de se répandre, de s'affermir et de s'augmenter de plus en plus. Que reste-t-il donc, MM., pour rendre l'engagement de Marie plus solennel, si ce n'est que Dieu lui-même le ratifie, pour ainsi dire? Je vais vous faire entendre cet être suprême s'expliquant par la voix des miracles en faveur du Scapulaire.

Vous n'ignorez pas, Chrétiens auditeurs, que Dieu seul peut être l'auteur d'un miracle, selon ces paroles de David : *Qui facit mirabilia solus*. Par conséquent toutes les merveilles que nous voyons s'opérer en faveur de la croyance ou de la piété des fidèles, sont autant de voix, comme les appelle saint Augustin, par lesquelles Dieu même rend témoignage à la vérité de notre foi, ou à la solidité des pieux exercices que nous avons embrassés. Ce témoignage, disent les théologiens, ne peut être employé pour autoriser le mensonge. Quand le don de chasser les Démons et de guérir les malades aurait été communiqué au plus méchant de tous les hommes, Dieu serait obligé de lui en ôter l'usage dans les occasions où il voudrait s'en servir pour établir l'erreur, ou pour opprimer l'innocence. Les faux miracles même des magiciens, il serait également tenu de les empêcher par sa puissance infinie, lorsqu'ils seraient capa-

bles de nous séduire , quelques précautions qu'on pourrait prendre d'ailleurs pour éviter d'être surpris. Non , mes frères , de toutes les preuves qu'on peut apporter pour convaincre l'esprit humain , il n'en est point de si certaine qu'un effet qui passe les forces de la nature ; c'est infailliblement la vérité qui parle par ces sortes de prodiges ; c'est un langage que l'erreur ne peut imiter , et qui conséquemment ne laisse aucun prétexte à notre incrédulité.

Ce principe une fois établi , Chrétiens auditeurs , parmi toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées aux fidèles pour honorer la Mère de Dieu , j'ose dire qu'il n'en est point de si sûre que la dévotion au Scapulaire , dès qu'il n'en est aucune qui ait été confirmée par des miracles si surprenans et si authentiques. Combien par sa vertu toute divine ce signe sacré a-t-il éteint d'embrasemens ! combien de fois , sans recevoir la plus légère atteinte , s'est-il lui-même conservé au milieu des flammes ! combien de fois dans d'effroyables incendies ce sceau de la Providence a-t-il garanti les habits , les cheveux même de ceux qui le portaient ! On éprouve tous les jours de quel secours il est dans un naufrage ; les flots menacent-ils d'une perte inévitable ? il suspend leur cours. Les flammes ardentes et subtiles du tonnerre répandent-elles l'effroi ? il arrête leur activité. Je ne vous parlerai point de la guérison des fièvres mortelles et contagieuses , des maladies les plus incurables et les plus cruelles ; je ne finirais point si je parcourais tous les genres de mort dont il a préservé les enfans de Marie.

Mais au temps où nous sommes , je ne puis taire qu'il est impénétrable à toutes sortes de traits , et qu'il nous rend en quelque manière invulnérables. L'on sait l'événement mémorable arrivé au dernier siège de Montpellier , en présence d'une de nos armées commandée par son Roi. Dans un assaut un soldat se trouve atteint d'un coup de feu sans

être blessé ; le plomb qui perce ses habits résiste à la force qui le pousse , et s'arrête à la rencontre du Scapulaire. Témoin de ce miracle , on vit se couvrir de cette armure céleste Louis XIII ce prince si magnanime , ce digne imitateur de saint Louis , qu'on prétend être un des premiers qui ait donné en France l'exemple de cette dévotion. Arrêtons-nous , mes frères , à des modèles encore plus récents. Notre invincible monarque , qui dès les premières années de son règne a surpassé toutes les espérances de ses sujets , toute la gloire de ses ancêtres , qui se surpasse aujourd'hui lui-même , et qui étonne l'univers par des prodiges de conduite et de valeur , ce grand monarque s'est mis depuis long-temps sous la protection de Marie en recevant son saint habit. Cette protection le fortifie au milieu de tant de fatigues , le conserve parmi des périls qui font frémir toute la France , lorsqu'elle-même sous sa conduite fait trembler toute l'Europe. Cette protection toute-puissante qu'il implore si solennellement en commençant sa glorieuse entreprise , lui a ouvert presque en un moment des villes qui paraissaient imprenables , des passages qu'on jugeait inaccessibles , des provinces qui armaient pour leur défense tous les élémens. S'il compte dans cette guerre autant de victoires que de démarches , plus de conquêtes que de journées ; si quelquefois il remporte dans un seul jour ce qui , selon les règles ordinaires , ne pouvait être le fruit que d'une longue campagne ; si en se rendant maître de la mer par un seul combat , il achève presque sans en venir aux mains la conquête d'un vaste Etat , il doit des prodiges si singuliers au secours de la Reine des Rois de la terre.

Je sais , Chrétiens auditeurs , que quelque mémorables , quelque authentiques que soient la plupart de ces miracles , ils ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du bienheureux Stock la même croyance que nous avons pour les vérités révélées à l'Église. Je sais qu'on peut dire que ces miracles

ont été faits pour autoriser la piété des fidèles, plutôt que pour confirmer cette fameuse entrevue de la Vierge avec un des plus grands saints. J'ose dire néanmoins qu'ils mettent cette histoire dans un degré de certitude qui approche fort de la certitude de la foi, et qu'on n'en peut douter sans une espèce d'infidélité, où les personnes sages et pieuses doivent craindre de tomber. Quelle apparence que Dieu, qui est également sage et puissant, ait permis qu'on fondât sur un événement fabuleux une dévotion qu'il devait agréer au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avait dessein de rendre célèbre par un si grand nombre de prodiges ?

Si vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent la fidélité de Marie à procurer notre salut, peut-on nier du moins qu'elles n'y engagent toute sa gloire ? Quoi, Seigneur, s'écriait autrefois Moïse, vous avez donc résolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la servitude d'une manière si éclatante, ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable à toutes les nations, ce peuple au milieu duquel vous habitez, et dont vous avez voulu jusqu'à aujourd'hui être le guide ? Voulez-vous que les Egyptiens et les autres peuples de la terre disent que vous ne l'avez attiré dans le désert, que pour l'y sacrifier à votre colère ? que tant de miracles n'ont été que comme autant de pièges que vous avez tendus à notre crédulité ? et qu'enfin vous n'avez pu nous introduire dans la terre que vous nous avez promise ? *Ut audiant Ægyptii, de quorum medio eduxisti populum istum, et habitatores terræ hujus, qui audierunt quòd tu, Domine, in populo isto sis, et facie videaris ad faciem, et nubes tua protegat eos, et dicant : Non poterat introducere populum in terram pro qua juraverat, idcirco occidit eos in solitudine.*

Cette remontrance tout à la fois tendre et hardie toucha le cœur du Seigneur ; il jura par lui-même qu'il prendrait soin de sa gloire, et qu'il n'aban-

donnerait point Israël : *Dimisi*, ou selon une autre version, *propitius ero juxta verbum tuum ; vivo ego , et implebitur gloriâ Domini universa terra.* Marie ne s'exposerait-elle pas aux mêmes reproches qu'osa faire Moïse, si après avoir fait tant de miracles en faveur des Confrères du Scapulaire, elle permettait enfin qu'ils fussent éternellement malheureux ? Quoi, Vierge sainte, ce peuple choisi, à qui vous avez accordé des faveurs si particulières, vous souffrirez qu'il devienne la proie de ses ennemis, et qu'il périsse sans ressource ? vous ne l'avez délivré de tant de périls que pour l'oublier dans ses plus pressans besoins ? vous aurez paru alarmée sur des maux légers qui l'environnent, vous aurez tout renversé pour le secourir, et vous ne serez point sensible au malheur éternel qui le menace ; et sans en être émue, vous le verrez tomber dans l'Enfer ? Quel triomphe préparé à ces hommes enhardis à tout blasphémer ! Car enfin comment se persuader qu'une mère aussi tendre, disons aussi passionnée que vous l'avez voulu paraître, soit venue à ce point de dureté et d'indifférence pour ses enfans ? Ne croira-t-on pas plutôt devoir attribuer à un défaut de pouvoir ce qui pourrait n'être qu'un effet de votre justice ? Elle s'était engagée, dirait-on, d'ouvrir la porte du Ciel à ses serviteurs, et de les introduire dans cette région de paix, dans cette terre délicieuse, elle l'avait promis solennellement, elle avait fait mille prodiges, gages incontestables de sa parole ; mais enfin elle n'a pu exécuter sa promesse, et elle les a laissés se précipiter dans l'abîme : *Non poterat introducere populum istum in terram , pro qua juraverat , idcirco occidit eos in solitudine.* Non, non, ce scandale n'arrivera point, vous les protégerez jusqu'à la fin, et tout l'univers apprendra quelle est votre puissance, soit dans le Ciel, soit sur la terre : *Propitia ero juxta verbum tuum ; vivo ego , et implebitur gloriâ meâ universa terra.* Mais quoi, me dira-t-on peut-être, la Sainte Vierge me vien-

dra-t-elle retirer de l'Enfer, après que mes désordres m'y auront entraîné ? portera-t-elle dans le Ciel une ame impure et souillée de crime ? ou bien m'obtiendra-t-elle le privilège de revenir sur la terre, pour m'y purifier par la pénitence ?

A ces objections frivoles je pourrais opposer des exemples très-authentiques, où vous verriez qu'en faveur du Scapulaire, Marie a quelquefois arrêté des ames impénitentes dans des corps épuisés de sang, et percés de coups, pour leur ménager le temps de se réconcilier avec Dieu. Je pourrais vous raconter l'aventure mémorable de ce soldat dont un glaive fendit la tête, dont le corps fut couvert de blessures : Vous faites de vains efforts, continua-t-il de dire à ses ennemis qui ne cessaient de le percer, je suis enfant de Marie, et son habit que je porte est un gage infailible que je ne périrai pas de vos mains, que je mourrai dans le sein d'un ministre de l'Église. Il survécut en effet à tant de blessures mortelles jusqu'à ce que pour l'absoudre un prêtre fût conduit par la Providence au lieu où son ame n'attendait plus que ce dernier secours.

Non, non, Chrétiens auditeurs, vous savez assez combien ce serait être téméraire que de s'attendre à de pareils miracles. La Mère de Dieu a, pour vous sauver, des moyens qui sont pour ainsi dire plus naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la Providence. Elle a entre ses mains toutes les graces et toutes les miséricordes du Seigneur, dit saint Pierre Damien : *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini*. Dans ce trésor inépuisable elle vous choisira une grace également douce et puissante, qui changera votre cœur, qui le remplira de componction, et qui, pour le sanctifier, l'arrachera à la volupté, à l'avarice, à l'impiété. Il ne faut point vous flatter, on ne passe d'une vie licencieuse et déréglée à la vie éternelle, que par la voie d'une sincère pénitence ; mais ce repentir sincère, cet heureux moment, Marie, la plus tendre des mères, saura bien vous

le ménager. Lorsque vous y penserez le moins , elle fera luire à votre ame un rayon de lumière surnaturelle , qui tout d'un coup vous détrompera , vous dégoûtera de la vanité du monde , vous en découvrira tous les pièges , vous fera voir le malheur extrême d'une ame qui est haïe de Dieu , d'une ame qui n'aime point Dieu , le seul maître qui mérite d'être aimé , le seul qui nous aime. Vos ennemis n'auront plus de pouvoir sur vous , Marie leur liera les mains. Surpris alors de ne trouver plus que de la douceur dans tout ce qui vous paraissait si pénible , de ne sentir plus que de l'aversion pour les objets dont vous ne pouviez vous détacher , vous éprouverez avec quelle facilité vous vous jouerez des Démon , qui se font aujourd'hui un jeu si cruel de vous entraîner dans leurs embûches.

Si cependant , malgré toutes ces graces , vous vous obstinez à ne point changer de vie , si vous fermez les yeux à tant de lumières , si de votre propre mouvement vous vous livrez à votre ennemi , en un mot , si vous voulez mourir dans votre péché , vous y mourrez , Chrétiens auditeurs ; Dieu même ne peut forcer une volonté déterminée à se perdre. Oui , vous mourrez dans l'impénitence , vous mourrez au milieu de vos débauches , vous mourrez dans votre péché ; mais vous ne mourrez point sous le Scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos désordres , elle trouvera le moyen de vous arracher sa livrée. Vous-mêmes , oui vous-mêmes , plutôt que de mourir en réprouvés sous ce saint habit , vous vous en dépouillerez : semblables à ce malheureux qui ayant tenté plusieurs fois inutilement de se noyer , et ne sachant à quoi attribuer un événement si prodigieux , s'aperçut qu'il portait un Scapulaire , et demeura si persuadé que c'était l'obstacle qui s'opposait à son funeste dessein , qu'il se l'arracha ; et se replongeant ensuite pour la quatrième ou la cinquième fois , les mêmes flots qui l'avaient

épargné jusqu'alors l'étouffèrent dans un moment. Il mourut dans son péché, il mourut même en péchant, et en commettant le plus grand de tous les crimes; mais il ne put mourir qu'après s'être dépouillé de cet habit de salut, sous lequel on ne peut expirer sans avoir l'avantage d'éviter les feux éternels : *In quo quis moriens, æternum non patietur incendium.*

Vous voyez, Chrétiens auditeurs, de quelle manière la Sainte Vierge s'est engagée à procurer votre salut; elle s'y est engagée et par des paroles très-expresses, et par des effets encore plus admirables que ses paroles. C'a été le sujet de cette première partie. Mais savez-vous que sans avoir égard à ces engagements volontaires de la part de Marie, la dévotion dont nous parlons est de telle nature qu'elle lui impose une espèce de nécessité d'empêcher notre damnation éternelle? Oui, MM., Marie s'est engagée à nous sauver en nous donnant le Scapulaire; et nous-mêmes, en nous attachant à cet exercice de piété, nous l'y engageons encore plus fortement. C'est ma seconde partie : elle sera assez courte, pour ne pas vous ennuyer.

SECOND POINT.

IL est vrai, la Religion chrétienne est un culte qui se porte vers Dieu en esprit et en vérité. C'est l'idée expresse que Jésus-Christ lui-même nous en donne dans l'Évangile : *Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* A l'égard néanmoins des actions extérieures par lesquelles nous reconnaissons la souveraineté du premier Être en présence de ses créatures, il n'est pas moins certain que ces sortes d'actions sont non-seulement essentielles au Christianisme, comme à toutes les autres religions, mais encore qu'elles sont seules capables de donner de la gloire à Dieu devant les hommes. Or comme cette gloire est un bien dont il est extrêmement jaloux, plus nous rendons publics les sentimens

intérieurs que nous avons de son excellence, plus nous avons l'avantage de lui plaire, plus nous acquérons de mérite auprès de lui, plus nous l'engageons à nous reconnaître pour de vrais adorateurs. Ce que je dis de la Religion à l'égard de Dieu, il est aisé de l'appliquer à la dévotion au Scapulaire. Oui, mes frères, Marie est extrêmement sensible à cette dévotion, et parce que l'exercice en est public, et parce qu'il est perpétuel : deux motifs également propres à mettre la Vierge dans nos intérêts, et à la maintenir dans cette disposition si favorable pour nous.

N'en doutez pas, Chrétiens auditeurs, la Mère de Dieu est honorée par les sentimens d'amour et de respect que vous conservez dans votre cœur pour ses vertus et pour sa personne. Cependant ne serait-ce pas une marque de faiblesse dans ces mêmes sentimens, de pouvoir demeurer renfermés dans l'ame ? Si au contraire ils paraissent impatiens de se manifester, n'augmentent-ils pas d'autant plus la gloire de la Reine du Ciel que vous avez plus de témoins de votre ardeur pour son service ? et comme rien n'égale sa reconnaissance, ne se sent-elle pas portée à l'étendre à proportion de votre zèle ? Voilà le merveilleux avantage qu'ont les Confrères du Scapulaire sur les autres serviteurs de la Mère de Dieu : comme ils ne peuvent se déclarer plus ouvertement pour cette Reine bienfaisante qu'en portant sa livrée, ils l'obligent à se déclarer en leur faveur avec un zèle semblable. Cette règle s'observe même dans le monde, où l'on trouve si peu de justice ; partout l'on distingue un ami déclaré d'un ami qui ne fait connaître ses bonnes intentions qu'en secret, soit que l'on pense que l'amitié est plus forte dès qu'elle ose se produire, soit qu'en effet elle nous soit alors et plus honorable, et plus utile.

Mais ce n'est pas seulement par reconnaissance que Marie se trouve engagée à faire connaître qu'elle nous protège, c'est encore par l'intérêt de



sa propre gloire. Nous sommes tous persuadés qu'elle est toute-puissante dans le Ciel, et qu'elle n'abandonne point ceux qui la servent. Depuis plus de seize cents ans qu'elle travaille à s'acquérir cette réputation, l'on peut dire que Dieu n'a pas fait moins de miracles pour la lui assurer, que pour établir la loi de la grace. Elle ne perdrait rien de cette glorieuse réputation, si aujourd'hui elle manquait de secourir un de ses serviteurs cachés, qui bornent leur piété à des sentimens intérieurs : pourquoi ? parce que leur dévotion nous étant inconnue, cet abandon ne nous ferait rien voir qui marquât que Marie a été faillible dans ses promesses, rien qui pût changer l'heureuse disposition où nous sommes d'attendre tout de sa bonté. Mais si elle refusait sa protection à un enfant du Carmel ; si, portant sur soi un Scapulaire, on se trouvait, ou étouffé sous les eaux, ou enseveli dans des ruines, ou surpris par quelque autre genre de mort, je sais à la vérité qu'alors il faudrait plutôt avoir toute autre pensée que de soupçonner Marie ou de s'être montrée infidèle, ou d'avoir manqué de pouvoir : ce malheur néanmoins ferait sur la plupart des esprits des impressions désavantageuses, et serait capable de refroidir la ferveur et la dévotion des fidèles. Voilà pourquoi elle a quelquefois arraché à la vengeance divine des personnes qui l'avaient méritée par mille crimes. Quelque dangereux que soient ces exemples d'une miséricorde extraordinaire, quelque propres qu'ils soient à rendre les pécheurs présomptueux, et à faire murmurer les justes, Dieu dans ces rencontres se laisse fléchir par les prières de Marie, plutôt que de souffrir que la gloire de sa Mère reçoive la moindre atteinte ; il consent d'exposer en quelque sorte sa propre gloire, en donnant occasion aux hommes, ou d'abuser, ou de se plaindre de son indulgence.

Pour revenir à l'exemple que j'ai déjà rapporté, c'est également par zèle pour sa gloire que la Sainte Vierge ne permit point que cet infortuné

qui se précipitait opiniâtrément dans les eaux, satisfit son désespoir tandis qu'il était revêtu du Scapulaire. Sans doute il était indigne de cette protection ; il ne la demandait pas, au contraire il la rejetait comme un secours importun ; il déshonorait sa protectrice et son saint habit : elle ne lui prodigua donc ce secours que par le seul intérêt de son propre honneur. Elle voulut que la mort qu'il cherchait, et qu'il méritait si justement, elle voulut que les démons auxquels il se livrait de son propre mouvement, en un mot elle voulut que toute la nature respectât sur ce malheureux la livrée de sa Souveraine : elle voulut que conservant encore une marque qui annonçait qu'il lui appartenait, lui-même il ne pût se nuire. Ainsi les grands même du monde en usent-ils tous les jours à l'égard d'un domestique ; quiconque se pare de leurs couleurs, quelque misérable d'ailleurs, quelque scélérat même qu'il soit, ils se font un point d'honneur de le soutenir, ils se rendent sensibles aux moindres outrages qu'on lui a faits, et, pour le venger, souvent ils hasardent leur vie.

Achevons, mes frères. Outre que la dévotion du Scapulaire est un exercice public de piété, elle a encore l'avantage d'être un exercice perpétuel. Parmi les marques que les Théologiens demandent pour juger sainement que notre dévotion envers Marie est un signe de prédestination, la première et la principale est notre constance à la pratiquer. Chrétiens auditeurs, ce serait une erreur de s'imaginer que pour avoir jeûné une fois, ou que pour s'être approché de la sainte table à quelqu'une des fêtes de la Sainte Vierge, ces œuvres saintes en elles-mêmes, mais peu assidument pratiquées, vous dussent assurer ses bonnes grâces, et qu'il ne faudrait rien de plus pour vous ouvrir le Ciel : non, mes frères, si vous voulez qu'elle vous regarde comme un de ses enfans, vous ne l'y engagerez que par votre persévérance à lui rendre les honneurs que vous lui avez voués. Une assiduité in-

violable à célébrer ses fêtes , par la réception des saints mystères ; le jour qui lui est spécialement consacré dans la semaine , par un jeûne ou quelque autre œuvre pénible ; chaque jour par quelque une des prières établies en son honneur : voilà , pour lui prouver votre fidélité , le tribut qu'il lui faut payer , quelques obstacles qui s'opposent à ce devoir. Cette exactitude constante est une marque de notre foi , une marque de notre estime , une marque de notre amour , et de notre zèle pour son service. Et par-là qui ne voit pas que de tous les exercices de la piété chrétienne , il n'en est point de plus continuel ? Tous les ans vous donnez quelques témoignages d'affection à votre auguste protectrice , vous les renouvelez tous les mois , toutes les semaines , tous les jours : rien n'est plus louable que ce dévouement ainsi perpétué , et vous avez sans doute lieu d'espérer que votre invariable fidélité ne sera pas sans récompense ; dès à présent même le Démon oserait-il rien attenter sur une personne qui invoque si souvent un nom toujours redoutable pour lui ? Mais quoi , après s'être mis sous la protection de la Sainte Vierge , n'est-il point de temps où il semble qu'on ne fasse rien pour l'honorer ; point de jours , point d'heures où l'on ne saurait à quel signe reconnaître si nous sommes du nombre de ceux qui font profession de l'aimer ? Non , Chrétiens auditeurs , un Confrère du Scapulaire n'est jamais sans les marques glorieuses de son association , il les porte dans tous les temps , dans tous les lieux : cet hommage qu'il rend à Marie le lui rend extrêmement cher , et lui sert sans cesse de défense contre toutes les ruses de ses ennemis ; de quelque artifice qu'ils puissent user pour le surprendre , toujours armé , toujours revêtu de la livrée de sa Souveraine , il échappe à leurs pièges , il les met en fuite.

Voilà , Chrétiens auditeurs , les différentes raisons qui engagent Marie à s'intéresser au salut de ses enfans adoptifs. Si elles sont si fortes , ces rai-

sons, à l'égard de tous ceux qui portent le Scapulaire, combien seront-elles encore plus capables de l'animer à vous protéger, vous, mes révérends Pères, qui vous êtes obligés de le porter jusqu'au tombeau, et qui, pour vous en revêtir, vous êtes dépouillés de tout ! Quelle tendresse, quelles faveurs ne réservera-t-elle point pour des personnes qui ont quitté jusqu'à leurs noms pour prendre le sien, pour ceux qui se sentent si honorés de la qualité de Religieux consacrés à la Vierge, qu'ils ont obtenu des indulgences pour quiconque les reconnaîtra à ce sacré caractère ! Mais ce qui l'intéresse surtout à avoir éternellement les yeux ouverts sur vous, c'est qu'elle y voit toutes les vertus qu'elle chérit le plus, toutes ces vertus qui attirèrent sur elle-même les yeux de son Créateur. Vous avez imité, mes révérends Pères, la sage conduite d'Élisée, premier disciple de votre illustre Patriarche. Ce saint homme ne se contenta pas du manteau qu'Élie lui laissait en le quittant, il voulut encore hériter de son esprit : *Fiat in me spiritus tuus duplex*. Ainsi avez-vous pris l'esprit de Marie en recevant son habit, ainsi avez-vous tracé dans vos cœurs les plus riches traits de son tableau, son humilité, son zèle, sa modestie, son amour pour la solitude et pour la prière. Ne craignons pas de le dire ; quand on ne vous connaîtrait pas pour ses serviteurs à sa livrée, la ressemblance qu'on remarque entre vos vertus et les siennes vous ferait aisément reconnaître pour ses enfans. Je ne parle point du soin que vous avez de faire reflourir partout le culte de cette auguste Princesse : si le nombre des hommes associés à ce saint culte égale presque le nombre des adorateurs de Jésus-Christ, elle doit cet avantage à votre zèle, et pour payer un service si signalé, il faut toute sa puissance.

Mais que fera ce peuple nombreux, cette grande ville, à qui vous communiquez avec tant d'empressement l'inestimable privilège que vous avez reçu de la Sainte Vierge ? Lyon, ville encore plus

fortunée par ce trésor céleste, que par les richesses que tu renfermes dans ton sein, pourras-tu jamais assez reconnaître cette libéralité sans bornes, ce zèle généreux qui t'associe à tous les mérites du Carmel, à toutes les prérogatives qui lui ont été accordées par les souverains Pontifes? Depuis que ce saint Ordre t'a apporté le Scapulaire, combien de calamités publiques, de calamités particulières ont été détournées de dessus tes citoyens! combien jouissent du précieux avantage de la santé! combien m'écoutent aujourd'hui, qui auraient péri par les mains de leurs ennemis, qui auraient été emportés par des maladies, qui auraient été engloutis par les flots, consumés par les flammes, écrasés par la foudre, sans la protection de Marie! combien doivent à cette protection singulière un bien mille fois plus cher encore que la vie, le salut éternel de l'ame! A qui ceux-ci font-ils hommage dans le Ciel du bonheur qu'ils goûtent? Après Dieu, après Marie, n'est-ce pas à ces hommes éternellement respectables, à ces saints habitans du Carmel, qui n'ont jamais cessé d'ouvrir aux différentes nations la voie par où ils marchaient eux-mêmes avec tant de sûreté vers la céleste Sion? Quel bonheur pour les peuples, quelle joie pour l'Eglise, de vous voir, mes révérends Pères, continuer avec un zèle toujours égal à répandre par tout l'univers les graces dont la Sainte Vierge vous a faits les dépositaires! Loin de pouvoir reconnaître vos bienfaits, à peine en sentons-nous le prix: mais Dieu est le motif de votre charité, il en sera la récompense; et Marie ne cessera pas de verser mille biens dans ces mains dont elle se sert pour faire passer ses faveurs au reste des hommes.

Je reviens à vous, Chrétiens auditeurs, à vous à qui l'on offre un moyen et si sûr et si facile d'assurer votre salut, et qui peut-être négligez de vous en servir. Est-ce donc sans raison qu'on vous reproche que le soin de votre ame est le dernier

de vos soins ? Quoi ! Marie vous présente son Scapulaire depuis si long-temps , elle s'engage à vous sauver si vous l'acceptez ; et vous ne l'avez pas encore reçu , et vous balancez encore à le recevoir ! Que ferions-nous , ô Mère de miséricorde , si vous nous obligiez d'acheter votre protection au même prix qu'on achète les faveurs des hommes ? que ferions-nous , si vous vous rendiez aussi difficile à nous recevoir entre vos bras que nous sommes indignes de vous approcher ? Hélas ! vous n'attendez pas qu'on vous prie , vous faites les premiers pas , vous montrez de l'empressement pour vous imposer à vous-même la nécessité de nous être secourable ; et cet empressement attire à peine notre attention ! le dirai-je ? nous mettons un obstacle au secours que vous nous présentez !

Ah ! mes frères , quand Marie , pour vous assurer les biens de l'autre vie , vous demanderait tous ceux que vous possédez ; quand , pour s'obliger à répondre de votre persévérance , elle exigerait de vous tout ce que ses plus zélés serviteurs ont fait pour l'honorer ; quand , au lieu d'un Scapulaire , elle vous offrirait un cilice , faudrait-il hésiter ? ne faudrait-il pas au contraire embrasser avec ardeur , et baiser mille fois ce précieux gage de votre bonheur éternel ? *Si rem grandem dixisset tibi , certè facere debuisses* : Si elle vous avait proposé quelque œuvre pénible , quelque sacrifice héroïque , *si rem grandem dixisset tibi* , devriez-vous balancer ? ou plutôt que ne devriez-vous pas entreprendre pour mettre hors du péril de se perdre cette ame immortelle , cette ame qui ne se peut perdre sans se perdre pour toujours , pour l'éternité ?

Mais jetez un regard sur cet habit sacré ; il ne s'agit que de le prendre des mains de la Sainte Vierge. Si vous vous en revêtez , la Reine du Ciel et de la terre , votre Mère , la Mère de votre Dieu , vous promet d'assurer votre salut : elle énonce sa promesse en des termes qui n'ont rien d'obscur ,

rien d'ambigu ; elle l'a ratifiée , elle la ratifie encore tous les jours par des prodiges qui doivent rendre votre confiance inébranlable : quand elle ne serait pas engagée à vous protéger , vous l'y engageriez infailliblement par la profession publique et constante que vous ferez de lui appartenir. Vierge sainte , je rends peu de justice peut-être à la piété de ceux qui m'écoutent ; la plupart se font déjà une gloire d'être vos enfans , et les autres ne sont ni assez aveugles , ni assez ennemis d'eux-mêmes pour ne pas aspirer au même honneur. Oui , divine Mère , vous allez voir aujourd'hui s'accroître votre famille d'autant d'enfans qu'il y a de fidèles dans cette assemblée qui ne sont point encore entrés dans cette association : j'ose vous répondre qu'ils ne la déshonoreront pas , qu'ils s'acquitteront fidèlement de tous les devoirs qu'elle impose , que même en mourant ils ne quitteront pas le Scapulaire. Souvenez-vous , puissante Reine , de tout ce que vous avez daigné leur promettre ; souvenez-vous que vous êtes obligée de les couvrir de vos ailes : secourez-les dans tous leurs besoins , prenez leur défense contre tous leurs ennemis , défendez-les surtout à l'heure de la mort , garantissez-les des feux éternels , ne les abandonnez point que vous ne les ayez introduits dans la gloire. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT JOSEPH:

Jacob genuit Joseph, virum Mariæ.

Jacob fut le père de Joseph, et Joseph l'époux de Marie.
(*Matth. 1.*)

L'alliance de Joseph avec Marie a été le fruit de la sainteté où il était déjà parvenu, elle a été depuis la source des accroissemens de sainteté qu'il a acquis.

Nous ne savons presque rien de la vie du Saint que l'Église honore aujourd'hui : un ancien auteur a même remarqué que parmi trois ou quatre de ses actions que rapporte l'Évangile, on ne trouve pas une seule de ses paroles. Peut-être que l'attention des Évangélistes tout occupée, ou même surchargée des merveilles qu'ils avaient à dire du Sauveur du monde, n'a pu s'étendre au reste ; peut-être que le Saint-Esprit a voulu que ce silence nous traçât en quelque sorte les principaux traits du caractère de saint Joseph, son humilité, son amour pour la solitude et pour la vie cachée. Quoi qu'il en soit, cette esquisse légère nous dédommage peu de ce que nous eût mis sous les yeux le détail de la vie de ce grand Saint : que de touchans exemples perdus pour toujours, que d'excellentes maximes ensevelies dans un éternel oubli ! Mais quelque sujet qu'aient de regretter cette perte ceux surtout qui sont engagés dans le mariage, il me semble que ce n'est que pour leur intérêt qu'ils la

doivent regretter , et non pour l'intérêt de saint Joseph. Quand les saints livres ne rapporteraient de lui que ce seul mot , *virum Mariæ* , il fut l'époux de Marie , ils nous en auraient dit assez pour nous donner l'idée la plus avantageuse de sa sainteté , assez pour exercer l'éloquence des Orateurs chrétiens.

Pour moi , MM. , loin de me plaindre aujourd'hui de la stérilité de mon sujet , j'avoue que ces deux seules paroles me paraissent renfermer un sens si étendu , que je me trouve accablé et par le nombre , et par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvais la présenter à vos yeux , toute l'étendue de ce sens , je ne doute pas que je ne fisse l'éloge le plus complet de cet époux incomparable ; mais dans la persuasion où je suis de ne pouvoir vous satisfaire qu'imparfaitement , qu'ai-je à faire autre chose que de m'adresser à la Sainte Vierge ? J'espère qu'elle s'intéressera à la gloire d'un Saint que les liens les plus sacrés lui rendent si cher ; j'espère qu'elle vous obtiendra des lumières qui suppléeront à la faiblesse de mes paroles et de mes pensées. Nous lui pouvons demander cette grace avec confiance , en lui faisant la prière ordinaire : *Ave , Maria.*

N'y eût-il pas de raisons de publier les louanges de saint Joseph , on le devrait faire par le seul désir de plaire à Marie. On ne peut douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce Saint , et qu'elle-même ne sente qu'ils rejaillissent sur elle. Outre qu'elle le reconnaît pour son véritable époux , et qu'en cette qualité elle a toujours eu pour lui tous les sentimens que doit conserver une femme vertueuse pour celui à qui le Seigneur l'a liée si étroitement ; quelle reconnaissance ne lui ont pas dû inspirer l'usage que ce saint époux a fait de son autorité , le respect qu'il a eu pour sa pureté virginale ! Cette reconnaissance a été égale à l'amour qu'elle avait pour

cette vertu, et rien par conséquent ne peut être plus vif que son zèle pour la gloire de saint Joseph.

On devrait donc célébrer ses vertus, quand il n'aurait d'autre avantage que d'avoir été l'époux de Marie; j'ajoute qu'on le pourrait faire, n'y eût-il rien à dire de lui, si ce n'est qu'il a été l'époux de Marie. En suivant ce point de vue, entrons dans quelque détail de sa vie: elle se peut diviser en deux parties, l'une qui a précédé son mariage, l'autre qui l'a suivi. Sur la première, l'histoire sacrée ne nous apprend rien, et presque rien sur la seconde: je prétends néanmoins vous faire voir dans l'une et dans l'autre tout l'éclat de la plus sublime sainteté. La première a été sainte, puisqu'elle a été couronnée d'un si glorieux mariage; la seconde a été plus sainte encore, puisqu'elle a reçu de ce mariage même un accroissement de sainteté. Je veux dire que cette alliance singulière a été le fruit de la sainteté où Joseph était déjà parvenu, et qu'elle a été la source de la sainteté encore plus sublime où depuis il a été élevé. Nous verrons dans le premier point de ce discours quelle sainteté l'a dû préparer à ce mariage; dans le second, la sainteté qu'il doit y avoir acquise. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

L'ÉCRITURE SAINTE, comme je l'ai déjà remarqué, ne nous ayant rien transmis des vertus de saint Joseph avant son mariage, sur quoi avancé-je que ce mariage a été le fruit de sa sainteté? Sur quoi, mes frères? Sur le choix privilégié que Dieu en a fait pour être l'époux de Marie, sur les faveurs singulières qui en conséquence lui devaient être communiquées, sur les épreuves délicates où devaient être mises sa foi et sa patience, enfin sur la retenue inviolable qu'il devait avoir avec une telle épouse.

Parler du choix que Dieu a fait de saint Joseph

pour être l'époux de Marie, c'est d'un seul trait donner la plus haute idée de ce grand Saint. Le Saint-Esprit au vingtième chapitre de l'Ecclésiaste, nous dit qu'une femme vertueuse est un riche héritage, et que, lorsque le Seigneur distribue les biens de cette vie, les femmes de ce caractère se trouvent dans le partage des hommes qui craignent Dieu, et qu'elles leur sont données pour récompenser leurs saintes actions : *Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum, dabitur viro pro factis bonis.* En effet, MM., n'est-il pas juste, n'est-il pas raisonnable qu'une jeune vierge qui a de la douceur, de la discrétion, de la vertu, soit réservée pour un homme qui a lui-même ces aimables qualités ? Ne serait-ce pas une double injustice qu'elle fût livrée à un homme vicieux ? injustice à l'égard de l'homme sage, à qui alors elle serait refusée ; injustice à l'égard de cette vierge même, qui serait donnée à un homme déréglé. L'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme qui le rende heureux, et la femme qui peut faire le bonheur d'un homme vertueux ne doit pas être pour un homme qui la rendrait elle-même malheureuse.

Cette vérité supposée, Chrétiens auditeurs, on pense à donner un époux à Marie, et c'est le Seigneur lui-même qui en veut faire le choix. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler quelle est cette vierge incomparable, vous savez que c'est la créature la plus parfaite et la plus sainte qui fut jamais. Le Saint-Esprit lui-même l'a déjà choisie entre toutes les personnes de son sexe pour en faire son épouse bien-aimée, il a versé sur elle toutes ses graces, il l'a rendu digne des respects et de l'admiration des Anges ; enfin le Verbe éternel ne trouve point de femme sur la terre qui mérite mieux d'être sa mère. Si les hommes avaient eu à délibérer sur le mariage d'une vierge si accomplie, on eût vu les uns lui destiner pour mari le plus bel homme d'entre les Juifs, les autres le plus riche, quelques-

uns le plus grand de tous les Princes du monde : mais c'est de la main de Dieu qu'elle doit recevoir son époux ; et qui peut douter qu'il ne lui donne le plus saint de tous les hommes , soit parce que le plus saint est le plus digne d'elle , soit qu'elle-même mérite d'avoir le plus saint ?

Ne vous semble-t-il pas que cette seule pensée est capable de donner de la sainteté de Joseph l'idée la plus noble ? Si une femme vertueuse est la récompense des vertus du mari à qui elle est destinée , à quel degré de perfection doivent être montées ces vertus , afin d'être dignes d'avoir Marie pour récompense , Marie dont le mérite est infini , et qui elle-même a été jugée digne d'être la Mère de Dieu ! Mais sans vous parler plus long-temps de la dignité de cette épouse , passons aux desseins que Dieu a sur elle. Le temps fixé dans les decrets éternels pour la rédemption du monde , ce jour attendu depuis tant de siècles nous luit enfin , et le Rédempteur nous doit être donné par Marie : pour voiler cet ineffable mystère , pour en dérober la connaissance aux hommes et aux démons , on cherche un époux à la fille incomparable qui doit devenir mère et demeurer vierge. Quel sera cet homme fortuné que le Ciel choisira entre tous les autres ! Je l'appelle fortuné , car quelles faveurs singulières ne doit-il pas recevoir conséquemment à ce choix ! MM. , il sera admis dans tous les secrets de l'incarnation du Verbe éternel , il entrera dans un commerce intime avec les personnes divines , il sera en quelque sorte associé à ce Conseil céleste , tous les jours il recevra des ordres ou de Dieu immédiatement , ou de sa part par le ministère des Anges. L'époux de Marie sera témoin de la naissance de Jésus , il l'adorera avec les Bergers , il verra les Mages prosternés au pied de la crèche , leurs présens seront déposés entre ses mains , il sera leur confident , eux-mêmes lui feront le détail mystérieux de leur voyage. A la circoncision , recueillant le sang qui coulera de cette plaie doulou-

reuse , il donnera au Sauveur le nom que le Ciel lui a destiné. Tant que durera l'enfance de Jésus , il aura occasion de lui témoigner chaque jour ses tendres sentimens : pour lui sauver la vie , il le fera passer en Egypte : ce temps de disgrâce , d'exil , redoublera sa tendresse pour le divin Enfant ; il le gardera entre ses bras : quels épanchemens de l'amour paternel ! quel retour de l'amour filial ! Joseph sera regardé comme le père de Jésus , Jésus passera pour son fils , tous deux se rendront tous les offices qu'exigent l'un et l'autre titre. Le nouveau Patriarche donnera sa maison à l'enfant Jésus , et pourvoira à tous ses besoins : tout dans le Dieu enfant répondra à ces soins paternels , amour , caresses , respects , obéissance , services même ; il l'accompagnera , ce père nourricier , il le soulagera dans son travail , il se trouvera à sa mort , il recevra ses derniers soupirs , il lui fermera les yeux. Que de graces , Chrétiens auditeurs , que de consolations , que de charmes dans la vie , que de douceurs à la mort !

N'est-il pas vraisemblable que s'il y a sur la terre une ame pure , une ame qui aime le Seigneur , ce sera pour elle que seront réservées toutes ces faveurs , et qu'elle sera préférée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites ? Je sais que les plus grands privilèges , toutes les graces extérieures , ces graces que l'École appelle gratuites , peuvent être accordées à des pécheurs ; cependant le Seigneur les communique ordinairement à ses amis : et voilà pourquoi , dans les informations que fait l'Église pour la canonisation d'un Saint , on a un égard particulier aux miracles , aux révélations , aux prophéties , lorsqu'elles sont solidement prouvées. Si nous nous rapprochons encore plus de notre sujet , l'Évangile ne nous apprend-il pas que le mystère de l'Incarnation n'a été révélé qu'aux personnes les plus saintes ? Zacharie , Elisabeth , Anne , Siméon , saint Jean-Baptiste , connurent la divinité de Jésus-Christ ; et l'avantage que cette

connaissance leur donna sur les autres hommes , fut regardé comme un privilège signalé. Elisabeth reçoit comme une prérogative singulière la visite que lui rend Marie , qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde. Anne est si transportée par sa joie , dès qu'elle a vu le Messie promis à Israël , qu'elle en parle à tout le monde : *Loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israël.* Siméon déclare qu'il meurt dans la paix , dans la joie du Seigneur , dans le moment qu'il a l'avantage de tenir entre ses bras cet enfant de bénédiction. Mais qu'est-ce que cet avantage , si on le compare au bonheur qu'aura l'époux de la Sainte Vierge ? Jésus souffre que Siméon le porte entre ses bras ; aux autres Saints il ne fait que se rendre visible , il ne fait que se laisser en quelque sorte présenter , comme à Zacharie et à son épouse. C'en est assez néanmoins pour nous persuader que ces personnes étaient particulièrement favorisées du Seigneur. Or cette faveur accordée à ces saints personnages , combien de fois sera-t-elle prodiguée à saint Joseph ! combien en recevra-t-il d'autres qu'aucun homme n'a jamais reçues , qu'aucun homme ne recevra jamais ! Si donc elles pouvaient être méritées , ces faveurs si insignes , quelle raison n'avons-nous pas de croire qu'il s'en était rendu digne par la sainteté de sa vie , et par la pratique des plus sublimes vertus ?

Mais quelles vertus ? n'en saurait-on donner quelque détail ? Ah ! mes frères , quelle humble simplicité ne devait pas animer sa foi ! quelle force supérieure dans sa patience ! car voici sur quoi je me fonde : Le Seigneur ne se communique qu'aux humbles , et saint Joseph devient le dépositaire des secrets du Ciel ; les mystères de la Religion les moins difficiles à croire offensent souvent l'orgueil de l'esprit , et saint Joseph se rend docile aux mystères les plus impénétrables ; notre foi s'ébranle à la vue des entreprises pénibles , et saint Joseph sur la foi d'un songe exécute les

ordres du Seigneur, quelque impossibles qu'ils paraissent. Faites-y réflexion, Chrétiens auditeurs, et pour un moment mettez-vous à la place de ce saint homme. A peine Marie l'aura épousé, qu'elle concevra : sachant qu'il n'a aucune part à cette conception, au lieu d'adhérer aux soupçons qu'elle fera naître, il faudra qu'il croie que Marie est chaste, que même elle est encore vierge, et que c'est par un miracle, par une opération mystérieuse du Saint-Esprit, qu'elle a conçu. Elle aura un fils dont il ne sera pas le père ; et il faudra qu'il croie que cet enfant est son Dieu, que c'est pour lui le comble du bonheur d'être obligé de l'entretenir, de pourvoir à ses besoins, de le servir même avec respect.

Quels mystères, et quelles épreuves pour la foi dans toutes sortes de personnes, et surtout dans un mari, qui prend naturellement un intérêt si vif à l'honneur de son épouse, à qui tout est si aisément rendu suspect en ce genre ! Comment le nouvel époux pourra-t-il donner quelque croyance à ce miracle qui a si peu d'apparence, qui est sans exemple ?

De plus, de quelle force n'aura pas besoin sa patience ! C'est encore sur la foi d'un songe qu'il lui faudra abandonner son pays, fuir avec la mère et l'enfant, prévenir pour cette fuite le lever du jour. Il lui faudra passer dans l'Égypte, sans savoir par qui il y sera accueilli, sans savoir s'il y trouvera de quoi faire subsister sa famille, sans savoir dans quel temps il lui sera permis de revenir : il faudra qu'il demeure dans ce royaume étranger cinq, sept, peut-être neuf ans, selon quelques interprètes ; il faudra qu'il y attende qu'un Ange descende du Ciel, et qu'il lui porte un ordre exprès de revenir en Israël. Si tous ces contre-temps, toutes ces traverses devaient arriver quelques années après son mariage, l'habitude de vivre avec Marie, de se former sur ses vertus, aurait peu à peu préparé son courage à de si grandes

épreuves ; mais il les lui faudra subir dès qu'il aura consenti aux liens sacrés qui le vont unir à son épouse ; disons plutôt qu'il faut qu'il porte dans cette alliance une vertu déjà éprouvée, déjà consommée. Il faut bien le dire, mes frères, ou avouer que le Seigneur qui a une connaissance si intime de ses créatures, et qui dispose de toutes avec tant de sagesse, a néanmoins donné à Marie un époux peu digne d'elle, s'est donné à lui-même un ministre de ses desseins peu propre à les exécuter.

Enfin, MM., rien ne me persuade mieux que Joseph, même avant son mariage, avait acquis une sainteté sublime, que la disposition où il devait se trouver d'abord et où il se trouva en effet de garder la continence avec son épouse. Marie avait voué pour toujours sa virginité au Seigneur, et cependant il faut que cette vierge vive dans l'état du mariage, soit pour cacher le mystère de l'Incarnation, comme nous l'avons déjà remarqué, soit pour prévenir le scandale que sa grossesse aurait pu donner. Afin d'accomplir les desseins du Seigneur, tous ceux de la tribu de David s'assemblent, on cherche un époux à la jeune vierge, le choix tombe sur Joseph ; le mariage se conclut, la cérémonie s'achève. Mais quel sujet d'étonnement pour le saint homme, d'apprendre aussitôt de la nouvelle épouse même le vœu qui la consacre au Seigneur, et le désir qu'elle a de l'accomplir ! La vertu de Joseph se montre supérieure à cet incident, il ne balance pas, il approuve le dessein de Marie, il loue son courage et sa résolution magnanime, il s'engage de vivre avec elle dans la plus exacte continence, et il sent qu'un engagement pareil n'est point au-dessus de ses forces.

Chrétiens auditeurs, il n'est pas nécessaire que je fasse des efforts pour vous faire sentir tout l'héroïsme de cette action : il serait inutile de vous dire que dans ces premiers siècles le célibat n'était

point encore en honneur , qu'on n'en avait presque pas d'exemple. Je n'ai pas à craindre que ce prodige de chasteté paraisse peu admirable dans un temps où l'on regarde comme impossibles les règles les plus communes de cette vertu , dans un temps où la sainteté même du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes que le Seigneur a marquées , dans un temps où en parlant de cette aimable vertu , en la louant même , on craint de lui donner atteinte. Je me contenterai de vous rappeler aux sentimens de vénération qu'ont sans doute jeté dans vos cœurs les exemples d'un saint Henri , empereur , d'un saint Edouard , roi d'Angleterre , d'un saint Elzéar , comte d'Arian , d'un Boleslas , roi de Pologne , d'un Alphonse II , roi de Castille , et de quelques autres , qui dans le mariage même ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle le peut être dans les cloîtres et dans les déserts. N'est-il pas vrai , MM. , que ces exemples vous paraissent héroïques , et supérieurs aux forces de la nature ? En effet ce sont des miracles que Dieu opère quelquefois seulement , pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grace , et pour confondre la lâcheté de ceux qui sous prétexte de faiblesse se laissent vaincre à toutes les tentations , et ne daignent pas même leur résister.

Or , MM. , c'est de saint Joseph que ces grands Saints ont appris à s'astreindre à une pureté si sublime. Saint Joseph reçoit une épouse de la main des Prêtres ; c'est une jeune personne de quinze à seize ans , la plus belle , la plus vertueuse . en un mot la plus accomplie qui fut jamais : quel usage fait-il du pouvoir que lui donnent les lois les plus sacrées ? il consent de vivre avec elle comme si elle n'était pas son épouse ; ou plutôt il la regardera comme une véritable épouse , sans qu'elle cesse d'être pure. C'est un grand sujet d'éloge , de mourir vierge après avoir vécu trente ans dans un pareil mariage. Mais croyez-vous qu'on soit capable de porter jusque-là l'amour de la pu-

reté, avant de s'être long-temps exercé dans la pratique des plus nobles vertus ? est-ce là, mes frères, le fruit d'une piété encore faible, d'une piété naissante ? par combien de combats faut-il qu'une ame se soit préparée, pour remporter une victoire si difficile !

Voilà, MM., avec quelle sainteté Joseph est entré dans le mariage. S'il n'avait pas été saint, le Seigneur ne lui aurait pas choisi la plus sainte de toutes les femmes ; il n'aurait pas lui-même été choisi entre tous les hommes, pour être le dépositaire des secrets de Dieu, pour être le témoin de ses merveilles, pour tenir auprès du Fils de Dieu la place d'un père, la place d'un maître. S'il n'avait pas été saint, il n'aurait pas été assez exercé pour les rigoureuses épreuves que sa foi et sa patience avaient à essuyer dès les premiers jours de son mariage. Enfin s'il n'avait pas été saint, comment aurait-il été capable de vivre avec une épouse légitime, comme un Ange vivrait avec un autre Ange ?

Jugez quel sera le bonheur de cette alliance, qui se fait avec des dispositions si saintes, entre des personnes si vertueuses et si visiblement appelées par le Seigneur à l'état qu'elles embrassent : car n'en doutez pas, Chrétiens auditeurs ; s'il se trouve des mariages malheureux, ce n'est pour l'ordinaire que par le défaut de ces saintes dispositions ; ces mariages infortunés sont les fruits du dérèglement de la jeunesse, ou les suites des intentions peu chrétiennes avec lesquelles on s'est engagé. Je l'ai dit dès le commencement de ce discours : la femme vertueuse est un don de Dieu ; et c'est de sa part un bienfait égal, que le don d'un saint mari : il faut donc du côté de l'un et l'autre sexe être ami de Dieu, pour faire une rencontre heureuse. La femme vertueuse est une récompense de la vie régulière, selon le mot du Sage : donc après une vie peu réglée on ne doit pas plus s'attendre à cet heureux salaire, que

s'attendre d'être récompensé après une vie criminelle. Qu'en pensez-vous, Chrétiens auditeurs ? Ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompues, ce jeune homme qui ne semble ni craindre le Seigneur, ni respecter la Religion, quel bonheur croyez-vous qu'il puisse espérer dans le mariage ? Que dis-je, bonheur ? ne pensez-vous pas plutôt que le Ciel irrité lui prépare dans cet état un Enfer anticipé, pour punir par avance tous ses désordres ? Sa propre femme sera le Démon qui le tourmentera jusqu'à la mort. D'autre part quel sera le sort de cette fille si vaine, si passionnée de plaire ? Mes frères, qu'elle paiera chèrement dans une longue et cruelle servitude, et les fautes qu'elle commet, et les fautes qu'elle fait commettre ! Elle se persuade que cet affolement pour les parures, que cette liberté à se produire, que cette envie démesurée de faire paraître les agréments de sa beauté et de son humeur, lui ouvrent une voie sûre à un prompt, à un heureux établissement : erreur grossière ! ce sont là des moyens d'assembler autour d'elle une cour aussi frivole, pour ne rien dire de plus, que le sont les charmes qu'elle étale, et par-là même des obstacles au prompt mariage qu'elle espère : du moins ne doit-elle pas compter sur un mariage heureux. Peut-être que par ces dehors séduisants, par vos lâches complaisances vous attirerez enfin cet homme dans les pièges que vous lui avez tendus ; mais savez-vous entre les mains de qui vous allez tomber ? mille fois vous vous reprocherez les avances que vous avez faites pour votre malheur ; votre situation vous paraîtra plus dure que l'esclavage. Cette vierge sage, au contraire, qui a craint l'air du monde, qui s'y est toujours montrée modeste dans ses habits, réservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bonheur durable et solide, jouira sans inquiétude des avantages d'un établissement stable, qu'elle a attendu, du moins qu'elle a désiré sans empressement.

Une autre cause des malheurs qu'on éprouve dans le mariage , ce sont les intentions avec lesquelles on s'y engage. Ce point ne regarde pas seulement les personnes qui sont dans des circonstances à pouvoir penser à cette espèce d'établissement ; il regarde encore les pères et les mères, et tous ceux qu'on emploie pour ces sortes d'affaires. On entre dans l'état du mariage par amour, par ambition, par avarice ; au caprice de la passion on se remet du choix d'un époux, d'une épouse : or se marier par passion, Chrétiens auditeurs, et se marier à l'aveugle et sans mesurer ses démarches, c'est la même chose. Se marier par passion, c'est prendre une femme au milieu des ténèbres, comme Jacob, et se mettre au hasard de trouver après l'engagement solennel une Lia au lieu d'une Rachel qu'on croyait épouser. Se marier par passion, c'est s'embarquer pour un long voyage, justement dans le fort de la tempête, et sous un pilote ivre ou insensé. Il est vrai, la passion couvre toute sorte de défauts, la passion fait voir des charmes souvent dans ce qui déplaît le plus à quiconque voit sans passion ; mais comme les transports de la passion sont trop violens pour être durables, plus son feu a d'activité, plutôt il se ralentit : revenu à soi, on retrouve dans les objets tout ce qu'un faux jour n'avait pas d'abord permis d'y découvrir ; c'est une espèce d'enchantement, qui ayant tout d'un coup disparu, ne laisse plus voir que la fange, où l'or semblait briller de toutes parts. Cet homme qu'a prévenu je ne sais quel éclat séducteur, et qui, sans examiner ni le caractère, ni l'éducation, ni les mœurs de la personne, veut à toute force l'épouser contre l'avis même de ses amis, cet homme fait-il réflexion que cette beauté n'est pas immortelle, et que cependant il s'engage jusqu'à la mort ? Je veux qu'elle conserve ses charmes durant dix ans : vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle ; de sorte que si elle n'a dans la bonté

de son caractère de quoi vous attacher après la perte de ses attraits . vous aurez à souffrir durant l'espace de trente ou quarante ans ; ce sera un cadavre , pour ne rien dire de plus , qu'il vous faudra garder dans votre maison. J'en dis autant de l'ambition et de l'avarice , elles ne peuvent faire que des mariages infortunés. Jeune homme intéressé , vous aurez les biens de cette jeune personne ; et vous , fille vaine , vous aurez part aux titres et à la grandeur de l'illustre maison où vous entrez : mais comme le désir des richesses et des honneurs croît à mesure qu'on parvient à ce qu'on désire , vous ne serez ni l'un ni l'autre satisfaits des biens et des honneurs que vous réunirez , encore moins de l'union de vos personnes.

Quelle différence entre cette triste situation , et les douceurs qu'éprouveront ceux qui n'ayant point d'autre vue , en s'engageant dans le mariage , que de travailler à leur salut dans une condition plus stable , plus conforme à leur faiblesse , consultent le Seigneur , leur famille , leurs amis les plus raisonnables , les plus désintéressés , et reçoivent sur l'avis d'un conseil si sage l'épouse ou l'époux avec qui doit se passer le reste de leur vie ! Quelle louable prudence dans ceux qui entre les différens partis qui se présentent , préfèrent le parti où les qualités solides prévalent aux avantages extérieurs , choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les soucis et les croix attachées à l'état du mariage , des personnes que leur probité puisse mettre au-dessus de ces fâcheux soupçons qui troublent si souvent les établissemens d'ailleurs les mieux assortis , des personnes dont la piété puisse servir d'exemple aux enfans , aux domestiques , et attirer sur toute une famille mille bénédictions , des personnes en un mot qui après avoir perdu tout ce qui leur donnait du lustre au dehors , conservent en elles-mêmes de quoi nourrir une douce et inviolable amitié dans le cœur d'un époux , de quoi faire leur propre bonheur en fai-

sant le sien par une vertueuse complaisance , par une application constante à remplir les obligations de leur condition , par la fuite des vanités , et de tout ce qui peut offenser des yeux qui désormais font la règle de leurs devoirs les plus essentiels ! semblables à ces fleurs qui ont encore plus de vertu que de beauté , qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat et leur fraîcheur , qui lors même qu'elles sont passées , qu'elles sont desséchées , se font estimer par leur bonne odeur , et par les qualités secrètes que le Créateur leur a données. Ceux , Chrétiens auditeurs , qui chercheront ainsi à s'établir avec des intentions pures , jouiront dans le mariage de cette douceur de vie que tout le monde s'y promet , et que presque personne n'y trouve ; ils seront exempts de ces dégoûts qui suivent de si près les empressemens des plus ardentés recherches ; loin de se ralentir , leur amour s'affermira ; et , ce qui est encore plus estimable , ils sanctifieront leur état , et s'y sanctifieront eux-mêmes. Nous avons fait voir quelle sainteté saint Joseph devait apporter à son mariage , voyons quelle sainteté il doit y avoir acquise. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Je n'entreprendrai pas , Chrétiens auditeurs , de suivre en détail les progrès que saint Joseph a faits dans la sainteté durant l'espace de près de trente ans qu'il a vécu avec la plus sainte de toutes les femmes : pour rendre complète cette énumération , il faudrait entrer dans bien des mystères qui surpassent la capacité de l'esprit humain. Mais sans vous rien dire qui soit au-dessus des lumières communes , j'espère vous faire concevoir une haute idée des fruits de bénédiction qu'a produits à notre Saint l'avantage d'avoir eu Marie pour épouse : il il me suffira de vous faire remarquer en peu de mots combien l'exemple d'une épouse si sainte , son zèle , son crédit auprès de Dieu , devaient être

propres à donner des accroissemens aux vertus de son époux.

Ce discours deviendrait trop long, si je voulais m'étendre sur la force du bon exemple, sur la vertu secrète qu'a la sainteté de s'insinuer dans les esprits, de passer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les Saints. Il est sûr qu'on ne saurait être une heure de temps avec une personne remplie de l'esprit de Dieu, sans se trouver en quelque sorte changé, en quelque sorte parfumé de la bonne odeur de sa piété. Saint Jean Chrysostôme dit que de son temps si un homme avait passé seulement un jour avec les Saints qui vivaient dans la solitude, quoique la seule curiosité l'eût porté à les aller voir, c'en était assez pour qu'à son retour son épouse, ses domestiques, ses amis s'aperçussent qu'il revenait du désert, et qu'il avait conversé avec ces Anges de la terre. Si leur commerce durant un seul jour produisait tant de fruits, quel fruit ne doit pas avoir tiré saint Joseph de ses entretiens intimes et continuels avec la Sainte Vierge durant tant d'années ! La seule présence d'une personne aussi modeste, aussi humble, aussi sainte, la seule vue d'un modèle si accompli pouvaient-elles manquer d'inspirer un amour ardent pour toutes sortes de vertus, et un désir efficace de les acquérir ? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin, et quelle impression ces exemples devaient faire sur son ame ; quelle impression n'y devait pas faire le silence même de Marie. Oui, n'en doutez pas, c'était assez de la regarder, pour se sentir porté à aimer Dieu et à mépriser tout le reste. Mais quels devaient être les discours d'une personne où le Saint-Esprit habitait, où Dieu avait versé la plénitude des graces, où l'amour divin était plus enflammé que dans tous les Séraphins ! quel feu ne devait pas sortir de sa bouche, lorsqu'elle s'ouvrait pour exprimer les sentimens du cœur ! quelles froideurs, quelles glaces ce feu ne

devait-il pas dissiper ! quel effet surtout ne devait-il pas produire sur saint Joseph déjà si disposé à être embrasé ! La seule idée qu'on se forme en soi-même des secrets entretiens qu'ils avaient si souvent ensemble sur les mystères qui s'accomplissaient à leurs yeux , et sur les graces qu'ils recevaient tous les jours , cette idée seule inspire de pieux sentimens , et porte , ce me semble , au recueillement et à la ferveur ; mais qui peut imaginer jusqu'où allait le fruit de ces saints discours à l'égard de celui à qui Marie communiquait ses lumières ?

Les Saints inspirent la sainteté , même sans dessein ; c'est un feu sacré dont la chaleur bénigne se communique sans qu'on y pense : de sorte que Joseph en vivant avec Marie aurait fait des progrès immenses , quand elle ne se serait point appliquée à perfectionner en lui l'amour divin. Mais il est certain qu'elle a eu plus de zèle que tous les Apôtres ; et que si les ordres du Ciel et la bienséance de son sexe lui eussent permis de quitter la solitude , et de parcourir l'univers , elle l'aurait seule converti. Or ce zèle sans bornes s'est exercé durant tout le temps de son mariage sur un époux chéri : l'ordre de la charité exigeait qu'il fût le premier objet de ce zèle , et il en a été l'objet unique durant tout ce temps. Ce grand feu capable d'embraser toute la terre , n'a eu qu'à embraser , qu'à consumer le cœur de Joseph : croyez-vous qu'elle ait fait agir ce feu , qu'elle l'ait soufflé inutilement ? Saint Grégoire de Nazianze parlant du zèle de sainte Gorgone pour la conversion de son mari , nous apprend que ce zèle était d'autant plus vif en elle , qu'il lui semblait qu'il n'y avait que la moitié de son cœur qui aimât Dieu , pendant que son époux était encore dans les ténèbres du paganisme. Si Marie a eu la même pensée , si elle a regardé le cœur de saint Joseph comme une partie du sien , quel soin ne doit-elle pas avoir pris d'y faire croître l'amour de Dieu ! Sans doute

elle a souhaité de lui inspirer autant de cet amour qu'elle en sentait elle-même, sans doute elle a travaillé dans ce dessein sans relâche et avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre de la plus zélée de toutes les créatures.

Ne croyez pas néanmoins que dans l'exercice de son zèle elle ait oublié sa condition, elle ait oublié son devoir envers un époux qu'elle reconnaissait pour son chef et pour son maître. Quelque liberté que lui donnât d'une part l'union parfaite qui était entre eux; d'autre part, quoique saint Joseph, qui reconnaissait en elle la mère de son Dieu, eût tous les égards pour elle, toute la vénération que méritait cette auguste qualité, ne pensez pas qu'elle prît jamais aucun avantage de ses complaisances et de ses respects, ni qu'en lui faisant part des connaissances sublimes qu'elle avait, elle laissât jamais échapper aucun signe de cette enflure que donne quelquefois la supériorité des lumières. Ce grand zèle était accompagné en elle d'une simplicité et d'une modestie qui le rendaient aussi aimable qu'efficace : elle instruisait en conversant, elle exhortait en agissant, elle persuadait en faisant connaître qu'elle était persuadée. Que fallait-il de plus pour une ame aussi bien disposée que l'ame de saint Joseph ? que fallait-il de plus pour cet époux déjà saint, et qui désirait de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection, qui observait toutes les actions, qui recueillait toutes les paroles de Marie, qui ne cessait pas de l'étudier, qui n'oubliait rien pour découvrir les trésors qu'elle souhaitait elle-même de partager avec lui ?

Mais le moyen le plus ordinaire, M. M., qu'elle ait employé en faveur d'un époux si cher, c'est le crédit qu'elle avait auprès de Dieu, ce sont ses prières toutes-puissantes. Tout le monde sait quel est le pouvoir de Marie auprès de son Fils, tout le monde sait qu'elle ne peut être refusée; est-il même de catholique assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé l'efficace de son intercession ? Mais

ce pouvoir si absolu, quels motifs n'avait-elle pas de l'employer pour saint Joseph ! outre qu'en qualité d'épouse elle était obligée de prier souvent pour son époux, la sincère amitié qu'elle lui portait la rendait encore plus assidue et plus servente à s'acquitter de ce devoir. Sans ces motifs indispensables, n'aurait-elle pas dû faire par reconnaissance tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des vertus dans ce saint homme, à son élévation dans le Ciel ? car enfin Joseph lui avait sauvé l'honneur, il avait sauvé la vie à son fils, il l'avait accompagné dans tous ses voyages, il la faisait vivre par le travail de ses mains ; en un mot, que n'avait-il pas fait pour elle, et quel salaire en avait-il exigé ? Croyez-vous que la Sainte Vierge, dans qui le sentiment de toutes les vertus était si vif, pût n'être pas sensible à la reconnaissance, pût épargner son crédit, ne pouvant autrement témoigner un juste retour à son bienfaiteur ? Quelles graces n'a-t-elle point demandées pour lui ? et à sa demande, quelles graces Jésus-Christ n'a-t-il pas versées sur un homme envers qui il était porté de lui-même, et, si je l'ose dire, obligé de prodiguer ses bienfaits !

Je finis, MM., en vous faisant remarquer quelle attention mérite de la part de ceux qui sont engagés dans le mariage le modèle que je leur présente. Je sais qu'il n'y eut jamais de femme qui pût être comparée à Marie, et que tous les hommes ensemble ne sont pas aussi saints que saint Joseph ; j'avance néanmoins que quelque imparfaite que soit une femme, que quelque vicieux que soit un mari, on peut se sanctifier dans le mariage : ces imperfections même, ces vices peuvent servir à cette fin. Si la personne que vous avez épousée est vicieuse, disait un ancien, il faut ou que vous lui ôtiez ses défauts, ou que vous les supportiez : en les lui ôtant, vous la rendrez meilleure ; en les supportant, vous deviendrez meilleur vous-même : *Qui tollit, commodiorem conjugem præstat ; qui*

fert, se ipsum efficit meliorem. Et moi je dis qu'en supportant ces défauts on tire à la fois ces deux avantages, on se rend soi-même plus parfait, et on contribue à la perfection de la personne avec qui on est lié.

Je ne saurais vous faire sentir, Chrétiens auditeurs, ce que peut sur le cœur d'un mari la patience et la constante douceur d'une femme; et de plus, quand ce mari serait le plus indocile, le plus dur, le plus intractable de tous les hommes, que ne peuvent pas les prières d'une femme patiente sur le cœur de Dieu, qui est le maître de tous les cœurs! Que les femmes, dit saint Pierre, soient soumises et complaisantes envers leurs époux, ceux d'entre eux qui résistent encore à la parole de Dieu seront par cette sage conduite gagnés à Jésus-Christ; elle fera plus sur eux que ne font tous nos discours, que ne font les miracles mêmes: *Mulieres subditæ sint viris suis, ut et si qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sinè verbo lucrifiant.* C'est ainsi que la célèbre sainte Monique adoucit insensiblement le caractère dur et impétueux de Patrice; non-seulement il devint un mari digne de Monique, mais encore un chrétien propre à servir d'exemple. Combien de faits pareils ne nous fournit pas l'histoire! J'ose dire qu'un des principaux effets de la bénédiction nuptiale pour ceux qui la reçoivent, se fait sentir dans le pouvoir qu'elle leur donne de se porter mutuellement à aimer Dieu et à faire leur salut. J'ose ajouter que pour parvenir à cette fin heureuse, le moyen le plus sûr, le plus efficace, et presque l'unique, c'est de taire, de dissimuler, de supporter avec charité, avec humilité, les imperfections les uns des autres. Est-il bien possible que lorsque entre deux personnes unies par les liens du mariage, un peu d'amour, un peu de tendresse mutuelle resserre de plus en plus ces liens sacrés, il s'en trouve une qui ne soit point touchée des péchés de l'autre, qui ne pense point à la retirer du pré-

cipice , qui ait assez peu de zèle pour se résoudre à consentir à la perte éternelle d'une ame avec qui elle est en quelque sorte confondue , pour se résoudre à être damnée , pour ainsi dire , dans la moitié de soi-même ? Ou si l'on manque de cette amitié , de cette sympathie qui unit si étroitement et si doucement les cœurs , qui rend supportables les personnes même les plus imparfaites , est-il possible qu'on aime mieux vivre en tigres , en lions furieux , qu'on aime mieux s'entre-déchirer , se procurer réciproquement sa damnation , se faire un Enfer de cette vie , que de faire un saint usage de sa croix , que de se sauver , que de se sanctifier en la portant ?

Ce que je dis à ceux qui sont dans le mariage peut être utile presque à tout le monde , puisque nous vivons la plupart en société. Dieu nous a tous chargés du salut les uns des autres : notre soin principal devrait être de procurer le Ciel , du moins à ceux avec qui la Providence nous fait vivre. Voilà ceux avec qui surtout nous devons éviter les vaines contestations , et tout ce qui peut altérer la paix et la charité. Montrons au contraire une humble condescendance pour leurs sentimens , ayons de l'indulgence pour leurs faiblesses , pardonnons-leur les chagrins qu'ils nous causent par leur imprudence , craignons de leur donner l'occasion la plus légère de s'éloigner de Dieu , n'oublions rien pour les attirer avec douceur à l'amour et à la pratique de la piété. Il est certain que si on en use de la sorte , outre qu'on se fait aimer des hommes , outre qu'on mène une vie douce et tranquille , on gagne encore le cœur de Dieu , dont la possession vaut plus que toutes les richesses de ce monde , plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le Ciel. A ce riche trésor que je vous souhaite sur la terre , veuille le Seigneur joindre dans le Ciel la couronne immortelle. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Mortificatus quidem carne , vivificatus autem spiritu.

Il était mort selon la chair , mais il vivait selon l'esprit.
(1. Petr. 3.)

La mortification fit le caractère de la vertu de saint François de Borgia ; elle soumit son corps , et le réduisit à tout souffrir sans résistance ; elle affranchit son esprit , et le rendit capable de s'élever sans peine vers le Ciel.

TOUTES les fois , Chrétiens auditeurs , que je lis la vie de saint François de Borgia , autrefois duc de Candie , et depuis général de la Compagnie de Jésus , il me semble que je comprends tout le sens de ce précepte qui nous commande en tant de manières différentes de faire de cette vie une espèce de mort. Tantôt il nous fait entendre que nous devons mourir au monde , mourir à nous-mêmes , vivre crucifiés en Jésus-Christ , nous ensevelir nous-mêmes avec lui. La mortification n'a-t-elle pas mis saint François de Borgia à peu près dans l'état où la mort a coutume de réduire tous les hommes ? ne semble-t-elle pas lui avoir en quelque sorte arraché l'ame du corps , ou ne l'y avoir laissée que pour souffrir ? Je sais , MM. , que cette vertu austère et pénible n'est guères connue dans ce siècle : ceux même qui veulent

passer pour saints et pour réformés dans le monde, ne veulent point que la sainteté consiste à se haïr soi-même, et à se traiter comme son plus mortel ennemi; ils se flattent la plupart de garder un tempérament qui ne blesse ni la grace, ni la nature; ils s'imaginent avoir trouvé l'art d'allier avec l'amour de Dieu leur amour propre, et de retracer dans une vie douce et commode la vie de Jésus crucifié.

Quelle opposition entre le caractère du Saint dont j'entreprends l'éloge, et cette fausse idée de la perfection chrétienne! Vous verrez un homme qui a de l'horreur pour tout ce qu'il y a de plus conforme à la nature, un homme à qui les plus pesantes croix paraissent légères, délicieuses même; un homme qui loin d'être accablé par la douleur, n'en peut être rassasié; un homme qui combat sans cesse tous les désirs, toutes les inclinations du vieil homme, ou plutôt qui semble être né avec des inclinations toutes contraires aux penchans des autres hommes. En un mot c'est un homme mort dont je vais vous présenter l'image. Si cette image vous paraît peu agréable, vous n'ignorez pas combien elle peut être salutaire. Vous savez que c'est la vue d'un corps presque corrompu qui fit naître dans le cœur de ce grand Saint le désir de mourir à tout: que je serais heureux si la vue de ce même Saint, dans l'état de mort où je vais le peindre, pouvait vous inspirer une semblable pensée! Divin Esprit, rien n'est impossible à votre grace, vous pouvez faire d'aussi grands miracles avec un aussi faible instrument: ce sont là de ces sortes de biens que vous ne refusez jamais à une prière humble et fidèle, surtout lorsqu'elle est soutenue par l'entremise de votre épouse immaculée, à qui nous nous adressons: *Ave, Maria.*

La mort ne détruit ni l'ame, ni le corps de l'homme; elle ne fait que les séparer: mais cette

séparation produit dans ces deux parties qui nous composent deux effets bien opposés. Elle précipite le corps dans le tombeau, dans ce cachot éternel, comme l'appelle le Prophète, où jamais le soleil ne fit entrer un seul rayon de sa lumière; au lieu qu'elle tire l'ame d'une prison incommode, ou plutôt d'un sépulcre affreux, où elle était comme ensevelie dans la terre : elle met le corps dans l'impuissance d'exercer aucune de ses fonctions; elle donne au contraire à l'ame le pouvoir d'agir conformément à sa nature : en un mot, la mort n'a pas plutôt fait cette cruelle division, que le corps perd et le sentiment de la douleur, et le goût de toutes sortes de plaisirs; mais l'ame, libre alors, commence à être touchée des objets même spirituels, et à goûter les choses les plus éloignées de la matière.

Voilà, Chrétiens auditeurs, l'idée la plus exacte que j'aie pu me former de saint François de Borgia. Voilà ce que la mortification, cette image de la mort, cette mort même volontaire et anticipée, voilà ce que cette espèce de mort fit dans ce grand homme : voilà ce qui m'a obligé de vous le représenter comme un homme mort, parce qu'en effet la mortification l'avait détaché de lui-même, parce qu'en séparant en quelque sorte son esprit d'avec sa chair, elle avait rendu celle-ci presque insensible à toutes les rigueurs de la pénitence, et celui-là capable de s'unir à Dieu, de s'élever à la sublime contemplation des objets surnaturels : *Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.*

Ce seront là, MM., les deux points de ce discours. Dans le premier, je vous montrerai que la mortification a réduit le corps de saint François de Borgia à tout souffrir sans résistance; dans le second, qu'elle a affranchi son esprit de l'esclavage du corps. D'abord vous verrez combien peu il est sensible à tout ce qui frappe les sens; ensuite, combien il est susceptible de tout ce qui est au-dessus des sens. D'une part vous admirerez le plus

prodigieux détachement des objets créés ; d'autre part , l'union la plus intime avec le Seigneur. En un mot , le premier point vous représentera dans François de Borgia un corps en quelque sorte sans sentiment ; le second , une ame en quelque façon séparée du corps. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

CE fut sans doute un honneur pour le duc de Candie d'être chargé par l'empereur Charles V de faire porter le corps de l'impératrice Isabelle au tombeau de ses ancêtres : mais Dieu a toujours les yeux ouverts sur ses élus ; quelque éloignés que soient de ses desseins les vues humaines , il se plaît à les faire servir à l'exécution des décrets éternels de sa Providence. L'on vous a dit plus d'une fois que le corps de la princesse étant arrivé à Grenade , et que le cercueil ayant été ouvert pour reconnaître si en effet c'était son corps , il parut alors si défiguré , si peu semblable à lui-même , que François de Borgia craignit de commettre un parjure , s'il attestait que c'était le même corps qu'il était chargé de conduire. Un changement si prompt et si frappant fit dans son cœur une révolution également subite et surprenante ; pénétré de l'horreur d'un spectacle si affreux , il conçoit un tel mépris pour tout ce que le monde a de grandeurs fausses et passagères , que dès lors il se détermine à s'éloigner de la Cour , à renoncer pour toujours à toutes les espérances que le temps , que la mort peut renverser. C'en est fait , s'écrie-t-il , c'en est fait , la Cour n'aura désormais ni mon encens , ni mes services ; jamais je ne servirai de maître qui puisse mourir. Voyez comment dès lors en effet sa mortification incroyable , son détachement presque sans exemple , commencèrent à le rendre insensible aux rigueurs de la pénitence , supérieur à l'éclat des honneurs , sourd enfin à la voix du sang.

Le premier effet que produisit dans l'ame de ce seigneur la vue du corps de l'impératrice , fut une haine irréconciliable contre son propre corps ; sans cesse il se le représenta dans le même état où il venait de voir le corps de cette Princesse , peu de jours avant la plus belle personne de l'Europe : il ne se considéra plus que comme un cadavre que la difformité et l'infection devaient bientôt rendre insupportable à tout le monde. Dans cette vue , après s'être interdit l'usage de toute viande délicate , il se refuse les plus communes , et souvent les plus nécessaires , afin de mériter le Ciel en détruisant peu à peu une chair qu'il prévoyait devoir être rongée des vers , s'il ne la consumait par la pénitence.

Pour nous faire entendre avec quel zèle il embrassa d'abord la mortification , ceux qui ont écrit sa vie remarquent un fait presque incroyable. A peine eut-il passé une année dans cette nouvelle vie , qu'il parut non-seulement un nouvel homme , mais tout un autre homme : il ne fut plus reconnaissable à ses propres domestiques , tant il avait perdu de sa grosseur excessive ; ses peaux , qui n'avaient plus que des os et quelques nerfs à couvrir , ne s'étant pas rétrécies à mesure qu'il décroissait , lui-même assura plusieurs fois que de ce qui lui en restait il pouvait entourer presque tout son corps. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous marquer en détail toutes les rigueurs qui produisirent en si peu de temps un changement si singulier : ce fut un fruit des jeûnes , des veilles , des cilices , de mille austérités sanglantes , cruautés saintes , inventions salutaires de l'amour divin.

Il s'était condamné à un jeûne perpétuel , souvent le pain et l'eau étaient les seuls alimens qui prolongeaient sa vie. Ce jeûne si rigoureux , il eut le courage de le continuer des années entières : il est vrai que de temps en temps quelques légumes sans assaisonnement , quelques herbes en tempéraient l'extrême rigueur. Ainsi vivait ce jeune

seigneur élevé parmi les délices d'une brillante Cour, accoutumé à une table délicate. Mais ce qui me paraît avoir rendu son abstinence encore plus héroïque, c'est qu'étant alors vice-roi de Catalogne, il était obligé d'avoir une table somptueusement servie pour toute la noblesse de cette province; devant lui s'étaient tous les jours les mets les plus propres à réveiller et à satisfaire le goût, et jamais ces mets n'étaient pour lui. Telle fut sa vie durant près de sept ans : dans tout cet espace de temps son état, sa qualité, ses emplois ne mirent jamais d'obstacle à cette abstinence, plus rigoureuse qu'elle ne l'est dans les monastères les mieux réglés, dans les déserts même les plus sauvages : nulle occasion, nulle affaire, nul exemple ne furent capables de l'ébranler; il persévéra jusqu'à la fin, non-seulement dans la pratique de la piété chrétienne, mais encore dans les exercices de la plus sévère pénitence.

Il fut bientôt en situation de n'avoir plus rien de commun avec le monde, il s'en sépara dès que la mort de son épouse lui laisse la liberté de prendre de nouveaux engagements. Son amour pour la Croix détermine le choix de l'Ordre où il entre : la Compagnie de Jésus, dévouée au service du prochain, cette Compagnie encore naissante, par-là même peu célèbre, et de plus en butte aux plus vives contradictions, lui paraît mériter la préférence; il se hâte d'avoir part aux mauvais traitemens qu'elle éprouve presque partout où elle est établie. N'eussions-nous tiré d'autre fruit des persécutions qui assaillirent cette Compagnie dès sa naissance, que l'avantage d'avoir possédé un si grand Saint, quelles actions de grâces n'aurions-nous point à rendre ! Ce n'est pas pour mourir à soi-même qu'il embrasse la vie religieuse; depuis long-temps Jésus-Christ seul vivait en lui; c'est seulement pour s'ensevelir après une mort généreuse. Le monde ne pouvait être plus long-temps la demeure d'un homme qui n'avait plus ni vie, ni

sentiment pour le monde ; ce mort devait habiter parmi les morts , il ne demandait plus qu'un sépulcre.

Je frémis , Chrétiens auditeurs , toutes les fois que je me représente l'extrême rigueur dont il usa envers lui-même depuis qu'il cessa en quelque sorte d'être à lui. Encore engagé dans le monde , il appliquait sur sa chair exténuée un rude cilice : qu'il ne quittait presque jamais ; il le prend pour ne le plus quitter , dès qu'il est hors du monde. Oui , MM. , durant l'espace de vingt-quatre ans il porta et le jour et la nuit un cilice dont la seule vue était capable d'effrayer ; et jamais il ne put être forcé à le quitter , ni par les chaleurs excessives de l'été , ni par les fatigues de ses longs voyages , ni par ses infirmités presque continuelles , ni par les ulcères toujours renaissans sur son corps déchiré. Par quel sommeil répare-t-il ses forces ? Deux heures qu'il donne à la faiblesse de la nature lui paraissent trop longues : ce repos de deux heures , il le prend , ou , pour mieux dire , il l'interrompt encore par les nouvelles incommodités qu'il s'y procure ; quelques ais étendus sur la terre , ou la terre nue , sont le seul lit qu'il connaisse.

Mais quelles sanglantes rigueurs se présentent à moi ! je crains de les détailler , et je n'ose rien en omettre. J'ai d'abord eu de la peine à croire ce qu'on en raconte ; j'ai pensé que l'historien de sa vie s'était mépris , ou qu'il rapportait avec exagération ce qu'il n'avait peut-être appris que confusément : je n'ai pu me contenter du témoignage d'un seul auteur sur un point qui me paraissait si peu croyable , j'en ai lu deux , trois , jusqu'à quatre ; tous s'accordent à dire que ce saint homme , quoique affaibli par les maladies , quoique consumé par les veilles , les jeûnes , et mille autres sortes d'austérités , châtaït tous les jours son corps avec tant de cruauté , qu'à peine avait-il donné quelques coups , que le sang coulait de toutes

parts, ou des plaies qu'il se faisait, ou des plaies qu'il renouvelait; il nageait dans son sang, et il continuait de frapper jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses forces, et en quelque sorte ses veines. Durant cette sanglante flagellation, on a eu la curiosité de compter les coups qu'il se donnait; on en a compté jusqu'à huit ou neuf cents: quelles rigueurs tous les jours recommencées, et si long-temps continuées! Hélas! Chrétiens auditeurs, que faisons-nous pour mériter le Ciel? que faisons-nous pour expier les crimes de notre vie, pour nous rendre semblables au modèle de tous les prédestinés, à Jésus près d'expirer sous les coups de fouets, à Jésus mourant sur une croix?

Je ne m'étonne plus que saint François de Borgia ait hâté sa mort par l'austérité de sa vie; déjà même son corps déchiré, ulcéré, ressemblait à un cadavre presque corrompu. Si des linges appliqués sur les blessures en arrêtaient le sang, leur aidaient à se fermer, bientôt à la place de cet appareil succédaient des instrumens de mortification, qui rouvraient des plaies mal fermées, des disciplines armées de fer frappaient sur des ulcères encore sanglans. Arrêtez, jugemens précipités! nous, mes frères, admirons des excès que l'inspiration seule de l'Esprit-Saint peut autoriser. Craignant que ces pieux excès ne fussent au-delà des bornes de la piété chrétienne, le Fondateur de la Compagnie de Jésus, lorsqu'il établit François de Borgia supérieur-général de ses frères en Espagne, en Portugal, et dans toutes les Indes orientales, jugea devoir le soumettre lui-même à la conduite d'un Frère discret et judicieux, chargé de régler ses austérités, et de lui interdire sous peine de désobéissance les excès qui seraient nuisibles à sa santé. Vaines précautions; il trouva le moyen de ne rien retrancher de ses austérités, sans se départir de l'obéissance; il ne pouvait résister à l'homme commis à la conservation de ses jours; mais qui eût pu résister aux prières, aux larmes

du saint homme ? On lui ordonnait de se modérer, on déterminait le temps de ses oraisons, de ses macérations ; mais un commandement si raisonnable lui paraissait si rigoureux, et il exprimait la douleur qu'il en ressentait par des paroles si animées et si touchantes, que la pitié accordait ce que la raison refusait, qu'on jugeait enfin qu'il y aurait plus de dureté à se rendre inflexible à ses prières, qu'à l'abandonner à sa ferveur.

J'ai dit que la mortification l'avait rendu comme insensible à la douleur, je me suis trompé ; vous voyez au contraire quelle était la vivacité de son sentiment, puisqu'il trouvait dans ses pénitences des douceurs que notre goût n'y découvre point, puisqu'il en était si avide. Voilà pourquoi on lui entendait dire que la vie lui aurait été insupportable, s'il avait passé un seul jour sans faire souffrir à son corps quelque douleur extraordinaire ; voilà pourquoi tous les jours il demandait à Dieu que tous les plaisirs, toutes les douceurs se changeassent pour lui en amertumes ; voilà pourquoi il avait résolu de se refuser tout jusqu'à ce qu'il eût obtenu cette grace ; voilà pourquoi le temps de la maladie était pour lui un temps de paix et de bénédiction. Il trouvait et dans les maux qu'elle lui faisait souffrir, et dans les remèdes qu'elle rendait nécessaires, de quoi apaiser cette soif surnaturelle que rien ne pouvait éteindre : ces remèdes les plus fades et les plus amers tout à la fois, ces remèdes dont la seule vue, la seule pensée fait horreur, il les prenait de manière à ne rien perdre de leur amertume, à n'en rien épargner à ses répugnances, ou plutôt à n'en rien dérober à son goût ; jamais en effet un mal ne lui parut assez violent, il portait envie à ceux qu'il voyait gémir sous des croix plus pesantes que les siennes, il s'en plaignait souvent à Jésus-Christ : Quel étrange partage ; disait-il quelquefois en soupirant ! les maux accablent ceux qui les fuient, et semblent fuir ceux qui les cherchent. Combien de fois ses

vœux fatiguèrent-ils en quelque sorte le Ciel pour en obtenir des disgrâces , comme si pour le satisfaire en ce point il y eût eu trop peu de malignité dans les créatures !

Souvent on l'a surpris seul fondant en larmes , et priant avec une ardeur extraordinaire. Dans une de ces conjonctures un ami le supplie de lui obtenir de Dieu ce qu'il demandait pour lui-même , jugeant à l'abondance des pleurs qu'il versait , et à la ferveur peinte sur son visage , qu'il sollicitait quelque faveur insigne. Pour la première fois la charité du Saint se montre difficile , et elle ne cède qu'à des instances réitérées. Il demandait alors qu'il plût à Dieu de lui envoyer quelque cruelle maladie : en effet , cet ami se sent soudainement assailli d'un mal si violent , de douleurs si aiguës , qu'il prie le Saint de l'assister comme un homme prêt à rendre le dernier soupir ; mais François de Borgia , loin de l'entretenir de cette dernière heure , lui commande de se lever. Cette guérison subite fait connaître que le mal était venu de la même source d'où venait un remède si prompt. Qui jamais aurait soupçonné qu'un homme eût demandé si instamment ce que les autres tâchent de détourner par toutes sortes de voies ? Quelle apparence qu'on fasse des vœux pour exciter des orages et des tempêtes , et qu'on importune le Ciel pour attirer sur soi les fléaux dont il nous châtie dans sa colère ?

Que dites-vous , Chrétiens auditeurs , d'une passion si extraordinaire pour les souffrances ? Mais qu'en auraient dit ces faux sages de l'antiquité , qui s'imaginaient être plus que des hommes , pour avoir osé soutenir que la douleur n'était pas un mal ? qu'en dirait toute cette faible philosophie , qui affermit si peu un de ses sectateurs contre les attaques de la goutte , qu'il laissa paraître toute sa sensibilité en présence de ce fameux capitaine venu de si loin pour être témoin de la constance de ce philosophe ? qu'en dirait toute

l'école des Stoïciens, dont les plus belles maximes se trouvaient démenties par une fièvre légère, souvent par un mal encore moins incommode ? où en serait leur orgueil, s'ils voyaient un homme, dans la simplicité du christianisme, souhaiter avec ardeur, demander instamment et avec larmes tout ce qui altère, tout ce qui détruit la nature ; se faire un plaisir de ce qui était l'objet, et souvent l'écueil de leur magnanimité ; inventer, exercer sur soi-même toutes sortes de rigueurs, envier aux autres les maux qu'ils souffraient, ne trouver point de plus grande peine que de n'avoir rien à souffrir ? Sainte grace de Jésus-Christ, puissante et divine grace, digne prix du sang et de la vie d'un Dieu, que ne peut point notre faiblesse, lorsqu'elle est soutenue de votre force infinie ! Mon Dieu, que vous réparez avantageusement les pertes de notre nature ! quelle trace de corruption reste-t-il dans une ame que vous avez purifiée ? Mais quelle différence entre un homme que vous daignez fortifier de votre secours, et un homme qui refuse de se servir de ce secours puissant ! Voilà déjà, ce me semble, Chrétiens auditeurs, beaucoup plus que je n'avais promis. La mortification a fait dans saint François de Borgia plus que la mort n'aurait pu faire : non-seulement elle l'a rendu insensible aux douleurs, mais encore elle lui en a inspiré un désir insatiable : elle a fait plus, elle lui a donné un empressement incroyable pour les mépris, une horreur extrême pour tout ce qui a coutume de flatter la vanité ou l'ambition des hommes.

Quoique la mort nous ôte tout sentiment de douleur et de plaisir, il semble néanmoins que jusque dans le tombeau le mépris et l'honneur peuvent encore faire impression sur nous ; du moins tous les peuples de la terre ne paraissent-ils pas s'être en quelque sorte réunis dans cette croyance ? D'où viennent en effet ces différentes manières d'honorer les morts, ces peines flétrissantes contre les

criminels dont la mort a prévenu le supplice , si ce n'est de l'idée qu'on a que les marques d'honneur et les marques d'infamie se peuvent faire sentir après même qu'on a perdu tout sentiment pour le reste ? Quoi qu'il en soit , il est vrai que souvent l'amour de la gloire et la crainte de l'abjection subsistent dans des cœurs qui ne sont presque plus sensibles ni à la douleur , ni au plaisir. Les personnes versées dans la vie spirituelle entendent ce que je dis , elles savent que c'est là un écueil qui arrête la plupart de ceux que Dieu appelle à la sainteté , que c'est un ennemi qu'il faut long-temps combattre après avoir défait tous les autres.

Saint François de Borgia , qui avait tous les avantages que donnent à une naissance illustre les emplois brillans , devait sans doute être exposé aux artifices de cet ennemi ; mais voyez comment il s'en défend , comme il s'en joue : à peine le duc de Candie se voit sous l'habit religieux , qu'il ne se considère plus que comme un homme dévoué au service d'autrui. Durant l'espace de deux ans , le collège d'Ognate le vit partager avec des manœuvres les travaux les plus pénibles et les plus abjects. Barcelone , qui n'avait vu son vice-roi que dans l'éclat , que dans la pompe qui a coutume d'environner un gouverneur de province , combien de fois le vit-elle depuis aller aux marchés publics , y conduire un vil animal , et le ramener chargé de provisions de bouche ? A Valladolid , dans ce courtisan autrefois plein de dignité , combien de fois la Cour d'Espagne revit-elle un humble serviteur des pauvres leur porter lui-même les vivres qu'il leur mendiait , affronter dans l'exercice de ce ministère charitable les discours des libertins , les jugemens des hommes du siècle ? Dans une seule occasion , mais quelle occasion ! et quel spectacle donne-t-il à cette même Cour ! le roi catholique sortait en cavalcade avec tout l'appareil de la majesté royale ; les fils de François de Borgia se

faisaient remarquer dans cette marche par le rang qu'ils y tenaient, et par l'équipage superbe qui les y suivait : le Saint prend son temps si juste, qu'il rencontre, qu'il traverse cette troupe brillante sous un habit pauvre, et entièrement conforme à l'œuvre de charité qu'il allait exercer pour le soulagement de l'indigence.

Mais pour mettre dans tout son jour la disposition de son cœur à l'égard de l'honneur et de l'humiliation, il faudrait que je pusse vous ouvrir ce même cœur, et vous faire voir la peine que souffre le saint homme, l'affliction véritable qu'il ressent sur les déférences qu'ont pour lui les personnes même les plus méprisables ; il faudrait vous faire comprendre quelle était sa délicatesse sur ce point, et combien il fallait d'attention, lorsqu'on traitait avec lui, pour ne pas blesser sa modestie, pour ne pas laisser échapper quelque parole, quelque signe qui marquât qu'on se ressouvenait de ce qu'il avait été dans le monde ; il faudrait vous exprimer les soins qu'il prenait de se déguiser aux personnes dont il n'était pas connu, la joie que lui donnaient les mépris, les insultes que son air humble, que ses manières simples et éloignées de toute ostentation, ne manquaient pas de lui attirer quelquefois ; enfin il faudrait pouvoir vous rendre sensible ce zèle, cet empressement qui le portait au devant des mortifications que Dieu lui envoyait, bien moins sans doute pour éprouver que pour satisfaire son humilité.

Combien d'autres exemples remarquables pourrais-je rapporter, combien d'autres faits également dignes de l'attention dont vous honorez les vertus de ce grand Saint ! Mais outre que le temps ne me permet pas de les détailler, tous ces faits, combien en est-il que je serais forcé de taire, par la seule crainte de blesser la délicatesse de notre siècle ! Non, MM., je n'ose vous peindre ce qui se passa durant cette nuit où une inattention innocente, où la patience excessive du Saint, disons

mieux, où la Providence, qui ménage aux grandes ames des victoires uniques, permit qu'étant couché sur la terre, selon sa coutume, il reçut durant plusieurs heures sur son visage les phlegmes qu'une toux importune arrachait à ce Frère qui l'accompagnait. Loin de s'en plaindre; Au moins une fois, disait-il lui-même, j'ai été traité comme je le mérite; nul lieu n'était plus convenable pour de pareilles immondices. Votre patience souffre au récit de ce trait qui le combla de joie.

Passons à d'autres preuves qu'il donna de son amour pour l'abjection. Je n'en rapporterai qu'une, mais toute seule bien capable de confondre notre ambition, de nous donner du mépris et pour les grandeurs de la terre, et pour ceux qui en paraissent si avides. Vous savez, Chrétiens auditeurs, avec quelle ardeur on a coutume de rechercher les dignités ecclésiastiques, quand une fois l'on s'est persuadé qu'il n'est pas impossible d'y parvenir; vous savez combien de ressorts on fait jouer, combien d'artifices on met en usage, à combien de bassesses on s'assujettit pour monter enfin à des honneurs, dont cependant on ne peut se rendre digne qu'en les fuyant: il semblait que toute la terre eût conspiré pour y élever saint François de Borgia.

L'empereur Charles V, Philippe II son fils, Paul III, Jules III, Paul IV, Pie IV, deux grands monarques et quatre souverains Pontifes le portèrent à tout; jamais il ne consentit à rien. A peine il entend dire qu'on pense à l'élever, qu'il sort de Rome, qu'il va se cacher dans le fond de la Biscaye jusqu'à ce que la tempête soit dissipée: toutes les fois que cet orage se renouvelle, on le voit fondre en larmes, paraître inconsolable, demander à Dieu qu'il lui envoie la mort. Exemple d'une constance inouïe! jusqu'à sept fois il refuse la pourpre romaine. Ce qui me paraît encore plus héroïque, c'est qu'un des Papes que je viens de nommer lui mettait en main le chapeau, pour le

donner à un de ses fils selon son choix, il n'accepte point cette grâce, il est sourd à la voix du sang, insensible aux plus tendres mouvemens de la nature, il oublie qu'il est père; son cœur, cette partie de l'homme qui survit à toutes les autres, est à l'épreuve de cette atteinte, la dernière qu'on surmonte: tant il est vrai qu'il n'avait plus de sentiment, qu'il ne vivait plus, qu'il était mort à tout.

Ce ne fut pas dans cette seule occasion qu'il parut aussi ferme contre les sentimens du sang et de la nature, qu'il était insensible à la douleur, et à la vanité du monde. La duchesse sa femme se trouve à son dernier moment; Dieu fait connaître à François de Borgia qu'il attend sa résolution, ou pour terminer, ou pour prolonger les jours de cette épouse chérie. Balance-t-il? son cœur paraît-il divisé entre le Créateur et la créature? Mes frères, ce choix si facile, ce choix que le Ciel permet, il l'a abandonné à la Providence; il aime mieux perdre la personne du monde qu'il aime le plus, que de ne pas dépendre uniquement dans cette occasion, comme dans toutes les autres, de la seule volonté du Seigneur. Avec quelle fermeté apprend-il depuis les accidens les plus tragiques arrivés à ses enfans! Sur la nouvelle de la mort de la comtesse de Lerme sa fille, qu'il reçoit allant au palais de la régente d'Espagne, laisse-t-il couler quelques larmes pour soulager sa douleur? l'émotion, le trouble de son cœur arrête-t-il ses pas? Que dis-je? il entre chez la reine, et pas un seul mot de ce qui le regarde n'est inséré dans l'entretien qu'il a avec elle; il la console même de ce malheur dont il devait être inconsolable. Quelle perte en effet pour lui, aussi bien que pour la Cour d'Espagne! cette jeune comtesse faisait les délices de cette Cour: encore plus que sa beauté et son esprit, ses vertus l'y faisaient admirer: elle avait été surprise par une mort soudaine, elle était enlevée à la fleur de son âge. Partout les regrets étaient unanimes, son père seul n'en té-

moigne pas. La fortune de ses fils semble également n'être pour lui qu'un intérêt étranger : don Alvare de Borgia , son troisième fils , fait-il des avances pour épouser la marquise d'Alcanizze , la plus noble et la plus riche héritière qui fût alors dans le royaume d'Espagne ? en vain le succès de l'affaire dépend de Pie IV qui a une vénération et une tendresse extraordinaire pour notre Saint ; un mot de sa part peut suffire , il ne le dit pas : mais le Pontife apprend d'ailleurs que don Alvare est fils de François de Borgia ; François alors emploie son crédit auprès du Saint Père , il le sollicite , il en obtient..... quoi , mes frères ? qu'il laissera la conclusion du mariage à la disposition de la jeune marquise , et que plutôt que de se mettre au hasard de gêner son choix , il se départira de la volonté où il est de favoriser don Alvare. Il fait plus encore auprès de l'empereur Charles-quin , il s'intéresse auprès de ce prince en faveur de l'amirante de Castille contre le duc de Candie son héritier. Les droits de ce fils , quelque fondés qu'ils fussent , paraissent litigieux : Il faut , dit-il , qu'il fasse grâce à sa partie , parce qu'elle a moins de bien que lui. O nature , est-ce ainsi que tu parles ? ô sang , est-ce ainsi que tu décides ? La charité , Chrétiens auditeurs , qui embrasse toutes sortes de personnes , a pris dans le cœur de Borgia la place de toutes les affections terrestres et naturelles , elle y vit , elle y règne seule ; elle l'a porté , non-seulement à quitter son pays et sa famille , mais encore à les oublier , à les haïr même dans le sens de l'Évangile.

Voilà , Chrétiens auditeurs , voilà l'état où la mortification avait réduit l'homme de Dieu à l'égard des objets terrestres. Lorsqu'après l'avoir considéré avec quelque application , je jette un regard sur notre faiblesse , ou plutôt sur cette passion violente que nous avons pour le monde , je ne saurais vous exprimer quel est mon étonnement. Saint François de Borgia était un homme comme

nous, Chrétiens auditeurs, et nous sommes chrétiens aussi bien que lui ; il avait comme nous un corps faible, et sujet à mille infirmités, nous avons comme lui une ame à sauver, une ame immortelle et capable de posséder ou de perdre Dieu ; nous vivons tous dans la même Religion, nous attendons les mêmes récompenses ; le Dieu que nous servons est le même Dieu . et cependant quelle prodigieuse opposition entre sa conduite et la nôtre , entre ses désirs et nos passions , entre ses craintes et notre sécurité ! D'où vient qu'il a eu pour la pauvreté des tendresses et des empressements incroyables, et que notre amour pour l'or et pour l'argent va jusqu'à l'idolâtrie ? d'où vient qu'il faisait si peu de cas de l'éclat et de l'honneur du monde , et que nous sacrifions à ce faux éclat , à cet honneur imaginaire, et nos biens, et nos vies, et nos ames ? Qui se trompe d'une manière si étrange au sujet des opprobres et des souffrances ? est-ce ce grand serviteur de Dieu , qui ne peut en être rassasié ? est-ce nous, qui fuyons jusqu'à l'ombre de la douleur et de l'humiliation ? Était-ce le désespoir qui le forçait de faire des vœux pour obtenir des croix, des maladies ? nous reconnaissons au contraire que c'était l'effet d'une prudence supérieure. Quel est donc notre aveuglement de demander au Ciel des miracles pour être délivrés des plus légères afflictions !

Si nous étions ennemis déclarés de l'Évangile qu'il a suivi , si l'on nous avait élevés dans une croyance toute contraire à la sienne, si nous étions infidèles, ou même sans religion, pourrions-nous avoir des sentimens plus opposés à ceux que la foi lui avait inspirés ? Une seule maxime de Jésus-Christ , une des vérités qu'il nous a prêchées fait concevoir à François de Borgia une haine irréconciliable contre soi-même. Nous les croyons toutes, ces vérités adorables , ces vérités éternelles , et nous les croyons jusqu'à être prêts , pour les soutenir, de verser tout notre sang : pourquoi donc ne peuvent-elles modérer en nous l'amour excessif

que nous avons pour nous-mêmes ? quel obstacle trouvent-elles dans notre cœur ? quelle terrible malédiction rend si faible à notre égard une doctrine qui a été si puissante sur l'esprit de notre Saint ? Car enfin comment exprimer cette étonnante contradiction qu'on remarque entre notre foi et notre vie ? Nous croyons que les Saints ont embrassé le parti qu'il fallait suivre, nous les estimons heureux d'être entrés dans les voies que la grace leur a frayées ; et dans cette idée, dans cette pensée, toujours contraires à nous-mêmes, nous courons dans des routes perdues, dans des routes décriées.

Au reste, Chrétiens auditeurs, cette mortification dont on nous parle, en nous ouvrant une voie à la vie de l'esprit, cette mortification ne doit point nous effrayer ; elle n'est point si affreuse qu'on l'imagine ; il faut même qu'elle ait des charmes bien puissans, puisqu'elle peut adoucir, puisqu'elle peut rendre délicieuses toutes les rigueurs qu'elle nous fait embrasser : mais souvenez-vous de ce que j'ai dit en commençant ce discours, souvenez-vous qu'elle est semblable à la mort, c'est-à-dire qu'elle affranchit l'ame en lui assujettissant le corps, et qu'ainsi elle redonne à notre esprit avec usure tout ce qu'elle ravit à nos sens. Saint François de Borgia nous fournira des preuves de cette vérité dans la seconde partie de son éloge. La mortification l'avait tellement détaché des objets sensibles, qu'il paraissait n'avoir plus de sentiment : c'est ce que je vous ai montré jusqu'à présent. Mais elle lui a facilité de telle sorte l'exercice de la contemplation, qu'on croirait qu'il n'est plus qu'un pur esprit, qu'un esprit entièrement dégagé de la matière : c'est ce que je vais tâcher de vous faire voir, de façon, si je puis, à ne pas ennuier.

SECOND POINT.

LA liberté dont jouit une ame après la mort ne consiste pas seulement en ce qu'elle n'est plus

dans cette étroite prison que Dieu lui avait bâtie de ses mains , et où il la tenait attachée par des liens invisibles ; ce en quoi surtout elle consiste , c'est cet affranchissement absolu de toutes les choses créées : elle n'a plus besoin alors d'aucun secours pour s'élever à son Créateur , et rien n'est capable de l'empêcher de s'unir à Dieu que Dieu même. Elle consiste , cette sainte liberté , en ce que le penchant naturel qu'a l'ame de retourner à son principe , cessant d'être étouffé par la pesanteur de la chair , reprend toute son activité ; alors ce penchant porte toute l'ame vers cet objet avec tant de force , que la violence qu'elle souffre quand elle est arrêtée par la justice divine , est le plus cruel supplice qu'elle éprouve dans les Enfers. Il est vrai qu'elle ne quitte le corps qu'avec regret ; le combat qu'on lui voit soutenir avec tant d'opiniâtreté au moment de sa délivrance fait assez voir qu'elle aime sa chaîne , ou parce qu'elle ne connaît pas la liberté , ou parce qu'elle est accoutumée à la servitude. C'est ainsi que les enfans d'Israël ne pouvaient se résoudre à sortir de l'Égypte , parce qu'ils y étaient nés , parce qu'ils n'avaient jamais vu la terre promise. C'est ainsi qu'on voit tous les jours des esclaves refuser après quelque temps d'abandonner une condition si malheureuse , tant ils sont endurcis aux misères inséparables de l'esclavage. Notre ame au contraire dès qu'elle se sent libre , et qu'elle commence à goûter la douceur d'un état si conforme à sa nature , loin de soupirer pour le limon dont elle est délivrée , regarderait comme un supplice d'être contrainte de s'y ren-gager : pour la punir de ses désordres passés , ce serait le tourment le plus sensible et le plus proportionné au mauvais usage qu'elle aurait fait des créatures. Saint Thomas a cru que la seule vengeance qu'en tirerait le Seigneur , serait de la renfermer dans un autre corps , dont elle ne pourrait se dégager : peine si grande , dit cet ange de

l'Ecole, qu'en vain on tâche d'en exprimer la rigueur par l'image des feux et des flammes les plus vives.

Voilà, je crois, une peinture assez naïve de la disposition intérieure de saint François de Borgia; voilà à peu près l'heureux état où la pénitence a élevé son esprit en mortifiant sa chair : non-seulement il n'est plus susceptible des impressions d'aucun objet terrestre et matériel, mais encore son ame affranchie de l'esclavage des sens, se porte vers Dieu sans peine, reçoit les lumières célestes sans obstacle, voit sa séparation prochaine sans regret.

Oui, Chrétiens auditeurs, le fruit que François de Borgia tire de son détachement, c'est de s'élever vers Dieu par la prière, sans désormais se faire violence, sans que désormais rien n'arrête le doux mouvement qui l'unit au centre de son repos; au contraire, il ne peut s'en détacher qu'avec peine, c'est un tourment pour lui de se voir encore assujéti aux nécessités de la nature, d'être contraint de penser à autre chose qu'à son bien-aimé, de prendre quelque soin qui ne se rapporte pas uniquement à lui. Ne rappelons point ici le souvenir de nos misères, elles ne sont que trop présentes à notre esprit. Nous nous plaignons tous les jours de notre peu d'attention à la prière, de l'importunité d'un nombre infini de pensées, ou criminelles, ou frivoles, qui se succèdent les unes aux autres, sans presque nous donner de relâche : plaintes injustes, si nous ne les tournons pas contre notre négligence à purifier notre cœur des affections terrestres et sensuelles. Plaignons-nous de la licence de nos passions rebelles, du dérèglement et de la multiplicité de nos désirs. Saint François de Borgia, qui n'avait plus d'attachement que pour Dieu, n'avait pas de peine à lui donner toutes ses pensées. Il ne pouvait même, sans une réflexion particulière, s'appliquer aux objets qui ne regardaient pas Dieu immédiatement : malgré

tous les efforts qu'il faisait pour se rendre attentif à ces objets , son esprit s'en écartait souvent , et semblait l'abandonner au milieu des conversations et des affaires , sans qu'il fût alors en son pouvoir de le fixer. Lève-t-il les yeux , comme par hasard vers le ciel ? c'en est assez pour qu'il reste neuf heures entières dans la même situation ; comme si son ame se fût absentée pour tout ce temps , et l'eût laissé sans mouvement et sans vie.

On peut dire , sans exagération , que presque toute sa vie fut une oraison continuelle : nul objet , nulle occupation , nulle fatigue ne lui fit jamais oublier qu'il était en la présence de Dieu. Mais outre cette vue si constante du Créateur présent et agissant en tout , outre le temps qu'il prenait si souvent pour se demander compte de ses actions , et pour s'accuser de ses fautes deux fois chaque jour ; outre sept visites qu'il rendait tous les jours en divers temps à Jésus-Christ caché sur l'autel ; sans parler même de l'office divin , qu'il récitait avec tant de piété et tant de respect , sans parler de la célébration des saints mystères , où il employait jusqu'à trois heures , surtout lorsqu'il n'était pas en public ; tous les jours dans tous les temps il donnait à la méditation six heures de suite dans la posture la plus humble , la face contre la terre.

Si vous me demandez quelle était son attention durant une prière si longue , dirai-je qu'un jour l'appartement où il priait s'étant écroulé sur lui , qu'une des poutres lui ayant fait une large blessure , ni le fracas d'une ruine si inopinée , ni la douleur d'une plaie si dangereuse , ni le sang qui en sort ne sont pas capables de le distraire ? Ajouterai-je que dans une autre occasion , priant dans un carosse , tandis que des chevaux fougueux l'emportent avec furie au travers des halliers et des précipices , tandis que ceux qui se trouvent avec lui se jettent à terre pour sauver leur vie , lui seul ne s'aperçoit pas de ce danger ? tranquille il continue sa prière , malgré les secousses dont l'équipage

est agité, malgré les cris de ceux qui le voient dans un péril si évident. Quelque singulières que soient ces preuves de son union invincible avec son Dieu, ne croyez pas qu'elles aient à son égard rien d'extraordinaire. Tous les jours on entrait, on sortait du lieu où il faisait sa prière, on s'y entretenait même à haute voix avec autant de liberté que lorsqu'il était absent : tant on était persuadé qu'il ne pouvait être interrompu, et qu'il perdait alors l'usage de tous les sens. Vous expliquerai-je maintenant ce qui se passait dans des entretiens si longs et si fervens ? vous dirai-je les graces extraordinaires qu'il y a puisées, les caresses signalées qu'il y a reçues ? Je ne crois pas que vous l'attendiez de moi, après ce que je vous ai dit de l'amour que ce Saint avait pour l'humilité. Un homme qui souhaitait avec tant de passion d'être méprisé des autres hommes, comment aurait-il publié des faveurs qui lui auraient attiré la vénération de tout le monde ? De toutes ces faveurs on n'a rien pu savoir que ce qu'il n'a pu cacher.

Les lumières dont il était tout pénétré dans le temps de ces conversations privilégiées, se répandaient souvent hors de lui-même, et produisaient un si grand jour, que non-seulement les lieux les plus ténébreux en étaient entièrement éclairés, mais qu'on n'en pouvait même soutenir l'éclat. Il a été vu dans cet état plus d'une fois ; mais combien de fois a-t-il été environné de ces splendeurs célestes sans qu'on s'en soit aperçu ! Pourquoi en effet choisirait-il toujours le temps de la nuit, pourquoi se plairait-il si fort dans les lieux les plus écartés, pourquoi s'y renfermerait-il même si soigneusement, lui qui avait si peu de besoin de la solitude pour se recueillir, s'il ne voulait par toutes ces précautions empêcher qu'on ne le surprît dans de pareilles extases ? Il disait lui-même qu'un quart-d'heure de son oraison le dédommageait avantageusement de toutes les délices qu'il avait quittées pour l'amour de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi il paraissait étonné, il se plaignait même de son compagnon toutes les fois qu'il l'avertissait que les six heures étaient passées, s'imaginant toujours qu'il ne faisait que commencer; voilà pourquoi lorsqu'on avait oublié de l'avertir, il s'oubliait lui-même, il oubliait ses repas, il oubliait tout, de sorte qu'on le trouvait à l'entrée de la nuit au même lieu et dans la même posture où il s'était mis le matin pour faire sa prière.

Je ne parle point de la connaissance de l'avenir dont Dieu lui fit part en tant de rencontres. La Providence divine permit que, sans y penser, François de Borgia prouvât qu'il avait reçu le don de prophétie : l'histoire de sa vie nous rapporte en effet plusieurs de ses prédictions. Je ne parlerai point non plus de ces privilèges si singuliers, si propres des purs esprits, ces privilèges de pénétrer dans le fond des cœurs, de connaître ce qui se passe dans les lieux les plus éloignés, de voir les objets invisibles et spirituels. Lorsqu'il eut la vue si long-temps attachée au firmament, croyez-vous que durant tout ce temps son ame n'était occupée que de ce qui frappait ses yeux, et qu'elle ne voyait point, au-delà des étoiles et de l'empyrée, des mystères dont il n'est pas permis à l'homme de discourir ? Lorsqu'il se trouva dans une église où l'on croyait que le Saint Sacrement reposait, et qu'il déclara que Jésus-Christ n'était point sous les espèces qu'on y adorait, pensez-vous qu'il n'avait que des connaissances ordinaires ? Ce n'est pas que dans les hosties qui n'étaient pas en effet consacrées, il découvrit rien que ce que tous les autres y apercevaient, puisque dans la vérité il n'y avait rien que ce qui paraissait à tout le monde; il faut au contraire qu'il n'y vît pas ce qu'il avait coutume de voir dans toutes les autres, où sans doute le Sauveur lui rendait visible la sainte humanité. Doutez-vous que ce ne fût pour jouir d'un spectacle si ravissant, qu'en offrant les saints mystères, il demeurait appliqué à considérer ce

Dieu invisible, jusqu'à le tenir, avant de communier, deux heures entières entre ses mains ?

Que faut-il de plus, Chrétiens auditeurs, pour vous faire comprendre l'heureuse liberté dont jouissait cette sainte ame, depuis que la mortification l'avait comme détachée de son corps ? Il est inutile de vous représenter ici avec quelle facilité, avec quelle douceur, avec quelle joie elle quitta ce même corps, lorsqu'il plut à Dieu de l'en séparer entièrement. La mort peut bien avoir de l'amertume pour ces hommes charnels qui n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à s'établir sur la terre, qu'à s'y attacher toujours de plus en plus, qu'à multiplier leurs chaînes, qu'à fortifier leur prison ; mais un saint qui ne possède rien dans le monde, qui n'aime rien dans le monde, dont l'ame ne tient plus au corps que par la seule volonté de Dieu qui lui défend de désunir ce qu'il a joint ; un saint qui est dans cette disposition, que voit-il de plus agréable que les approches de la mort ? Saint François de Borgia était sur la fin d'un long voyage qu'il avait entrepris par l'ordre exprès de Pie V, lorsqu'il fut attaqué du mal qui l'emporta : se trouvant alors assez près de Rome, il s'y fait porter, pour avoir la consolation d'expirer entre les bras de ses frères. Le souverain Pontife, toute la Cour, toute cette grande ville donne des marques d'une extrême douleur au premier bruit du péril qui le menace ; lui seul verse des larmes de joie ; il entre dans les sentimens qu'eut Siméon lorsque dans le temple il vit de ses yeux, il reçut entre ses bras l'objet des desirs des nations, de l'espérance d'Israël : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace.* Enfin il veut terminer une vie si chrétienne par de solennelles actions de grace qu'il rend à Dieu pour quelques bienfaits importans. Je ne trouve point de traits dans le caractère de notre Saint qui me paraissent plus propres à finir utilement ce discours, qui se doit tout rapporter à l'édification de nos ames. Mais de

quels bienfaits veut-il témoigner à Dieu son retour?

Il avait reçu du Ciel mille faveurs différentes qui pouvaient être le sujet de sa reconnaissance et de ses remerciemens. Si l'on considère les talens naturels, il était né avec un esprit également pénétrant et solide, un esprit capable de réussir dans les sciences les plus épineuses, et de soutenir les travaux des plus grands emplois. Du côté de la noblesse, il était fils de Jeanne d'Aragon, petite-fille du roi Ferdinand; les alliances de sa famille s'étaient multipliées avec les maisons des rois d'Aragon, des rois de Naples, des rois de Navarre; et son sang était mêlé avec le sang des Charles V, des Philippe II. Si l'on a égard à l'illustration, aux richesses, il était frère de deux cardinaux, petit-neveu de deux papes; les biens et les honneurs qu'il avait possédés dans le monde avaient répondu à l'éclat de sa naissance. Si on le regarde comme père de famille, il avait eu du mariage le plus heureux les enfans les plus accomplis, qu'il laissait jouissant de la faveur d'un grand roi, et dès premiers emplois de l'Espagne. Si l'on réfléchit aux avantages de la réputation et des honneurs personnels, il y avait peu de princes chrétiens dans l'Europe dont il n'eût gagné l'estime, et tout récemment dans son dernier voyage il venait de recevoir des faveurs extraordinaires de Charles IX, de Catherine de Médicis, du duc de Savoie, du duc de Ferrare son neveu. Dans la Religion, il avait passé par toutes les charges, et mourait enfin supérieur-général de toute sa Compagnie. Mais hélas! que tout cela paraît frivole aux yeux d'un homme qui meurt! qu'à ces derniers momens on fait peu de cas de ces sortes de biens, dont on ne peut rien emporter dans l'autre monde! Non, MM., il ne pense point à rendre grâces à Dieu, ni de ses talens naturels, ni du lustre de sa famille, ni de ses richesses passées, ni de la faveur des grands de la terre, ni du rang qu'il a tenu dans son Ordre; ce qui ranime sa reconnaissance, c'est

le bonheur qu'il a eu de vivre dans la pauvreté , c'est le bonheur qu'il a de mourir pauvre. Il fait des remerciemens , non des honneurs qu'il a possédés , mais de l'avantage qu'il a eu de faire les honneurs , de la faveur insigne que lui a fait la Providence en ne permettant pas qu'on le tirât de l'état d'humilité et de mortification où il termine enfin ses jours.

Il est vrai qu'on doit peu s'étonner de le voir à cette dernière heure dans des sentimens qu'il avait eus à la fleur de l'âge , de le voir à la mort rendre grâces pour des bienfaits qu'il avait toujours demandés durant sa vie ; vous-mêmes , Chrétiens auditeurs , lorsque vous serez à ce dernier moment , vous-mêmes n'aurez pas d'autres pensées. Peut-être qu'aujourd'hui vous ne demandez à Dieu que l'établissement et la conservation de votre fortune ; peut-être que tous vos vœux , toutes vos prières tendent à faire réussir divers projets de vanité , d'ambition , d'avarice , tendent à écarter les maux que vous souffrez , à détourner les maux qui vous menacent , à attirer la prospérité dans votre maison. Je ne sais pas si Dieu vous exaucera , mais je sais bien qu'en mourant , ce ne sera pas pour avoir obtenu de pareilles grâces que vous ferez éclater votre reconnaissance : au contraire , si l'aimable Providence du Seigneur vous a retenus dans l'obscurité et dans la misère , si elle vous a ôté les moyens de vous perdre , en vous ôtant des biens dont vous auriez pu faire un mauvais usage , si elle vous a ouvert le chemin du Ciel , en vous faisant entrer , quoique malgré vous , dans une voie semée de ronces , si elle vous a fait violence pour vous arracher à ce dont vous n'aurez pas voulu vous détacher ; quel retour ne lui témoignerez-vous pas à ce dernier moment , où vous commencerez à connaître combien toutes ses rigueurs vous auront été favorables ! *Lætati sumus* , direz-vous alors avec le Prophète , *lætati sumus pro diebus , quibus nos humiliasti ; annis , quibus vidimus mala.*

Oui, mon Dieu, je commence à regarder comme les plus beaux jours de ma vie ces jours où vous avez daigné me visiter, ces jours où votre main paternelle m'a frappé; ce jour de honte et de confusion, où la perte entière de mon honneur me dégoûta de la vanité, et me fit penser à recouvrer votre grace; ce jour de désolation et de larmes, où en m'ôtant la personne du monde que j'aimais le plus, vous disposâtes mon cœur à n'avoir jamais de passion que pour vous plaire. Heureuses années que ces années stériles, et maudites en apparence, qui m'ont forcé de retrancher le luxe de ma maison, les délices de ma table, qui m'ont appris à ne plus mettre ma confiance dans un bras de chair! heureuses années que ces années de maladie et de langueur, qui en effaçant les traits de je sais quelle beauté, m'ont affranchi tout d'un coup de mille pièges que l'Enfer tendait à mon innocence! heureuses années que ces années de deuil et de veuvage, qui m'ont banni des cercles et des assemblées, qui m'ont inspiré la componction, et le désir de ne penser à l'avenir qu'à mon salut éternel!

Lætati sumus pro diebus, quibus nos humiliasti; annis, quibus vidimus mala.

Il est vrai, Seigneur, nous n'avons pas, comme le Saint dont la solennité nous rassemble, assez de courage pour vous demander des croix et des maladies, le mépris et la pauvreté; mais vous savez mieux que nous ce qui nous est nécessaire: usez d'indulgence envers notre faiblesse et notre aveuglement. Ce sont des biens que nous vous demandons; donnez-nous-les, ces biens véritables, ces biens solides. Fermez plutôt l'oreille à nos prières, que de ne pas nous accorder des biens dont nous puissions être reconnaissans; à l'heure de la mort, des biens dont nous puissions vous rendre d'éternelles actions de grace dans le Ciel. Ainsi soit-il.



S E R M O N

POUR LE JOUR

DE SAINT BONAVENTURE.

Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum.

Le Seigneur lui a donné la science des Saints. (*Sap.* 10.)

Saint Bonaventure sut allier à la sublimité de la science l'humilité la plus profonde, aux subtilités de l'École la piété la plus simple et la plus tendre.

APRÈS avoir lu les ouvrages de saint Bonaventure, le célèbre chancelier de l'Université de Paris souhaitait que tous ceux qui s'appliquaient à l'étude de la théologie n'eussent point d'autre maître que ce grand Saint. Pour moi, Chrétiens auditeurs, toutes les fois que j'ai jeté les yeux sur la vie du même Saint, les souhaits que j'ai formés, c'est que tous ceux qui se distinguent du reste des hommes par leurs talens et par leur capacité, c'est que tous ceux que la Providence destine à enseigner les autres, prissent pour modèle, et de leur conduite, et de leurs mœurs, cet homme de Dieu, qui fut tout à la fois et si éclairé et si humble.

Il est vrai que les lettres n'ont jamais été plus florissantes qu'aujourd'hui : les docteurs se multiplient tous les jours, et deviennent presque aussi communs qu'ils ont été rares dans les derniers siècles. Mais l'on peut dire aussi que la science des Saints n'a jamais été plus négligée : le faste que portent la plupart des savans dans les chaires,

dans les assemblées , le poison de l'envie qui les divise entre eux, les éclats où leur jalousie s'exhale avec scandale , tout cela ne prouve que trop le peu de soin qu'on prend d'acquérir la science des voies du Seigneur. Hélas ! Chrétiens auditeurs , quelque doctes que nous croyions être , que savons-nous , si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes , si nous ignorons les routes qui conduisent à la sainteté , si comme parle l'Apôtre , nous ne savons Jésus-Christ , et Jésus-Christ crucifié ?

Le saint docteur dont je vais commencer l'éloge , est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine science : *Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum*. On peut le dire avec vérité , Dieu lui a donné la science des Saints , puisqu'il a été et si saint et si savant tout à la fois , puisqu'il n'a jamais donné des preuves de la supériorité de ses connaissances , sans donner des exemples d'une vertu également supérieure , puisque ses écrits édifient même encore plus qu'ils n'instruisent. Grand Saint , qui fûtes si peu sensible aux applaudissemens du monde , qui employâtes tous vos talens , non à vous faire admirer des hommes , mais à faire aimer votre Dieu , ne permettez pas que votre sainteté , dont je vais faire le caractère , ne produise dans mes auditeurs qu'une admiration vaine et stérile. Votre vie sainte me fournit des modèles pour tout le monde : obtenez-nous du Saint-Esprit la grâce dont nous avons besoin pour recueillir ces fruits de sainteté , ne refusez pas d'appuyer de votre crédit la prière que nous allons faire à Marie. *Ave , Maria.*

On dit assez communément que la science est également fière et stérile , qu'elle enfle le cœur , et qu'elle ne le nourrit pas ; qu'elle éclaire à la vérité ceux qui la voient briller dans les autres , mais qu'elle éblouit les esprits de ceux qui la possèdent. Reproches injustes , Chrétiens auditeurs , si on les fait tomber sur cette divine lumière sortie

de la même source qui a produit le Verbe éternel , et communiquée aux hommes par le Seigneur , afin qu'ils devinssent plus semblables à lui-même. Non , MM. , aucun de ces désordres ne peut être imputé à la science : les savans peuvent être superbes , ils peuvent n'être pas saints ; mais s'ils se connaissent peu eux-mêmes , s'ils aiment moins que les autres le Seigneur , dont cependant ils ont une connaissance plus parfaite , quelle injustice en eux d'accuser ce soleil bienfaisant , dont l'effet le plus naturel est de porter partout la lumière et le feu ! Qu'ils s'accusent eux-mêmes ; ce sont eux qui par la dissipation de leur esprit écartent ces rayons si lumineux ; ce sont eux qui par la corruption de leur cœur éteignent ces flammes si pures : les ténèbres , la froideur dont ils se plaignent , sont les suites nécessaires de leur légèreté et de leur dépravation.

La science , Chrétiens auditeurs , enfle les esprits faibles et peu solides , elle sèche les cœurs impurs et terrestres : mais elle a des effets tout contraires partout , où elle trouve d'autres dispositions ; elle inspire aux Saints le mépris d'eux-mêmes et l' amour de Jésus-Christ , elle les affermit dans leur humilité , elle ranime leur ferveur. Ce n'est pas que la science des gens du monde soit d'une autre nature que la science des Saints , mais c'est que les Saints ne dépravent point la nature de la science , et qu'ils savent faire un bon usage d'une lumière dont le monde abuse.

Nous verrons les preuves de cette vérité dans ce discours : le seul exemple du saint Docteur que nous honorons aujourd'hui suffit pour les rendre sensibles. Je vous montrerai dans les deux parties de son éloge , que la science ne lui a point enflé l'esprit , que l'École ne lui a point séché le cœur ; c'est-à-dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles , des plus sublimes connaissances , et que l'onction de la piété n'a point été altérée en lui par les études les plus

épineuses et les plus sèches. En deux mots, je vous ferai voir que ce Docteur également humble et pieux a su allier à la sublimité de la science l'humilité la plus profonde ; ce sera le premier point : aux subtilités de l'Ecole la piété la plus simple et la plus tendre ; ce sera le second point. Voilà, MM., tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Tous les savans sont obligés d'avouer que notre Saint a porté la science, et de l'Ecriture, et de l'Ecole, au plus haut point qu'on l'ait encore vue ; que de tous les maîtres qui ont enseigné avant lui, il y en a peu qui aient fait paraître un esprit aussi élevé et aussi pénétrant ; mais qu'il n'en est aucun qui ait joint plus de solidité à tant d'élévation, plus de clarté, plus de méthode à tant de sublimité.

Ce qui le rend encore plus admirable à mes yeux, c'est qu'aux applaudissemens, aux honneurs que lui attire la sublimité de la science, il préfère les occupations les plus abjectes ; c'est qu'au milieu des premières dignités qu'on défère à la supériorité de ses talens, il ne cesse pas d'être humble. Pour mieux faire connaître quelle était son humilité, mettons d'abord dans tout son jour l'estime que lui procurent ses lumières supérieures. Un des plus saints et des plus célèbres docteurs que la France, que l'Eglise même ait jamais produits, Gerson, après avoir blanchi dans l'étude des sciences spéculatives et morales, après les avoir long-temps enseignées avec éclat, après même avoir enrichi le public du fruit précieux de ses méditations et de ses veilles, Gerson se reproche d'avoir perdu tout le temps qu'il n'a pas employé à lire saint Bonaventure. J'ai rougi, dit-il, du vain avantage de mon éloquence, lorsque sur mes vieux jours j'ai repris l'étude de ce saint Père : Que cherché-je ailleurs, me suis-je dit à moi-même ? Pourquoi user mes forces par un travail

inutile? cette doctrine ne me suffit-elle pas? où est-ce que j'espère d'en trouver une pareille? pourquoi tant écrire, tant dicter? songeons à multiplier les exemplaires des livres que ce grand Docteur nous a laissés, et ne pensons plus à en faire de nouveaux : *Sufficit tibi hæc doctrina: ut quid stulto labore consumeris? quid dictas? quid scribis? Multiplicentur potius, et transcribantur opera Doctoris istius.* Je ne sais, dit-il dans un autre endroit, si l'Université de Paris a jamais donné au monde un Docteur qui puisse être comparé avec saint Bonaventure : *Nescio si unquam talem Doctorem sicut Bonaventuram habuerit Studium Parisiense.* Ce grand homme, MM., lorsqu'il écrivait ces paroles, n'avait pas oublié l'heureuse fécondité de cette illustre Académie; il se ressouvenait du fameux Maître des sentences, d'Albert le grand, d'Alexandre d'Alès; il avait devant les yeux et le Docteur subtil, et le Docteur angélique : et afin qu'on ne croie pas que ces mots sont échappés à sa plume, il a osé dire ailleurs, que de tous les docteurs (il n'en excepte pas un) que de tous les docteurs, saint Bonaventure est celui qu'il estime le plus : *Si quærat a me quis inter cæteros Doctores plus videatur idoneus, respondeo sinè præjudicio quòd sanctus Bonaventura.*

Voilà, MM., ce que ce grand homme a jugé de notre Saint. Je ne sais si l'on aurait pu lui donner de plus beaux éloges; mais il est visible qu'il ne pouvait avoir de panégyriste plus recommandable, plus désintéressé, plus clairvoyant, et qui fût plus digne lui-même des louanges qu'il donne avec tant de libéralité.

Si vous voulez savoir ce que les souverains Pontifes ont pensé du même Saint; au jugement de Sixte V, le Saint-Esprit s'est exprimé par la plume de Bonaventure; toute l'Eglise, qui lui a donné un rang parmi les Saints, l'a mis en même temps au nombre des Pères; c'est un des oracles qu'elle consulte, lorsqu'elle veut elle-même dé-

clarer ses sentimens et prononcer ses oracles. C'est dire peu , que les Papes ont autorisé sa doctrine par des bulles authentiques , eux-mêmes tâchent d'autoriser leurs décisions par cette même doctrine ; et après lui avoir marqué sa place parmi les Docteurs , ils font gloire d'être ses disciples. Mais une doctrine si éminente , une réputation si brillante , des talens si supérieurs ne seront-ils point de redoutables ennemis pour l'humilité de notre Saint ? Lequel des deux devons-nous craindre le plus , ou que sa modestie , comme un nuage sombre et épais , ne nous dérobe une si grande lumière , ou que tant de lumière ne dissipe entièrement ce nuage ? Non , MM. , ni l'un ni l'autre ne doit nous alarmer : sa science ne servira qu'à donner du prix à sa modestie , et ses sentimens modestes s'efforçant en vain de détourner les louanges et les honneurs dus à une science si sublime , les partageront avec elle. Elle paraît en effet , cette lumière , avec l'éclat le plus frappant : mais quel miracle , que toute la terre en étant remplie , lui seul n'en soit pas ébloui ! Entre-t-il dans l'Ordre de saint François ? d'abord on y reconnaît en lui tout à la fois et un génie capable des emplois les plus éclatans , et un cœur avide des plus humilians et des plus obscurs. L'obéissance le porte à Paris , où l'on venait déjà de toutes parts , pour apprendre sous les premiers maîtres du monde , et les lettres humaines , et la science divine : à peine il a pris deux ou trois ans les leçons du célèbre Alexandre d'Alès , qu'il paraît capable d'en faire aux autres. Tout l'Ordre juge dès lors qu'il peut remplir la place de son maître , et qu'il est temps de le faire monter sur un théâtre , d'où l'on peut dire qu'il a à parler à toute l'Europe.

Le jour même qu'il se montre sur cette scène brillante , il a pour concurrent le célèbre saint Thomas. Saint Bonaventure , qui pour des raisons que l'histoire n'a point remarquées , doit être admis le premier , lui veut céder cet honneur , ravi

de trouver une occasion de pratiquer l'humilité dans un jour qui ne semblait destiné que pour sa gloire. Bien plus, cette concurrence devient le nœud de l'union qui subsista depuis entre ces deux grands saints. O différence des hommes ! ô différence des temps ! Je ne sais ce que vous pensez d'une action si humble ; mais sans parler de l'inclination naturelle que chacun a de tenir son rang, et de profiter de ses avantages, sans parler des raisons ou des prétextes que la gloire, que l'intérêt de l'Ordre aurait pu fournir à l'ambition de quelque autre, faites réflexion, je vous prie, que dans cette rencontre son humilité a à combattre l'humilité d'un autre saint. A l'humilité de saint Bonaventure s'opposent la règle et le droit ; malgré cet obstacle, elle a l'avantage sur la vertu de saint Thomas, qui est également jaloux de céder, et qui n'est sensible, dans la préséance qu'on lui défère, qu'à la perte de la gloire solide, et de la couronne immortelle qu'on arrache à son humilité.

Sur le riche trophée qu'a remporté sa modestie, saint Bonaventure commence à expliquer publiquement l'Écriture et le Maître des sentences, avec tout le succès qu'on s'était promis de son esprit et de son application. La qualité de ses auditeurs, leur nombre et leurs applaudissemens confirment le jugement que ses supérieurs avaient fait de ses talens. Son nom devient célèbre par toute l'Europe, il est porté au-delà des Alpes, il est sur le point de lui attirer de la Cour de Rome un honneur qu'il ne redoute guère moins que les foudres du Vatican. Clément IV lui fait présenter l'archevêché d'Yorck, l'une des plus riches et des plus grandes églises de l'Angleterre : non-seulement il refuse, mais son humilité le rend si éloquent, que Rome approuve son refus, soit que le Pape en voie la justice dans les raisons qu'en donne le saint homme ; soit, comme il est plus probable, qu'à travers les prétextes dont il se sert pour le colorer, il fasse paraître tant d'horreur pour tout

ce qui a de l'éclat aux yeux des hommes , que le Saint Père ne put se résoudre à lui faire violence.

Après avoir détourné ce coup , il continua d'enseigner durant l'espace de sept ans. Saint Thomas, l'ange et le soleil de l'Ecole , fut un de ses auditeurs les plus assidus ; il ne pouvait assez admirer les lumières de son esprit ; il apprenait , disait-il , dans ses leçons quelque chose qu'il cherchait en vain dans tous les livres : son admiration alla si loin , qu'il crut que le saint Docteur tirait de quelque veine secrète une doctrine si rare et si abondante. Voici un autre genre de conflit, dirai-je de science ? dirai-je de vertu ? entre ces deux grands Saints : Saint Thomas supplie saint Bonaventure de ne lui pas cacher plus long-temps les livres singuliers dont il se sert pour composer ses écrits : celui-ci présente d'abord quelques volumes qu'il lisait assez souvent ; mais saint Thomas s'apercevant que c'étaient les mêmes qui étaient entre les mains de tout le monde : Non , dit-il ; que vous sert-il de me le dissimuler ? non , ce ne sont point là les sources où vous puisez tant de richesses : j'ai lu ces auteurs , j'en ai même lu que je ne vois point ici ; et cependant je n'ai encore trouvé nulle part ce que vous possédez depuis si long-temps , ce dont vous persistez inutilement à me vouloir faire un mystère.

MM. , une déclaration si simple et si naïve , si éloignée de toute apparence d'affectation et de flatterie , faite par un homme d'un mérite si extraordinaire et si reconnu parmi les savans , n'est-elle pas pour notre Saint l'éloge le plus complet ? Résistera-t-il à une atteinte si imprévue ? comment se défendra-t-il de ces louanges si flatteuses et si peu suspectes ? Il s'en défend , Chrétiens auditeurs , de la manière dont les Saints ont coutume de se défendre contre les respects , contre la juste admiration que les hommes ont pour leur vertu ; il rapporte tout au vrai principe. Je l'avoue , répond-il , ce n'est là que la moindre partie de notre

bibliothèque ; voyez-la tout entière dans cette image de Jésus crucifié : voilà la source que vous m'accusez de tenir cachée ; c'est de là , et non de mon esprit stérile , qu'est sorti ce que vous avez trouvé de raisonnable dans ma doctrine : ces plaies sont toujours ouvertes , et toujours inépuisables ; il est facile de paraître riche et libéral , quand on est maître d'un pareil fonds , quand on n'a qu'à recevoir et qu'à répandre : sans un secours si présent , depuis long-temps je serais épuisé ; mais ce n'est pas la première fois que Dieu a fait des miracles , qu'il a délié la langue des muets , qu'il s'est servi de la bouche des enfans pour rendre les plus célèbres oracles.

Voilà , MM. , quelles étaient les armes qu'il opposait aux traits de la vanité , voilà quels étaient ses véritables sentimens. C'étaient ces sentimens humbles et modestes qui faisaient dire au célèbre Alexandre de Alès , que le cœur de Bonaventure n'avait point été infecté par le péché du premier homme , c'est-à-dire qu'on n'y découvrait nulle trace de ce malheureux orgueil vers lequel une pente si naturelle entraîne tous les hommes , depuis qu'il porta leur père à se révolter contre son Dieu. C'est peu dire , qu'on ne remarquait en lui aucun vestige de l'orgueil d'Adam ; l'humilité sainte de Jésus-Christ paraissait dans toutes ses actions , elle se produisait dans tous ses discours. On la voit encore aujourd'hui retracée dans tous ses livres : on ne saurait presque lire sans rougir ce qu'il dit lui-même de ses ouvrages ; il y reconnaît de l'ignorance , des erreurs peut-être ; peu content de les soumettre à l'autorité de l'Église , il les abandonne sans peine à la censure de tous ses lecteurs , il les prie de corriger ses fautes , de se défier de ses sentimens et de sa doctrine. Son style même , autant que ses pensées , exprime son humilité et sa retenue ; il semble craindre de parler le langage des savans et des Docteurs ; il ignore cette emphase , signe plus souvent de l'enflure du

cœur, que de l'élévation de l'esprit : de là cette simplicité dans ses expressions, de là ce soin d'écarter les termes obscurs et mystérieux dont quelques doctes affectent de revêtir leurs idées les plus communes, pour s'attirer l'admiration du peuple.

Mais rien ne me ravit davantage dans ce grand Saint, que l'amour tendre et sincère qu'il conserva toujours pour les humiliations. Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que c'est ici l'épreuve de la véritable vertu. L'humilité est suspecte, lorsqu'elle s'arrête aux sentimens intérieurs, et qu'elle ne va pas jusqu'à se plaire dans l'abjection et dans le mépris. Quel attrait n'a-t-elle pas pour saint Bonaventure, cette abjection ! Il est dans un état violent, pendant qu'il est hors des exercices de l'humilité ; dès qu'il est maître de lui, il y retourne comme à son centre. Le croirez-vous, Chrétiens auditeurs ? destiné pour enseigner la première des sciences, il ne peut consentir qu'on le décharge du soin des malades, qu'on avait ci-devant accordé à ses instantes prières. Quelque rang que sa réputation, que son mérite lui donne dans son Ordre, jamais il ne pense qu'il soit indigne de lui de s'abaisser jusqu'à rendre au dernier de ses frères les services les plus rebutans et les plus abjects. Le croirez-vous ? tout le temps qu'il demeure dans la capitale de ce royaume, au milieu de ses occupations, qui se multiplient tous les jours, au milieu des travaux que demande le soin de préparer des leçons publiques, que demande l'obligation de répondre en particulier à ceux qui viennent à lui de toutes parts comme à l'oracle, de se prêter aux désirs d'une multitude d'hommes recommandables ou par leur piété, ou par leur savoir, ou par leur naissance, qui l'assiégeaient éternellement ; quoique, outre ce travail ordinaire, il ait toujours entre les mains quelques ouvrages importans, quoique tantôt ses supérieurs, tantôt les souverains Pontifes se servent de sa plume

pour réprimer les ennemis de l'état Religieux et de l'Eglise catholique, quoiqu'aux exercices de l'Ecole il joigne l'exercice de la prédication, le croirez-vous ? parmi tous ces soins divers jamais il ne manque durant l'espace de dix-sept ans à donner près de la moitié du jour au service des malades, et aux autres offices de la maison.

Quel spectacle, de voir ce grand homme en descendant d'une chaire, où il avait paru comme un soleil, passer dans un office domestique, y rendre une obéissance aveugle au dernier des officiers ! Quel spectacle, de voir ce Docteur incomparable se dérober à la conversation des grands du monde, et à l'étude des sciences les plus sublimes, pour s'aller acquitter auprès de ses frères des emplois les plus humilians ! Ne vous semble-t-il pas le voir, Chrétiens auditeurs, cet homme, l'objet de l'admiration publique, cet homme qui a rempli la capitale, toute la France, tout l'univers de l'éclat de sa science et de l'odeur de ses vertus, cet homme qui est la lumière de son Ordre, la terreur des hérétiques et des libertins, le maître des contemplatifs, le bouclier des Papes, la colonne de l'Eglise, cet homme qu'on vient entendre de l'extrémité du monde, que les premières églises de l'Europe demandent pour pasteur, à qui Rome prépare déjà la pourpre, à qui même elle offrira la tiare, ne vous semble-t-il pas le voir attaché par office au lit des malades, faire ses délices de cet emploi d'humilité, y consacrer son loisir le plus précieux ? Jugez par son assiduité, par sa constance, par le choix qu'il fait des malades les plus incommodes, des services les plus pénibles, de ces services dont la nature a le plus d'horreur, jugez du plaisir qu'il goûte dans l'abjection.

Il faut cependant qu'il renonce à ce plaisir, et que de ces humiliations, qu'on peut appeler l'élément de l'humilité, il passe dans les plus grands honneurs, qui sont si contraires à cette vertu, et où elle a tant de peine à subsister. Pour faire

connaître à tout le monde combien elle était solide dans notre Saint, il fallait la mettre à cette épreuve : une humilité dans les honneurs, dit saint Bernard, est un prodige bien rare. Voyez, MM., de quelle trempe devait être l'humble modestie de saint Bonaventure, pour s'être maintenue dans les tentations où la Providence l'a exposée. A peine il avait atteint l'âge de trente-cinq ans, que du consentement de tous ses frères, il prit la conduite d'une des plus florissantes Religions qui aient jamais été dans l'Eglise. L'Ordre de saint François était déjà répandu par toute la terre ; la sainteté dont il faisait profession y attirait tous les jours un grand nombre de personnes célèbres par leur érudition, illustres par leur naissance ; tout le monde regardait ce grand corps comme un des plus fermes appuis de la Religion catholique, comme le restaurateur de la piété chrétienne. Depuis le jour que l'humble François en jeta les fondemens, jusque à aujourd'hui, il n'a pas cessé de produire de grands hommes, des hommes également distingués par leur science et par leurs vertus ; mais on peut dire que le siècle de saint Bonaventure fut un des plus heureux et des plus fertiles. Ce n'est donc point la disette de personnes capables d'un emploi si important, qui fait que les suffrages se réunissent sur un Religieux que son âge semblait devoir éloigner pour long-temps des premières charges. Un Ordre qui fournissait tous les jours des Professeurs aux plus fameuses Académies, des Prédicateurs aux plus grandes villes, des Archevêques, des Cardinaux, des Légats apostoliques, des Papes mêmes à l'Eglise, ne manquait pas de sujets propres à le gouverner ; on n'en trouve pas néanmoins de plus digne de cet honneur que notre Saint : il exerça cette charge durant l'espace de dix-huit ans. Je ne vous parlerai point des avantages qu'il procura durant tout ce temps à son saint Ordre ; sans entrer dans un plus long détail ; il me suffit de vous dire que je ne sais si, à la

naissance près , les Religieux de saint François doivent moins à ce sage Général , qu'à leur glorieux Patriarche.

Ce que je ne saurais taire , c'est que son règne fut le règne de la douceur , fille inséparable de la vraie humilité , dit saint Bernard. En effet , il n'y a que les personnes enflées de leur propre mérite qui aient le cœur dur et inaccessible à la pitié , et l'on peut dire que l'excessive sévérité est le fruit ordinaire de l'orgueil et de l'indiscrétion. Eclater contre les fautes que commettent les autres , punir avec rigueur ces sortes de fautes , c'est vouloir faire entendre combien on est soi-même éloigné d'y tomber. Un homme au contraire qui se croit le plus grand des pécheurs , loin de s'emporter avec aigreur contre les faiblesses des autres hommes , se regarde dans les coupables , et accorde sans peine un pardon dont il pense avoir besoin lui-même.

Voilà le principe de l'indulgence qu'avait notre Saint pour toutes sortes de personnes. Toujours prêt à se laisser fléchir , dès qu'on ne se rendait pas inflexible dans ses résolutions perverses , il porta si loin cette facilité et cette tendresse de père , que quelques-uns des mieux intentionnés sans doute , mais non pas peut-être des plus discrets , crurent avoir lieu de l'accuser de relâchement et de faiblesse : leur zèle eût enfin éclaté en plaintes publiques et séditieuses , si les heureux fruits de la sage douceur , la réformation des mœurs , le rétablissement de la discipline , qui avait souffert quelque altération par le dérèglement de quelques particuliers , si le renouvellement universel , si l'accroissement même de la ferveur n'eût fermé la bouche à la médisance , n'eût étouffé les murmures des mécontents.

Mais la charge de Supérieur général ne fut ni le dernier , ni le plus grand des honneurs que lui attira la réputation de son éminente vertu. Quelle circonstance inouïe , et propre à remplir d'étonnement ! c'est peu que tout un Ordre ait voulu

choisir pour supérieur le savant et l'humble Bonaventure, il faut ou que toute l'Eglise l'honore et le reconnaisse comme son chef, ou qu'il donne lui-même un chef à toute l'Eglise. Oui, MM., non-seulement on lui présente le souverain pontificat, mais, ce qui n'a point encore eu d'exemple, et ce qui sans doute n'en aura jamais, sur son refus on se remet à lui seul du choix du Vicaire de Jésus-Christ. Le saint Siège vaquait depuis trois ans par la mort de Clément IV, et le choix d'un successeur n'avait pu encore réunir le Conclave; les choses y paraissaient même disposées de telle sorte, qu'elles ne laissaient entrevoir aucun fruit de ces longues délibérations. Cependant l'Eglise souffre, et un si long interrègne est capable de faire des plaies à l'épouse de Jésus-Christ, que plusieurs Papes pourront à peine fermer. On a recours aux prières, on implore derechef le secours du Ciel, jusqu'à ce que les Cardinaux conviennent enfin d'un expédient qui ne pouvait venir que de l'Esprit qui préside à leurs assemblées. Ils s'adressent au saint Général, ils le conjurent, ou de se charger lui-même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner un guide de sa main. Désormais ils lui font entendre que la nécessité est extrême, qu'on n'a déjà que trop donné à la délibération, qu'on attend de son désintéressement et de son zèle une réponse prompte et précise, qu'ils souhaitent qu'il accepte pour lui-même un honneur dont ils le jugent si digne, mais qu'en cas de refus, ils sont prêts de fléchir le genou devant celui qu'il nommera. Qu'en pensez-vous? un homme mortel peut-il, MM., recevoir sur la terre un honneur plus grand et plus extraordinaire? Vous êtes dans l'impatience de savoir quelle sera la réponse du Saint à une proposition si peu attendue. Il ne balance point à rejeter la dignité qu'on lui présente, mais il ne refuse pas de nommer un souverain Pontife : maître doublement de la première couronne de l'univers, en ce qu'il la méprise, et qu'il en dispose.

Au reste , s'il ne prend point parmi ses inférieurs celui qu'il élève sur la chaire de saint Pierre , ce n'est pas qu'il n'eût pu faire à son Ordre un honneur qu'il avait déjà reçu par l'exaltation de Nicolas , et qu'il reçut encore en la personne de Sixte IV, d'Alexandre V , de Sixte V. Il ne le choisit pas même dans le sacré Collège , dont il tient le pouvoir de faire cette élection. Un saint personnage , qui depuis plusieurs années mène une vie cachée et obscure dans la solitude de la Terre sainte , voilà l'homme sur qui il jette les yeux : Thibaut , chanoine de l'Eglise de Lyon , sous le nom de Grégoire X , monte sur le premier trône du monde. Souffrez que je remarque que de cette Eglise où tant de Princes , où tant de Rois sont entrés , il en est encore sorti des Saints , et des souverains Pontifes.

Pardonnez-moi , MM. , si je vous ai dit d'abord qu'on ne pouvait rien imaginer de plus glorieux à notre Saint , que ce que je viens de rapporter : je me suis laissé surprendre par la nouveauté d'un événement si rare , et je ne faisais pas réflexion à ce qui me restait à dire : voici quelque chose de plus singulier que tout ce que vous venez d'entendre. Dans cette ville célèbre , dans l'enceinte de ces murs , Grégoire X , ayant convoqué un Concile général , pour tâcher d'attirer les Grecs à la croyance romaine sur la procession du saint Esprit , le Pontife fait entendre à notre Saint que dans cette conjoncture il prétend lui remettre entre les mains les intérêts de la Religion catholique , et que c'est de ses lumières et de son zèle qu'il attend le succès d'une entreprise si importante. Pour donner plus d'autorité à ses négociations , plus de poids à son éloquence , il l'oblige d'accepter le titre de Cardinal , et de Cardinal Evêque , c'est-à-dire que , sans passer par les dignités inférieures du sacré Collège , il prend d'abord dans l'Eglise un rang où personne avant lui , où depuis même personne n'est monté que par degrés.

Ce Concile, MM. , formait l'assemblée la plus nombreuse et la plus auguste qu'on ait jamais vue. Le Pape y était en personne, on y vit en même temps un empereur d'Orient, un roi d'Aragon, les ambassadeurs de tous les souverains, soit catholiques, soit schismatiques; on y comptait deux Patriarches, vingt ou vingt-deux Cardinaux, cinq cents Evêques, soixante Abbés, des Prélats et des Ecclésiastiques d'un rang inférieur, jusqu'à mille. Notre Saint non-seulement est chargé de faire l'ouverture de ces Etats du monde chrétien, et d'y proposer les articles sur lesquels on doit délibérer; mais il y paraît comme le principal ressort et comme l'ame des disputes et des délibérations. C'est entre ses mains que les Grecs voulurent rendre les armes; et tout le monde avoua que Rome devait à ses soins le plaisir qu'elle eut alors de voir tous ses enfans réunis dans le sein de leur véritable Mère. Au reste, cette victoire fut bien moins l'ouvrage du savoir, que de l'humilité de notre Saint; ce fut elle qui dès la première vue désarma les ennemis de la foi. Ils furent convaincus par la force des raisonnemens; mais les cœurs, qui résistent encore après la défaite des esprits, ne se rendirent qu'à la modestie de Bonaventure: elle leur parut si aimable dans un homme de cette réputation, de ce mérite, de ce rang, qu'ils ne purent se défendre de ses charmes. Il est vrai que ce ne fut pas la première conquête qu'il dut à cette aimable vertu: nous lisons dans une bulle de Sixte V, qu'il n'avait jamais été vu de personne, sans en être aimé, et que sa douceur inaltérable, c'est-à-dire, son humilité solide et constante, avait opéré cette merveille. Mais l'amour qu'elle inspira aux Princes et aux Prélats de l'Orient fut d'autant plus admirable, qu'ils aimèrent ce Saint, l'unique auteur de leur défaite, et de la ruine entière de leur parti, ils l'aimèrent si tendrement, qu'alors au faite de la gloire la mort l'ayant ravi, ils parurent inconsolables, et donnèrent toutes les marques de la plus sensible douleur.

Qu'en dites-vous, Chrétiens auditeurs ? où vîtes-vous jamais se réunir tant d'honneur, tant de gloire ? l'ambition, je dis même la plus excessive et la plus démesurée, pourrait-elle porter plus loin ses désirs ? Réunissons, s'il vous plaît, sous un point de vue tout ce que nous venons de dire. N'est-ce pas un prodige, qu'un homme qui enseigne la Théologie dans la première école de l'univers, à un âge où les autres sont à peine capables d'étudier cette science, qui refuse l'épiscopat avant d'avoir pu être Supérieur dans son Ordre, qui y entre dans les charges par la première de toutes, qui contre la coutume inviolablement observée, contre toutes les règles de la Cour de Rome, porte dès le premier jour dans le sacré Collège le titre le plus distingué dans ce corps auguste ; qu'un homme à qui non-seulement on présente le souverain Pontificat, mais qui, ce que jamais aucun Pape n'a pu faire, en dispose ; qu'un homme qui s'est vu comme l'arbitre d'un Concile général, qui dans une assemblée où l'on avait appelé les premières têtes du monde, paraît comme le maître de tous les autres ; qu'un homme qui a toujours été considéré des grands, honoré du peuple, estimé, chéri de tout le monde, de ses ennemis même ; n'est-ce pas un prodige qu'au milieu de cette tempête d'honneurs et de réputation, comme l'appelle saint Grégoire, il soit toujours demeuré ferme, toujours égal à lui-même, toujours modeste, toujours humble jusqu'à la mort ?

Elle vient, cette mort, elle enlève ce grand Saint, qui méritait à la vérité de vivre toujours, mais que le monde ne méritait pas de posséder plus long-temps ; il meurt avant la conclusion de ce célèbre Concile. Mais cette conjoncture quel nouveau lustre ne donne-t-elle pas à la gloire de Bonaventure ! Tous les Prélats, tous les Cardinaux, tous les Ambassadeurs, tous les Princes, le souverain Pontife même, versent des larmes sur son tombeau. Ces murs qui renferment votre ville,

ces murs, MM., couverts de deuil retentirent de mille gémissemens; de toutes parts on entendait les voix lugubres aussi bien des Grecs que des Latins, qui exprimaient leur juste douleur par ces paroles que l'histoire a conservées: *Cecidit columna Christianitatis*: La colonne, l'appui de la Chrétienté est tombée par terre, la plus grande lumière de l'Eglise vient de s'éteindre; Bonaventure, qui depuis si long-temps lui servait de bouclier, qui venait de fermer une de ses plaies les plus profondes, qui seul pouvait lui rendre l'éclat et la fleur de ses premières années, le grand, le sage, le docte, l'humble Bonaventure est mort; cette ferme colonne est renversée, et sa chute est capable d'entraîner la ruine de la Religion catholique: *Cecidit columna Christianitatis*.

De tous les Etats, de toutes les villes du Christianisme, Lyon, qui par cette mort précipitée te vis enrichi de la précieuse dépouille de ce Saint, Lyon, dans une calamité si générale, tu conserves seul de quoi te consoler. Je me trompe, Chrétiens auditeurs, toute l'Eglise dans la perte de ce savant homme trouve des raisons de modérer sa douleur: il est vrai qu'à l'avenir elle sera privée des exemples de sa profonde humilité, mais jusqu'à la fin des siècles elle conservera les plus tendres sentimens de son admirable piété. Ils sont répandus dans tous ses livres, et nous tâcherons de les recueillir dans la seconde partie de ce discours: après vous avoir entretenus d'un Docteur humble, je vous représenterai un Docteur rempli de la piété la plus tendre. Voyons donc en peu de mots comment les subtilités de l'Ecole n'ont pu sécher ce cœur, que tout l'éclat de la science n'a jamais enflé.

SECOND POINT.

PARMI les exercices les plus capables de dissiper l'esprit, savoir remplir d'une sainte onction des écrits particuliers, savoir la répandre dans des

traités théologiques, et de la même source d'où sort cette onction sainte savoir puiser la science la plus aride par elle-même, c'est ce que j'appelle savoir allier aux subtilités de l'Ecole le goût de la vraie piété. Ces ouvrages particuliers où saint Bonaventure a renfermé les sentimens de son cœur, et les mouvemens les plus vifs de sa tendre piété, toutes les fois que je les lis, ces divins ouvrages, il me semble avoir entre les mains les méditations de quelque Solitaire qui aurait passé sa vie dans la prière, qui n'aurait jamais eu de commerce qu'avec les Anges, qui loin d'avoir eu part aux affaires, aux emplois, aux honneurs du monde, n'en aurait jamais vu l'embarras, n'en aurait pas même entendu le bruit. Il est sans doute étonnant qu'un homme qui n'a vécu que cinquante-trois ans, qui n'en a passé que trente-deux dans la Religion, qui durant tout ce temps n'a pas eu un seul moment de relâche, qui a toujours été occupé ou à enseigner une science épineuse et difficile, ou à gouverner un grand Ordre; qu'un homme qui a composé tant de discours sur les mystères de notre foi, et sur la morale de l'Evangile, tant de volumes sur les questions de l'Ecole, tant de commentaires sur les livres de l'Ecriture sainte; il est étonnant qu'un homme, parmi des soins si divers, si multipliés, ait trouvé du loisir pour faire des livres de piété, et pour en faire, comme on l'assure, jusqu'au nombre de trois cents. Mais ce qui m'étonne encore davantage, c'est que dans la multitude de ses grandes occupations il ait pu conserver cette dévotion tendre et sensible dont ses livres sont remplis, et qu'on a tant de peine à acquérir, même dans la solitude. Ouvrez-les, MM., ces livres incomparables; la piété qu'ils vous inspireront vous fera bientôt connaître le caractère de leur auteur: il semble que dans la plupart de ces productions l'amour divin s'exprime lui-même, et qu'il s'applique à cacher sous chaque parole un de ses traits les plus pénétrants. Cepen-

dant ce n'est point de ces sortes d'ouvrages que je veux tirer aujourd'hui la principale preuve de ce que j'ai avancé : non , Chrétiens , pour vous donner quelque idée de la tendre piété de ce grand Saint , je ne vous renverrai point à ces belles méditations où nous trouvons encore les doux entretiens qu'il avait avec Jésus crucifié ; je ne vous parlerai point de cet Aiguillon d'amour , comme il l'appelle , qu'on ne saurait lire sans être touché , sans être embrasé du feu qu'il y a partout répandu ; je passe sous silence ces livres d'or que Gerson n'avait pas cessé d'étudier durant l'espace de trente ans , et dont il avait médité cent fois , comme il l'assure lui-même , jusqu'aux moindres paroles .

Je ne veux produire aujourd'hui que ses traités les plus épineux , les plus remplis des subtilités de l'Ecole. Oui , tout ce qu'il a écrit sur la science divine , sur les questions les plus scholastiques , les plus subtiles , les plus sèches , tout cela se ressent de l'onction de sa piété. On voit briller au travers de toutes ces épines le feu dont son cœur était consumé ; il a trouvé le moyen de tirer l'huile et le miel de ces pierres , de ces rochers : *Mel de petra, oleumque de saxo durissimo.* Vous savez , MM. , que les écrivains même les plus spirituels font paraître plus ou moins d'onction dans leur manière d'écrire , selon que les sujets qu'ils ont à traiter en sont plus ou moins susceptibles : mais à l'égard de notre Saint , il n'est point de terre ingrate , point de matière stérile ; son cœur est comme une fournaise d'amour , où s'échauffe , où se fond tout ce qui y entre , quelque dur , quelque inflexible qu'il puisse être ; dès qu'un sujet a passé par ses mains , il y prend une teinture de dévotion qui semble lui être naturelle ; la trempe de son esprit est comme ces mines qui communiquent leurs vertus et leurs qualités à l'eau qui les touche , ou qui en approche dans son cours. Voilà pourquoi le grand Evêque de Genève dit un jour , que quelque estime , quelque vénération qu'il eût pour le Docteur angélique , il

préférerait toujours l'école de saint Bonaventure à l'école de saint Thomas, parce que, quoique saint Thomas lui parût avoir autant et peut-être plus de lumière, saint Bonaventure lui paraissait avoir plus d'ardeur : J'aimerais mieux, disait ce saint Prélat, être Séraphin qu'être Ange ; savoir moins, et aimer un peu plus.

Il est vrai qu'il est difficile de devenir savant dans la doctrine de ce Père, sans devenir saint en même temps. Il tend partout des pièges salutaires à ceux qui le lisent ; ses preuves, ses raisonnemens, ses réponses sont toujours accompagnées de quelque pieuse réflexion, de quelque soupir d'amour que sa plume tire de l'abondance de son cœur. Il me rappelle le souvenir de ces braves, qui non contents d'armer leurs traits d'une pointe aiguë et tranchante, les enduisaient de poix, y mettaient le feu à mesure qu'ils les lançaient contre l'ennemi. Notre saint Docteur semble user du même artifice ; sa victoire ne lui paraîtrait pas complète s'il ne portait le feu partout où il fait triompher la vérité et la raison. Ne soyez pas néanmoins surpris, Chrétiens auditeurs, si partout il trouve, il saisit l'occasion de parler au cœur ; la raison de ce penchant si vif se présente d'abord : c'est un plaisir, ce sont des délices de parler de ce qu'on aime, c'est même une espèce de nécessité d'en parler. Voyez comme un homme passionné parle partout le langage de sa passion, voyez comme à chaque moment il fait tomber le discours sur l'objet qui l'occupe tout entier ; il n'est rien qui ne lui en réveille le souvenir, rien de si éloigné qui ne l'en rapproche, rien de si disproportionné qui ne lui semble s'y rapporter ; tout le rappelle sans cesse à ce qu'il sent. C'est ainsi que les souffrances du Sauveur profondément gravées dans l'esprit de saint Bernard, rendaient partout présente à ses yeux quelque circonstance de la Passion ; pour lui toutes les liqueurs étaient du fiel, tous les arbres étaient des croix, toutes les montagnes des Cal-

vaires. Notre Saint dit de lui-même que depuis qu'il a eu le bonheur d'entrer dans les plaies de Jésus crucifié, ses yeux ont toujours été teints de sang, en sorte qu'à son égard il n'y a plus eu qu'une couleur, tout lui a paru sanglant. Il veut dire, et c'est justement ma pensée, qu'il est tellement rempli de l'amour de son divin maître, qu'il s' imagine que tout lui parle de lui, qu'en tout il se présente à lui; il veut dire que cet objet seul occupe toutes ses pensées, et qu'ainsi il est naturel qu'il ait quelque part à tous ses discours.

Mais comment pouvons-nous trouver étrange que la doctrine de ce Père soit une source de sentimens tendres, puisque du même principe d'où sortait sa piété sortait aussi cette doctrine? Une science qui vient de Dieu peut-elle ne pas parler à Dieu, peut-elle ne prendre pas sa pente vers l'océan d'où elle a commencé à couler? Saint Bonaventure, Chrétiens auditeurs, acquérait la science en étudiant le livre des Saints; en un mot sa science et sa piété partaient de la même source. Nous l'avons déjà dit, un crucifix toujours présent à ses yeux lui tenait lieu de livres, c'était là l'oracle qu'il consultait dans ses doutes, et dont il tirait ses plus savantes résolutions; il entraît tous les jours dans toutes ses plaies, et par le passage qu'elles lui ouvraient il pénétrait jusque dans le cœur même de Jésus-Christ. C'est dans cette école que du même maître qui avait instruit saint Paul il prenait des leçons qui n'étaient pas moins sublimes que les connaissances que cet Apôtre avait apportées du troisième Ciel: c'est dans cette même source du Christianisme qu'il apprenait à parler de nos mystères, et à en parler d'une manière digne de notre Religion. Quel bonheur, hélas! ne serait-ce point pour nous, si tous les Docteurs qui nous enseignent voulaient jeter quelquefois les yeux sur ce grand livre, sur ce livre ouvert à la vérité à tout le monde, mais si peu lu, si peu connu, du moins si peu entendu de la plupart des

hommes ! mon Dieu ! qu'en peu de temps ils y puiseraient d'excellentes lumières , et qu'ensuite ils trouveraient de facilité à nous instruire , à nous changer , à nous convertir ! Toute leur érudition , toute leur science , ces raisonnemens si justes et si solides qu'ils puisent ou chez les maîtres de l'Ecole , ou dans leur propre fonds , toutes ces productions de l'esprit humain seraient peut-être capables de nous convaincre , de fermer la bouche à l'impiété et à l'hérésie ; mais pour nous toucher , pour fléchir notre cœur , pour nous obliger à vivre conformément à notre foi , qui ne sait pas qu'il faut d'autres armes ? L'ignorance est aujourd'hui le moindre de nos défauts , peut-être même n'est-on que trop instruit au siècle où nous sommes. Il s'agit de combattre nos passions , et ce n'est que la science de la croix qui peut les vaincre : enseignez-nous Jésus crucifié , mais enseignez-le par vos exemples autant que par vos paroles ; et nous serons tous des Saints. Amenez-moi tous les hérétiques , disait un savant Prélat qui vivait avec saint François de Sales , amenez-moi tous les hérétiques que vous voudrez voir confondre ; mais si vous voulez qu'ils se convertissent , adressez-les à l'Evêque de Genève : la science de l'Ecole produira sans doute la conviction ; mais une douce insinuation , une douce persuasion ne peut être que le fruit de la science des Saints ; il faut l'avoir étudiée dans le livre des prédestinés. Saint Bonaventure ne se contentait pas de le lire et de le méditer , ce livre de salut ; il n'écrivait jamais sans l'avoir devant les yeux , pour en copier les divers traits , pour les transmettre dans ses ouvrages. Saint Thomas fut saisi de la même vénération qu'on sent aux approches du sanctuaire , le jour qu'il surprit notre Saint environné d'une lumière céleste , composant dans la posture la plus humble , et travaillant pour lors à la vie de son glorieux fondateur : Révérons , dit-il , pour exprimer son respect , révérons une étude où tout respire la sainteté , et laissons tra-

vailler un Saint pour la gloire d'un autre Saint :
Sinamus Sanctum laborare pro Sancto.

De plus, qui pourrait exprimer les vives lumières qu'il a puisées dans l'Eucharistie, dans cet abrégé des merveilles de la miséricorde et de la puissance divine ? Lui-même il avoue qu'en servant à l'autel, qu'en participant aux sacrés mystères, il avait beaucoup plus appris que dans tous les livres des Docteurs, que dans tous les écrits de ses maîtres. Le Sacrement adorable de Jésus caché sous de faibles espèces était à ses yeux semblable à ce livre qui apparut à Ezéchiel, et que Dieu lui commanda de manger, pour devenir capable d'enseigner son peuple : *Comede volumen istud, et vadens loquere ad filios Israël.* Il crut que Jésus-Christ lui adressait tous les jours ces mêmes paroles, et qu'il l'invitait à se nourrir de ce riche volume, où sont renfermés tous les trésors de la science des Saints ; il s'en nourrit souvent, Chrétiens auditeurs, il en pénétra les profonds mystères, il en tira cette doctrine remplie d'onction, assaisonnée de ce miel sacré qu'il communiquait par ses discours : *Comedi illud, et factum est in ore meo sicut mel dulce.* Voilà, Chrétiens auditeurs, comment cet illustre Docteur a été humble, voilà quelle a été la piété de ce Théologien si profond et si subtil ; en un mot, voilà comment il a accordé la science avec la sainteté.

Il n'y a que trop de personnes dans le monde, qui loin de croire qu'il soit difficile d'allier une grande vertu avec une doctrine profonde, se persuadent au contraire qu'il n'y a que les grands Docteurs qui puissent être de grands Saints. Pour opposer à cette erreur le sentiment de saint Bonaventure même, vous rapporterai-je la réponse que fit ce savant homme également capable d'enseigner les maîtres, et de s'abaisser jusqu'à répondre aux questions des plus ignorans ? S'étant rendu à Lyon pour y assister au Concile, un des Frères du monastère, avec la vertueuse simplicité que comporte

son état, lui demande : Puis-je, malgré mon ignorance, aimer le Seigneur autant que vous, qui passez pour la plus grande lumière de l'Eglise ? Hélas ! mon Frère, dit le Saint, il n'est point d'ignorant, il n'est point de femme, si simple qu'elle soit, qui ne puisse aimer Dieu autant et plus que je ne l'aime. Sur cette réponse le Frère suivant toujours l'instinct de sa pieuse simplicité, court brusquement aux fenêtres de la maison, et ne pouvant retenir la joie qui le transporte, il crie à des femmes qu'il aperçoit occupées à un pénible travail : Consolez-vous, pauvres femmes, réjouissez-vous, nous pouvons vous et moi aimer autant le Seigneur que l'aime le savant Bonaventure. MM., vous admirez sans doute l'ignorance et la simplicité de ce Religieux dans la question qu'il propose à ce grand Saint ; et moi j'admire sa charité, son zèle dans la joie sainte qu'il fait éclater après une réponse si consolante.

En effet, Chrétiens auditeurs, quel sujet de consolation pour une créature, pour un Chrétien qui sait ce que c'est que Dieu, qui connaît combien il est utile, combien il est doux de l'aimer ! Je puis aimer Dieu, et l'aimer autant que les plus grands Saints l'ont aimé ; je puis aimer Dieu, et rien n'est capable de m'en empêcher, ni le caractère de mon esprit, ni la disposition de mon corps, ni la situation de mes affaires et de ma fortune. Je ne puis espérer d'acquérir ces lumières si vives et si pénétrantes qui ont brillé dans le Saint dont je viens de faire l'éloge ; en vain prétendrais-je à cette réputation, à ces emplois, à ce faite d'honneurs et de dignités où l'ont porté son mérite et sa vertu : Grand Saint, je ne vous envie point tous ces avantages, peut-être me seraient-ils funestes, peut-être n'en ferais-je pas le même usage que vous ; mais sans avoir autant de science, autant de gloire sur la terre, autant de crédit parmi les hommes, je puis avoir pour mon Dieu autant d'amour que vous en avez eu : je ne demande rien de plus, ce

bien seul me tiendra lieu de tout ; et jamais , tant qu'il me sera libre d'en jouir , il ne m'échappera de plaintes. Que la perfidie , que l'injustice des hommes me dépouille de tout ce que la Providence m'avait confié de richesses , de tout ce que je puis avoir acquis d'honneur et de bien par ma conduite et par mon travail ; que les forces , que la santé m'abandonnent à la fleur de l'âge , que les plus cruelles maladies me fassent ressentir chaque jour toutes les douleurs de la mort ; dans cet état je puis encore aimer Dieu , je puis l'aimer autant , je puis même l'aimer plus que si je jouissais de tous les avantages de la santé , de toutes les faveurs de la fortune. De quoi me plaindrais-je , et quel est le mal que me peuvent faire toutes ces disgrâces , si elles ne peuvent m'empêcher d'aimer Dieu ?

Malheureuses , mais véritablement malheureuses les âmes que Dieu a déjà condamnées pour une éternité au feu de l'Enfer ! malheureuses dans les ténèbres où elles sont ensevelies , malheureuses dans ce qu'elles ont à souffrir de la part des démons qui les environnent , de la part des flammes qui les brûlent sans les consumer ; mais infiniment plus malheureuses encore , parce qu'elles n'aiment point leur Créateur , parce qu'elles le haïssent , parce qu'elles le haïront éternellement , et qu'éternellement elles ne pourront pas ne le point haïr. Mais nous qui pouvons encore l'aimer , s'il y a pour nous quelque source d'inquiétude , n'est-ce pas que nous pouvons aussi ne le pas aimer ? Dure et funeste liberté , quand est-ce que tu seras changée en une éternelle , en une indispensable nécessité d'aimer Dieu ? Que votre bonheur est grand , citoyens du Ciel ! vous qui non-seulement pouvez aimer Dieu , mais qui l'aimez avec tant d'ardeur , qui l'aimerez éternellement , et qui éternellement ne pourrez pas ne le point aimer.

Grand Saint , Docteur incomparable de l'Eglise , qui avez donné les plus frappans exemples de l'humilité et de la piété chrétienne ; grand Saint ,

122 POUR LE JOUR DE S^T BONAVENTURE.

qui tenez un rang si distingué parmi ces glorieux esclaves de l'amour divin, nous n'ignorons pas quel est votre crédit auprès du Seigneur, nous savons le pouvoir que vous avez sur les maladies, et sur la mort même; nous vivons dans une ville qui l'a éprouvé plus d'une fois: cependant ce n'est point pour obtenir ni une longue vie, ni une longue prospérité, que nous vous adressons aujourd'hui nos vœux; nous ne demandons plus que de l'amour: obtenez que nous aimions celui qui nous aime avec tant de désintéressement, avec tant de constance, celui que vous avez aimé avec tant de tendresse, celui que nous espérons aimer avec vous durant l'éternité. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

D'UNE VÊTURE.

Qualis est dilectus tuus ex dilecto , quia sic adjurasti nos ?

Quel est donc ce bien-aimé que vous préférez à tous les autres , et qui vous oblige à nous faire de si ardentés prières ? (*Cant. 5.*)

L'époux que cherchent les vierges en se retirant dans la Religion , est le plus beau des hommes , mais il est défiguré par ses souffrances : il est le plus noble des princes , mais il est pauvre dans sa noblesse : il est le plus tendre des amans , mais il est jaloux dans son amour.

MA chère sœur , quel heureux succès ne devons-nous pas espérer de la démarche que vous allez faire ! une augure favorable en marque chaque circonstance. C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance ; pouviez-vous mieux célébrer le jour que vous êtes venue au monde , qu'en renonçant au monde , qu'en prenant une nouvelle vie en Jésus-Christ ? Rien de plus heureux que cette première naissance , elle vous a mise dans une famille où les honneurs et la vertu sont héréditaires : les avantages naturels que vous avez apportés dans cette famille de bénédiction , nous font penser que votre naissance spirituelle , cette seconde naissance arrivant au même jour , sera également avantageuse. De plus , vous embrassez la règle d'une Sainte dont vous portez déjà le nom : c'est sans

doute parce que vous voulez lui ressembler en tout; et cela même est une raison pour nous de juger que sainte Claire vivra en vous. Enfin, pour prendre l'habit de son Ordre, vous avez choisi le jour qu'elle mourut, qu'elle fut reçue dans le Ciel: de là ne pouvons-nous pas augurer que votre entrée dans la Religion sera une mort parfaite au siècle, et le commencement d'une vie semblable à la vie des bienheureux? Veuille le Seigneur vérifier de si heureux présages, et verser sur vous une grâce si abondante, que vous accomplissiez nos prédictions, que vous surpassiez même nos espérances.

Mais quelque fortes que paraissent ces conjectures, ce qui me rend si plausible la pensée où je suis que vous serez une parfaite Religieuse, c'est cette ardeur que vous témoignez pour entrer dans la Religion: car d'où pourrait-elle être venue, cette ardeur, si ce n'est du désir sincère que vous avez de plaire à Dieu, et de vous sanctifier? Sans parler des qualités particulières, vous appartenez à des personnes dont les biens, le mérite, la réputation, le rang qu'elles tiennent dans la province, dont l'estime, dont la tendresse incroyable qu'elles ont pour vous, ne vous promettaient rien que de grand, rien que d'éclatant dans le monde. Ce n'est donc ni par désespoir, ni par dépit, moins encore par violence, que vous avez choisi le parti que vous embrassez; ce ne peut être que par vertu, que par un pur amour pour le Seigneur. Or peut-on entrer dans un monastère avec ces intentions, et ne s'y pas acquitter de son devoir? Mais, ma chère sœur, puisqu'à l'égard d'une épouse de Jésus-Christ, la vêtue tient lieu de fiançailles, de même que sa profession peut être regardée comme la solennité de son engagement éternel, souffrez, avant de passer outre, que je vous fasse une question. Quel est ce bien-aimé que vous voulez avoir pour époux, et que vous demandez avec tant d'instances, même avec larmes? *Qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos?*

Seriez-vous de ces vierges qui se laissent aveugler par leur passion, et qui trouvent ensuite tant de sujets de se repentir de leur choix précipité ? Non, vous êtes trop sage pour donner dans cette imprudence. Mais afin qu'on n'ait rien à nous reprocher, afin qu'on ne nous accuse pas de trop de facilité, et qu'on ne vous accuse pas vous-même d'avoir agi aveuglément, je dois vous peindre celui que vous aimez.

Je ne vous déguiserai rien dans ce tableau, en vous y représentant tout ce que votre époux a de plus capable d'attirer ; je ne vous cacherai pas ce qui est capable en lui de rebuter un cœur, afin que vous puissiez délibérer et prendre parti avec plus de connaissance. Apprenez donc en peu de mots quel est cet époux que vous demandez. Il a de la beauté, on n'en peut pas disconvenir ; mais cette beauté est cachée, vous le posséderez longtemps sans le voir. De plus, il a de la naissance ; mais que sert cet avantage quand on n'a pas de bien pour le soutenir ? Il n'a pour tout bien, et il ne demande de vous pour toute dot que la pauvreté. Enfin vous pouvez attendre de sa part un amour très-vif ; mais, il ne faut pas vous le dissimuler, sa jalousie égale sa tendresse. Voilà dans ces trois coups de pinceau le portrait fidèle de votre époux. Il est le plus beau des hommes, mais il est défiguré par ses souffrances : ce sera le premier point. Il est le plus noble des Princes, mais il est pauvre dans sa noblesse : ce sera le second. Il est le plus tendre des amans, mais il est jaloux dans son amour : ce sera le troisième point. Voilà tout le sujet de cet entretien, que je commencerai après avoir salué la Sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vous n'ignorez pas, ma chère sœur, que lorsque le Verbe éternel s'unit à l'humanité sainte, il lui fit part de toutes ses perfections infinies ; l'homme dès ce moment fut puissant, sage, im-

mense, immortel comme Dieu l'est lui-même, puisqu'il ne fut plus qu'une même personne avec Dieu. Mais vous ne savez peut-être pas qu'outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'ame de Jésus-Christ des qualités créées, des qualités surnaturelles, des qualités naturelles dignes de la divinité à laquelle il était uni; de sorte qu'à ne considérer même que ce qu'il avait d'humain, il était par sa bonté, par sa sagesse, par sa sainteté, par sa science, infiniment au-dessus du reste des hommes.

Son corps même se ressentait de la présence de la divinité qui y habitait; on peut dire que sa beauté était toute divine, qu'en ce point il avait sur toutes les beautés créées un avantage infini, que Dieu ne s'était pas seulement uni à cette partie terrestre et sensible, mais qu'il s'était rendu en quelque sorte corporel et sensible en elle : c'est le sens que quelques Docteurs donnent à ces paroles de saint Pierre : *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter* : La plénitude de la divinité habite en lui. En effet, dit saint Jérôme écrivant à une sainte fille nommée Principia, il fallait bien que sur ce visage il y eût des traits tout célestes, car, sans ce charme divin, eût-on vu les Apôtres s'empresser de suivre Jésus-Christ? les Apôtres qui étaient encore si grossiers, et qui ne pouvaient être frappés que par les sens. C'est cette même beauté, c'est l'attrait de son éloquence, qui, selon saint Chrysostôme, entraînaient ces milliers de personnes attachées à sa suite par un pays désert et stérile : si elles ne peuvent se séparer de lui, si elles oublient, pour le suivre, jusqu'aux besoins de la vie, c'est qu'elles se nourrissent du plaisir de le voir et de l'entendre. C'est cette beauté qui porta au cœur de Magdelène le premier coup, c'est cette beauté qui lui fit perdre le souvenir de ses autres attachemens.

Quand on cherchait Jésus-Christ de la part des Prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile remarque.

qu'il était nuit, et qu'on le cherchait aux flambeaux. Cette obscurité n'empêcha pas que tous les soldats ne fussent éblouis par l'éclat qui partait de son front ; et saint Jérôme, que j'ai déjà cité, assure que ce qui les renversa par terre fut la surprise que jeta parmi eux cet éclat immortel. Ses ennemis sans doute avaient craint cet effet de sa beauté, et dans cette crainte ils avaient choisi le temps de la nuit. Ne doutons pas même que le soin qu'ils prirent à sa Passion de défigurer son visage avant qu'il fût présenté au peuple, ne fût encore un artifice que leur haine leur suggéra pour prévenir les mouvemens de tendresse et de respect que la vue du plus beau des hommes aurait excités dans les cœurs.

Oui, ma chère sœur, vous devez regarder le portrait que fait l'épouse au livre des Cantiques, comme le portrait de votre époux. Rien n'est plus brillant que ce tableau, et il mérite bien d'être considéré avec attention. Pour donner quelque idée de la beauté de son époux, elle entre dans le dernier détail, et elle emploie tout ce que la nature a de plus riche et de plus précieux, l'or, le cèdre, l'ivoire, le lait, le palmier, toutes les couleurs, toutes les pierreries, toutes les fleurs, tous les parfums. Elle donne à son teint une blancheur, un éclat semblables tout à la fois aux lis et aux roses. La couleur, l'arrangement, la longueur de ses cheveux donnent un nouveau lustre à la beauté de sa tête. Rien n'est plus brillant que ses yeux, plus régulier que son visage, plus achevé que ses mains. Son souffle est un parfum, sa voix un charme attrayant. La douceur et la majesté de son front répondent aux traits les mieux assortis de sa haute taille. Rien en un mot dans toute sa personne qui ne soit rempli de mille agrémens, qui ne soit propre à inspirer l'amour : *Totus desiderabilis.*

Tel était Jésus-Christ lorsqu'il vivait parmi les hommes. Depuis ce temps, loin que les années

aient altéré ou terni l'éclat de sa beauté, elles lui ont donné un accroissement qui ne peut être exprimé par des paroles. Je vais exposer ce qu'une autre de ses épouses chéries en a écrit après l'avoir vu. Sainte Thérèse au vingt-huitième chapitre de sa vie rapporte que Jésus-Christ lui ayant un jour montré ses mains, une autre fois son visage, et enfin tout son corps revêtu de gloire, tel qu'il est aujourd'hui dans le Ciel, elle pensa quelque temps que cette vision n'était peut-être qu'un effet de son imagination; mais, ajoute-t-elle, ma simplicité en ce point était extrême, vu que l'imagination la plus forte et la plus féconde ne peut rien se représenter de semblable à ce que j'avais vu de mes yeux. Quand je me serais efforcée des années entières d'imaginer une beauté aussi parfaite, jamais je n'aurais atteint à cette perfection, tant la blancheur seule et l'éclat extraordinaire que je vis surpassent tout ce que l'on peut se figurer : cette blancheur, cet éclat n'éblouissent point; c'est une lumière et si douce et si naturelle, qu'après d'elle la lumière des astres semble n'être qu'une lueur artificielle, qu'une lueur empruntée. Depuis que j'ai vu cette ravissante beauté, le soleil me paraît si pâle et si sombre, que je ne daignerais pas ouvrir les yeux pour le regarder. Il y a entre ces deux lumières la même différence qu'entre une eau vive et claire, qui de plus frappée par les rayons du soleil coulerait sur le crystal; et une eau trouble et bourbeuse qui serait couverte d'un nuage épais. Elle avait déjà dit auparavant, que lorsque Jésus lui découvrit son visage, elle en fut tellement ravie, qu'elle en perdit toute connaissance. Sainte Thérèse, ma chère sœur, n'était point une visionnaire, c'était une vierge d'un jugement sain, d'un discernement sûr : mais ce qui m'engage le plus à donner croyance au détail qu'elle fait, c'est qu'après avoir reçu la faveur dont elle parle, il n'y eut plus ni beauté ni agrément qui fût capable de la toucher. Personne n'était plus sensible qu'elle au mérite et à

l'amitié, personne n'était plus susceptible d'une passion tendre et honnête; et cependant dès qu'elle eût vu le Sauveur du monde, les personnes les plus accomplies devinrent indifférentes pour elle, nul mérite, nul avantage naturel ne fit plus d'impression ni sur son esprit, ni sur son cœur, elle fut libre dans un instant de tous ses attachemens anciens, et, pour l'avenir, inaccessible à tout ce qui peut inspirer de l'amour.

Que ne vous montrez-vous à nous, ô le plus beau des enfans des hommes, pour faire disparaître tant de vaines beautés qui nous enchantent, pour enchaîner nos passions qui nous séduisent, pour nous affranchir de ce joug sous lequel les objets créés retiennent et captivent notre cœur? Pourquoi tant de commandemens et tant de promesses afin de nous porter à vous aimer, puisqu'il suffit de vous faire voir pour allumer cet amour? Comment n'employez-vous point un moyen et si facile et si sûr, vous qui avez tenté les moyens les plus difficiles, vous qui vous êtes uni à une nature si abjecte, qui avez embrassé une condition si obscure, un genre de vie si pénible, qui avez souffert une mort si honteuse et si cruelle?

Je ne m'étonne pas, MM., que cette grace nous soit refusée, à nous qui vivons dans le commerce du monde. Nos yeux qui se souillent tous les jours par la vue des objets sensibles, ne sont pas assez purs pour une si chaste beauté. Mais vous, ma chère sœur, qui allez renoncer au monde et à ses plaisirs, vous qui vous allez renfermer pour toujours, vous qui, selon le conseil de Tertullien, allez élever un mur entre vous et les hommes, un mur qui arrêtera leurs regards de peur qu'ils ne viennent jusqu'à vous, et les vôtres de peur qu'ils n'aillent jusqu'à eux; vous enfin qui serez l'épouse bien-aimée, vous n'aurez point l'avantage de voir votre époux; non, vous ne devez point vous attendre à cette faveur: un jour viendra, et peut-être est-il déjà proche ce jour, où vous le verrez.

au Ciel dans cet éclat stable qui ravit les Anges ; mais tant que vous serez sur la terre , il faudra vous contenter de le voir par la foi. Mais pourquoi vous rien dissimuler ? Jésus sera toujours avec vous , vous serez toujours avec lui , il vous fera entendre sa voix , il écouterà vos plaintes , il sera témoin de vos langueurs , il se rendra sensible à votre ame , il s'unira à vous dans vos méditations d'une manière ineffable ; mais sa présence sera pour vous un mystère , vous la sentirez , lui-même il vous entretiendra , il vous parlera , et vous lui parlerez , mais sans le voir.

C'est toujours un grand avantage , me direz-vous , d'entendre la voix , de sentir la présence d'un époux aussi aimable ; cette présence , quoique invisible , remplit une ame de la douceur la plus sensible. Oui , ma chère sœur , mais que d'amertume sera mêlée à cette douceur ! La voix de Jésus-Christ sera toujours à votre égard la voix d'un époux ; mais combien de fois d'un époux de sang , d'un époux qui vous instruira à mépriser les charmes d'une beauté passagère ? Il se cache aux yeux de ses épouses fidèles , mais pour les autres il s'en écarte , il ne s'en fait pas même entendre. Nous marchons tous dans les ténèbres , mais quelle différence entre les gens du monde et nous ! Ceux-ci vivent dans les ténèbres les plus sombres et les plus épaisses , ce sont de pures ténèbres. Les ténèbres qui environnent les épouses de Jésus-Christ ressemblent à ces jours où le soleil , quoique obscurci par quelque nuage , ne laisse pas d'éclairer la terre : mais outre que ce soleil est couvert de nuages , à quelles terribles éclipses n'est-il pas encore sujet ? Je veux dire , ma chère sœur , que votre époux se retirera quelquefois , qu'il se cachera de telle sorte que non-seulement vous ne le verrez pas , mais qu'il ne vous fera pas même sentir sa présence. Il sera sourd , il sera muet , perdu même et mort en quelque sorte pour vous. Vous êtes aujourd'hui dans la ferveur , et votre victoire sur le monde

vous porte au comble de la joie ; demain ce sera peut-être une désolation intérieure, une sécheresse de cœur, un dégoût des choses saintes, une tentation violente ; de plus, ce seront de la part de Jésus-Christ des rebuts, des froideurs telles qu'il les pourrait avoir pour une ame réprouvée. L'état de ceux qui commencent à se donner à Dieu, dit le Chancelier de Paris, ce premier état est comme l'hiver de la vie spirituelle ; il y a quelques momens de sérénité, mais ils sont rares, pour l'ordinaire on y est enseveli dans des nuages épais. Ceux qui font quelques progrès dans la vertu, ont des jours semblables aux jours du printemps, tantôt sereins, tantôt couverts de nuées ; les parfaits sont comme dans l'été, où le Ciel est pur et découvert, mais où néanmoins des jours tristes et sombres forment les tonnerres et les tempêtes.

Vous entrez dans ma pensée. Vous ne pouvez, dans la vie que vous allez embrasser, vous promettre un calme constant. Si vous répondez mal aux bontés de votre époux, il s'éloignera pour punir votre ingratitude ; si vous lui êtes fidèle, quelquefois, malgré votre fidélité, il vous rebutera pour éprouver votre constance. Il faut affronter bien des tentations avant qu'on ait acquis la vertu que demande la profession religieuse ; et pour la purifier, quand on l'a acquise, cette vertu, l'on a encore besoin d'être tenté, parce que c'est dans le sentiment, dans l'expérience de notre faiblesse, qu'elle prend son dernier lustre : *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Le voulez-vous, ma chère sœur, le voulez-vous accepter, cet époux ? consentez-vous d'être livrée à toutes ses rigueurs, à toutes les épreuves où il a coutume de mettre ses épouses les plus chéries ? Vous sentez-vous assez de courage, assez d'amour pour dire avec les Catherines de Sienne, les Thérèses, les Magdelènes de Pazzi, et les autres amantes de Jésus : Non, Seigneur, je ne vous demande ni vos dons, ni vos caresses ; je ne vous

demande que vous-même : soyez invisible , soyez sévère , soyez impitoyable , soyez cruel ; pourvu que vous soyez à moi , et que je sois à vous sans réserve , mon cœur est content. Ce n'est point votre beauté , ô Jésus , qui m'a charmée , c'est votre amour ; ce n'est point sur votre trône que je vous ai choisi , c'est sur la croix , défigurés , couvert de plaies , baignés dans votre sang ; c'est un Dieu souffrant et crucifié que j'ai souhaité pour époux : en l'épousant , je prétends encore épouser sa croix , épouser ses souffrances , et partager avec lui ses plaies , ses douleurs.

Si vous êtes dans ce sentiment , allez , ma sœur , vous trouverez infailliblement ce que vous cherchez ; vous trouverez les croix extérieures , les croix intérieures pour lesquelles vous soupirez. Vous trouverez encore ce que vous ne cherchez pas ; dans ces amertumes vous goûterez des douceurs que le monde ignore ; et , ce qui est inconcevable pour quiconque ne l'a pas éprouvé , vous serez plus heureuse que ceux qui ne souffrent rien , vous serez tranquille au milieu de la tempête , vous demeurerez consolée dans la désolation. Mais avant que vous me répondiez sur ce premier point , il faut que je passe à un autre , et que je vous fasse voir , dans la seconde partie de ce discours , que l'époux que vous désirez est le plus noble des Princes , mais qu'il est pauvre dans sa noblesse.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE la noblesse soit une qualité aimable ; dans quelque sujet qu'elle se rencontre , nous voyons cependant que les femmes en sont naturellement plus touchées que les hommes. S'agit-il de faire un choix ? elles font plus de cas de la noblesse dans un mari , qu'un mari n'en fait en elles. Cette délicatesse dans leur sexe n'est pas sans fondement. Une fille reçoit comme une seconde naissance en se mariant ; elle change de condition , elle entre dans une autre famille , elle en prend jus-

qu'au nom ; elle est anoblie par cette alliance , si la famille est illustre ; et si elle est obscure , elle descend de son rang , elle se dégrade en s'y alliant. Or comme il n'est personne qui n'eût voulu naître dans l'honneur , s'il eût été en son pouvoir de se choisir des parens et des ancêtres , il ne faut pas trouver étrange que dans cette naissance civile , une fille tâche de réparer les défauts de sa première naissance , ou d'en accroître les avantages.

Ma chère sœur , si vous avez cette ambition , vous prenez un époux qui pourra vous satisfaire ; non-seulement il est descendu de tous les Rois de Juda , il est encore le fils , l'héritier , le successeur de David et de Salomon. Mais ce qui l'élève infiniment au-dessus de tous les Princes de la terre , il est le fils de Dieu , le fils unique du Père éternel , l'image substantielle de toutes les grandeurs divines ; il est fils de Dieu , il est égal à Dieu , il est Dieu lui-même , et par conséquent le créateur de toutes choses , le juge , le maître , et le roi des rois. Qu'au nom de Jésus , dit l'Apôtre , tout genou fléchisse dans le Ciel , sur la terre , et dans les enfers ; ce nom est en effet vénérable aux Anges et aux hommes , il est terrible aux Démons ; ce nom est adoré dans tout l'univers ; à ce nom tout tremble , tout plie , tout se soumet. Or ce nom , ma chère sœur , c'est le nom de votre époux. Rien n'est plus propre à flatter une femme , qu'un parti qui la tire entièrement de pair ; qui lui donne tout d'un coup le premier rang dans une ville , dans une province : quel plaisir pour elle de penser que partout on lui cédera le pas , qu'elle ne sera obligée de faire la cour à personne , que tous les honneurs , toutes les complaisances seront pour elle !

C'est l'avantage qu'ont toutes les vraies épouses de Jésus-Christ. Cette alliance les anoblit , elle les élève au-dessus de tout l'univers ; il n'est pas jusqu'au monde qui n'oublie ce qu'elles ont été dans le monde. Oui , le monde , dit saint Jean

Chrysostôme, le monde honore, révère dans l'état religieux des personnes qui avant leur profession lui paraissaient méprisables par la bassesse de leur naissance ; elles sont considérées des grands, de qui elles n'auraient pas même été connues ; on leur donne pour compagnes des filles de la plus haute condition, qui ne se croient point déshonorées de devenir leurs sœurs, qui font même gloire de servir en elles des personnes qui peut-être dans le siècle les auraient servies.

Mais rien ne me fait mieux comprendre le changement avantageux qui se fait dans la fortune d'une véritable Religieuse, que cet oubli, que ce mépris des grandeurs de la terre, que cette admirable indépendance où je la vois, que cette liberté parfaite où les plus grandes Reines ne parviennent pas. Il est vrai, ma sœur, que dans l'état que vous embrassez, vous serez obligée d'obéir ; mais ce ne sera qu'à votre époux, c'est-à-dire au plus noble, au plus raisonnable des hommes : vous aurez des Supérieures, mais vous n'ignorez pas quelle sorte d'empire elles doivent exercer sur vous ; ce sont des guides, à qui Jésus-Christ vous a confiée, des intendantes qui sont chargées de pourvoir à tous vos besoins, parce qu'il ne sied pas à une grande Princesse de prendre ce soin ; ce sont des officières qui veillent autour de vous, pour rendre votre repos plus calme ; ce sont des maîtresses, si vous voulez, ce sont des souveraines, mais enfin qui n'ont été établies que pour vous servir : *Qui præcessor est, sicut qui ministrat.*

Quelle élévation ! mais quelle douceur de ne dépendre plus de personne, de n'avoir à contenter que Jésus-Christ, de pouvoir impunément mépriser tout le reste ; de n'avoir plus besoin ni de parents, ni d'amis ; de n'être plus obligée de ménager ni les petits, ni les grands ; d'être en situation de se passer et des services des uns, et de la faveur des autres ; de voir, pour ainsi dire, à ses pieds toute la terre, dont on n'espère rien, dont on ne craint rien !

Quand vous serez dans cet état , au nom de Dieu , ma chère sœur , souvenez-vous de profiter de votre avantage. Gardez-vous d'imiter la lâcheté de ces âmes serviles qui , jusque dans la Religion , pour satisfaire je ne sais quelle passion , quelquefois pour contenter une indigne avarice , se rendent volontairement esclaves , recherchent parmi bassesses l'estime et l'amitié des hommes , se rabaissent jusqu'à les flatter , jusqu'à mendier quelque légère portion de leurs biens , jusqu'à se montrer , pour user d'une expression de l'Écriture , jusqu'à se montrer affamées des miettes qui tombent sous les tables des grands du monde. Vous êtes trop bien née pour faire jamais cette confusion à votre époux ; vous vous ferez un devoir de soutenir le rang où il vous aura élevée , et tout le reste ne vous paraîtra mériter que du mépris. Mais ne le mépriserez-vous point lui-même , cet époux , lorsque vous saurez qu'il n'est pas riche , et qu'avec lui , loin de vivre dans le luxe , apanage ordinaire des grandes maisons , vous serez réduite au seul nécessaire ?

Je sais quelle est à cet égard la corruption de notre siècle. Quelque saint que soit le mariage , il est rare que la manière dont on le traite soit aussi sainte qu'il est saint en lui-même. La passion y a pour l'ordinaire plus de part que la raison , mais ce n'est pas toujours la même passion qui en corrompt la sainteté ; si quelquefois l'amour seul est le lien des mariages , l'avarice l'est encore plus souvent. De là tant de mariages mal assortis , parce qu'on n'a plus nul égard à la condition des personnes , nul égard à la sympathie , nul égard à la convenance des humeurs. Il suffit que tout s'accorde dans un point , il suffit qu'on réunisse du bien , qu'on réunisse de l'argent. De là tant de personnes malheureuses dans le mariage , parce qu'en s'y engageant on a cru que pour être heureux , c'était assez d'être riche. Si c'était là votre pensée , ma chère sœur , je ne vous conseillerais

pas de prendre l'époux dont nous parlons, cet époux qui par la bouche du Prophète déclare qu'il est pauvre, et que dès l'enfance il a été contraint de vivre du travail de ses mains : *Pauper sum, et in laboribus à juventute mea*. Il a même été réduit à la mendicité, n'ayant ni lit, ni retraite, il lui fallait recevoir par aumône ce qui lui était nécessaire pour soutenir sa vie : *Ego autem mendiculus sum et pauper*. Il naquit dans une étable qui ne lui appartenait pas, il n'eut rien à sa mort dont il pût disposer en faveur de ses amis. Non-seulement il n'est pas riche, mais encore il ne faut pas espérer qu'il le soit jamais, parce qu'il croit que c'est être heureux, que d'être pauvre : *Beati pauperes spiritu*. Loin donc de trouver auprès de lui de quoi entretenir la vanité, de quoi passer vos jours dans l'oisiveté et dans les délices, il ne veut pas même que vous y apportiez les grands biens auxquels vous pourriez prétendre dans votre famille ; il veut qu'en l'épousant vous épousiez encore sa pauvreté : voilà pourquoi à la place de ces habits magnifiques, par où les autres filles s'efforcent de relever la solennité de leur mariage ; il vous faut, si vous consentez à l'alliance qu'on vous propose, il vous faut dès aujourd'hui quitter ces riches parures, cet or, ces perles, et prendre un habit simple, un habit pauvre, un habit conforme à la pauvreté de votre époux.

Si vous vouléz que non-seulement votre habit, mais encore vos sentimens soient conformes aux siens, vous n'embrasserez pas simplement la pauvreté, vous l'aimerez, vous vous en glorifierez, vous vous réjouirez d'en porter les marques, d'en ressentir les effets, vous regarderez comme un vrai malheur de posséder en particulier la chose la moins précieuse ; vous aurez autant de plaisir de vous voir dépouillée de tout ce qui est superflu, de vous voir retrancher même le nécessaire, qu'en ont les avarés de multiplier, d'accumuler leur argent ; vous porterez envie à vos sœurs qu'un

logement moins commode , qu'un habit moins propre vous semblera mettre au-dessus de vous ; vous n'aurez jamais rien à donner , vous ne recevrez jamais rien de personne ; en un mot , vous ne serez pas moins délicate sur la pauvreté , que la personne la plus chaste l'est sur tout ce qui intéresse l'honneur ; rien ne vous paraîtra léger en cette matière , vous condamnerez jusqu'à la pensée , jusqu'au désir d'avoir ; vous ne serez jamais satisfaite que vous ne soyez aussi pauvre que Jésus-Christ l'a été dans la crèche , et sur la croix.

Que vous serez heureuse , ma chère sœur , si vous pouvez parvenir à cet entier dénuement ! Mon Dieu , quel repos ! quelle liberté d'esprit ! quelle facilité de s'unir à Dieu , et dans l'oraison , et même au milieu des occupations extérieures ! Je ne sais si cette pauvreté extrême ne vous alarmera pas. Elle a pour moi , je l'avoue , des charmes ineffables ; il me semble que c'est dans la pratique de cette pauvreté parfaite que consiste la véritable grandeur d'ame , que c'est là cet empire universel que tant d'hommes ambitieux ont vainement souhaité ; il me semble que c'est être véritablement souverain à l'égard de tout ce qu'on n'a pas , ou pour mieux dire , à l'égard de tout ce qu'on ne veut pas avoir ; il me semble que savoir mépriser tout ce que les hommes possèdent , c'est être plus que maître du monde , parce qu'alors , comme dit saint Jean Chrysostôme , on est au-dessus des craintes et des passions , dont les Rois même ne sont pas exempts. Faites , ma sœur , je vous en conjure , une sérieuse réflexion sur tous ces avantages. Mais avant de prendre parti , il ne faut pas oublier le troisième point , où je dois vous montrer en peu de mots , que votre amant est le plus tendre de tous les amans , mais qu'il est aussi le plus jaloux. C'est tout ce qu'il me reste à dire.

SAINTE BERNARD, parlant de l'épouse des cantiques, dit qu'elle n'est ni aussi belle, ni d'une naissance aussi illustre que son bien-aimé : *Multum hæc sponsa sponso suo inferior specie, inferior genere.* Il pouvait ajouter qu'elle lui cède encore en amour, et qu'il s'en faut bien qu'elle soit aussi tendre pour lui qu'il l'est pour elle. Je le dis de vous, ma chère sœur, et je ne crains ni de vous offenser, ni de me tromper. Non, jamais votre amour n'égalera l'amour que votre époux a pour ses épouses : en effet il les prévient toujours, il les aime avant que d'en être aimé, avant qu'elles soient capables d'aimer. Ne pensez donc pas que ce soit vous qui ayez songé la première à vous donner à Jésus-Christ, que ce soit vous qui l'avez choisi pour votre époux : c'est lui au contraire qui vous a choisie ; c'est lui qui a fait toutes les avances, qui vous a sollicitée, qui n'a rien oublié pour s'insinuer dans votre cœur, pour vous obtenir vous-même de vous-même : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Qui pourrait le suivre dans tout ce qu'il a fait pour venir à bout de son dessein ; le suivre dans les mesures, dans les précautions qu'il a prises, dans les ressorts qu'il a préparés, qu'il a fait jouer en son temps, pour vous conduire au terme où vous êtes maintenant ? J'espère qu'un jour lui-même il vous fera le détail de ses soins et de ses poursuites, qu'il vous découvrira les secrètes voies que sa providence vous a ouvertes pour aller à lui. Ce sera pour lors qu'en quelque sorte absorbée dans la connaissance de vos misères, de votre néant, et charmée d'ailleurs de l'empressement incroyable que Jésus a eu pour vous, vous ne pourrez exprimer les transports de votre ame que par ces paroles de saint Bruno : *O bonitas ! ô bonitas ! O amour incompréhensible !*

Si votre bien-aimé vous a chérie si tendrement,

avant même que vous eussiez le bonheur de le connaître, quels seront ses sentimens lorsque vous aurez répondu à cet amour, lorsque vous lui aurez donné les plus fortes preuves qu'il puisse exiger de votre reconnaissance, en quittant tout pour le suivre? Car ne craignez pas de sa part ces retours de légèreté si communs dans les hommes du siècle, qui après avoir remué le ciel et la terre pour obtenir les personnes qu'ils recherchaient, les ont à peine épousées qu'ils commencent à s'en dégoûter, à les haïr, à souhaiter de ne les avoir jamais vues. La raison de cette inconstance, c'est qu'ils trouvent en elles des défauts que l'amour leur avait cachés, c'est qu'ils avaient fait ce choix dans la passion, dans un temps où la raison est comme éteinte, où elle est ensevelie dans les ténèbres. C'est ainsi que Jacob se crut le plus heureux des hommes, quand Lia lui fut donnée, parce que pour la lui donner on prit le temps de la nuit : mais il ne se crut heureux que jusqu'au retour de l'aurore, qui lui découvrit la difformité de son épouse. Encore une fois, ma chère sœur, ne craignez rien de semblable; il n'est point de nuit, point de ténèbres, point de passion qui aveuglent votre époux. Nous avons tous des défauts, mais il n'en découvrira point en vous qu'il n'ait aperçu dès le moment qu'il vous a choisie : il vous a aimée avec ces défauts, il vous a acceptée telle que vous êtes : comme vous vous rendrez tous les jours plus aimable à ses yeux, c'est-à-dire, plus pure, plus vertueuse, plus zélée pour son service, plus attentive à lui plaire, sa tendresse loin de se ralentir, croîtra aussi tous les jours.

Plût à Dieu que je pusse vous faire comprendre jusqu'où ira cette tendresse, si vous voulez être une fidèle, une chaste épouse ! Le sacré cantique vous en trace une image riante : mais quelle langue serait assez pure pour exprimer les douceurs que l'époux y dit à l'ame sainte, les caresses qu'il lui fait ? Non-seulement il lui donne le nom d'é-

pouse, de bien-aimée; ces expressions ne lui paraissent pas encore assez tendres, il y joint les doux noms d'amie, de sœur, de colombe; il lui fait à elle-même un portrait de sa beauté, où il emploie tout ce que l'amour le plus ingénieux, le plus vif peut suggérer à l'imagination. Tantôt il l'invite à la solitude, et aux plaisirs de la campagne, tantôt il vient la surprendre chez elle, lorsqu'il est le moins attendu: s'il a feint de s'éloigner pour un temps, c'est pour qu'un prompt retour rapporte des charmes nouveaux. Il se tient debout devant elle pour la défendre du soleil; il souffre qu'elle s'appuie sur lui, qu'elle s'endorme sur son sein; il conjure ses compagnes de ne la pas troubler dans son sommeil: Ces transports, ces empressemens divers sont des figures; il dépendra de vous d'en éprouver la vérité. En vain je m'efforcerais de vous les expliquer, il faut sentir cette présence intime de Jésus-Christ pour en savoir parler. Vous entrez dans une maison où sans doute il se trouvera plusieurs personnes qui pourront vous en entretenir: mais que vous diront-elles, ces vierges qui marchent à la suite de l'agneau, que vous diront-elles, que ce qu'a dit la même épouse, qu'elles languissent d'amour, que leur ame s'attendrit, qu'elle se fond dès que leur bien-aimé commence à parler, qu'une de ses paroles leur fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner, qu'il se familiarise avec elles d'une manière ineffable, qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'affronter pour lui, lorsqu'elles ont été favorisées de quelqu'une de ses caresses; que la douceur dont il les comble est quelquefois si excessive, qu'elles en mourraient sans un miracle; qu'elles se plaignent souvent à lui de cet excès, qu'elles y résistent, qu'elles s'en défendent de tout leur pouvoir, mais qu'elles s'en défendent en vain? Une violence qu'elles combattent et qu'elles aiment les entraîne dans les chastes, dans les saintes délices.

que son amour leur a préparées. Pures énigmes pour la plupart des gens du monde, délices imaginaires et chimériques. Mais gardez-vous, ma chère sœur, d'entrer dans cette pensée des mondains. Si une fois vous vous donnez tout entière à Jésus-Christ, vous verrez bientôt qu'il n'est rien de plus réel que les espérances que je vous donne, vous verrez que les joies du monde comparées aux joies de la vie religieuse, ne sont pas seulement de vaines joies, mais encore de véritables supplices : *Vanitas et afflictio*.

Il est vrai que pour ces marques de tendresse votre époux exige de ses épouses un grand détachement : il est tendre, mais sur la fidélité il est d'une délicatesse incroyable ; sa jalousie, à l'indiscrétion, à l'injustice près, va encore plus loin que la jalousie du reste des hommes. Non, ma sœur, non je n'attribuerai pas au Sauveur du monde cette folle passion, cette aveugle fureur qui trouble la paix des familles, et qui porte souvent aux excès les plus funestes ceux qui en sont possédés. Jamais je ne penserai qu'il soit susceptible de cette humeur noire et maligne à qui les plus parfaites vertus deviennent suspectes, de cette humeur inquiète et soupçonneuse qui fait des crimes des plus innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint, et qui ajoute foi à tout ce qu'il y a de plus incroyable, ainsi que saint Jean Chrysostôme l'a remarqué. Non, ma sœur, votre époux sera l'époux le plus sage, le plus raisonnable ; et vous ne devez pas craindre ses reproches, tant que vous-même n'aurez rien à vous reprocher. Mais aussi il veut être aimé de bonne foi, il veut être aimé seul. Voilà pourquoi il dit à son épouse : Mettez-moi sur votre cœur comme un cachet : *Pone me ut signaculum super cor tuum* : c'est-à-dire, comme l'explique Théodoret, que mon amour ferme l'entrée de votre cœur à tout autre amour : et la raison qu'il en rend d'abord

semble autoriser ce sens, car il ajoute : *Quia fortis ut mors dilectio, dura sicut Infernus æmulatio* : Parce que l'amour est aussi fort que la mort, et la jalousie aussi cruelle que l'Enfer : comme s'il disait : L'amour que vous auriez pour quelqu'autre me causerait une douleur mortelle, il m'exposerait aux tourmens de la jalousie, tourmens aussi insupportables que les supplices des réprouvés.

Ce que je vais dire vous surprendra, cependant il n'est rien de plus vrai. La jalousie de votre époux s'étend à tout ce qui pourrait vous inspirer des sentimens d'amitié ou de tendresse. Craignez, ma chère sœur, de partager vos complaisances, renoncez à vos inclinations les plus naturelles ; plus d'amitié, plus de confiance particulière ; oubliez jusqu'à vos plus proches parens, souhaitez qu'ils vous oublient vous-même. Est-il une amitié plus louable, plus sainte en apparence, que l'amitié que vous auriez pour un homme qui vous montrerait le chemin du Ciel ? Si néanmoins vous aviez trop d'attache pour lui, si ses entretiens, quelque saints qu'ils fussent, avaient pour vous trop d'appas, si vous les recherchiez avec trop d'empressement, si vous n'étiez toujours prête à les rompre au premier ordre ; oui, trop d'attention même pour un Directeur, c'en serait assez pour faire de la peine à votre époux. Bien plus, il sera jaloux de l'amitié même qu'il vous commande : il vous ordonne d'aimer toutes les personnes avec qui vous vivrez, et de les aimer comme vous-même ; mais si dans cet amour il entre quelque sentiment trop humain, si votre complaisance est plus grande pour les personnes ou dont l'esprit vous plaira plus, ou dont l'humeur conviendra mieux avec la vôtre, ou dont les bontés seront plus marquées à votre égard, en sorte qu'il y ait lieu de penser que ce n'est pas lui seul que vous aimez dans chacune de vos sœurs ; si ce malheur arrivait, votre époux aurait sujet de se plaindre de vous, et vous ne seriez

pas long-temps sans vous apercevoir de son mécontentement. Mais qui croirait que les créatures, qui n'ont ni raison, ni sentiment, fussent capables de donner de la jalousie ? Elles en donnent à Jésus-Christ ; il ne peut souffrir qu'un cœur qui est à lui conserve quelque sorte d'attache pour un emploi, un bijou, un meuble, ou quelque chose de moins. C'est la seule raison pour laquelle il exige une pauvreté, un dénuement absolu. Sainte Thérèse, que j'ai déjà citée, dit dans un endroit de sa vie, que quand elle avait quelque chose de superflu, elle ne pouvait plus se recueillir : c'est-à-dire que son époux lui faisait des reproches, qu'il s'éloignait d'elle, et qu'elle ne pouvait plus tirer une parole de lui.

Que cette conduite paraît étrange à la plupart des hommes ! Qu'elle est juste néanmoins ! qu'elle est raisonnable ! Qu'il est juste, mon aimable Sauveur, que des cœurs qui n'ont été faits que pour vous, n'aiment que vous ! Qu'il est raisonnable que ne pouvant vous aimer autant que nous le voudrions, nous vous aimions du moins autant que nous le pouvons ! Pourquoi user de réserve dans un amour qui est déjà si peu proportionné à l'amour que vous nous avez si souvent témoigné ?

Voilà, ma chère sœur, tout ce que j'avais à vous dire de l'amant qui vous recherche. Si tel que je viens de vous le peindre, si malgré tout ce que je vous en ai dit, il peut vous plaire, si vous l'aimez assez pour souhaiter de vous lier à lui par un nœud indissoluble, vous êtes heureuse, et l'on ne saurait assez estimer votre bonheur : car outre que vous aurez le plaisir d'être aimée de votre époux autant que vous le souhaiterez, vous ne vivrez point, comme les autres épouses, dans la crainte de le perdre, ou d'être séparée de lui par la mort. Non, ma sœur, la mort ne vous séparera point de votre époux ; au contraire, elle vous unira à lui d'une manière et plus douce et plus étroite : ce sera la mort qui rompra le voile qui

vous dérobe aujourd'hui la vue de cette beauté ineffable, c'est elle qui vous mettra en possession de ces trésors immenses dont il doit récompenser votre pauvreté ; c'est elle enfin qui imposant à votre cœur l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement, mettra fin à ses jalousies et à vos craintes.

Il s'est trouvé des épouses si passionnées, qu'en voyant leurs maris morts, elles ont désiré de mourir avec eux. L'histoire fait mention d'un peuple d'Orient où ces exemples sont ordinaires, et où tous les jours on voit les femmes se jeter dans le bûcher qu'on allume sous le corps mort de leur époux. Si le désir de suivre un cadavre, de mêler ses cendres aux cendres d'un homme qu'on a aimé, si ce désir peut faire trouver quelques charmes dans la mort, pensez-vous, ma sœur, que vous deviez craindre une mort qui vous rendra votre époux dans une nouvelle vie, dans un nouvel éclat, couronné de gloire, comblé de richesses, et incapable de changer à votre égard ? loin de la craindre, cette mort, ne l'attendrez-vous pas au contraire avec une extrême impatience ? Oui, ma sœur, à ce moment si sombre, si funeste pour tous ceux qui s'attachent à la terre, à ce moment qui met une fin si triste aux plus heureux mariages, qui force les couples les mieux assortis à une si amère séparation ; à ce moment dont le souvenir seul est si terrible pour les gens du monde, on vous verra tranquille, au comble de la joie ; rassurant même et consolant ceux que votre mort pourrait affliger ; loin de demander au Ciel qu'il prolonge vos jours, on vous entendra faire des prières à votre époux pour qu'il se hâte d'abrégier votre exil : *Similis esto*, lui direz-vous avec cette autre épouse, *similis esto, dilecte mi, capreæ hinnuloque cervorum* : Venez, mon bien-aimé, mais venez à grands pas, et ne me faites pas languir davantage : il est temps que je voie celui que j'ai aimé jusqu'à aujourd'hui sans le voir ; il est temps que

je quitte cet exil, qui n'a été que trop long pour moi, et où je me trouve si solitaire, parce que je ne vous y trouve pas : *Similis esto capreae hinnuloque cervorum*. Quelle douce mort, ma chère sœur ! quelle différence entre cette mort et le trépas de ces femmes mondaines qui ont passé leur vie dans la vanité et dans les délices ! qu'elle vous récompensera abondamment de ce que vous faites aujourd'hui pour Jésus-Christ ! Elle ne sera pas néanmoins votre unique salaire, cette heureuse mort, mais seulement un doux passage à la récompense que votre époux vous a préparée dans le Ciel, et que je vous souhaite au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR

LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

Vivó autem, jam non ego; vivit veró in me Christus.

Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. (Galat. 2.)

Une fille devient Religieuse par sa profession, c'est-à-dire qu'elle s'oblige dès lors à ne plus vivre dans le monde; elle devient une vraie Religieuse, si le monde qu'elle quitte cesse de vivre en elle; elle devient une Religieuse parfaite, si Jésus-Christ qu'elle suit vit seul en elle au lieu du monde.

MA chère sœur, quoiqu'aux yeux de Dieu la démarche que vous faites tire surtout son prix de vos sentimens intérieurs, je ne vois néanmoins personne dans cette assemblée qui ne soit nécessaire pour rendre cette solennité complète. C'est un sacrifice qu'on prépare, et vous devez être la victime de ce Sacrifice. Ces oints du Seigneur, ces Prêtres vénérables feront l'office de Sacrificateurs. Cette troupe de Vierges consacrées à Dieu vous conduira à l'autel, fera les cérémonies mystérieuses, chantera les sacrés cantiques. Vos parens sont venus pour faire au Seigneur une cession solennelle de tous les droits que la nature leur avait donnés sur vous. Enfin l'on admet ici toutes sortes de personnes, non-seulement pour en faire autant de témoins de votre courage, mais encore pour

rendre publique cette action , qui sans cette publicité manquerait d'une circonstance essentielle.

Je suis le seul dont la fonction me paraît entièrement inutile dans cette occasion ; car pourquoi un Prédicateur dans cette conjoncture ? Une fille ne saurait-elle faire des vœux si on ne la prêche ? n'a-t-elle pas déjà pris son parti quand elle est aussi près du terme que vous l'êtes ? J'ai donc cru que n'étant pas nécessaire pour l'action qui nous rassemble , je ne pouvais y avoir été appelé que pour vous expliquer la nature , les devoirs et la perfection de l'état que vous embrassez. Je sais , ma chère sœur , qu'à ce sujet , ces maîtresses si éclairées qui depuis un an vous forment à la vie de l'esprit , vous ont déjà enseigné tout ce que je puis vous dire ; indépendamment de ces leçons faites de vive voix , vous avez devant les yeux des modèles de vertu qui peuvent vous tenir lieu de toutes les instructions : aussi ne prétends-je dans ce discours que rappeler à votre souvenir les salutaires préceptes qu'on vous a donnés , ou tout au plus vous faire part de quelques réflexions capables de vous faire tirer avantage des saints exemples que vous recevrez.

Je vais donc vous expliquer ce que c'est qu'une Religieuse parfaite ; mais parce que , pour bien entendre ce premier point , il faut savoir en quoi consiste la vie religieuse , en quoi consistent les devoirs de la vie religieuse , je tâcherai de vous éclaircir d'abord ces deux points. Sur quoi voici l'ordre que je donnerai à ce discours : je vous ferai voir ce que c'est que l'état religieux , quels sont ses devoirs , quelle est sa perfection. Une Religieuse ne vit plus dans le monde : voilà la nature de votre état , et la première partie de ce discours. Le monde ne vit plus dans une vraie Religieuse : voilà les devoirs de votre état , et la seconde partie. Jésus-Christ vit seul dans une sainte Religieuse : voilà la perfection de votre état , et la troisième partie. C'est tout le plan de cet entre-

rien. Je commencerai après que j'aurai invoqué la Sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

IL n'est pas difficile de faire voir qu'une Religieuse est une personne qui ne vit plus à l'égard du monde : s'est le sentiment de la Religion où elle s'engage, c'est le sentiment du monde même qu'elle abandonne. Ce testament irrévocable qu'elle est obligée de faire, ce drap mortuaire dont on la couvre dès qu'elle a prononcé son engagement, ces prières qu'on chante sur elle comme sur une morte, tout ce lugubre appareil nous marque assez l'état où l'a réduit sa profession. Voilà pourquoi dans ces conjonctures les parens ne peuvent retenir leurs larmes, voilà pourquoi ils pleurent également leurs enfans, soit qu'ils meurent, ou qu'ils entrent dans des monastères. On ne peut pas dire que ce qui arrache à cette mère des marques d'une tendresse si peu équivoque, soit seulement la peine qu'elle a de se séparer de l'une de ses filles : si elle n'avait que cette raison de s'affliger, elle ne devait pas ressentir moins de douleur lorsque son aînée l'a quittée pour suivre un mari dans une maison, et peut-être même dans une province étrangère : cependant celle-ci a été conduite comme en triomphe chez son époux, au lieu que le départ de l'autre remplit toute la famille de deuil et de désolation : souvent elle ne s'éloigne que de quelques pas de la maison paternelle, il est vrai ; mais elle en sort pour entrer dans une espèce de tombeau, pour s'ensevelir en quelque sorte. En effet, ma chère sœur, je trouve dans l'action que vous allez faire tout ce qu'il y a de plus amer, tout ce qu'il y a même de plus terrible dans la mort. Car pourquoi pensez-vous qu'elle nous paraisse si redoutable ? Ce n'est pas précisément parce qu'elle nous ôte la vie, c'est parce qu'avec la vie elle nous ravit tous les biens et tous les plaisirs de la vie. La profession religieuse fait

encore plus ; l'atteinte qu'elle nous donne dans nos biens , dans nos plaisirs , elle l'étend jusque dans notre ame.

Jusqu'où ne va point notre attachement pour nos biens ? Quelque accablés que nous nous sentions par le poids de notre corps , dès qu'il faut que notre ame s'en sépare , nous frémissons , parce que nous ne voulons pas être dépouillés , dit saint Paul : *Qui sumus in hoc tabernaculo , ingemiscimus gravati , eò quòd nolumus exspoliari.* De là cet accroissement d'effroi à proportion qu'on est plus opulent ; de là cette facilité qu'a un homme sans bien d'exposer sa vie , d'affronter les occasions les plus périlleuses , tandis qu'un homme riche tremble au seul souvenir du sépulcre : c'est qu'il sait qu'il y doit entrer entièrement dépouillé : *Ingemiscimus gravati , eò quòd nolumus exspoliari.*

Or , ma chère sœur , est-il un dépouillement plus universel que l'état où se réduit une Religieuse dans l'instant qu'elle fait sa profession ? Elle ne possède plus rien , elle ne peut plus rien posséder à l'avenir , elle renonce à tout ce que le monde lui avait donné , et , ce qui est plus encore , à tout ce que le monde lui promettait. N'eût-elle fait que les quitter , ces biens ; la plupart des hommes préféreraient la mort à une pauvreté si extrême : néanmoins après avoir perdu tout ce qu'on avait au monde , on peut n'y être pas sans espérance , et dans le monde cette espérance ne se perd qu'avec la vie ; mais une Religieuse en quittant tout , perd encore l'espérance d'avoir jamais rien. Voilà pourquoi saint Grégoire , au huitième livre de ses Morales , applique à ceux qui ont voué une éternelle pauvreté ces paroles de Job : *Desperavi , nequaquam ultra jam vivam* : C'en est fait , je ne vis plus , puisque je ne conserve pas même l'espérance de recouvrer mes richesses. Le même Père dit encore que c'est à ces pauvres évangéliques que parle saint Paul écrivant aux Colossiens : Vous êtes morts , dit cet Apôtre , et votre vie est cachée

en Dieu avec Jésus-Christ : *Talibus namque per Paulum dicitur : Mortui estis , et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*

On me dira peut-être que tandis que l'ame est encore liée au corps , en quelque état qu'on se trouve , on ne peut pas dire qu'on ne vit plus. Quoi donc , cette liaison n'est-elle pas rompue en quelque sorte par le vœu de chasteté ? car être chaste , dans le langage des Pères , et surtout de saint Jérôme , n'est-ce pas être sans corps dans le corps même : *Et in corpore vivere sinè corpore ?* Pour dire que l'ame est séparée du corps , ne suffit-il pas qu'elle n'ait plus de part à ses mouvemens , qu'elle cesse d'opérer avec lui ? n'est-ce pas assez qu'elle lui ait interdit pour toujours tous les plaisirs de la vie ? Si ce n'est pas là mourir , ma chère sœur , c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature que la mort même. Tout le monde avoue qu'on ne saurait vivre sans quelque plaisir ; dès qu'on se voit dans l'impuissance d'en goûter , loin de craindre la mort , on commence à la désirer. Mais que ne fait-on point pour éviter de tomber dans une situation si triste ? J'en prends à témoin tant de femmes mondaines , qui après avoir vieilli dans le commerce du monde , ne peuvent encore s'en retirer. On sait les vains , les ridicules efforts qu'elles font pour retenir cette beauté qui les abandonne , pour dissimuler cet âge qui les bannit des assemblées et des divertissemens. Ne peuvent-elles plus s'y montrer avec bienséance ? elles ont , pour opposer à cet inconvénient , de jeunes filles qu'il convient de produire : et jusqu'où n'étendent-elles pas ce prétexte ? elles permettent à ces filles de se faire voir partout , afin de pouvoir les accompagner partout ; elles les donnent en spectacle au monde , afin d'y être encore avec elles. Si le monde a tant de charmes pour une personne qui n'en a plus pour le monde , pour une personne qu'il rebute , et qui d'ailleurs a eu le loisir d'en perdre le goût , de

s'en détromper ; s'il n'y a que la mort qui soit capable de l'arracher à cette vie mondaine , combien doit-il être pénible pour une jeune personne de renoncer à tous ces plaisirs dans l'âge même des plaisirs ? de fuir le monde lorsqu'elle pourrait en être adorée , lorsqu'il lui présente tout ce qu'il a de plus attrayant , avant qu'elle ait eu sujet de s'en plaindre , en un mot avant de le connaître , et par conséquent étant peut-être encore persuadée qu'il est en effet aussi agréable qu'il le paraît.

Il est donc vrai que la profession religieuse renferme tout ce que la mort a de plus dur , puisqu'elle nous dépouille des biens qui seuls nous attachent à la vie , puisqu'elle nous enlève les plaisirs sans lesquels la vie nous paraît insupportable. J'ai ajouté qu'elle était encore plus terrible que la mort , et voici ma preuve. La mort qui réduit notre corps en poudre , ne donne aucune atteinte à l'ame ; au contraire , elle la met en liberté , elle la tire , pour ainsi parler , du sépulcre et de la fange. La Religion n'épargne pas même cette partie spirituelle ; elle mortifie la chair par la pauvreté et par la chasteté ; et loin d'affranchir l'esprit , comme fait la mort , elle le soumet par le vœu d'obéissance à une servitude aussi durable que la vie. Qu'en pensez-vous , MM. ? peut-on vivre encore , lorsque l'esprit , qui donne la vie au corps , lorsque l'esprit lui-même n'agit plus , en un mot ne vit plus ? Est-il rien de plus semblable à la mort qu'une personne qui n'a plus qu'un mouvement étranger , plus de mouvement qui lui soit propre , qu'une personne que l'on traite , que l'on tourne comme on veut , sans qu'elle puisse ni résister ni se plaindre ? Tel est l'état où l'obéissance réduit dans la vie religieuse.

Je vous prie , Chrétiens auditeurs , de remarquer à cette occasion qu'il est difficile de rien imaginer de plus héroïque que cette vertu. Il est vrai , c'est promettre beaucoup , que promettre à Dieu une pauvreté et une chasteté éternelle ; mais vouer

une éternelle obéissance, c'est s'engager à tout, sans savoir précisément à quoi on s'engage. On s'oblige de se faire une loi inviolable de toutes les volontés, disons plus, de tous les caprices, et souvent de toutes les passions d'une personne qui n'est ni infallible dans ses jugemens, ni impeccable dans sa conduite. Encore si l'on ne se soumettait qu'à une seule Supérieure, ou si vous étiez assurée, ma chère sœur, que les Supérieures qui vous gouverneront peut-être l'espace de soixante années seront aussi raisonnables, aussi éclairées, aussi vertueuses, aussi dignes de commander, que la personne à qui vous aurez le bonheur de rendre votre première obéissance, je vous avoue qu'on pourrait sans beaucoup de peine s'assujettir pour toujours à une conduite si douce et si sage, la servitude en ce cas ne serait guère moins agréable que la liberté : mais ce n'est pas seulement entre les mains d'une telle Supérieure que vous vous livrez comme une victime, vous vous abandonnez avec la même indifférence à toutes les autres qui lui succéderont. Qu'elles soient fières ou complaisantes, d'un accès facile ou difficile ; qu'elles soient prudentes ou indiscrètes, colères ou modérées ; qu'elles vous aiment, ou que naturellement elles aient pour vous de l'aversion et de l'antipathie ; quelque commandement que leur aversion ou leur humeur leur suggère de vous faire, vous vous engagez à leur obéir jusqu'à la mort, et de cette obéissance dépend votre salut éternel.

A la vue de ce portrait de la vie religieuse faut-il s'étonner qu'un enfant encore tendre qui songe à faire un pas si difficile, soit quelquefois attaquée, soit long-temps combattue avant de pouvoir s'y résoudre ? Il ne faut pas le dissimuler, cette mort pour l'ordinaire est précédée d'une agonie cruelle ; j'en ai été témoin plusieurs fois, et je ne me souviens pas d'avoir rien vu de plus touchant. Quels efforts ne fait pas la nature dans ces circonstances,

quels efforts ne fait pas la grace contre la nature , quel conflit de sentimens dans l'ame où se font ces efforts opposés ! D'une part le monde et la volupté se présentent avec les attraits les plus capables d'ébranler un jeune courage , d'autre part la Religion n'offre rien à l'esprit que des images affreuses d'humiliation , d'abstinence , de solitude. Tout l'homme frémit à la vue de cinquante ou soixante années de contrainte , à la seule pensée d'une vie hérissée d'épines et éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut faire ses adieux , et des adieux éternels à un père , à une mère qu'on aime et dont on est aimé , à des frères pleins de tendresse , aux confidentes les plus chéries , aux amies les plus intimes : quel sang peut être assez tranquille pour ne pas se révolter , pour ne pas s'opposer à une si rude séparation ? Cependant on presse , on importe pour obtenir son congé , on s'avance même avec assez de résolution vers l'autel ; mais que de troubles , que de combats intérieurs , que de soupirs étouffés , que de larmes secrètes , que de cruels saissemens , que de mortelles frayeurs ! Ames prédestinées , soutenez votre courage , bientôt vous verrez la fin de vos peines ; encore quelques momens de constance , une mort héroïque va vous conduire à une heureuse immortalité. Vous ne vivrez plus dans le monde , il est vrai , mais aussi vous ne pourrez plus mourir : car enfin nous ne mourons pas deux fois ; et dire d'une personne religieuse qu'elle meurt , lorsqu'il plait à Dieu de l'appeler à une meilleure vie , ce serait en parler peu exactement. Que voit-on en effet , dans ce passage , qui porte le triste caractère de la mort ? on ne voit point de femme échevelée , dit saint Jean Chrysostôme , dans la chambre d'un Religieux agonisant , point d'enfans qui se désespèrent , point de serviteurs qui accroissent les alarmes par leurs cris et par leurs lamentations ; il est environné de ses frères , qui loin de s'affliger , lui envient son bonheur , qui loin de verser des larmes ,

font entendre des cantiques d'actions de grâces. A-t-il rendu le dernier soupir ? on n'ose dire qu'il est mort, on n'ose regarder les devoirs qu'on lui rend comme des devoirs funèbres ; c'est une fête, c'est un triomphe : *Eamque rem non elationem funeris, sed pompam et præmissionem vocant.*

Mais le mourant n'est-il point peut-être alors dans d'autres sentimens que ses frères ? Pour répondre à cette question, je n'aurais qu'à produire les exemples qui ont été rapportés à ce sujet par saint Grégoire le grand, par saint Bernard, et par tous les historiens des divers Ordres : combien ne verriez-vous pas de saints Religieux qui ont insulté à la mort, qui à ses approches ont paru être au comble de la joie ? Mais sans recourir aux anciennes histoires, je ne dirai rien que je n'aie vu de mes yeux. Oui, mes frères, j'ai vu une personne religieuse qui dans les plus violens accès de son mal suppliait ses amis avec des instances incroyables de ne faire aucune prière pour reculer sa dernière heure ; comme si elle eût craint que Dieu ne lès exaucât, et ne lui prolongeât la vie. J'en ai vu une autre qui voyant pleurer ceux qui l'assistaient à la mort, rassembla tout ce qui lui restait de force pour leur reprocher leur peu de charité, et le peu de part qu'ils prenaient à son bonheur. J'en ai vu qui étant revenus d'un état où l'on avait désespéré de leur vie, m'ont avoué qu'ils étaient inconsolables du retour de leur santé ; je les ai vus ne pouvoir retenir leurs larmes, lorsqu'ils se ressouvenaient qu'ayant été si près de mourir, une grâce si souhaitée leur était encore différée. *Ubi est, mors, victoria tua ?* doit-on s'écrier à la vue de ces exemples ; *ubi est, mors, stimulus tuus ?* Mort redoutable, hideuse mort, où sont donc ces cruelles armes, où est cette présence affreuse qui fait pâlir les plus intrépides ?

Quel avantage, ma chère sœur, d'attendre ainsi dans le calme cette dernière heure, dont le simple souvenir jette l'effroi dans le reste des hommes !

Quel privilège, de pouvoir envisager avec satisfaction, avec plaisir, cette mort, dont la seule pensée répand tant d'amertumes sur tous les plaisirs ! Quel bonheur de voir ce redoutable ennemi venir à nous, pour ainsi dire, les armes baissées, de ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, de pouvoir se jouer de ce monstre épouvantable ! Cette victoire est une suite comme naturelle du sacrifice que vous faites aujourd'hui ; après cette généreuse mort, à laquelle vous vous condamnez volontairement, vous ne devez plus craindre cette seconde mort qui vous ouvrira le Ciel : *Qui vicerit, non lædetur à morte secunda*. Ce sont des paroles de l'Apocalypse que je crois pouvoir appliquer à mon sujet : Quiconque aura vaincu le monde, en le quittant, quiconque sera mort aux vanités du monde, ne sera point blessé, ne sera point troublé, ne sera point inquiété lorsqu'il faudra rendre son ame à son créateur ; les combats, les douleurs, les larmes auront eu leur temps, et ce temps sera passé : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt*. Une seule pensée pourrait en quelque sorte altérer un bonheur si pur, ce serait, ma chère sœur, si en quittant le monde, il arrivait que le monde ne vous quittât pas, mais qu'il vous suivit dans la Religion ; parce qu'en ce cas vous seriez Religieuse à la vérité, mais vous ne seriez pas une vraie Religieuse. Une Religieuse, c'est une fille qui ne vit plus dans le monde : je viens de vous le montrer. Une vraie Religieuse, c'est une fille dans qui le monde ne vit plus : c'est la seconde partie.

SECOND POINT.

IL est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde de s'imaginer que dès qu'elles auront tout quitté, elles seront parvenues à la plus haute perfection. La plupart de ceux qui vivent dans le siècle font le même jugement ; ils ne peuvent comprendre qu'un homme qui s'est fait

pauvre, qui s'est interdit tout plaisir, qui s'est fait esclave pour l'amour de Jésus-Christ, ait encore une longue carrière à courir pour arriver à la sainteté, qu'il ne soit même qu'au premier pas : cependant, ma chère sœur, rien n'est plus vrai. Saint Paulin ayant renoncé à tous ses biens, et Sulpice Sévère son ami l'ayant loué dans une lettre d'une action si généreuse, il lui répond en ces termes : Avoir tout quitté, ce n'est pas avoir fourni la carrière, c'est seulement y être entré. Un athlète qui s'est dépouillé n'est pas encore victorieux, il est seulement en situation de se présenter plus libre au combat. Celui qui doit passer un fleuve à la nage quitte ses vêtements ; mais pour s'être déshabillé, il n'est pas encore à l'autre rive ; il faut qu'il se jette dans le fleuve, qu'il étende et qu'il fasse agir ses membres, il faut qu'il s'élançe, il faut que par des efforts réitérés il fende le cours des eaux, il rompe les vagues : *Nec tamen hoc tanto apparatu quòd se dispollaverit, transnabit, nisi totius corporis nisu, et omnium scitâ mobilitate membrorum.... torrentis impetum scindat, et laborem natationis exhauriat.*

Souffrez, ma chère sœur, que je compare une personne qui sort du monde pour s'enfermer dans un cloître, à une fille qu'on tirerait du village pour la conduire à la Cour. Il serait facile de lui faire changer d'habits, et de la placer dans un appartement superbe, le Prince pourrait même l'épouser à son arrivée dans ce nouveau séjour ; mais tout cet appareil n'empêcherait pas qu'elle ne retint encore son langage et ses manières rustiques, elle porterait au Louvre ses inclinations basses et villageoises, elle y porterait, si je puis parler ainsi, tout son village. Il en est à peu près de même d'une personne qui sort du monde ; après avoir pris un nouvel habit, après même avoir épousé Jésus-Christ en faisant sa profession, elle pourrait encore conserver et le langage, et les manières, et les inclinations du monde : habitu-

des qu'on ne change pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourrait se faire qu'après tous ses engagemens le monde vivrait encore et dans son souvenir, et dans son estime, et même dans son cœur. Il pourrait se faire qu'ayant quitté de grands biens, elle aurait encore de grandes attaches à des bagatelles. Il pourrait se faire qu'elle conserverait autant d'empressement à rechercher ses commodités, qu'on en a dans le siècle à se procurer toutes sortes de plaisirs; et qu'enfin elle ne serait pas moins avide des honneurs, des titres en usage dans la Religion, que les plus ambitieux sont altérés de la vaine gloire du monde. Bien plus, Cassien dans sa quatrième conférence se plaint de quelques Religieux de son temps, qui étaient beaucoup plus attachés aux choses destinées à leur usage, quelque viles qu'elles fussent, qu'ils ne l'avaient été autrefois aux grandes richesses qu'ils possédaient : *Ut horum cura* (ce sont ses paroles) *pristinorum omnium facultatum superet passionem.*

Je vois avec douleur, dit saint Bernard, qu'après avoir méprisé la pompe du siècle, quelques-uns semblent prendre des leçons d'orgueil dans l'école de l'humilité; qu'ils deviennent plus insupportables sous la discipline d'un maître doux et humble de cœur, qu'ils ne le seraient dans le monde. Un renversement encore plus étrange, c'est qu'ils ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu, eux qui dans leur propre maison auraient peut-être paru méprisables; comme si, continue-t-il, n'ayant pu avoir de rang dans le lieu où règne l'ambition, ils étaient venus chercher des honneurs dans le lieu où on les méprise : *Ut quia videlicet ubi à pluribus honores appetuntur, ipsi locum habere non meruerunt, saltem ibi honorabiles videantur, ubi ab omnibus honores contemnantur.*

Il est certain, ma chère sœur, qu'une Religieuse qui serait dans cette disposition, une Religieuse

dont les sentimens seraient conformes aux sentimens des gens du monde, qui nourrirait dans son cœur tous leurs désirs et toutes leurs passions, quoique pour des objets différens, qui jugerait des choses à peu près comme ils en jugent; il est certain qu'une telle Religieuse ne mériterait pas ce nom sacré; parce que l'état religieux est une profession d'humilité, de mortification, de dénuement, une profession de mépris pour le monde; vertus qui toutes doivent être dans le cœur, vertus qu'on ne peut se flatter d'avoir, disent les Théologiens, de quelque manière qu'on soit vêtu, quelque règle qu'on suive au dehors, si l'intérieur ne répond pas aux observances extérieures.

Je dis plus. Comment cette fille dans qui le monde vivrait encore, serait-elle une Religieuse fidèle? elle ne serait pas même une vraie chrétienne. Oui, ma chère sœur, les personnes même qui sont engagées dans le monde, si elles ne font tous leurs efforts pour détacher leur cœur des pompes du monde, renoncent à leur baptême: il ne leur est pas défendu d'y vivre, mais elles ne peuvent l'aimer sans commettre une espèce de parjure. La vocation au Christianisme, dit saint Augustin, consiste à nous éloigner du siècle, ou en effet, ou du moins d'affection. C'est aussi ce que Tertullien veut faire entendre aux fidèles: Quelque part que vous soyez, leur dit-il, soit dans le désert, soit dans les villes, soit dans des maisons particulières, ou dans vos propres maisons, vous n'êtes plus dans le monde: *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis*. S'il est vrai que les personnes séculières doivent faire mourir le siècle dans leur ame, qui oserait dire que les Religieux sont dispensés de cette obligation?

Que deviendraient ces éloges magnifiques que les saints Pères donnent à l'état que vous embrassez, si tout se réduisait à se revêtir d'un habit simple, et à ne mettre entre le monde et vous d'autre barrière qu'un cloître? Quel sujet de se

récrier aussi souvent qu'ils le font, que cette vie est non-seulement contraire à la nature, mais qu'elle est encore au-dessus des forces de la nature? *Contra naturam, imò ultra naturam est*, dit saint Jérôme, *non exercere quod nata sis*. Quand ils ont parlé avec cette énergie, ils ont eu en vue le véritable Religieux, qui ne se contente pas de se séparer des objets terrestres, mais qui s'élève infiniment au dessus; qui n'a pas seulement un autre habit, une autre demeure que les hommes du siècle, mais encore un autre esprit, d'autres sentimens, et pour ainsi dire, une autre nature. Ce n'est pas assez pour une vraie Religieuse d'avoir renoncé à l'héritage de son père, elle regarde les biens mêmes de la Religion, les meubles dont elle use, avec la même indifférence que les biens qu'elle a quittés pour toujours; elle n'a rien à son usage qui ne soit à l'usage de tout le monde. C'est peu pour elle d'avoir méprisé les honneurs de sa maison, elle souffre qu'on la méprise elle-même dans la maison du Seigneur. Elle a voué une éternelle solitude, et autant qu'il est en son pouvoir, elle n'est jamais interrompue, cette solitude, par les visites et par les entretiens des hommes. Après avoir quitté ses parens, elle fait ce qu'elle peut pour les oublier: il lui semble que le Saint-Esprit lui dit sans cesse au fond du cœur ces paroles du Prophète: *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui; et concupiscet Rex decorem tuum*: Ecoutez, ma fille, si vous prétendez que je vous choisisse pour mon épouse, oubliez votre famille et la maison de votre père. Il ne dit pas seulement qu'elle en sorte, ce serait assez pour un époux ordinaire; mais l'époux céleste veut qu'elle en perde même le souvenir. Ne vous scandalisez pas de ce précepte, heureuses familles qui avez offert au Seigneur de pareilles victimes, comme si les efforts qu'elles font pour vous oublier attaquaient les lois de la nature;

comme si ces vierges uniquement attentives à plaire à leur époux ne pouvaient plus allier aux devoirs de ferventes Religieuses les devoirs de filles reconnaissantes ; vous ne devez plus regarder comme des personnes qui vous appartiennent, ces bien-aimées de Jésus-Christ, elles doivent être à votre égard comme si elles n'étaient plus. Pères et mères, Dieu aurait en horreur votre sacrifice, si dans l'offrande que vous lui faites de vos enfans, vous ne prétendiez ne lui en céder que le corps, en réserver pour vous le cœur, ou le partager avec lui. Il le veut tout entier, ce cœur ; et tout ce qu'il peut vous accorder à cet égard, c'est de souffrir qu'une vierge qui lui est consacrée, en demandant la grace de ne plus se souvenir de vous, le prie de ne pas vous oublier.

Que pensez-vous, MM., de ce caractère de vertu ? Quoique vous jouissiez de votre liberté et de toutes vos richesses, quoique vous viviez dans les occupations, dans les délices même peut-être de la vie séculière ; quoique, loin de réprimer les désirs innocens de la nature, vous songiez à peine à dompter les fougues désordonnées de vos passions ; s'il arrive que votre conscience ne vous reproche plus de grand crime, et qu'un sentiment de piété vous porte à la pratique de quelques bonnes œuvres, déjà vous vous imaginez être parvenus à la sainteté la plus sublime : mais savez-vous que cette Religieuse que je viens de vous représenter, et dont la vertu vous effraie, savez-vous qu'elle se croit bien éloignée d'être sainte ? En effet, si elle bornait là ses sentimens, qu'il s'en faudrait qu'elle eût atteint la perfection de la vie solitaire ! Il y a moins de distance, MM., de l'état où vous vivez à l'état où se trouve une fidèle Religieuse, qu'il n'y en a des dispositions de cette Religieuse aux dispositions d'une Religieuse parfaite. Pour être Religieuse, il faut seulement qu'une fille ne vive plus dans le monde ; pour être vraie Religieuse, c'est assez que le monde ne vive plus

en elle; mais pour être une Religieuse parfaite, il faut que Jésus-Christ vive en elle au lieu du monde. C'est ce qui me reste à vous expliquer.

TROISIÈME POINT.

SAINTE Jean Chrysostôme, dans une homélie qu'il a faite sur ces paroles : Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; dit que le Fils de Dieu vit en nous, lorsqu'il ne se contente pas d'y être simplement par sa grace, mais qu'il y agit, qu'il y règne pour ainsi dire en souverain. Pour rendre cette pensée plus sensible, ce grand homme oppose la vie et l'empire du Sauveur dans nos âmes à la tyrannie qu'y exercent le monde et le péché, lorsqu'ils s'en sont rendus les maîtres. Il prétend qu'à l'égard des biens, des plaisirs, de l'indépendance, les mêmes mouvemens qu'on remarque dans un homme du monde se trouvent dans les Saints à l'égard de la pauvreté, de la continence, des souffrances et de la soumission. Représentez-vous donc, MM., tous les soins que prend un avare pour augmenter et pour conserver son trésor : voilà en quelque sorte votre modèle à l'égard de la pauvreté. Si vous voulez que Jésus-Christ vive dans votre cœur, si vous désirez de parvenir à la perfection de votre état, votre pauvreté doit être votre trésor, vous devez avoir pour cette vertu les mêmes empressements que cet avare a pour ses richesses. Il a, cet avare, les yeux toujours ouverts sur ce qu'il possède, afin d'en jouir; sur ce qu'il n'a pas, afin de l'acquérir : une parfaite Religieuse examine sans cesse, recherche avec une sorte d'inquiétude si elle n'a rien qu'elle puisse retrancher. Le même plaisir que ressent un Négociant avide, lorsqu'il a doublé son argent, la Religieuse parfaite le goûte, ce plaisir, lorsqu'elle s'est sevrée de quelque bijou, de quelque meuble qui lui paraissait trop précieux. Une personne affamée de biens n'est jamais contente de l'opulence où elle vit; et la Religieuse qui veut plaire à son

époux, non-seulement se contente de peu, elle n'est même jamais satisfaite qu'elle ne soit dépouillée de tout. Les richesses enflent ceux qui les possèdent, ils en font parade : la sainte Religieuse se fait gloire de n'avoir rien, se fait un plaisir d'étaler sa pauvreté ; les marques qu'elle en porte, soit sur sa personne, soit dans sa cellule, lui inspirent une sorte d'orgueil. Le monde me méprise, parce que je n'ai rien, dit-elle avec saint Grégoire de Nazianze ; mais le monde ne voit pas que c'est en cela même que je fais consister mes richesses. Je ne sais quel effet la pauvreté produit dans les autres ; pour moi, elle me donne de la fierté, presque de l'arrogance : *At istæ sunt divitiæ meæ, hæc me non solum gloriantem, sed et arrogantem faciunt.* Enfin les avarés croient que l'or renferme seul tout ce qu'on peut désirer ; et la véritable épouse de Jésus-Christ le considère, cet or, comme la source de tous les maux, et quiconque le possède lui paraît digne de pitié. Elle est à cet égard dans les sentimens de la mère de saint Alippe : Surius rapporte que cette femme forte chérissait tellement sa pauvreté, qu'elle eût regardé comme un malheur insigne de lui donner l'atteinte la plus légère, la moins digne en apparence d'attention : *Ut miserabile esse putaret vel quos asses possidere.*

Sages du siècle, je sais qu'un pareil détachement ne se montre à vos yeux que comme une folie, je sais quelles sont sur cela vos maximes. L'argent est selon vous comme un cinquième élément du monde, c'est l'unique ressort de toutes les affaires, l'unique bien solide ; il faut le préférer à la beauté, à la noblesse, à l'amitié, à la vertu même. Ce n'est donc pas à vous que j'adresse ce discours, ce n'est pas non plus à vous que Dieu a révélé le mystère dont nous parlons. Non, Seigneur, vous n'avez pas voulu découvrir à ces faux sages le prix inestimable de la pauvreté ; jamais ils ne comprendront comment dans un dépouille-

ment entier vous avez pu cacher l'assemblage de tous les biens ; jamais ils ne comprendront quelle est la liberté, quelle est la paix, l'élévation, le triomphe d'une ame qui méprise tout, qui a rompu jusqu'au dernier lien capable de l'attacher à la terre : *Abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Pour vous, ma chère sœur, que le Seigneur a appelée des ténèbres, comme parle saint Pierre, à sa lumière admirable, *in admirabile lumen suum*, je vous conjure au nom du même Seigneur de vous ressouvenir que la pauvreté est la dot de l'épouse de Jésus-Christ ; que pour être pauvre au point qu'il prétend que vous le soyez, ce n'est pas assez d'avoir peu, il faut n'avoir rien, ne rien même désirer, si ce n'est d'être encore plus pauvre, encore plus dépourvue de tout.

J'ai dit que la pauvreté est la dot de l'épouse de Jésus-Christ, et que si en effet il vit en elle, elle doit, pour se rendre entièrement pauvre, prendre les mêmes soins que prennent les avarés pour accumuler des richesses. J'ajoute que la chasteté est la beauté de cette même épouse : pour plaire en tout à son divin époux, elle doit avoir pour cette vertu autant d'attention qu'en ont les personnes du monde les plus vaines pour la beauté de leur corps. Je ne ferai point ici, ma chère sœur, le long détail des soins que se donnent certaines femmes pour s'attirer les regards des hommes ; outre que j'ignore la plupart de leurs artifices, et qu'elles en ont fait une science dont on ne peut parler exactement qu'après une longue étude, je rougiraï de représenter ici un désordre qui fait honte à votre sexe, et à notre Religion : il suffit de remarquer qu'elles occupent tout leur esprit, qu'elles donnent tout leur temps à entretenir et à relever leur teint, que pour en conserver l'éclat, elles souffrent volontairement plus qu'on ne souffre pour recouvrer la santé, pour s'arracher à la mort ; la solitude, le jeûne, l'abstinence, mille et mille

sortes de tortures, le fer, le feu, tout est doux pour elles, dès qu'il s'agit de corriger sur leur visage la disgrâce la plus légère, ou de réduire leur taille au point de perfection qu'il leur plaît d'imaginer. Hélas ! que vos larmes étaient justes, grand Évêque d'Alexandrie, lorsque voyant cette courtisane avec un habit superbe, vous faisiez réflexion qu'elle prenait plus de soin pour perdre les autres et pour se perdre elle-même, que nous n'en prenons pour sauver notre ame ! Ces excès, ma chère sœur, où la passion de plaire porte quelquefois les femmes du siècle, ces excès seront la mesure de votre zèle pour la chasteté, si Jésus-Christ vit en vous. Je ne dis pas seulement qu'une parfaite Religieuse a toujours cent yeux ouverts, selon l'avis de saint Jérôme, pour se défendre des surprises de ses ennemis, qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels, qu'elle s'interdit même la plupart des plaisirs innocens ; je dis qu'elle goûte une vraie satisfaction dans les austérités qui servent à la rendre plus pure, qu'elle trouve des délices dans les ronces qui lui font une barrière contre les tentations. Loin de souhaiter d'avoir avec les personnes du monde quelque commerce, sans cesse elle baise les murs sacrés qui l'arrêtent dans sa solitude : du reste elle ne se permet rien, elle ne se pardonne rien ; elle n'a des yeux que pour regarder la terre, d'où elle a été tirée, et le Ciel, où se portent toutes ses espérances. Qui pourrait dire jusqu'où va sa délicatesse ? elle se défie de tout, elle craint jusqu'aux personnes les plus saintes, jusqu'aux personnes du même sexe, elle se trouve elle-même redoutable à elle-même.

Je n'ai rien dit encore, ma chère sœur. Une femme mondaine, une femme que la pudeur ne retient plus, veut aimer et être aimée ; elle met sa gloire à allumer le feu partout ; elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un geste, un mouvement, qu'elle ne rapporte à cette fin : au contraire, la parfaite Religieuse ne veut aimer et n'être aimée

que de Dieu. Je n'ignore pas qu'il est des amitiés innocentes, qui ne blessent pas absolument la chasteté ; mais j'ose dire qu'il n'en est aucune qui ne soit opposée en quelque sorte à la chasteté parfaite. La charité chrétienne est l'unique amour qui ne soit pas suspect à l'âme sainte : de là vient qu'elle étouffe tous les mouvemens de tendresse qu'elle ressent pour ses propres sœurs, lorsqu'elle aperçoit que cette tendresse est excitée par des qualités purement naturelles ; de là ces inquiétudes, ces frémissemens, lorsqu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre chose que l'image du Créateur ; de là son insensibilité pour toutes ces caresses qui sont des marques d'une affection purement humaine. Une sainte Religieuse craint toujours que quelque créature ne ravisse son cœur à son époux, ou qu'elle ne lui ravisse elle-même le cœur de quelqu'une de ses créatures.

Vous ne devez point vous arrêter, ma chère sœur, que vous ne soyez parvenue à ce point de pureté : et parce que, malgré votre attention, & cause même de votre attention, le Démon ne cessera pas de vous tendre des pièges, et de vous inspirer des sentimens terrestres et sensuels sous prétexte de charité ou de reconnaissance, je dois vous avertir que la véritable charité est toujours universelle, qu'elle n'est ni intéressée, ni jalouse, qu'elle ne cherche point à se produire par des présens inutiles, ni par de vaines démonstrations d'estime et d'amitié, qu'elle n'est ni émue par la présence de ce qu'elle aime, ni troublée par son absence, parce qu'en tout elle aime Dieu, qui ne s'éloigne jamais : la charité ainsi réglée, loin de nous distraire dans nos prières, nous unit toujours de plus en plus au Créateur. Toute affection qui produira d'autres effets, vous devez la combattre comme une passion impure, vous devez ne rien oublier pour l'arracher de votre cœur.

Je n'ai que deux mots à dire sur l'obéissance de la Religieuse parfaite. Il n'est rien dans l'opinion

commune de plus aveugle que la passion de dominer; lorsqu'elle s'est rendue maîtresse d'un homme, il veut être obéi sans délai, sans réserve, sans réplique; il se persuade que tout ce qu'il veut est juste, ou que même les ordres les plus injustes, dès qu'il les donne deviennent raisonnables; il ne considère point ni s'il a assez d'autorité pour commander, ni si l'on a assez de force pour obéir. Or, ma chère sœur, l'amour de l'obéissance jette la Religieuse parfaite dans une espèce d'aveuglement à la vérité bien différent, mais qui n'est pas moins réel. Le désir qu'elle a de soumettre sa volonté lui fait trouver juste tout ce qu'on exige d'elle; elle n'examine point si l'on a droit de lui faire des commandemens, ni si ces commandemens sont possibles ou impossibles; elle regarde toutes ses sœurs comme ses Supérieures, et elle ne croit pas qu'il y ait rien d'impossible à l'obéissance; les mêmes peines que nous souffrons naturellement quand on nous gêne et qu'on nous fait violence, elle les souffre quand on l'abandonne à sa conduite, et qu'on l'oblige de se déterminer sur ses propres lumières. Que vous êtes heureuse, ma chère sœur, si vous avez le courage de pratiquer cette sorte d'obéissance! quels charmes dans les jours que vous allez passer avec Jésus-Christ! que le joug de la Religion, que les observances les plus rigoureuses vous montreront de douceurs! que toutes vos démarches seront sûres! quel calme régnera dans votre conscience, et quels trésors de mérites ne rassembleriez-vous pas dans peu de temps!

Avançons, ma chère sœur, vers cette perfection sublime où Jésus-Christ a daigné vous appeler. C'est beaucoup de faire les vœux que vous allez faire, ce n'est pas peu de les observer, comme vous avez commencé par avance de le faire; mais ce n'est pas encore assez: *Danda opera est ut post hæc initia ad incrementa quoque veniatur, et consummetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis*: Il ne faudra point, disait saint Cy-

prien écrivant aux Confesseurs, il ne faudra point s'arrêter après ces premiers pas, il faudra donner les derniers traits à cet ouvrage que vous n'aurez qu'ébauché. Vous allez mourir au monde par votre profession, mais il faudra de plus vous efforcer de faire ensuite mourir le monde en vous, et d'y faire vivre à sa place Jésus-Christ seul. Vous ne devez cesser de vous reprocher votre tiédeur, tant que dans le monde il y aura un avaro qui aimera plus son or que vous n'aimerez votre pauvreté; tant qu'il y aura des créatures plus jalouses de plaire aux hommes par des charmes ou réels ou empruntés que vous ne le serez de plaire à Dieu par la pureté de votre corps et de votre cœur; tant que les plus impérieux trouveront plus de plaisir à commander que vous n'en goûterez à obéir.

Mais nous, Chrétiens auditeurs, durant le temps que ces saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purifier de toute affection terrestre, tandis qu'elles ne penseront le reste de leurs jours qu'à se rendre de plus en plus agréables à leur Créateur, que ferons-nous pour notre salut? Vivrons-nous toujours dans cette effroyable négligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu, dans cet oubli de la mort, et des suites de la mort? Hélas! est-il possible que nous ayons le même maître, le même rédempteur, la même Religion que ces chastes servantes de Jésus-Christ? est-il possible que nous ayons comme elles une ame à sauver, un Enfer à craindre, une éternité de biens à perdre, ou à mériter? Qui le croirait, à voir d'un côté leur crainte et leur vigilance, et de l'autre l'assurance et l'oisiveté où nous vivons? Cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse si par une mort de plusieurs années elle se peut enfin procurer une sainte mort; et cette autre cependant s'engage tous les jours de plus en plus dans le monde, et n'a peut-être jamais pensé sérieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme

se dépouille tout , comme s'il n'avait plus qu'un moment à vivre ; cet autre ne songe qu'à bâtir , qu'à s'établir , qu'à multiplier ses biens , comme s'il devait vivre éternellement ; les uns passent leur vie dans la mortification , les autres dans les délices ; les uns se punissent eux-mêmes des péchés qu'ils n'ont pas commis , les autres ne cessent d'ajouter crime sur crime , et ne veulent pas même entendre parler de pénitence. Que penser , MM. , d'une conduite si opposée ? Est-ce qu'il y a deux routes pour aller au terme commun où nous tendons tous , l'une étroite , l'autre large ? est-ce que le Ciel ne coûte rien à quelques-uns , et que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur sang ? Vous me direz que vous n'avez pas embrassé la profession religieuse : il est vrai ; mais c'est cela même qui me surprend ; car quelle obligation cette fille chrétienne a-t-elle de renoncer au monde ? quel intérêt , quelle raison a pu la porter à choisir une vie crucifiée , qui ne dût y porter toutes les autres ? Ne vous y trompez pas , dit l'éloquent saint Basile , gens du monde , vous avez les mêmes obligations que les religieux : on ne cherche la solitude que pour se mieux acquitter des devoirs qui sont communs à tous les Chrétiens. Quoi ! dit ce grand Saint , parce que vous êtes dans un poste plus exposé , que vous y êtes environné de plus d'ennemis , vous prétendriez qu'il vous fût libre de vous endormir ?

Enfin , que faut-il faire , Chrétiens auditeurs ? Vous êtes la plupart déjà engagés , et il n'est plus temps de songer à un état plus parfait : que restet-il donc à faire ? Saint Paul vous l'apprend : *Reliquum est , ut et qui habent uxores , tanquam non habentes sint ; et qui flent , tanquam non flentes ; et qui gaudent , tanquam non gaudentes ; et qui emunt , tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo , tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi* : Mes frères , vous dit l'Apôtre des nations , quoique je vous conseille de vivre dans

La virginité, je ne vous y oblige pas : ceux qui ont déjà quelqu'engagement dans le monde, l'unique parti qu'ils ont à prendre pour se sauver, c'est de se conduire dans leur état avec la même liberté d'esprit et de cœur, avec le même détachement, le même mépris des biens terrestres, que s'ils n'étaient pas dans le monde : *Præterit figura hujus mundi*. Les honneurs, les richesses, tous les plaisirs de la vie ne sont qu'un enchantement, que des êtres frivoles, dont l'assemblage ne peut former qu'une image, qu'un fantôme de bonheur, mais une image passagère, un fantôme prêt à disparaître, et qui commence déjà à s'évanouir : *Præterit, præterit figura hujus mundi*. Quiconque s'attache à ces sortes de biens, périra infailliblement avec eux. Croyez-moi, mes frères, donnez votre loisir, donnez votre cœur à quelque chose de plus solide ; songez à cette éternité qui vous attend ; rassemblez des trésors pour cette vie qui ne doit jamais finir ; usez des biens de la terre de manière que loin d'être un obstacle à votre salut, ils deviennent entre vos mains des moyens d'acquérir les richesses de l'autre vie. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT ÉTIENNE ,

PREMIER MARTYR.

Et cum hoc dixisset , obdormivit in Domino.

Saint Étienne ayant achevé sa prière pour ses ennemis , s'endormit au Seigneur. (*Act. 6.*)

Saint Étienne a été et un exemple parfait de charité , et le premier exemple de la parfaite charité.

VOILA , MM. , jusqu'ou peut aller la charité la plus parfaite du Christianisme : aimer entre les hommes jusqu'à ses propres ennemis , aimer Jésus-Christ jusqu'à lui sacrifier sa propre vie ; l'amour ne saurait avoir ni plus d'étendue , ni plus de force. Si donc il est vrai , selon la remarque du vénérable Bède , que le nom d'Étienne n'est pas un mot grec , mais un nom hébreu , qui signifie modèle , on peut dans le nom même de ce grand Saint trouver le sujet de son éloge , mais de l'éloge le plus véritable et le plus propre , puisqu'en effet il a été comme un modèle de la charité chrétienne.

Mais ce qui lui rend cet éloge encore plus particulier , c'est qu'il a été le premier de tous les Chrétiens qui ait porté la pratique de la charité à ce haut point de perfection. Je sais que ceux qui font des panégyriques des Saints ont coutume de nous les proposer comme les modèles des vertus

qu'ils ont pratiquées, soit qu'ils en aient possédé quelques-unes dans un degré éminent, soit qu'ils en aient donné le premier exemple : mais aujourd'hui peut-on m'accuser de quelque exagération, lorsque je dis que saint Étienne a été le modèle de la charité ? peut-on rien disputer de ce glorieux avantage à ce héros chrétien, puisqu'il a appris à tous les fidèles jusqu'où pouvait s'étendre cette vertu, avant qu'il l'eût pu lui-même apprendre de personne ?

Cette proposition renferme deux vérités que nous allons examiner dans les deux parties de ce discours : la première, que saint Étienne a été un parfait exemple de charité : la seconde, qu'il a été le premier exemple de la charité parfaite. J'entreprends cet éloge avec d'autant plus de plaisir, que je travaille sur un fond solide et inébranlable. Je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir puisé dans une source suspecte les couleurs que je donnerai à ce tableau, ni d'avoir tracé une idée de la charité qui ne soit qu'une pure idée. Je ne dirai rien dont je n'aie pour garant le Saint - Esprit même ; c'est lui qui a inspiré les écrivains sacrés qui nous ont transmis les actions de saint Étienne : de sorte que, quelque'incroyable que puisse paraître le détail où je vais entrer, il ne sera pas même permis d'en douter. Avant de commencer, adressons-nous à la Sainte Vierge, en lui disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dès que le Saint - Esprit fut descendu sur les Disciples du Sauveur, on ne saurait dire avec quel succès ils portèrent partout le feu dont ils avaient été remplis. Jamais on n'a vu des conversions qui fussent tout à la fois et si promptes et si parfaites ; une seule prédication suffisait pour gagner quatre mille hommes à Jésus-Christ, et de tous ceux qui se soumettaient à l'Évangile, il n'y en avait pas un seul qui ne s'assujettît en même temps aux conseils les plus difficiles. A peine avaient-ils reçu le Bap-

tême , qu'ils vendaient tout ce qu'ils avaient de biens pour en remettre le prix entre les mains des Apôtres , et pour s'abandonner entièrement eux-mêmes à leur conduite. Toute l'Église semblait être alors une nombreuse et florissante famille , où régnaient l'amour et la paix , parce que la cupidité en était bannie , et que tous ceux qui la composaient avaient renoncé jusqu'au soin de leur propre subsistance. Il n'y avait point alors de pauvres parmi les Chrétiens , parce qu'il n'y avait point de riches. Tous les biens étaient communs , et ceux qui étaient nés dans une condition vile et abjecte n'avaient pas occasion de rougir de leur indigence , et les autres qui s'étaient dépouillés de tout , se faisaient une gloire de leur pauvreté. On ne songeait qu'à faire régner Jésus-Christ , tout le monde était appliqué à retracer en soi ses divins exemples ; et le souvenir encore récent de sa vie et de sa mort donnait de pensées entièrement contraires aux sentimens que le monde a coutume d'inspirer : de sorte que la douleur , le mépris , l'ignominie , faisaient toutes les délices des Chrétiens. Qu'étes-vous devenus , heureux temps , jours glorieux qui faisiez la joie de notre mère commune ? Siècle de graces et de bénédictions , hélas ! où trouverons-nous les successeurs de tant de Saints que vous avez enfantés ? D'où vient qu'on dégénère à mesure qu'on se multiplie ? D'où vient que le service de Jésus-Christ est plus négligé depuis que le nombre de ses serviteurs est plus grand ? D'où vient qu'on trouve à peine l'esprit du Christianisme , aujourd'hui que presque tout le monde est chrétien ?

Ce fut dans ces temps fortunés , Chrétiens auditeurs , que le nombre des fidèles croissant tous les jours , les Apôtres se trouvèrent accablés d'occupations , et résolurent de se décharger de l'administration des biens temporels , et de confier à d'autres mains le soin de pourvoir aux nécessités des veuves , alors l'une des portions les plus considé-

rables et les plus saintes de l'Église. Voilà l'occasion où saint Étienne doit être regardé comme un exemple de la charité parfaite : premièrement, pour soulager les Apôtres, pour servir les fidèles ; il se charge de la pénible administration des biens communs de l'Église : secondement, il ne cesse de s'appliquer avec zèle, et au péril de sa vie, à détromper les Juifs, et à leur faire connaître le Sauveur : troisièmement, il persévère jusqu'à mourir pour son Maître, jusqu'à prier en mourant pour ses propres ennemis.

Quelqu'importante, quelque pénible que dût être l'administration des biens communs de l'Église, on ne manquait pas, surtout au temps où vivait saint Étienne, de sujets sages et vertueux, qui auraient pu s'acquitter dignement de cet emploi. Les septante-deux Disciples ne s'étaient pas encore séparés, et parmi ceux qui avaient suivi les Apôtres depuis l'ascension du Sauveur, combien s'en trouvait-il à qui l'âge et l'expérience donnaient un grand avantage sur les plus jeunes ? Cependant les suffrages se réunissent sur un jeune homme ; l'intendance de tout ce que possédaient les fidèles, la conduite de toutes les veuves chrétiennes fut donnée à un Lévite âgé d'environ trente-trois ans, le plus accompli qui fût pour lors dans Jérusalem, et après le Sauveur du monde, si nous en croyons saint Augustin, le plus beau des hommes qu'on ait vu sur la terre, le plus capable de frapper soit par les charmes de sa personne, soit par les graces du discours.

Oui, MM., lorsque saint Étienne fut élevé le premier à l'ordre de Diacre, il avait toutes les qualités qui semblaient devoir être autant d'obstacles à cette élection. *Stephano Martyri*, dit le Père que je viens de citer, *et pulchritudo erat corporis, et flos ætatis, et gratia sermocinantis* : Il était remarquable par sa beauté, par son éloquence, et il était jeune ; néanmoins il montrait tant de lumières, tant de discrétion, sa vertu était si établie et

si reconnue, qu'on n'hésite pas à le choisir, et ce choix se fait par un consentement universel, sur le témoignage et aux instances de toute l'Église : parmi cette multitude de fidèles dont il faut avoir l'approbation, personne ne le trouve trop jeune. La charge qu'on lui donne le va engager à traiter, à converser presque continuellement, non-seulement avec des femmes, mais avec des veuves : c'est-à-dire qu'en quelque sorte par leur état elles seraient sous sa puissance, et qu'elles dépendraient de lui pour tous les besoins de la vie : il n'est personne qui ne le juge capable de s'acquitter sans péril de cet emploi : on ne doute point que sa vertu ne le mette hors d'atteinte, ne le rende impénétrable aux traits de l'ennemi. La beauté, si propre par elle-même à causer bien des désordres sans qu'on y pense, la beauté lui servait de défense, ou plutôt la modestie, la retenue, qui la relevaient, cette beauté, firent penser qu'elle pouvait être exposée sans danger aux yeux de tant de personnes d'un sexe différent ; on ne crut pas qu'elle pût jamais donner d'autres pensées que des pensées chastes. Je ne sais, MM., quel est votre sentiment ; mais quand je n'aurais jamais rien su de ce Saint que ce que j'en viens de rapporter, je le regarderais comme un Saint du premier ordre. Il fallait que sa vie eût été bien pure, sa conduite bien irréprochable, afin que, malgré sa jeunesse, on portât et de sa prudence, et de son invincible pudeur, un jugement tout à la fois si unanime et si avantageux.

Mais tous ces traits ne vous peignent point encore sa charité, sur laquelle néanmoins je fonde cet éloge. Cette vertu, MM., déjà établie dans son cœur, commence à se produire par l'acceptation de l'emploi dont je viens de parler : emploi pénible, épineux, délicat. Combien de soins capables d'embarrasser les plus habiles ne traînait-il pas avec soi ? Il fallait songer à l'entretien d'un peuple entier, composé de plusieurs milliers.

d'hommes et de femmes de diverses nations, de tous états, de tous âges. Voilà le fardeau dont il se charge, et par le désir de servir ses frères, et par le zèle qu'il a pour la gloire de Jésus-Christ. Oui, MM., à ce zèle, comme au service de ses frères, saint Étienne a sacrifié son repos, et toutes les douceurs qu'il pouvait goûter dans une vie moins occupée.

Les premiers fidèles, comme je viens de le remarquer, portant l'argent de leurs biens aux pieds des Apôtres, les obligeaient par-là de régler eux-mêmes l'usage de cet argent pour les besoins communs. Cette distribution les détournait nécessairement du ministère de la parole : désormais, ne pouvant donner leurs soins à ces deux emplois sans s'exposer à s'acquitter faiblement de l'un ou de l'autre, ils font entendre aux Chrétiens qu'ils seront contraints d'abandonner la prédication de l'Évangile, si on ne les décharge de toute autre occupation. Voilà la raison pour laquelle ils demandent des Diacres ; car il n'est pas juste, disent-ils, que nous cessions de prêcher la parole de Dieu, pour prendre le soin des tables : *Non est æquum nos derelinquere verbum Dei, et ministrare mensis.* Saint Étienne pouvait-il donner une preuve plus solide de son amour envers Jésus-Christ, que de prendre sur soi ce pénible soin, afin que les Apôtres fussent libres pour publier la résurrection et la divinité de leur Maître ? Si saint Paul lapida notre Saint par les mains de tous les Juifs, parce qu'il garda les habits dont ces inhumains s'étaient dépouillés pour cette action, ne peut-on pas dire que saint Étienne prêcha Jésus-Christ par la bouche de tous les autres Disciples, puisqu'en les déchargeant de la dispensation des biens temporels, il les délivrait d'un embarras capable d'arrêter leur zèle ?

Ne croyez pas néanmoins que désormais sa charité se borne précisément à pourvoir les fidèles des choses nécessaires à la vie. Cette occupation seule

demandait un homme tout entier ; les Apôtres n'avaient pas cru que s'ils en demeuraient chargés, il leur dût rester du loisir pour quelque autre travail : mais l'amour ne se rassasie point de travaux et de fatigues, il donne des forces, il s'étend à tout, il se multiplie partout, il suffit à tout. Oui, MM., le saint Diacre, après s'être acquitté au gré de tout le monde des fonctions de sa charge, trouve encore des forces et du temps pour se livrer à un autre genre d'exercice : il défend les intérêts de son Dieu, il travaille au salut de ses frères, il s'insinue dans les assemblées, il se mêle parmi les Juifs, il ne cesse de les inviter à reconnaître leur libérateur, il ose défier les plus savans, et entrer seul en dispute avec tous les Docteurs qui se rendaient à Jérusalem de toutes les Synagogues du monde. Nous pouvons ajouter aux saints transports de ce zèle les miracles qu'il faisait pour autoriser sa doctrine : *Faciebat signa, et prodigia multa in populo*. Quel succès n'auraient pas eu ses paroles contre ces maîtres de la loi, s'ils n'avaient opposé au feu de sa charité un orgueil invincible ? Il les combat par tant de raisons, il les presse avec tant d'ardeur, il leur répond avec une si grande supériorité de lumières, qu'il leur ferme la bouche, qu'il les couvre de confusion, qu'il les force enfin de se retirer.

Ils ne peuvent résister, dit saint Luc, à la sagesse et à l'esprit qui parle par la bouche d'Étienne : *Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui toquebatur* : mais hélas ! ils ne résistent que trop à l'esprit qui leur parle au cœur, et qui les porte à la pénitence. Que faut-il donc encore pour les convertir ? Ils sont convaincus, réduits au silence, contraints de montrer leur faiblesse par leur retraite ; ils sont enfin détrompés : mais comment obliger des orgueilleux à faire l'aveu de leur erreur, à s'avouer vaincus par les lumières de ceux qui leur font connaître la vérité ? S'ils n'ont rien à opposer à la force de l'éloquence, à la pro-

fondeur de la science ; loin de se rendre à la vérité connue , dans quel excès vont-ils donner ? Ils forment le barbare dessein d'éteindre le flambeau qui les éclaire , d'attenter aux jours d'Étienne. Rien ne peut autoriser cette cruelle résolution , mais la calomnie la peut servir : ils subornent des accusateurs , des témoins , ils soulèvent le peuple , ils jettent la prévention dans l'esprit des anciens , et leur inspirent tout leur venin. Au premier bruit des terribles blasphèmes qu'on impute au saint Lévitte , de toutes parts on court sur lui , on le saisit , on l'entraîne devant les Juges pour entendre l'arrêt de sa condamnation. Sa charité n'avait point encore paru si héroïque qu'alors. Il entre , MM. , il entre dans le conseil , suivi d'une populace mutinée , et de tout ce qu'il y avait de savans parmi les Juifs. La violence qu'on lui fait lui fournit l'occasion d'exercer son zèle ; il oublie le péril qui le menace , et au lieu de songer à sa justification , il ne pense à profiter de l'attention qu'on lui donne , que pour prêcher Jésus-Christ crucifié. Nous avons dans les Actes des Apôtres le discours qu'il prononça dans cette conjoncture. Loin de ménager ses farouches auditeurs pour les adoucir , il leur raconte l'histoire de leur perfidie , et de l'ingratitude de leur nation ; il rappelle à leur souvenir les promesses qui avaient été faites à leurs ancêtres , les faveurs qui leur avaient été accordées par le Seigneur , et les cruautés qu'ils avaient exercées contre ses plus fidèles serviteurs. Commence-t-il enfin à parler de Jésus-Christ ? il élève la voix , et s'adressant à cette nombreuse assemblée : *Durâ cervice , et incircumcisis cordibus et auribus , Spiritui Sancto resistitis ?* Ames dures , ames païennes et indociles , jusqu'à quand résisterez-vous au Saint-Esprit ? *Sicut patres vestri , ita et vos :* Vous êtes aussi pervers que vos pères. Ceux-ci ont persécuté tous les Prophètes , ils ont souillé leurs mains du sang de ces hommes divins qui leur annonçaient le Messie ; mais il était ré-

servé à votre cruauté de tremper les vôtres dans le sang du Messie même, et de crucifier un Dieu : *Occiderunt eos qui prænuntiabant de adventu justî, cujus vos nunc proditores et homicidæ fuistis.* Néanmoins c'est en vain que vous avez espéré, en le faisant mourir, de vous garantir des supplices dont il vous menace; il est ressuscité malgré toutes vos précautions, il est vivant, il règne, et il régnera durant tous les siècles.

Levant ensuite les yeux au Ciel : Je le vois, dit-il, cet homme Dieu, je le vois à la droite de son Père, revêtu de sa gloire et de sa toute-puissance : *Ecce video Cælos apertos, et Filium stantem a dextris virtutis Dei.* Quels mouvemens étranges ne dut pas exciter ce discours dans l'esprit de tous ceux qui l'entendirent ! Chaque parole leur perçait le cœur. L'Historien sacré rapporte que tandis qu'il les prononçait, le dépit, la fureur se peignaient sur le visage des Juifs ; et que leur rage éclatait contre le Saint par des frémissemens, par des grincemens de dents : c'étaient comme autant de bêtes féroces qu'Étienne essayait de dompter en les irritant, en les harcelant ; c'étaient comme autant d'esclaves mutinés qu'il châtiât avec le fléau de son éloquence, et qu'il tenait enchaînés par le respect que leur imprimaient sa présence et son courage.

Voilà, MM., quelle est sa force et son intrépidité. Il est aisé de remarquer dans cette action la grandeur de son amour envers le Sauveur du monde, mais peut-être n'est-il pas si facile d'y découvrir sa charité pour ses frères. A en juger par les paroles dures et outrageantes dont il se sert, qui ne croirait, dit saint Augustin, qu'il est animé par la colère, et que la haine parle par sa bouche ? *Quis non crederet iratum, quis non odiorum facibus inflammatum, quando clamabat, Durâ cervicè ?* Mais cette colère était un effet du zèle ardent qu'il avait pour leur salut. Les plaintes, les reproches, les injures mêmes, et les autres em-

portemens de cette espèce sont communs à la haine et à l'amour, avec cette différence, que la haine ne les emploie que lorsqu'elle est faible et passagère, et que l'amour ne s'en sert que lorsqu'il est violent. Oui, dit ce Père, le fiel que son cœur répandait avec tant de véhémence, coulait d'une source inépuisable de douceur ; il s'échauffait beaucoup, parce qu'il aimait beaucoup ; il en vint contre eux jusqu'à la cruauté, parce qu'il voulait mettre tout en usage pour les guérir : *Ferox cor, lene cor clamabat, et amabat, scæviebat, et salvos fieri volebat.*

Ce n'est pas là encore cependant cette charité parfaite que nous cherchons. Il faut mourir, Chrétiens auditeurs, pour donner à l'amour ses derniers traits de perfection. C'est ce que va faire saint Étienne avec une constance inouïe. Représentez-vous cette multitude transportée de rage, et ne pouvant plus long-temps soutenir les reproches de ce grand Saint : elle l'interrompt soudainement par d'horribles cris, et avec furie elle fond sur lui, comme pour le mettre en pièces : on le traîne avec violence hors la ville, on s'arme de pierres ; pour les lancer avec plus de force, on s'avance sans habits, on se précipite : on le lapide. Quel acharnement à porter les premiers coups, et quel nombre de coups ! On en peut juger et par la fureur et par la multitude des bourreaux. Mais le croirez-vous ? aucun de ces coups violens, de ces coups multipliés, ne le porte par terre ; il demeure inébranlable ; meurtri, brisé, couvert de sang, il paraît presque sans vie, il semble expirer, et il n'est pas encore renversé ; il se soutient, pour faire voir par cette fermeté que son amour est encore plus fort que la haine de ses ennemis, qu'il est plus fort, cet amour, que la mort même.

En effet, ce que la mort ne peut faire, l'amour l'entreprend et l'exécute. Oui, MM., l'amour seul l'oblige enfin de plier et de fléchir les genoux pour prier, pour obtenir par cette posture plus humble

la grâce de ses barbares persécuteurs : *Positis autem genibus , clamabat voce magnâ , dicens : Domine , ne statuas illis hoc peccatum* : Abattu par la force seule de sa charité, il s'écrie avec autant de véhémence que d'humilité : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, oubliez l'injustice qu'ils commettent, ne les en punissez pas; daignez au contraire leur tendre la main sur le bord du précipice qu'ils se creusent, daignez dissiper les ténèbres qui les offusquent, ne permettez pas qu'ils périssent : *Domine , ne statuas illis hoc peccatum*. Quel changement, s'écrie un saint Père ! est-ce là ce jeune homme intrépide, qui vient de traiter et ses accusateurs et ses Juges avec cette noble fierté, cet homme qui a osé braver et le Sénat et la Synagogue, qui s'est déchaîné contre les pères et contre les enfans avec tant de chaleur, pour ne pas dire avec tant d'aigreur et d'amertume ? D'où vient qu'il paraît si différent de lui-même, qu'il supplie, qu'il demande grâce pour ceux qu'il a repris avec tant de sévérité ? *Ubi est tuum illud durâ cervice ? Hoc est totum quod clamabas , hoc est totum quod sæviebas ?* Que sont devenus ces termes si forts, si énergiques, dont vous vous serviez pour confondre vos adversaires ? Quoi ! tant d'éclats, ces transports de colère se réduisent enfin à solliciter la grâce de ces ennemis furieux ? En voici la raison, mes frères ; c'est que pour lors il considérait les Juifs comme les ennemis de Jésus-Christ, et que maintenant il ne voit en eux que ses propres ennemis : dans le Conseil il s'agissait de la gloire de son Maître, et ici l'on n'attaque que sa propre vie.

Je souhaiterais, MM., que, pour comprendre ce qu'il y a de grand dans cette action, vous rappelassiez pour un moment à votre esprit ce qui se passe dans votre cœur lorsqu'on vous offense. Prier de sang-froid pour une personne qui ne nous aime pas, pour un homme qui nous méprise, qui nous traverse dans nos desseins, et qui nous envie notre

bonheur, se ressouvenir devant le Seigneur de cet ennemi, et pour lui obtenir quelque grace signalée, faire auprès de ce Dieu, la bonté même, les plus vives instances; mon Dieu! qu'une charité pareille est généreuse, qu'elle renferme de magnanimité, d'héroïsme, de Christianisme! Mais s'humilier devant le Seigneur pour un ennemi qui vous frappe, qui vous accable, qui vous arrache la vie; et le faire dans le moment que vous en recevez un traitement si inhumain, dans ce temps où toute la nature a coutume de se troubler, où toutes les passions se soulèvent, où la raison n'est plus écoutée, où les lois mêmes se taisent, et semblent nous pardonner les plus grands excès; pensez-vous que la charité puisse porter plus loin l'héroïsme? Saint Étienne aperçoit mille bras tournés contre lui, il voit les pierres qu'ils lui lancent, il lit dans les yeux et sur le visage des Juifs la haine et la rage de leur cœur, il la sent encore mieux dans les coups qu'ils lui portent, et qui l'atteignent de toutes parts sans relâche, sans intervalle. Quand je n'ajouterais rien, sinon qu'il est calme au milieu de cette tempête, qu'il expire dans ce supplice avec la même tranquillité que les autres hommes ont coutume de s'endormir, *obdormivit in Domino*; qu'il s'endort en effet, et qu'il ne s'élève en son ame aucun désir de vengeance, aucun ressentiment, aucun trouble; qui pourrait ne pas admirer son invincible constance? Mais je dis plus, Chrétiens auditeurs, je dis que dans ce même temps son cœur est rempli d'un amour ardent et sincère, qu'il s'attendrit sur l'aveuglement de ceux qui le font mourir, qu'il prévoit avec douleur les malheurs qui les menacent, enfin qu'il se prosterne, qu'il s'humilie, qu'il élève sa voix avec une nouvelle force vers le Père des miséricordes, qu'il conjure de leur pardonner. Et si vous étiez capables de soupçonner que ce n'est là qu'une feinte, ou qu'une prière froide, je vous dirais, sans parler des autres que nous ignorons, je vous

dirais que saint Paul, le plus zélé de ses persécuteurs, le plus grand, l'incomparable saint Paul a été le fruit de cette prière. *Si sanctus Stephanus non orâsset*, dit saint Augustin, *Ecclesia Paulum non haberet* : Jamais il n'y aurait eu de saint Paul dans l'Église, si saint Étienne n'eût prié.

Voilà, ce me semble, un exemple parfait de l'amour divin. Se consacrer à un emploi pénible pour en décharger les Apôtres de Jésus-Christ, et pour servir les fidèles ; s'appliquer avec zèle, et au péril même de sa vie, à faire connaître le Sauveur, et à détromper sa nation ; enfin mourir pour son maître, et en mourant prier pour ses propres ennemis ; n'est-il pas vrai, MM., qu'on ne peut porter plus loin les devoirs de la charité chrétienne ? Est-il nécessaire de montrer que c'est le premier exemple que le Christianisme ait donné de cette sublime vertu ? Il ne me sera pas difficile de vous le faire comprendre dans la seconde partie de ce discours, que je terminerai en deux mots.

SECOND POINT.

LA charité chrétienne, à ne considérer positivement que ce qu'elle a ajouté à l'ancienne loi, a deux parties essentielles, l'amour du Sauveur, et l'amour des ennemis. Nous avons fait voir que saint Étienne a porté l'un et l'autre à la plus haute perfection : il nous reste à examiner s'il a été le premier qui se soit rendu parfait dans l'un et dans l'autre, c'est-à-dire, s'il a été le premier qui ait aimé son Dieu jusqu'à mourir pour sa gloire, le premier qui ait aimé ses ennemis jusqu'à demander grace pour eux.

Sur la première proposition il ne peut y avoir de difficulté. Le martyre met le comble à la charité parfaite, et l'Église reconnaît saint Étienne pour le premier de tous ses Martyrs. Mais je ne sais si nous avons jamais bien conçu combien cette qualité lui est glorieuse. Il est facile de mépriser la mort après que dix ou douze millions de Chrétiens

l'ont surmontée, et que par là ils nous ont instruits à braver la cruauté des Tyrans. Non, MM., je ne m'étonne pas qu'on craigne peu les supplices, après qu'on a vu des vieillards, des femmes, de jeunes enfans souffrir avec constance, et triompher même au milieu des feux : à la vue du courage des Agnès et des Catherines, quelle honte de reculer ! En un mot, l'expérience des autres apprend que les plus cruels tourmens ne sont pas insupportables ; et jusqu'à quel point cette expérience n'a-t-elle pas enhardi des millions de Chrétiens ? jusqu'à se faire un jeu des horreurs de la mort. On admire l'intrépidité de ce mortel qui osa le premier s'embarquer sur l'Océan ; il fallait, dit-on, qu'il eût un cœur de bronze ou d'airain : mais quelle pusillanimité serait-ce aujourd'hui de n'oser monter sur un navire ? Les voies n'étaient pas ainsi applanies à l'égard de saint Étienne, il n'avait point d'exemple qui l'encourageât à donner sa vie pour Jésus-Christ ; aucun Apôtre, aucun Disciple n'avait encore résisté jusqu'au sang ; on n'avait point encore vu ces prodiges dont Dieu a donné si souvent depuis les admirables spectacles, soit pour soutenir la foi de ceux qui souffraient pour son amour, soit pour adoucir la rigueur de leurs supplices, soit pour les y rendre entièrement insensibles. Les temples magnifiques qu'on a érigés dans la suite à l'honneur de tant de Martyrs, les riches autels qu'on a consacrés à leur mémoire, la vénération où leurs cendres ont été dans tout l'univers ; tout cela, MM., a donné à la mort, si je puis parler ainsi, une face toute différente, et sous ces nouveaux traits elle s'est montrée avec moins d'horreurs que dans le temps où saint Étienne l'affronta.

Il est vrai que Jésus-Christ avait été crucifié : mais s'exposer à être lapidé pour un homme crucifié, et rendu en quelque sorte infame par ce supplice, n'était-ce pas un surcroît de difficulté ? n'y eût-il pas eu moins de peine à mourir pour lui

lorsqu'il était encore vivant, et que par son éloquence, et la réputation de sa vertu, il attirait après soi toute la Judée? Jésus-Christ était mort, il est vrai; mais le genre de sa mort, loin de porter quelqu'un à défendre sa divinité, avait scandalisé toute la terre, elle avait fait oublier ses plus grands miracles; elle avait dissipé, elle avait ébranlé, disons-le sans dissimuler, elle avait abattu le courage de tous ses Disciples. Il fallait une grande foi pour se résoudre à mourir en faveur d'un Dieu mort, personne n'ayant encore osé le faire, et les plus zélés d'entre ses amis ayant refusé dans l'occasion de lui donner cette preuve de leur croyance:

A l'égard du pardon des injures, de la prière pour ses propres ennemis, je sais que ces divines leçons nous avaient été données par Jésus mourant, et je dis seulement que notre saint Diacre a été le premier qui les ait mises en pratique. S'il a été prévenu, ce ne pouvait être que par un Dieu; et il a fait voir qu'il n'était pas impossible de le suivre: car, MM., l'exemple était bien au-dessus de l'homme, si saint Étienne ne nous eût pas appris qu'il n'était pas imitable. L'aversion extrême que nous avons tous naturellement pour nos ennemis nous aurait fait considérer cette action du Sauveur comme une action purement divine, on l'aurait mise au rang de ses plus grands miracles. N'est-ce pas en effet cette action qui persuada les plus obstinés d'entre les Juifs de la divinité du Sauveur? Ce peuple opiniâtre, que la guérison de tant de malades; que la résurrection même des morts n'avait pu toucher, se rendit à cette preuve; il crut qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût pardonner si généreusement à de si cruels persécuteurs: *Verè Filius Dei erat iste*. Cet exemple était donc bien plus capable de donner de l'admiration, que de porter les hommes à l'imiter. Une vertu qui n'avait jamais été pratiquée que par un Dieu, était à notre égard comme si elle n'avait jamais été ré-

duite en pratique ; et dans ce sens , on peut dire que saint Étienne nous en a donné le premier exemple , puisque , si je puis parler de la sorte , il a humanisé dans sa personne et rapproché de l'homme une vertu dont nous n'avions vu de modèle que dans le Verbe incarné.

Quelle gloire pour vous , grand Saint , illustre Martyr de Jésus-Christ , de nous avoir tracé dans votre vie et dans votre mort le premier et le plus parfait modèle de la plus sublime des vertus chrétiennes ! quelle gloire d'être allé si loin sans guide , et par des routes si difficiles ! Mais quelle honte pour nous , si nous hésitons d'entrer dans ces mêmes voies depuis qu'elles ont été si battues , et qu'elles sont encore si fréquentées ! Je ne parle pas du martyre , parce que , tandis que nous aurons des Princes tels que la Providence nous en a donnés , des Princes aussi justes , aussi pacifiques , aussi ennemis du sang et de la cruauté , quelle apparence que nous ayons des occasions de mourir pour notre foi ? Mais quel prétexte pouvons-nous désormais alléguer contre l'amour des ennemis , après que tant de personnes de toutes les conditions nous ont fait voir ce que nous pouvons faire dans les circonstances les plus difficiles avec le secours de la grace ? Combien de généreux Confesseurs ont chéri , ont embrassé les bourreaux qui les déchiraient ! combien de mères vertueuses ont protégé les meurtriers de leurs enfans ! combien de généreux Chrétiens , de vrais braves ont été les premiers à prévenir , à se jeter aux genoux des hommes qui les avaient le plus cruellement outragés ! combien d'innocentes victimes de la calomnie ont chargé de bénédictions les bouches qui les avaient noircies ! combien d'infortunés réduits à la plus extrême indigence sollicitent tous les jours auprès du Seigneur des graces spirituelles pour les injustes ravisseurs de leurs biens temporels ! Oui , mon Dieu , vous le savez , il y a encore aujourd'hui de ces grandes ames , et vous ne permet-

trez pas que votre Église soit jamais dépourvue de ces exemples magnanimes. *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen* : C'est pourquoy, mes frères, à la vue de ces saints modèles qui nous environnent de toutes parts, et qui, comme autant de témoins, nous reprocheront un jour notre dureté, courons par la voie de la patience dans la carrière qu'ils nous ont ouverte. Imitons leur facilité à pardonner, oublions les torts qu'on nous fait, n'opposons à la haine de nos ennemis qu'un amour sincère, que des prières ferventes ; souvenons-nous que de tous les moyens d'assurer notre salut, il n'en est point de plus infailible que cette indulgence charitable. Dès que vous avez un ennemi, vous êtes l'arbitre de votre fortune, et le maître absolu du cœur de Dieu. Le péché vous avait attiré toute la haine du Seigneur, et comme votre dépendance à son égard est la plus entière, vous aviez sujet de vous attendre à la plus terrible vengeance ; mais avez-vous reçu quelque injure ? vous persécute-t-on injustement ? bénissez mille et mille fois le Seigneur, l'outrage qu'on vous fait est entre vos mains comme un étage qui vous répond de la manière dont Dieu en agira avec vous : non-seulement vous pouvez vous soustraire aux coups de la justice divine ; comme par échange, vous pouvez encore, selon que vous en userez avec ceux qui vous offensent, régler en quelque sorte à votre égard la mesure de ses miséricordes.

Comment désirez-vous que le Seigneur vous traite désormais ? Voulez-vous qu'il oublie tous vos désordres ? voulez-vous qu'au lieu de punir votre ingratitude, il vous comble de nouveaux bienfaits ? trouvez-vous que c'est trop peu qu'il vous pardonne ? souhaitez-vous de plus qu'il change en amour toute la haine qu'il avait conçue ? Cet avantage inestimable est entre vos mains ; prenez ces mêmes sentimens pour la personne qui vous a

déplu, qui vous a irrité : c'est un article de foi, que Dieu fera pour vous ce que vous aurez fait pour elle : *Quâ mensurâ mensi fueritis , remetietur vobis*. Depuis cet affront, depuis cette calomnie, depuis cette violence qu'on vous a faite, Dieu vous a établi le juge de vos propres déréglemens, dit saint Jean Chrysostôme : *Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum*. Oui, mes frères, c'est à vous à dresser la minute de votre arrêt, le Seigneur s'est obligé à la suivre de point en point; faites-lui voir dans la personne de votre ennemi la manière dont vous voulez qu'il agisse avec vous. *Si pauca dimittis , pauca dimittuntur ; si plura , plura ; si ex corde dimittis et sincerè , eodem pacto tibi Deus dimittit ; præter veniam datam , etiam cum pro amico habeas , eodem modo erga te Deus afficietur* : Si vous pardonnez peu, on vous fera une remise proportionnée ; si vous pardonnez avec moins de réserve, vous recevrez un pardon plus étendu ; si votre réconciliation est véritable, si elle part du cœur, Dieu oubliera toutes vos infidélités, toutes vos perfidies ; enfin, si de l'oubli des injures, votre cœur va jusqu'à un amour sincère pour ceux qui ont voulu vous nuire, attendez-vous à l'amour le plus sincère du côté de Dieu, et ne doutez point que vous n'ayez gagné ses bonnes grâces : *Eodem modo erga te Deus afficietur*.

D'où vient donc que je m'afflige si fort quand on m'offense ? que veulent dire ces tristesses, ces inquiétudes, ces émotions, ces emportemens, ce désespoir où me jette la moindre parole, le tort le plus léger que je reçois de mon prochain ? D'où vient que, dans le trouble qui m'agite, rien n'est capable de me consoler qu'une vengeance prompt et cruelle ? d'où vient que je ne puis souffrir qu'on me parle de pardonner ? d'où vient que je regarde comme ennemi quiconque refuse de flatter ou même de servir ma passion ? *Quare contristatus incedo , dum affligit me inimicus ?* Si j'avais pour moi-même un vrai amour, un vrai zèle pour mon

salut ; si je redoutais la colère de mon Dieu autant qu'elle est redoutable, quelle serait ma joie, quand on m'offense, de voir que je n'ai plus à craindre que mon propre ressentiment ! quelle serait ma joie de voir que si j'en puis être le maître, je vais régler à mon gré ma destinée !

Hélas ! Seigneur, jamais nous n'y avons fait d'assez sérieuses réflexions. Mais puisqu'il est vrai, puisque c'est une vérité dont on ne peut douter sans renoncer à la foi du Christianisme, que vous serez tel envers nous que nous serons nous-mêmes envers ceux qui nous haïssent ; puisque je suis certain que votre cœur doit à cet égard suivre tous les mouvemens du mien ; Seigneur, vous le voyez, ce cœur, vous en découvrez jusqu'aux plus sombres replis, vous m'êtes témoin qu'il n'y reste ni fiel ni aigreur contre personne. Pour obtenir le pardon de tant de crimes dont je suis coupable, pour l'obtenir sûrement, pour l'obtenir infailliblement, s'il ne faut que pardonner à mon ennemi, je lui pardonne, mon Dieu, mais de bonne foi, mais sans feinte, sans réserve. Vous me promettez de plus de m'aimer autant que je l'aimerai : quoi ! mon divin Maître, tout misérable que je suis, tout indigne que je suis de votre amour ? Ah, Seigneur, que ne puis-je donc l'aimer, cet ennemi, mille fois plus que moi-même ! Oui, je l'aime, cet homme qui ne m'aime pas, cet homme qui me hait mortellement ; peu s'en faut que je ne chérisse son aversion, qui me donne lieu de mériter votre amour. Quelle preuve vous plait-il que je vous donne de ma tendresse pour lui ? est-ce que je lui veuille du bien ? je lui souhaite tous les biens que je me souhaite à moi-même : que je prie pour lui à votre exemple ? daignez, Seigneur, daignez oublier le péché qu'il a commis contre vous en m'offensant, oubliez même tous les autres péchés dont il pourrait être coupable, faites-lui mille et mille biens pour tous les maux qu'il m'a voulu faire ; je vous en conjure, ô mon Dieu, par les

entrailles de votre miséricorde infinie, par le sang que vous avez versé pour lui sur la croix, par l'exemple que vous m'avez donné vous-même de ce genre de pardon, par la prière que vous fîtes en mourant pour les auteurs de votre mort : *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* Divines paroles, que j'ai bien raison d'appliquer à ceux qui me persécutent : Ils ne savent ce qu'ils font ; ils croient me nuire, et ils se rendent les instrumens de mon bonheur éternel. Seigneur, faites, s'il est possible, qu'en voulant me blesser, ils ne se nuisent pas à eux-mêmes, qu'ils ne vous offensent pas, que les outrages qu'ils me feront deviennent pour eux aussi-bien que pour moi un moyen de mériter votre amour, de mériter vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.



S E R M O N

POUR LE JOUR

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.

Vous marcherez devant le Seigneur, pour lui préparer
ses voies. (*Luc. 1.*)

Saint Jean-Baptiste a été le plus innocent des hommes,
et le plus austère des pénitens ; il a été le père des
Anachorètes, et le premier des Apôtres.

JAMAIS, MM. , il n'y a eu de Saint à qui le Ciel
et la terre aient donné tant d'éloges , et des éloges
si complets , qu'à saint Jean-Baptiste. Le Pro-
phète Isaïe l'avait appelé l'Ange du Seigneur : *Ecco
ego mitto Angelum meum , qui parabit viam tuam
ante te.* En annonçant sa naissance , Gabriel assura
qu'il serait grand, non-seulement dans l'estime des
hommes , juges peu équitables du mérite , mais
dans l'estime de Dieu , juge infailible et source
unique de la véritable grandeur : *Erit magnus co-
ram Domino.* Quelque jours après sa naissance ,
son père , éclairé par le Saint-Esprit , prédit qu'il
serait le Prophète du Très-haut , et le maître de
son peuple dans la science du salut. Les Juifs char-
més de la sainteté de sa vie , ne doutèrent point
qu'il ne fût le Rédempteur qui leur avait été pro-
mis , et ce sentiment presque universel fut autorisé
par les Prêtres et par les Docteurs de la loi. Il dé-
clara lui-même qu'il était la voix de celui qui crie ,
c'est-à-dire le héraut du Tout-puissant. Jésus-

Christ, la vérité éternelle, le mit au-dessus de tous les Prophètes, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de personnes distinguées par leur science et par leur vertu : *Prophetam, et plus quàm Prophetam*. Bien plus, il dit qu'il n'était jamais né d'homme d'aucune femme, qui eût plus de mérite et de véritable grandeur : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ*. Enfin, les saints Pères ont remarqué que saint Jean avait réuni en sa personne toute la sainteté des deux lois, dont il a été en quelque sorte le nœud ; ils disent qu'il a eu la foi des Patriarches, les lumières des Prophètes, la pureté des Vierges, l'austérité des Solitaires, le zèle des Apôtres, et la constance des Martyrs. Après tous ces traits, Chrétiens auditeurs, que puis-je ajouter qui réponde à l'idée que vous devez vous être formée de ce grand Saint ? Mais quelle sera votre surprise, si j'abandonne ces titres glorieux, pour m'attacher à sa qualité la plus simple et la plus commune, à sa qualité de Précurseur de Jésus-Christ ? Tel est en effet mon dessein, qu'ont fait naître ces paroles du cantique de Zacharie : *Præibis ante faciem Domini* : Mon fils, vous serez le Précurseur du Messie, c'est-à-dire, vous marcherez avant lui par les mêmes voies qu'il doit tenir : *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus*. Vous verrez néanmoins, MM., que cette idée que j'ai choisie ne déroge en rien à la gloire de saint Jean-Baptiste, que même elle renferme tous les éloges que j'ai déjà rapportés ; que non-seulement elle distingue ce grand Saint de tous les autres Saints, mais qu'elle l'élève encore au-dessus de tous, et qu'il était difficile de rien dire en si peu de paroles qui lui fût plus glorieux. Vierge Sainte, vous avez eu trop de part à sa sanctification pour n'en pas prendre à l'éloge que je vais faire de sa sainteté ; je n'y saurais réussir sans votre secours, je vous le demande par cette même prière à laquelle vous avez tout accordé : *Ave, Maria*.

Personne ne doute que le Fils de Dieu ne soit venu sur la terre pour nous ouvrir par ses exemples, non-seulement le chemin du salut, mais encore les routes qui conduisent à la sainteté. Et parce que sa sagesse avait destiné plusieurs voies, soit pour arriver au Ciel, soit pour parvenir à la vertu la plus parfaite, il a voulu lui-même nous frayer toutes ces voies extrêmement différentes, et même en quelque manière opposées entre elles. N'est-ce pas là une raison pour nous de penser que saint Jean, envoyé pour être son Précurseur, a dû, afin de s'acquitter dignement de ce ministère, marcher le premier par ces mêmes voies, et montrer pour ainsi dire à Jésus-Christ toutes les routes que Jésus-Christ devait enseigner aux autres hommes ? Voilà, Chrétiens auditeurs, quelle a été la fonction qu'il a remplie, voilà quelle a été la source de sa gloire. Toutes les voies du salut se peuvent réduire à deux, à l'innocence, et à la pénitence. L'une et l'autre a été consacrée par les pas du Sauveur, puisqu'il est venu et qu'il a vécu sur la terre exempt de péché, incapable même de péché, et qu'il y a néanmoins porté la peine de tous les péchés. Je vous ferai voir que la vie de saint Jean a été à proportion une vie innocente, une vie pénitente : et ce sera la première partie de ce discours. Toutes les voies de la sainteté se rapportent également à deux, à la contemplation, à l'action. Jésus-Christ a suivi ces deux voies, puisque sa vie a été toute partagée entre la prédication et la retraite. Je vous montrerai que la vie de saint Jean a aussi été partagée entre la retraite et la prédication : et ce sera la seconde partie de son éloge. *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus* : Vous marcherez devant le Seigneur, vous commencerez à découvrir et à reconnaître les divers chemins qu'il doit suivre. **A** un mépris extrême pour toutes les choses, même permises, vous joindrez l'éloignement le plus parfait de tout ce qui est défendu par la loi de Dieu :

en second lieu, à un zèle le plus ardent, le plus vif, vous saurez allier le repos de la vie solitaire : en un mot, vous serez entre tous les hommes le plus innocent, le plus pur, et néanmoins le plus austère des pénitens; vous serez le père des Anachorètes, et en même temps le premier de tous les Apôtres. Voilà le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

LA naissance de saint Jean-Baptiste ayant été annoncée à Zacharie par le même Ange qui annonça peu de temps après, à la Sainte Vierge la naissance de Jésus-Christ, Élizabeth conçut cet admirable Précurseur dans un âge où elle ne pouvait plus espérer de devenir mère, quand d'ailleurs la nature n'eût pas mis à cette conception des obstacles invincibles. Saint Augustin dit que Dieu ne se contenta pas de le faire naître d'une femme stérile, qu'il voulut encore lui choisir des parens dans un âge avancé, caduc même, afin qu'il parût que c'était un enfant de la foi, et même de la chasteté. Souffrez, Chrétiens auditeurs, que je commence ici à m'écrier comme les Juifs qui assistèrent à la circoncision de notre Saint : *Quis putas puer iste erit ?* Quelle pensez-vous que sera l'innocence et la pureté des mœurs dans cet enfant, puisqu'il a fallu tant d'années pour purifier le sein où il devait être formé, puisque le Seigneur a voulu qu'il entrât dans la vie par une voie non-seulement miraculeuse, mais encore exempte des moindres souillures de l'incontinence ?

Ce n'est pas là cependant le présage le plus assuré que nous ayions de la pureté de sa vie. Dieu, qui avait si long-temps différé sa conception, prévint le temps de sa naissance pour lui communiquer sa grace. Il ne la perdit jamais, cette grace prématurée, il ne l'altéra pas, elle ne put même être attaquée : voilà les vraies preuves de son innocence. Vous savez que Marie étant allé voir Élizabeth durant sa grossesse, cette sainte femme,

aux premières paroles de cette parente, sentit son fruit tressaillir de joie dans ses entrailles. Tous les Pères soutiennent que saint Jean fut sanctifié dans ce moment, et que ce fut alors que s'accomplit l'oracle rendu par Gabriel à Zacharie : Cet enfant sera rempli du Saint-Esprit avant même de voir le jour : *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ* Pensez-vous, MM., que Dieu aurait ainsi changé l'ordre de ses décrets, qu'il se serait si fort hâté de purifier cette âme, s'il avait prévu qu'elle dût jamais être souillée par la moindre tache ? Peut-on désirer une marque plus certaine du soin qu'il prendra de la préserver de tout péché, que cet empressement à la délivrer du péché originel ? Mais si cette infusion de la grace avant le terme ordinaire est un augure de la future sainteté de saint Jean, l'abondance de cette grace, dont il reçut en même-temps la plénitude, n'en est-elle pas une preuve infailible ? *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ* : c'est-à-dire : Il sera confirmé en grace avant de naître, il entrera dans la vie déjà tout rempli, tout pénétré de l'esprit de Dieu, et par conséquent impénétrable aux traits du Démon.

De là cette persuasion où l'on est que saint Jean a porté au tombeau l'innocence qu'il avait apportée du sein d'Élisabeth. Quand nous n'aurions pas d'autre raison de le croire, le peu de commerce qu'il a eu avec les hommes suffirait pour nous en convaincre. Où cet Ange du Seigneur, comme l'appelle l'Écriture, aurait-il pu se corrompre, et perdre la pureté de son cœur, lui qui dès la plus tendre enfance avait vécu dans un désert, avait renoncé au monde avant d'avoir pu être infecté de son souffle, avant même d'avoir pu le connaître, ou le craindre ? Je sais que nous n'avons tous que trop de pente au péché ; qu'au défaut des ennemis étrangers, notre propre concupiscence nous tente et nous entraîne dans le désordre. Cependant l'expérience nous fait voir que ce tentateur domestique

serait bien faible, sans les secours qu'il reçoit de dehors. Ce sont les mauvais discours, les mauvais livres, les mauvais exemples, qui ont ravi l'innocence à tous ceux qui se plaignent de l'avoir perdue. Nous vivrions tous comme des Anges, si nous ne vivions que parmi des Saints, ou parmi des bêtes sauvages. Ames pures, qui avez conservé jusqu'ici la précieuse grace de votre baptême, le plus sûr moyen de la conserver jusqu'au bout, c'est la fuite. Fuyez le commerce des hommes, allez cacher votre trésor dans quelque lieu qui soit impénétrable à leurs yeux, et, s'il se peut, inaccessible à leurs désirs. Ne fréquentez que les plus vertueux, craignez même de les trop fréquenter.

Mais ce n'est pas assez de dire que saint Jean n'a jamais perdu la grace de Dieu, de savans Docteurs prétendent qu'il ne l'a jamais altérée par aucun péché véniel. Pour moi, MM., quand je réfléchis sur les prodiges arrivés à sa naissance, quand je pense qu'elle est annoncée par un Ange, que Zacharie, qui la révoque en doute, perd l'usage de la parole en punition de son incrédulité, que cet enfant de bénédiction est conçu par une femme doublement stérile, qu'il prophétise avant de naître, qu'en naissant il communique ce don à sa mère, qu'il délie la langue de son père, et qu'il la délie pour prononcer autant d'oracles que de paroles; quand à tous ces événemens je joins l'admiration et la joie dont est saisie toute la Judée au moment qu'il vient au monde; de plus, quand je considère le long et magnifique éloge qu'en fait Gabriel au nom du Seigneur, quand j'entends le Seigneur lui-même qui le préfère à tous les Saints de l'ancien Testament, et qui dans toutes les occasions s'explique sur son compte en termes si énergiques, qu'ils paraîtraient pleins d'exagération, de quelqu'autre bouche qu'ils sortissent; quand je me représente toutes ces merveilles, je me fais nécessairement de sa sainteté une idée qui en exclut jusqu'aux taches les plus légères.

Il fallait bien , mes frères , que lui-même il sentit que son innocence le mettait hors de toute atteinte , pour oser entreprendre de réformer toute la Judée , comme il l'entreprit sur les dernières années de sa vie , et surtout pour attaquer personnellement les Pharisiens , c'est-à-dire , les réformés et les réformateurs de ce temps-là : il leur reproche en face , et de la manière la plus forte , les secrets déréglemens de leur ame. Ce que j'admire le plus dans cette action hardie , et ce qui me paraît être une preuve encore plus plausible de la pureté de ses mœurs , c'est que ces hypocrites piqués au vif par ses repréhensions amères , et jaloux de sa gloire , n'eurent rien à opposer à ses reproches. Au contraire , plus ils examinent ses discours et ses actions , plus ils l'étudient avec tout le soin qu'inspirent l'envie et la haine , plus ils reconnaissent qu'il est irréprochable , plus ils se sentent entraînés dans le sentiment du peuple qui le prenait pour le Messie : pour s'en éclaircir , ils vont à lui , tout disposés à l'en croire sur son témoignage , et à l'honorer comme le Fils du Très-haut. Il est certain que ces Docteurs , qui avaient une connaissance très-parfaite de l'Écriture , n'auraient jamais formé un jugement si avantageux de ce grand Saint , s'ils avaient découvert dans sa personne le moindre faible , et s'ils ne s'étaient convaincus qu'ils ne voyaient rien d'humain dans ses sentimens et dans sa conduite.

C'est sans doute sur ces fondemens que quelques-uns ont cru que non-seulement il avait été exempt de tout péché actuel , mais qu'il avait même été préservé de tout ce qu'on appelle attrait du péché , c'est-à-dire de tout ce que la partie inférieure produit de désordonné. Si telle fut en effet la pureté de saint Jean , voilà , Chrétiens auditeurs , voilà le plus généreux pénitent qui fut jamais. Car pourquoi cette vie si austère , divin Précurseur , dans un âge où les enfans d'Adam les plus infortunés n'éprouvent point encore la rebel-

lion de la chair ? pourquoi tant de rigueurs contre cette chair qui dans un âge même plus avancé fut toujours si soumise à la raison ? pourquoi épargner si peu un corps qui n'avait jamais péché, un corps qui ne devait jamais pécher, un corps dont vous n'aviez à craindre ni la violence ni la surprise ? Oui, MM., sourd à la voix de cette innocence, à la voix de ces privilèges, le saint Précurseur à peine sorti du berceau quitte toutes les douceurs de la maison de son père, se livre à la plus rigoureuse pénitence qui ait jamais été pratiquée, si nous en croyons quelques historiens ecclésiastiques. Une grotte obscure fut sa seule retraite durant l'espace d'environ trente ans ; et saint Grégoire de Nazianze rapporte qu'il passa tout ce temps-là exposé aux injures des saisons, sans avoir d'autre toit que le Ciel, d'autre lit que la terre : *Habuitque domum versatile Cælum, atque in humo dura corpus dabat ipse sopori.* Un tissu de poil, c'est-à-dire, un long et rude cilice, voilà tous ses habits ; car l'Évangile, qui remarque qu'il avait une ceinture de peau, assure positivement dans deux endroits que sa robe était non pas de peau, mais de poil de chameau : *Habebat vestimentum de pilis camelorum*, dit saint Matthieu : *Vestiebatur pilis camelorum, et zonâ pellicæ*, dit saint Luc. Habillement bien moins propre à écarter les incommodités inséparables de l'intempérie de l'air, qu'à y joindre un supplice nouveau. La mesure, la qualité de sa nourriture semblaient servir plutôt à prolonger sa pénitence, qu'à soutenir sa vie : c'était un peu de miel sauvage, c'était une espèce de sauterelles, que saint Jérôme regarde comme une viande assez ordinaire dans l'Orient, et que le livre du Lévitique met au rang des animaux purs, dont Dieu permet à son peuple de se nourrir. De l'eau jointe à ces mets simples et légers, faisait toutes ses délices ; ou plutôt, l'on peut dire que sa vie a été un jeûne perpétuel. Et pourquoi ne le pas dire, puisque Jésus-Christ dit

lui-même qu'il ne mangeait ni ne buvait ? *Venit Joannes non manducans neque bibens.*

Quelle étrange vie, Chrétiens auditeurs ! Je ne m'étonne pas que les Juifs aient d'abord pris ce grand Saint pour un pur esprit, qui leur apparaissait sous la forme humaine. Mais qu'auraient-ils pensé, si dès l'âge de quatre à cinq ans, ils l'avaient vu se faire un plaisir de toutes ces austérités ? qu'auraient-ils pensé, si reconnaissant enfin qu'il était homme comme eux, ils eussent su qu'il n'avait jamais perdu la grace de Dieu, et qu'il n'avait pas besoin de ces pénibles précautions pour y persévérer jusqu'à la mort ? Que ceux qui ont vécu dans le désordre se dépouillent de leurs biens, pour expier par une pauvreté volontaire le mauvais usage qu'ils ont fait de ces biens ; qu'après avoir offensé mille fois le Seigneur, on se condamne au jeûne et à la retraite, qu'on exerce sur soi-même toutes sortes de rigueurs ; cette conduite ne peut paraître étrange qu'à ceux qui n'ont jamais compris quel mal c'est que le péché, et qu'elles sont les peines qui lui sont préparées dans l'autre vie. Qu'une personne même innocente, mais fragile, mais exposée à toutes sortes de tentations, et au danger continuel de tomber, s'arme de haïres et de cilices pour écarter ses ennemis, pour conserver à son ame cette beauté qui charme les yeux et le cœur de Dieu ; on ne trouve rien d'étonnant dans une défense si généreuse, quand on sait quels trésors renferme la grace. Mais qu'un Saint aussi pur qu'un Ange, et presque aussi incorruptible, passe ses jours dans une mortification continuelle, que dès le berceau il s'ensevelisse dans une haire, qu'il s'enterre dans une grotte, qu'il y vive aussi innocemment que s'il n'avait point de corps, aussi durement que si son corps était immortel ou insensible ; c'est, MM., ce qui s'appelle aimer véritablement les souffrances : amour aussi rare qu'il est héroïque. Oui, Chrétiens, cet amour des souffrances est rare, depuis même que Jésus-Christ a

été crucifié ; et que la croix est devenue l'instrument de notre rédemption. Quelle gloire pour saint Jean-Baptiste de l'avoir aimé , ce symbole de douleur et de salut, avant que le Fils de Dieu l'eût consacré, avant qu'il eût découvert les trésors et les délices qui y sont cachés ! Si les Apôtres ont mérité tant d'éloges pour avoir suivi leur maître par une voie si épineuse , que doit dire de saint Jean qui l'a précédé dans cette voie sans le secours d'aucun guide, qui est allé plus loin que tous ceux qui ont marché sur les traces du Sauveur ?

Pour nous, Chrétiens auditeurs, c'est une route qu'il nous faut nécessairement tenir , si nous avons un désir sincère de nous sauver. La pénitence est un remède absolument indispensable pour les pécheurs , et pour les justes elle est un préservatif nécessaire ; il faut l'embrasser ou pour sortir du désordre, ou pour n'y pas tomber : ainsi l'on peut dire qu'il n'est point de salut que par elle, puisque l'innocence même ne subsiste que par ce secours. De là concluons quel peut être le nombre des élus , même parmi les Chrétiens, puisqu'il s'y trouve si peu de pénitens. Mais la pénitence étant presque entièrement bannie du monde, faut-il s'étonner que l'innocence y soit aujourd'hui si rare ? Elle a été attaquée , cette innocence, elle a été quelquefois vaincue au milieu des solitudes les plus affreuses , dans des corps usés de vieillesse et consumés d'austérités ; et vous voulez qu'elle subsiste dans le grand monde , au milieu des plus mortelles occasions ; malgré le soin qu'on prend de nourrir, de fomentier la cupidité par la mollesse des habits et par la délicatesse des tables ?

L'usage des austérités convient , dit-on , aux personnes qui vivent dans la solitude , et dans les maisons religieuses. Il leur convient sans doute , il leur est même nécessaire ; sans ce secours les cloîtres seraient de faibles remparts contre le vice, il ne manquerait pas de s'y glisser, et d'y faire bien du ravage. Mais si l'on en a besoin dans ces lieux

de sûreté, dans ces citadelles spirituelles, comme les appelle saint Basile, comment cette ressource pourrait-elle n'être pas nécessaire pour vous qui habitez au milieu des pièges que le Démon tend à tous les hommes, et qui avez devant les yeux les amorces de toutes sortes de péchés? Votre délicatesse, dites-vous, est extrême; vous êtes si accoutumés à l'abondance et aux délices, que loin de pouvoir vous résoudre à mortifier votre corps, vous ne pouvez plus vous sevrer des douceurs et des commodités de la vie: mais si vous ne pouvez pas vous y résoudre, comment pourrez-vous vous sauver? Lorsqu'une maladie vous arrêtera aux douleurs du mal, souvent très-aiguës, vous ajouterez un jeûne exact et pénible; le Médecin de vos corps l'ordonne ainsi; vous prendrez les breuvages les plus amers, vous souffrirez qu'on vous applique le fer et le feu. Est-ce donc qu'on a plus de force dans la maladie que dans la santé? ou plutôt n'est-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la santé du corps, et qu'on ne se met guère en peine du salut? Si l'on faisait quelque cas de l'amitié de Dieu, si notre ame nous était à peu près aussi chère que notre corps, si nous craignons autant d'être damnés que nous craignons de mourir, que nous ferions d'efforts généreux contre nous-mêmes! que notre délicatesse, que nos infirmités seraient de faibles prétextes pour arrêter notre ferveur!

Nous avons un exemple frappant de cette générosité dans le jeune Prince dont nous faisons la fête ces derniers jours dans cette église. C'est le bienheureux Louis de Gonzague, qui avant même que d'entrer dans la Religion, dès l'âge de quatorze à quinze ans, ne quittait jamais de linge où son sang ne portât un témoignage de ses austérités secrètes. Outre que trois fois chaque jour il châtiât son corps, outre qu'au lieu de cilice il portait appliqués sur sa chair des molettes d'éperons, outre que sous cette armure, invention singulière de

l'esprit de pénitence, il passait devant le Seigneur cinq et six heures de suite dans la posture la plus humble et la plus gênante ; son abstinence était de plus si rigoureuse, que, sans un secours particulier du Ciel, il semblait ne pouvoir conserver ses jours : cependant personne n'avait été élevé plus mollement, et peu de tempéramens étaient aussi faibles que le sien. Ces austérités, en apparence si peu proportionnées à ses forces, étaient jointes à une innocence telle qu'on ne croit pas qu'il lui soit échappé dans toute sa vie une seule faute vénielle. Enfin la chair était en lui si peu opposée à l'esprit, que jamais il n'y éprouva de combats contraires à l'angélique pureté qu'il avait vouée à la Sainte Vierge. Dans tous les temps on a remarqué que les Saints, de quelque qualité, de quelque âge, de quelque complexion même qu'ils aient été, se sont sentis portés à ces exercices de mortification, et qu'ils en sont devenus avides dans le moment que Dieu a commencé de les éclairer. Il semble que la grace demande comme naturellement ce secours, pour se conserver et pour se fortifier à peu près comme la nature cherche en tout ce qui lui paraît propre pour sa conservation. Mon Dieu, que nous sommes éloignés de cette sainte disposition ! Si c'est là le chemin qu'il faut tenir pour aller au Ciel, que nous courons de risque de n'y jamais parvenir ! et si nous y obtenons une place malgré notre négligence et notre peu de courage, qu'il y aura de distance dans cet heureux séjour entre nous et ces généreux serviteurs de Jésus-Christ ! Cependant, MM., ce ne sont là que les voies qui mènent précisément au salut ; pour parvenir à la sainteté, il faut passer par des routes encore plus élevées. Le Sauveur du monde nous en a tracé deux bien différentes : le repos de la vie solitaire et les fatigues de la vie apostolique, la contemplation et l'action. Saint Jean a été son Précurseur dans l'une et dans l'autre de ces voies. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

SAINTE Jean a été le père des Anachorètes, saint Jérôme l'a ainsi pensé ; mais saint Grégoire de Nazianze semble dire plus, lorsqu'il l'appelle l'enfant et le nourrisson de la solitude : *Solitudinis alumnum*. Je trouve la preuve de ce sentiment dans un ouvrage de saint Pierre d'Alexandrie approuvé par le sixième Concile. Ce Père rapporte que le saint enfant, à cause des merveilles qu'on publiait de sa naissance, se trouva enveloppé dans l'édit de proscription commun aux autres enfans, et qu'afin de le soustraire à la fureur d'Hérodes, Élizabeth, six mois après qu'il fut né, le porta dans un désert de la Judée. Cedrenus et Nicephore, deux des plus anciens historiographes ecclésiastiques, ajoutent que cette sainte femme étant morte environ le quarantième jour de sa fuite, le Prophète encore enfant demeura dans ce désert sous la conduite d'un Ange, qui prit soin de l'élever. Enfin l'Évangile nous apprend que depuis ce temps-là jusqu'au jour qu'il se produisit pour prêcher la pénitence, il n'abandonna jamais la solitude : *Et erat puer in desertis usque in diem ostensionis suæ*.

De plus, pendant tout cet espace, qui dura environ trente ans, jamais, selon saint Chrysostôme, il ne vit personne, et il ne fut vu de personne. Ce qui me paraît encore plus admirable dans cette conduite, c'est qu'il n'ignorait pas que Jésus-Christ vivait dans ce même temps ; néanmoins, pour l'aller chercher, pour se procurer l'avantage de jouir de son entretien et de sa présence, il ne sortit point de sa retraite. Il me semble, MM., que demeurer ainsi attaché inviolablement aux ordres du Ciel, c'est la preuve d'une vertu bien solide, d'une vertu, si je puis ainsi parler, incapable de prendre le change sous quelque prétexte que ce soit, d'une vertu qui aime mieux croire que voir, et qui préfère la croix et la mortification aux délices même

les plus saintes et les plus spirituelles. En effet, lorsque le Sauveur vint au Jourdain pour recevoir le Baptême, saint Jean déclara qu'il ne l'avait jamais vu, mais que Dieu lui avait donné une marque pour le reconnaître, et cette marque c'était le Saint-Esprit, qui descendait sur sa tête sous la forme d'une colombe : *Et ego nesciebam eum, sed qui misit me baptizare in aqua, ille mihi dixit : Super quem videris Spiritum descendantem, et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.*

Mais quelle fut l'occupation de ce Solitaire durant un si grand nombre d'années? Il fut appliqué à la prière, dit Origène, il s'entretint avec les Anges. Du moins est-il certain qu'il eut de grandes communications avec le Seigneur, puisqu'étant entré dans le désert encore enfant, et n'ayant pas même l'usage de la parole, il en sortit le plus éclairé de tous les Prophètes, le plus éloquent des Prédicateurs, et le maître des Docteurs de la Loi. D'où lui seraient venues toutes ces connaissances, si elles ne lui avaient été inspirées, s'il ne les avait puisées dans le sein de Dieu, si elles n'avaient été le fruit de la haute contemplation où il fut élevé? Mais le repos de cette vie contemplative ne doit pas durer toujours, il y faut enfin renoncer, pour entrer dans une voie plus laborieuse; il est temps pour notre Saint de faire les fonctions d'Apôtre, et de marcher devant le Fils de Dieu prêt à quitter sa retraite de Nazareth pour annoncer aux Juifs le royaume de son Père. Aussitôt que le saint Précurseur reconnaît qu'il est appelé à cet emploi également pénible et glorieux, il sort du fond de sa solitude, il paraît tout d'un coup sur les rivages du Jourdain, il les fait retentir de ces paroles qui faisaient le sujet de tous ses discours : *Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum Dei*: Hâtez-vous de faire pénitence, car voici le temps que Dieu doit régner parmi les hommes. Quelle surprise pour tous ces peuples de voir ce Prophète

dont on n'avait jamais entendu parler, de le voir noirci par le hâle, exténué par les jeûnes, revêtu d'un cilice affreux, et prêchant à haute voix la pénitence qu'il pratiquait lui-même avec tant de rigueur !

Au reste, jamais zèle ne se montra avec plus d'ardeur, avec plus de fermeté, avec plus d'efficacité, avec plus de désintéressement. Dans peu de temps le nouvel Apôtre parcourt toutes les contrées qu'arrose le fleuve du Jourdain : dans un pays si vaste il n'est personne qu'il n'instruise de ses devoirs, qu'il ne baptise de sa main. La force de son zèle paraît dans la manière intrépide avec laquelle il se présente devant les Pharisiens, et devant Hérodes : dans ceux-ci il attaque, il confond une orgueilleuse fierté : à celui-là il fait les plus sanglans reproches sur son commerce incestueux avec la femme de son frère. Le succès répond tellement à l'ardeur et à la force invincible de sa charité, que non-seulement tous les habitans de Jérusalem, mais encore toute la Judée, et plusieurs peuples d'alentour frappés, changés par ses paroles, se courbent à ses pieds, y confessent les désordres de leur vie, y reçoivent son baptême ? *Et baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.* Les soldats, les Publicains, les Pharisiens même, tout s'ébranle, tout se rend à l'inébranlable constance de son zèle. Mais qu'il est pur, ce zèle ! qu'il est sincère, qu'il est désintéressé ! Ce n'est point pour se faire connaître, Chrétiens auditeurs, que notre Saint vient prêcher les Juifs, c'est pour faire connaître le Sauveur du monde. Commence-t-il lui-même à se faire voir, ce divin Sauveur ? Jean-Baptiste déclare ingénument qu'il n'est que son Précurseur, que c'est à Jésus de donner le Saint-Esprit, et d'effacer les péchés par un baptême infiniment supérieur au sien. De plus, il invite tous les Disciples à écouter ce nouveau Maître, il les porte, il les engage à s'attacher à lui, comme à la source de toute science et de

toute sainteté. Enfin il publie hautement que cet homme est véritablement le Fils de Dieu : *Testimonium perhibuit, quia hic est Filius Dei*. Saint Pierre lui rendit depuis un semblable témoignage; et vous savez qu'il en fut récompensé sur l'heure par la puissance souveraine qui lui fut donnée sur toute l'Église. Mais outre que saint Jean l'avait prévenu, outre que la confession du Précurseur avait été publique, et que l'autre ne se fit qu'en présence de quelques Apôtres, saint Jean reconnut Jésus-Christ pour Fils de Dieu, lorsqu'on lui offrait de le reconnaître lui-même pour le Messie, lorsque tout le monde était persuadé qu'il l'était en effet, lorsqu'on le pressait de ne pas refuser ce glorieux titre. On peut dire que jamais homme ne fit tant d'honneur à Jésus-Christ, que lui en fit saint Jean dans cette conjoncture : car ce Saint ayant des qualités qui faisaient croire aux hommes qu'il était le libérateur, des qualités qui remplissaient toute l'idée qu'on avait conçue de l'homme-Dieu; de combien rebaussa-t-il cette idée, lorsqu'il fit entendre que, tout grand qu'il leur avait paru, il n'était cependant que la voix de celui qu'ils attendaient, qu'il n'était pas même digne de délier la courroie de ses souliers? Voilà, Chrétiens auditeurs, comment le saint Précurseur travaille uniquement pour celui qui l'avait envoyé; voilà comment il fait servir sa propre gloire à la gloire de son Maître. Du reste, le fruit qu'il tire pour lui-même de ses travaux apostoliques, c'est la prison, où Hérodes l'enferme en haine de la vérité; c'est la mort, qu'il lui fait souffrir : heureuse mort, qui met le comble à la gloire de l'apostolat, seul avantage qui jusques-là avait manqué à saint Jean pour mériter toutes les couronnes, tous les titres d'honneur que l'Église peut donner aux divers Saints qu'elle honore, titres glorieux de Docteur, de Vierge, d'Anachorète, d'Apôtre, de Prophète, de Martyr, Mais c'est par ce dernier sacrifice surtout qu'il achève de remplir sa fonc-

tion de Précurseur : il meurt pour Jésus-Christ, et il meurt avant que Jésus-Christ meure pour nous.

Je finis, MM., par une réflexion telle à peu près que je l'ai déjà faite dans la première partie de ce discours. J'ai dit qu'on pouvait être innocent sans être pénitent, quoique l'innocence ne puisse pas subsister long-temps sans le secours de la pénitence : je dis pareillement qu'on peut se sanctifier par la voie de la contemplation, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans l'action. Mais j'ajoute qu'en agissant on court risque de ne pas se sauver, si l'on abandonne entièrement la retraite. Oui, Chrétiens auditeurs, le zèle même devient pernicieux, il devient funeste à ceux qui s'y livrent tout entiers, et qui n'en interrompent pas quelquefois les pénibles exercices. Il est bon de faire des courses sur l'ennemi du genre humain, et de lui enlever le plus d'âmes qu'il est possible ; mais il faut que ce soit, pour ainsi dire, à l'abri ; il faut qu'on se ménage une retraite sûre sous les défenses d'une place, où l'on puisse de temps en temps se retirer, et se rafraîchir, où l'on puisse se mettre à couvert des traits du Démon, lorsqu'il nous réduit à nous défendre.

Mais si l'air du monde est contagieux pour celui qui y est porté par l'esprit de Dieu, pour celui qui ne le voit que pour le combattre et le sanctifier ; quelle sûreté espérez-vous d'y trouver, vous qui le fréquentez pour l'imiter, pour prendre part à ses plaisirs, pour étudier ses maximes, et pour les suivre ? Le commerce du monde est dangereux pour les hommes apostoliques ; comment donc les hommes du monde pourront-ils s'y sauver ? Quand je parle du monde, je ne prétends pas le réduire à ces personnes ou nobles, ou opulentes, dont l'oisiveté ou le soin de changer de plaisirs fait la seule occupation, à ces personnes que le luxe, que l'orgueil annonce partout : outre ce grand monde, qui n'est ouvert qu'à peu de personnes, il y a dans chaque condition un monde qu'il faut fuir ; ce monde,

dans les conditions inférieures, ce sont ceux qui ont le moins de piété, le moins de goût pour les biens spirituels, ceux qui aiment le plaisir, en un mot, ceux qui dans leur médiocrité suivent à proportion les mêmes règles que suit le grand monde : semblables à ces États, qui quoique resserrés dans des bornes étroites, ne laissent pas de se gouverner par les mêmes lois qu'on observe dans les plus grandes Monarchies. Or je dis, MM., que non-seulement il est difficile de fréquenter ce monde, et de ne se corrompre pas ; mais je dis que s'y plaire, c'est une marque infailible qu'on est déjà corrompu : *Si delectat te mundus*, dit saint Augustin, *immundus es*. Retirez-vous donc, nous dit Dieu lui-même par la bouche d'Isaïe : *Recedite, recedite ; exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus* : Retirez-vous, hâtez-vous de vous éloigner d'un lieu si suspect, fuyez une si affreuse corruption, ne vous engagez point au milieu d'un peuple si souillé : *Pollutum nolite tangere, exite de medio ejus*. Je sais qu'une retraite pareille fait peur à la plupart des hommes ; mais je sais aussi que quand on en a une fois goûté les douceurs, on la quitte avec plus de peine qu'on ne l'avait embrassée ; je sais que ceux qui jouissent du repos de la solitude, croient faire un sacrifice à Dieu, quand ils en sortent pour aller travailler à sa gloire. Saint Grégoire de Nazianze avoue que la douce expérience qu'il en faisait lui avait seule donné cet éloignement, cette répugnance extrême qu'il témoigna en acceptant l'épiscopat. Saint Bernard, au milieu des plus florissantes Cours de l'Europe, où il recevait plus d'honneurs qu'il n'en faudrait pour satisfaire la vanité de l'homme le plus ambitieux, ne cessait de soupirer pour les forêts de Clairvaux : combien de fois ses soupirs se manifestèrent-ils par ces paroles remarquables : O heureuse solitude ! ô mon unique félicité ! partout ailleurs je ne trouve que des ronces, que de l'amertume ; vous seule me rendez supportable le séjour que je fais sur la terre : O

beata solitudo, ô sola beatitudo! Mais ne m'en croyez pas, n'en croyez pas même ces grands Saints dont je vous produis les sentimens ; daignez vous-même éclaircir cette importante vérité. Condamnez-vous pour quelque temps à ne sortir de votre maison que lorsque la nécessité des affaires ou les devoirs de la piété vous y contraindront ; employez le loisir que vous donniez ci-devant au jeu et aux entretiens inutiles , employez ce loisir précieux à vous entretenir avec Dieu de vos affaires les plus importantes , à pleurer en sa présence les désordres de votre vie , à vous rappeler les dangers que vous avez courus , les graces que vous avez reçues ; examinez la solidité ou la vanité des biens que vous avez aimés , que vous avez recherchés , que vous avez possédés ; appliquez-vous à la lecture des livres de piété , de ces livres qui sont remplis d'unction , qui parlent au cœur , tels que les Évangiles , l'Imitation de Jésus-Christ , les pieux Sentimens de saint François de Sales : je ne dis pas seulement que bientôt vous remarquerez dans vos mœurs un changement entier , que vous verrez diminuer chaque jour le nombre et la grièveté de vos fautes , que vous commencerez à découvrir le chemin du Ciel , et à reconnaître combien jusqu'ici vous en avez été éloigné ; mais j'ose vous promettre que vous perdrez dans peu de temps le goût de toutes les douceurs temporelles , que vous regretterez de vous être privé si long-temps du plus grand plaisir de la vie ; que vous ne craignez rien tant à l'avenir que d'être obligé de rentrer dans le tumulte , que vous ne désirerez rien avec tant d'ardeur que de passer du repos de la solitude au repos de l'éternité , que je vous souhaite au nom du Père , du Fils , et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE

DE L' AVENT ,

A l'occasion de l'abjuration du Calvinisme
par un Seigneur de la première qua-
lité.

Tu es qui venturus es , an alium exspectamus ?

Est-ce vous qui devez venir , ou nous en faut-il attendre.
un autre ? (*Matth. 11.*)

L'établissement de l'Église est le plus grand de tous les miracles ; il les renferme et il les surpasse tous. Ce projet ne pouvait s'exécuter naturellement , quelques moyens humains qu'on eût pu employer : son exécution est donc un vrai miracle. On n'y a employé aucun moyen humain : le miracle en est donc encore plus surprenant. On y a employé des moyens qui dans l'ordre naturel y devaient apporter des obstacles invincibles : c'est donc là , si je puis ainsi parler , le comble du miracle.

LORSQUE le Fils de Dieu commença à paraître dans la Judée , et à y prêcher une loi nouvelle , il ne pouvait trouver étrange qu'on le suppliât de se faire connaître , et qu'avant de s'attacher à sa personne , on attendît qu'il eût donné des marques de sa mission. Aussi voyons-nous dans notre Évangile , que pour prendre des éclaircissemens sur un point de cette importance , deux disciples de saint

Jean s'étant adressés à ce Dieu homme, loin de les rebuter, il porta la condescendance jusqu'à faire des miracles à leurs yeux, jusqu'à ressusciter des morts. Mais depuis qu'il a donné des preuves si éclatantes de sa divinité, depuis que ces preuves ont été reçues de toutes les nations barbares et civilisées, quoi de plus étrange que de voir des personnes qui cherchent de nouvelles convictions, et qui osent demander à Jésus-Christ s'il est véritablement le Fils de Dieu, si c'est par lui que nous devons être sauvés ! *Tu es qui venturus es, an alium exspectamus ?*

Oui, MM., il n'y a que trop d'incrédules dans le siècle où nous sommes, qui, pour croire en Jésus-Christ, osent demander qu'on leur fasse voir des miracles; il y a même des fidèles relâchés qui semblent en attendre pour changer de vie, et qui disent tous les jours qu'ils seraient des Saints, s'ils avaient été témoins de quelque événement extraordinaire qui surpassât les forces de la nature : *Generatio prava et adultera signum quærit*. Tous ceux dans qui le vice a corrompu les mœurs, *generatio prava*, tous ceux dans qui la corruption des mœurs a éteint le flambeau de la Religion, *et adultera*, tous ces hommes pervers voudraient des miracles : ils leur sont en effet plus nécessaires qu'ils ne pensent. Il faut un grand miracle pour les convaincre, il en faut un plus grand encore pour les convertir. Pour les convaincre, je tâcherai de les satisfaire, et de leur présenter enfin un miracle, mais le miracle le plus visible de tous les miracles, le miracle que les plus opiniâtres ne sauraient nous contester, le miracle le plus frappant, le plus célèbre qui ait jamais été fait en faveur de la nouvelle loi : c'est l'établissement même de cette loi. Pour les convertir, il faut avouer que nous n'avons pas d'autres armes que la prière : mais quels prodiges cette prière n'est-elle pas capable d'opérer, surtout si elle est soutenue par le crédit de Marie, à laquelle nous avons

coutume de nous adresser ! Disons-lui donc avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Je ne m'étonne pas qu'à la naissance de l'Église il se soit fait un si grand nombre de miracles : combien n'en fallait-il pas pour obliger les hommes à croire des mystères aussi obscurs que les vérités que nous croyons, et avec une foi aussi ferme qu'on l'exige de tous les fidèles ? Mais je ne suis pas dans le sentiment de ceux qui croient que ces effets extraordinaires de la puissance de Dieu ont entièrement cessé. Quand nous ne verrions plus des Démons chassés des corps, plus de guérison surnaturelle, plus de prophétie ; mes frères, il y aura des miracles dans l'Église autant de temps que l'Église subsistera ; elle est elle-même un miracle permanent et immortel, qui nous confirme la vérité des premiers, qui les renferme tous, et qui les surpasse tous : miracle par lequel Jésus-Christ avait dessein de couronner les prodiges opérés par les Apôtres, miracle qu'il a voulu rendre incontestable. Quelle merveille n'aurait-ce pas été que l'établissement du Christianisme, quelque voie qu'on eût prise pour le fonder ! Mais afin que l'entreprise ne parût en rien être l'ouvrage de l'homme, toutes les voies ordinaires, toutes les voies qui en auraient pu faciliter l'exécution ont été rejetées ; afin que la main de Dieu s'y rendît plus sensible, l'entreprise a été consommée par des voies entièrement opposées, par les voies qui semblaient être les plus capables de la détruire. Voilà, MM., trois circonstances de l'établissement de l'Église : sur les preuves que je donnerai de chacune de ces circonstances, j'espère que vous conclurez que cet établissement est le plus grand de tous les miracles.

Premièrement, fonder l'Église, c'était un projet qui ne pouvait s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on y eût pu employer : par conséquent l'exécution de ce projet est un miracle

sensible. En second lieu, on n'y a employé aucun moyen humain : par conséquent le miracle est encore plus surprenant. Troisièmement, on y a employé des moyens tout'contraires, des moyens qui dans l'ordre naturel y devaient apporter des obstacles invincibles : par conséquent, si je puis parler ainsi, c'est le comble du miracle, le miracle du miracle même. Ces trois vérités feront les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

REPRÉSENTEZ-VOUS, MM., la confusion extrême où l'on vivait à l'égard de la Religion, lorsque le Fils de Dieu se fit homme. Combien vont s'offrir à vos yeux de temples érigés à presque chacune des créatures, soit les plus nobles, soit les plus viles ! Là, c'est le Soleil qu'on adore, ici c'est la Lune, ailleurs c'est un homme, une femme, un enfant. Combien de contrées où l'on fait des sacrifices aux mêmes animaux qu'on immole aux autres Dieux ! Ce peuple élève des autels à des insectes, cet autre plie le genou devant un arbre ; celui-ci ravale sa Religion jusqu'à donner de l'encens à une herbe rampant, celui-là livrant son culte au hasard, se trouve prêt à révéler les fantômes que son imagination enfante dans le sommeil ; quelques nations reçoivent tous ces Dieux à la fois, des sectes entières n'en reconnaissent aucun ; dans les unes l'on s'arroe le pouvoir de se faire des Dieux de tout ce qu'on aime, dans les autres l'on a la liberté de dégrader les Dieux anciens dès qu'on cesse d'en être content. Qui pourrait dire enfin jusqu'à quel point les erreurs s'étaient multipliées ? C'étaient autant de divinités, autant de Religions différentes, que de peuples, que de provinces, que de villes, presque que de familles.

Les égaremens de l'esprit humain étaient montés à cet excès de bizarrerie, lorsqu'il se présente un homme qui a formé le dessein de rassembler tous les hommes dans une Église, et de ne souf-

frir dans le monde qu'une seule Religion. Quel projet, MM. ! Il serait sans doute plus facile de faire parler un même langage à toutes les nations, et de les réduire toutes sous une même monarchie, puisque naturellement les peuples ont un tout autre attachement pour la Religion de leurs pères, qu'ils n'en ont pour leur langue, ou pour la forme du Gouvernement politique. Mais par quelle voie cet homme extraordinaire se propose-t-il d'exécuter son projet ? Peut-être qu'il composera sa nouvelle loi du débris de toutes les autres, peut-être qu'il cherchera un moyen de les accorder toutes ; peut-être, comme un autre Mahomet, ne rejetant ni Jésus-Christ, ni Moïse, retiendra-t-il certains points, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle loi, dont il fera un assemblage confus. Non, MM., la Religion que cet homme veut établir sape jusque dans leurs fondemens toutes les autres Religions ; ce n'est point en accordant les opinions, c'est en les renversant toutes qu'il prétend réunir les esprits. Qui jamais entendit parler d'une entreprise plus chimérique en apparence ? Du moins faut-il que cette doctrine qu'il veut faire passer dans tous les esprits soit extrêmement plausible. Nullement ; il n'est rien qui paraisse plus opposé à la raison, rien qui soit en effet plus contraire aux sens ; c'est une Théologie au-dessus de toute intelligence, une morale qui semble surpasser toutes les forces de la nature.

A l'égard de la Théologie ou de la croyance, d'abord le Dieu de la nouvelle Religion est homme comme nous. Quel obstacle ne doit pas trouver une proposition si peu attendue ! Il la faut croire néanmoins, et la croire sans hésiter. De plus, c'est un homme qu'on ne connaît point, un homme qui a vécu et qui est mort dans la Judée, un homme dont la condition est obscure, et qui a fini ses jours par un supplice honteux. Un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu infame, un Dieu mort ; quel miracle s'il est reconnu pour le seul Maître du

Ciel et de la terre ! Il a été reconnu , Chrétiens auditeurs , on a renversé toutes les statues et de Jupiter et de Mars , pour mettre en leur place l'image de cet homme crucifié. Dira-t-on qu'on a dissimulé l'ignominie de sa mort ? mais on l'a publiée hautement , c'est par là qu'on a commencé à le faire connaître aux Gentils ; de l'instrument de son supplice on a fait le principal mystère de la nouvelle croyance , et loin d'en être rebuté , on l'a reçu avec respect , cet instrument infame , toute la terre a adoré la croix sur laquelle cet homme avait été attaché.

Mais ce n'est encore là que le premier article. Un seul Dieu , et dans ce Dieu véritablement unique , trois personnes effectivement distinctes l'une de l'autre ; toutes trois sont Dieu , et ce ne sont pas néanmoins trois Dieux. Comment prouve-t-on cette vérité ? On ne la prouve point , on ne saurait même la prouver. Comment donc la croire ? Tout le monde l'a crue aveuglément , fermement , constamment ; pour soutenir cette croyance , douze ou treize millions de personnes ont donné leur vie. De plus , deux natures unies dans Jésus-Christ à une même personne ; une femme qui est Mère , et qui ne cesse pas d'être vierge ; du pain changé en un corps vivant par la vertu d'une parole ; des accidens sans soutien , un homme invisible , un homme réduit en un point , un même homme présent en dix mille endroits , et en même temps ; enfin , des âmes spirituelles brûlées par un feu matériel , le retour de tous les morts à une nouvelle vie , leur immortalité , leur impassibilité , leur légèreté , leur subtilité après la résurrection. Voilà toute la Philosophie confondue ; les principes les mieux établis , les voilà entièrement renversés. Qui pourra se résoudre à souscrire à des dogmes si nouveaux , si peu vraisemblables ? Qui , Chrétiens auditeurs ? tous les hommes , les plus grossiers et les plus spirituels , les plus simples et les plus éclairés , les Cours les plus polies , les Aca-

démies les plus célèbres , tout cela ajoutera foi à ces vérités si obscures , tout cela condamnera comme erreur tout sentiment qui n'y sera point conforme. Les Grecs, cette nation si savante et si orgueilleuse , les embrasseront , ces vérités ; les Romains , les plus superstitieux de tous les peuples , quoiqu'ils croient devoir à leurs Dieux l'empire de l'univers qu'ils possèdent , les Romains renonceront à la croyance de leurs aïeux , et croiront ce qu'ils ne concevront pas.

Nous qui avons été élevés dans cette Religion , nous que tant de grands hommes ont précédés , et qui marchons sur leurs traces , nous qu'on a accoutumés dès l'enfance à soumettre notre esprit et notre raison ; si , malgré tous ces avantages , nous avons tant de peine à croire , si notre raison se révolte , si notre esprit se trouble , s'il s'inquiète , s'il se défend si difficilement des doutes et de l'incrédulité ; quelle pensez-vous que dût être sur des mystères si incroyables la répugnance de ces Philosophes païens accoutumés à ne croire que ce qu'ils voyaient , accoutumés à examiner , à contredire , à pointiller sur tout , à se faire un honneur d'être inébranlables dans leurs sentimens , de ne se rendre qu'à des preuves évidentes et sensibles , de ne se rendre que quand ils ne pouvaient plus résister ? Quelle difficulté pour eux d'avouer que toute leur Théologie n'était qu'une fable , que jusqu'alors leur Philosophie n'avait été qu'un tissu d'erreurs ; et de faire ces aveux sans y être forcés par aucun raisonnement naturel , sans rien voir qui les convainquit qu'ils s'étaient trompés ! Oui sans doute , MM. , ils ont eu de la peine à croire ; d'abord ce nouveau Maître n'a paru être à leurs yeux qu'un visionnaire , ils ont reçu ses Disciples avec des risées ; ils se sont récriés , ils ont disputé , ils ont écrit : on ne leur a rien répondu , on s'est contenté de leur dire qu'il fallait croire , et ils ont cru sans contredire , sans examiner , ils se sont rendus à telles conditions qu'on a voulu leur prescrire.

Que tous les athées, tous les libertins, tous les hérétiques s'élèvent donc contre ma croyance, voilà un argument qui renverse tous leurs sophismes, qui les tourne même à notre avantage. Vous trouvez mille raisons qui combattent nos plus grands mystères : oui, mais malgré toutes ces raisons, ils ont été crus, ces mystères, tout l'univers les a adorés. Donc il faut dire nécessairement, ou que tous les hommes ont été surpris, ce qui ne peut être ; ou, ce qui est possible, qu'ils ont été éclairés par une raison plus qu'humaine, qu'ils ont été contraints par une vertu surnaturelle de soumettre leur esprit : de sorte que toutes les difficultés qui arrêtent les incrédules, toutes les absurdités qu'ils croient découvrir dans la doctrine de la foi, tout ce qu'ils y trouvent de contradictions apparentes, tout ce qui leur paraît nouveau, surprenant, contraire à la Philosophie, au sens commun, inconcevable, impossible ; leurs plus forts argumens, leurs démonstrations prétendues ; tout cela, loin de m'ébranler dans ma croyance, m'y confirme, et m'y rend inébranlable. Je trouverais plus d'obstacles à me soumettre, si j'avalais moins de peine à résoudre ces difficultés ; tous les doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire. Toutes ces difficultés n'ont pas empêché le Christianisme de s'établir, il a été reconnu de tous les peuples pour la véritable Religion, il a été approuvé, il a été embrassé de ceux même qui lui avaient opposé ces raisonnemens si redoutables, qui en avaient le mieux pénétré toute la force, qui les avaient mis dans un plus grand jour. C'a été l'ouvrage de votre sagesse, de votre puissance, ô mon Dieu ! il fallait un secours pareil pour soumettre l'esprit de l'homme indocile et présomptueux, pour réduire l'orgueil des savans à confesser des vérités qu'ils n'entendaient pas, qu'ils ne pouvaient concevoir, qui à leur égard avaient toutes les apparences de l'erreur, et d'une erreur qui n'a rien de plausible, qui n'a ni les dehors, ni les couleurs de la vérité.

Mais venons à la morale. On peut dire, MM., que c'est ici la pierre de touche. La plupart des hommes suivront aveuglément toutes sortes de doctrines, pourvu qu'on leur permette de suivre leurs penchans. La licence est une amorce qui ne manque jamais d'attirer des partisans à ceux qui forment de nouvelles sectes : qu'on fasse entrevoir aux passions l'espoir, d'une entière liberté de se satisfaire, c'en est assez pour qu'elles séduisent bientôt la raison, pour qu'elles éteignent toutes les lumières de l'entendement : qu'on nous laisse vivre comme nous voudrons, nous croirons aisément tout ce qu'on voudra. C'est ainsi que les nations les plus éclairées et les plus spirituelles sont tombées dans les plus grossières erreurs ; elles ont adoré des Dieux fourbes, des Dieux adultères, parce qu'elles avaient la satisfaction de trouver jusques sur leurs autels de quoi justifier les vices vers lesquels les entraînait leur pente. Voilà pourquoi depuis l'établissement du Christianisme on a vu des hommes à la suite des hérésiarques : presque aucun d'eux, sous prétexte de réformer l'Église, n'a manqué d'en altérer l'ancienne sévérité. Mais si à des dogmes obscurs, incompréhensibles, impénétrables, vous ajoutez des commandemens pénibles, une morale gênante, quel progrès espérez-vous de faire ? Si néanmoins par cette voie vous êtes assez heureux pour gagner un grand nombre de disciples, pouvez-vous vous dissimuler que ce ne soit un miracle ? MM., Jésus-Christ s'est servi de cette voie, et il a été suivi de tout le monde. Qui jamais a enseigné une morale plus rigoureuse ? Est-il quelque vice qu'il épargne ? est-il quelque passion qu'il ne combatte, qu'il n'aille chercher jusqu'au fond du cœur pour la détruire ?

Les hommes sont naturellement superbes : voici une Religion qui humilie non-seulement l'esprit, en le réduisant à croire sans raisonner, mais encore le cœur, en nous obligeant de nous soumettre à

toute Puissance réglée , d'obéir aux maîtres les plus vicieux, les plus bizarres ; de fléchir le genou devant un homme qui , à la réserve de l'Ordre sacré, n'a quelquefois rien que de méprisable , soit dans sa naissance , soit dans sa personne ; de nous accuser nous-mêmes de nos désordres , d'en souffrir la correction , d'en recevoir la pénitence ; de reconnaître les pauvres pour nos frères , d'honorer en eux la personne de notre Dieu , de les craindre même comme devant être nos juges. La colère est la plus universelle des passions , tout le monde y est sujet , et l'on trouve presque à chaque pas des occasions qui la réveillent : la nouvelle loi veut qu'on la réprime dans toutes ces occasions ; elle défend sous peine de l'Enfer jusqu'aux paroles injurieuses. Avez-vous reçu le plus sanglant des affronts , un soufflet ? elle vous conseille de présenter l'autre joue. Si l'on vous enlève votre manteau , donnez encore l'habit , plutôt que d'en venir à des contestations capables d'altérer la paix de votre ame. Cette loi , loin d'autoriser la vengeance , condamne les plus légers ressentimens ; elle ordonne de pardonner , d'oublier jusqu'aux plus cruels outrages ; il faut souhaiter du bien à ses ennemis , leur en faire , leur en attirer par ses prières ; il faut , après qu'ils nous ont offensés , non-seulement les recevoir , mais encore les prévenir , s'il est nécessaire , les inviter , les forcer en quelque sorte à une véritable réconciliation. Elle combat l'avarice par l'obligation qu'elle impose de faire l'aumône , par le conseil de la pauvreté réelle , par le précepte de la pauvreté d'esprit ; elle attaque l'intempérance par l'abstinence et par le jeûne ; elle resserre l'incontinence dans les bornes étroites du mariage , défendant d'ailleurs jusqu'aux regards , jusqu'aux désirs , jusqu'aux pensées impures et adultères ; enfin elle arrache du cœur l'amour de la vie , en exigeant que nous soyons toujours prêts à mourir plutôt que de renoncer à la Religion , plutôt que de donner au - dehors le moindre

signe d'inconstance, quoique dans le fond de l'ame on conservât toute la fermeté de sa foi.

Voilà, MM., quelle est la morale de Jésus-Christ: c'est cette morale qui fait encore aujourd'hui tant de peine à nos incrédules. Ils diront ce qu'il leur plaira pour se défendre; mais si l'on pouvait consentir à quelque tempérament; si on voulait leur abandonner les mœurs et la discipline, il est certain que bientôt nous n'aurions ni athées, ni apostats, ni hérétiques. Souffrez donc que je raisonne ici à peu près de la même manière que j'ai déjà fait en parlant de la croyance. Si ces règles font de la peine à ceux qui ont porté le joug dès leurs plus tendres années, comment croyez-vous qu'elles doivent être reçues par tant de peuples infidèles qui sont comme en possession depuis plusieurs siècles d'accorder tout à leurs sens, qui adorent des Dieux vicieux, des Dieux dont l'exemple, loin d'interdire la vengeance et la volupté, les autorise, les consacre? Quelle apparence d'introduire une si grande réforme dans un monde si dépravé? plutôt que de porter les hommes à ce changement, ne leur fera-t-on pas changer de nature? Cependant ce changement s'est fait, et il s'est fait tout d'un coup. Le Christianisme, avec toute la rigueur de ses lois, a été reçu par les peuples les plus voluptueux, les plus mous, les plus superbes, les plus indociles, les plus sauvages, les plus emportés, disons-le, les plus brutaux. Ces commandemens, que nos réformateurs, que nos lâches Chrétiens trouvent impossibles, ces commandemens ont été acceptés par les Romains, par les Grecs, les Scythes, les Perses, les Indiens, les Égyptiens, les Africains, les Gaulois, les peuples du Mexique et du Canada; ils n'ont point été rebutés par la sévérité de cette morale, elle ne les a point empêchés d'embrasser la loi du Sauveur au péril de leurs biens et de leurs vies.

Après des preuves si visibles, quiconque, dit

saint Augustin, demande encore des prodiges pour croire, c'est lui-même un prodige, un monstre d'incrédulité, de résister lorsque tout l'univers s'est rendu : *Quisquis adhuc prodigia, ut credat, inquirat ; magnum ipse prodigium est, qui, mundo credente, non credit.* Sur un si grand miracle je ne fais point difficulté de dire ce que disait Richard de saint Victor à la vue des autres merveilles qui furent faites à la naissance de l'Église. *Domine, si quod credimus, error est, à te decepti sumus ; nam ea quæ credimus confirmata signis et prodigiis fuere, quæ non nisi per te facta sunt :* Seigneur, si je me trompe, je dirai que c'est vous qui m'avez trompé ; car la conversion du monde, que ma Religion a opérée en si peu de temps, ne peut être l'effet d'une fausse Religion, ou bien vous-même vous avez prêté à l'erreur le secours de votre puissance infinie.

Mais voulez-vous, MM., que je m'ouvre avec vous sur ce qui rend surtout ma confiance inébranlable ? voulez-vous que je vous dise ce qui m'empêchera toujours non-seulement d'hésiter au sujet de la Religion chrétienne, mais même de balancer entre les sectes différentes qui la partagent aujourd'hui ? C'est cette même morale dont je viens de vous parler. Il me semble qu'à l'heure de la mort je pourrai hardiment dire au Seigneur : Mon Dieu, si j'ai pris le mauvais parti, vous êtes trop juste pour me faire un crime de mon erreur ; car enfin, ce n'est pas la loi la plus douce que j'ai embrassée : je trouvais bien moins de rigueur partout ailleurs ; pourquoi me serais-je assujéti à une discipline si gênante, à tant d'observances pénibles, si je n'y avais été déterminé par le désir de vous plaire ? Pouvais-je craindre les surprises de l'amour propre dans le choix que je faisais, vu que ce même amour propre, vu que toutes mes passions s'y opposaient avec force, vu que j'aurais pris une autre route si je les avais écoutées ? Je trouvais des Religions qui me rendaient le juge

de ma croyance, et qui mettaient par-là mon esprit en liberté. J'en trouvais qui dispensaient du jeûne, de la confession, des vœux les plus difficiles, qui m'exhortaient à rompre mes chaînes, à me livrer aux plaisirs, à m'ouvrir un chemin par où je me serais flatté d'aller au Ciel, sans qu'il eût été nécessaire d'employer mes biens, d'user mes forces et ma vie dans la pratique des bonnes œuvres. Je trouvais des Docteurs qui donnaient tout à la grace, qui en me privant de l'usage de la liberté, me donnaient par-là même une liberté entière de tout faire. J'ai redouté d'entrer dans ces voies, parce que je me sentais porté à les suivre par la pente de la nature; j'ai suivi la voie la plus étroite, la voie qui m'engageait à une plus grande vigilance, à une vie plus mortifiée, plus semblable à la vie des Saints, plus semblable à la vôtre, ô mon divin Rédempteur! Serait-il possible que vous me damnassiez pour m'être rapproché de vous, pour vous avoir préféré ce qui était le plus pénible à la nature? *Domine, si quod credimus error est, à te decepti sumus*: Oui, mon Dieu, si j'avais erré, je serais tombé dans un piège que vous-même m'aviez tendu. Vous aviez dit que le chemin étroit était le chemin qui menait au Ciel; et je ne puis douter que c'est par ce sentier que j'ai marché. Passons à la seconde partie.

SECOND POINT.

LA Religion chrétienne s'est répandue dans tout l'univers, quelque incroyables que fussent ses mystères, quelque impossibles que parussent ses préceptes. Quand, pour assurer ces progrès si vastes, si rapides, on aurait réuni tous les moyens que peuvent fournir d'une part la puissance, de l'autre la sagesse humaine; au travers de ces secours multipliés pourrait-on ne pas voir le miracle? Alexandre le grand durant dix ans de guerre ne se rendit maître que d'une partie de l'Asie, et il mena à cette entreprise les meilleures troupes qui soient

jamais sorties de la Grèce : on regarde néanmoins Alexandre comme un homme tout extraordinaire, et l'histoire de cette conquête a paru si surprenante à quelques-uns, qu'ils l'ont voulu faire passer pour une fable. Comment la terre promise fut-elle subjuguée par les Israélites ? ne livrèrent-ils pas des batailles, ne donnèrent-ils pas des assauts, ne mirent-ils pas en usage et la force et l'artifice, leur armée n'était-elle pas de six cent mille combattans ? et cependant toute l'Écriture crie au miracle, c'est le doigt de Dieu, c'est la main, c'est le bras du Tout-puissant qui s'est signalé dans la réduction de cette riche province : *Dextera Domini fecit virtutem : dextera Domini confregit inimicos in manu potenti, et in brachio excelso*. Quand donc pour fonder le royaume de Jésus-Christ un semblable appareil de guerre aurait commencé à jeter l'effroi dans les nations ennemies, ne serait-ce pas toujours un grand miracle qu'un seul homme eût soumis à sa loi toutes les monarchies du monde, qu'il fût parvenu à se faire honorer, à se faire craindre, même à se faire aimer dans tout l'univers ? Si c'était là l'effet ou de la conduite, ou du courage, ou de l'éloquence, qui ne dirait pas que ce serait un prodige de la sagesse, de la valeur, de l'éloquence ?

Mais que doit-on penser, que peut-on dire lorsqu'on fait réflexion que ce dessein a été exécuté sans aucun de tous ces moyens ? Oui, MM., Jésus-Christ a aboli les Religions les plus anciennes, il en a substitué une nouvelle à leur place ; il a imposé un joug pesant à toute la terre ; il s'est fait adorer d'un pôle à l'autre ; il a soumis tous les Souverains à un pauvre pêcheur, qu'il lui a plu de choisir pour son lieutenant ; de la capitale du monde il en a fait la capitale de son empire, et cette étonnante révolution a été commencée, conduite, achevée, sans le secours des armes, sans la ressource des finances, de l'intrigue, de la ruse, de la politique, ni d'aucune autre science hu-

maine. Pour consommer un dessein si vaste , douze hommes de la lie du peuple ont été choisis ; ils n'ont ni biens , ni autorité , ni crédit , ni lettres , ni éducation , ni talens naturels : voilà toutes les forces de ce nouveau conquérant.

Voyez-les , mes frères , ces douze Disciples , voyez-les sortir du cénacle , et se mettre en chemin pour soumettre toutes les nations à la croix. Quelles risées n'exciteraient-ils pas , s'ils publiaient le dessein qui les tire de leur solitude ! Vous partez , vous allez détruire l'idolâtrie ; quoi ! dans Athènes , dans Alexandrie , à Syracuse , à Carthage , dans Rome même , aux yeux de ces redoutables maîtres du monde ? Hommes simples , arrêtez ! Où sont vos troupes ? Douze tels que nous sommes , les voilà toutes. Vos armes ? Celui qui nous envoie nous en a interdit l'usage. Vous voulez donc tout emporter à force d'argent ? Nullement ; nous sommes pauvres , nos provisions ne sont que pour ce jour , nous ignorons quels seront nos vivres les jours suivans. Êtes-vous fort versés dans la science du discours ? Nous parlons notre langue naturelle , comme le peuvent faire des gens de notre condition ; mais la langue des pays où nous allons , nous n'en avons pas la plus légère connaissance. Quelle simplicité ! quelle imprudence ! Cependant , MM. , ces hommes simples , ces imprudens partagent entre eux toute la terre , ils la parcourent d'une extrémité à l'autre ; et la voilà toute chrétienne : ce n'est plus qu'une seule Église : ce n'est plus qu'une grande monarchie.

Souffrez que je vous demande , génies sublimes , vous qui vous piquez de rendre les véritables raisons de tous les événemens , de découvrir tous les ressorts dont on se sert pour avancer les plus grandes et les plus secrètes entreprises ; souffrez que je vous demande à quelle cause naturelle vous pouvez attribuer l'établissement de cette Église : *Super quo basés illius solidatæ sunt ? aut quis dimisit lapidem angularem ejus ?* Qu'on cherche dans

toutes les histoires et profanes et sacrées , qu'on fouille dans tous les monumens les plus curieux , pour trouver , s'il est possible , dans cet établissement quelque trace ; ou de la prudence ; ou des forces humaines. Parlez , politiques , vous qui prétendez tout réduire à vos règles , sur quelle base le trône de ces pêcheurs est-il appuyé ? *Super quo bases illius solidatæ sunt ?* Pour peu qu'on veuille rechercher la naissance des plus grands empires , on remonte aisément à la source de leur grandeur. On voit comment Mahomet a mis en vogue son Alcoran ; il a eu affaire à des gens grossiers et sans lettres , il a prêché les armes à la main un Évangile entièrement conforme aux désirs de la nature. Je ne parle point des hérésies qui ont attaqué le Christianisme ; on connaît leurs auteurs , on n'ignore pas les moyens qu'ils ont employés pour donner du crédit à leurs erreurs : je ne vois pas que jusqu'ici on ait lieu de faire passer leurs progrès pour des miracles. Mais dans la propagation de la foi de Jésus-Christ , encore une fois quels secours a-t-on tiré ou de la puissance , ou de la sagesse du monde ?

Il a donc fallu qu'un pouvoir , qu'une main divine ait achevé un si grand ouvrage : *Dextera Domini fecit virtutem*. En effet , MM. , cette main divine s'est rendue visible. Nos annales sont remplies des merveilles qui ont opéré la conversion des Gentils ; ce ne sont partout que guérisons soudaines , que résurrections de morts , que tempêtes ou émues , ou calmées au gré des Apôtres. Une même langue est entendue de cent peuples différens. Tous les Oracles deviennent muets à l'arrivée d'un Prédicateur évangélique , tous les Démons sortent des corps au seul nom de Jésus-Christ. Les idoles et les temples tombent par terre à la prière d'un Chrétien. Les lions affamés révèrent les Martyrs qu'on leur donne en proie. Le feu respecte les Vierges , et consume les Païens qui l'ont allumé. Un Juge perd la parole en voulant prononcer une

sentence, un autre devient aveugle, un autre est saisi par un Démon, un autre tombe mort de dessus le trône. Voilà, MM., ce qui a forcé l'univers à croire ce que nous croyons : voilà les argumens dont on s'est servi pour convaincre ces infidèles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis.* Si vous me dites que c'est justement de la vérité de ces miracles que vous doutez, je consens que vous demeuriez dans votre doute, je veux même qu'il vous soit permis de croire que rien de tout cela ne s'est fait ; le grand miracle que je prêche devient encore plus plausible par votre incrédulité : car ne serait-il pas encore plus surprenant, dit saint Augustin, si on avait pu porter tous les hommes à croire des mystères si obscurs, à suivre des lois si sévères, à espérer de si riches récompenses, sans le secours d'aucun miracle ? *Esset autem omnibus signis mirabilibus, si ad credendum tam ardua, ad operandum tam difficilia, et ad sperandum tam alta, mundus absque mirabilibus signis inductus fuisset.* Il me suffit qu'on reconnaisse ce dont personne ne saurait disconvenir, qu'aucun moyen humain n'a été mis en usage pour l'établissement du Christianisme. Ce n'est pas encore assez, je vais faire voir qu'il s'est établi par tout ce qui semblait le plus propre à le détruire : c'est la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

CEUX qui ont lu l'histoire ecclésiastique avec quelque soin, ont pu observer dans la plupart des hérésies qui se sont élevées contre l'Église, deux choses assez remarquables. La première, que leurs auteurs étaient des hommes éloquens, et qu'ils tâchaient d'avoir des disciples experts dans l'art de parler ; la seconde, qu'ils ont presque tous décrit le célibat, et qu'ils étaient les ennemis déclarés, ou du moins secrets de la chasteté. Parmi les raisons qu'on peut rendre de cette conduite, on peut dire que c'étaient là les deux moyens les plus

sûrs pour augmenter le nombre de leurs sectateurs ; l'éloquence , parce qu'elle gagne les hommes ; l'incontinence , parce qu'elle les multiplie.

Voyez au contraire , Chrétiens auditeurs , combien les voies de Dieu sont éloignées des voies des hommes ; et de là apprenez à discerner les Religions par leurs véritables caractères. Jésus-Christ , pour arriver au même but , prend des routes tout opposées : la simplicité et la chasteté. A l'égard de la première , il veut que ses Apôtres aillent annoncer l'Évangile aux nations du monde les plus savantes , qu'ils l'aillent prêcher dans les Cours les plus polies ; et comme si ce n'était pas assez qu'ils fussent ignorans , il leur défend encore d'user de préparation , de prévoir ce qu'ils auront à dire. L'Évangile même , qui contient toute la morale , toutes les maximes du Sauveur , quel style présente-t-il ? Y voit-on rien qui ressemble à cette élégance des livres des Orateurs et des Philosophes ? quand à dessein on voudrait se négliger , quand on s'appliquerait à rejeter tous les ornemens du discours , pourrait-on jamais imiter cette ingénue simplicité qui fait le caractère de ce saint livre ? ne semble-t-il pas être l'ouvrage de la simplicité même ? Quel sujet d'admiration , que le Verbe éternel , la parole substantielle de Dieu , ayant à se faire entendre aux hommes , ait choisi un style si éloigné du faste et de l'artifice des Orateurs , si éloigné même de la grandeur et de la sublimité du style de ses Prophètes ! Cependant , MM. , ce livre a enseveli et Platon , et Aristote , il a triomphé de l'art , de l'éloquence de tous les Sophistes grecs et latins , il s'est rendu maître de tous les esprits et de tous les cœurs.

A l'égard de la continence , non-seulement Jésus-Christ a été plus pur que les Anges , non-seulement tous les Apôtres ont depuis leur vocation pratiqué la chasteté , mais il a encore lui-même conseillé cette vertu à tous les fidèles. Si de temps en temps il envoie des colonies de Chrétiens pour

peupler les solitudes, ce sont des colonies de Vierges, qui gardent une inviolable chasteté jusqu'à la mort : et cette exacte continence qui semble être un obstacle à leur multiplication, n'a pas empêché qu'une fois, dans le seul désert de la Thébaidé, on ait compté jusqu'à douze mille Solitaires, tous enfans d'un même père, qui les avait engendrés en Jésus-Christ. Quelle sainte, quelle nombreuse postérité n'a pas laissé après soi chaque fondateur d'Ordre ! Quelle merveille que les seuls enfans du grand saint Benoît aient eu en même temps jusqu'à cinquante-deux mille monastères, et dans quelques-uns de ces monastères plus de deux mille Solitaires, sans compter quinze mille maisons de filles engagées à la même règle !

Le célibat ne fut jamais un moyen propre pour multiplier les hommes, mais la mort est un moyen infailible pour en diminuer le nombre : elle produit cependant un effet tout contraire à l'égard de Jésus-Christ, elle devient féconde ; et l'on peut dire qu'elle a été la mère et la nourrice du Christianisme. Vous le savez, MM., un chef dans les entreprises en est toujours l'ame ; leur succès, leur ruine, tout dépend de là ; quelques préparatifs qu'on ait faits, quelques mesures qu'on ait prises pour l'exécution, l'auteur du projet vient-il à manquer ? tout est perdu, tout se confond, tout se dissipe. Dans la fondation de la monarchie chrétienne, c'est tout le contraire : si le chef ne meurt, et s'il ne meurt dans l'infamie, rien ne s'exécutera ; c'est en se livrant soi-même à ses ennemis, c'est en se laissant crucifier, qu'il prétend couronner ses succès : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam*. Ne vous troublez pas, dit-il à ses Disciples, du peu de fruit que j'ai fait jusqu'ici par mes prédications et par mes miracles ; mes progrès ne seront pas toujours si lents ; encore quelques momens de patience, il me reste un moyen sûr de me faire suivre de tous les hommes. Quel est-il ce moyen ? Ma mort : oui

dès que je serai élevé sur la croix, j'entraînerai tout vers moi : *Cùm exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum*. En effet, jusqu'à la mort du Fils de Dieu, les Prêtres et les Pharisiens ne s'étaient-ils pas opposés avec succès aux progrès de la nouvelle doctrine ? mais le Maître est-il crucifié ? c'est un torrent qui s'enfle tout d'un coup, qui emporte toutes les digues, qui se répand avec impétuosité, et qui inonde toute la terre. Il est donc vrai que la mort a donné naissance à la Religion chrétienne. Voulez-vous voir comment elle lui a donné l'accroissement ?

Cette Religion n'a pas plutôt paru dans le monde, que le monde entier s'est élevé pour la détruire ; on s'est récrié de toutes parts, on a craint un embrasement général ; on a fait couler partout des fleuves de sang, pour éteindre le feu sorti des cendres de Jésus-Christ ; ce feu a néanmoins continué de s'allumer sur la surface de la terre. Saint Augustin compte jusqu'à quatorze grandes persécutions dans les deux premiers siècles de l'Église : elle en a souffert une de la part des Juifs, dix sous les Empereurs de Rome, une sous Julien l'apostat, une autre sous Valens, et la dernière dans la Perse sous Sapor. C'est-à-dire que durant plus de deux cents ans, quiconque voulait embrasser la croix de Jésus-Christ devait se résoudre à perdre les biens, les emplois, les honneurs, la liberté, la vie. Tous les Apôtres, la plupart des Disciples du Sauveur furent d'abord emportés par cette tempête, tous moururent dans diverses parties du monde : la Religion, dont ils étaient comme les colonnes, devait, selon toutes les apparences, expirer avec eux. La tyrannie néanmoins n'est pas encore satisfaite ; après avoir immolé les pasteurs, on se jette avec furie sur le troupeau, on n'a égard ni à la qualité des personnes, ni à leur sexe, ni à leur âge ; les Gouverneurs des provinces, les Juges particuliers de toutes les villes, ont des ordres exprès, des ordres pressans, ils n'osent épargner

ni leurs enfans, ni leurs épouses ; toutes les prisons sont pleines de nouveaux Chrétiens, les places publiques d'échafauds ; des centaines, des milliers d'hommes tombent sous le couteau du persécuteur, la terre est comme noyée dans leur sang, on en voit expirer jusqu'à treize millions pour la même cause. Quel effet produit un si grand carnage ? *Quò plus sanguinis effusum est , hoc magis ac magis effloruit multitudo fidelium.* Plus la persécution est violente, plus l'Église s'étend et se multiplie. Loin de fuir la mort, on y court ; les enfans se dérobent du sein de leurs mères, les mères y portent elles-mêmes leurs enfans : on dirait que les supplices inventés pour pervertir les fidèles, sont pour les idolâtres un attrait au Christianisme ; on veut être Chrétien, pour être déchiré, pour être brûlé, pour mourir avec les Chrétiens. Ce n'est ni par la vertu de la parole divine, ni par l'éclat des miracles que la Religion se répand, c'est par la mort de ceux qui l'embrassent. La seule vue d'un Martyr souffrant convertit plus de Païens, que ne ferait la prédication d'un Apôtre confirmée par la résurrection d'un mort.

MM., cette noble, cette sainte émulation alla si loin, et nos propres ennemis en furent si frappés, que pour arrêter les conversions innombrables qui se faisaient, les Tyrans furent souvent contraints de donner des bornes à leur cruauté, d'abrégé les supplices, et même d'en soustraire la vue au peuple. Ces précautions ne pouvant encore empêcher que le nombre des adorateurs de Jésus-Christ ne s'accrût à mesure qu'on le diminuait, ils se déterminent enfin, ces hommes sanguinaires, à céder le champ de bataille, et à mettre fin à leurs cruelles persécutions. Que faisons-nous, se disent-ils eux-mêmes, au rapport de saint Augustin, que faisons-nous ? prétendons-nous dépeupler l'univers ? ne voyons-nous pas qu'il faudra détruire tout le genre humain, si nous voulons abolir le nom de Jésus-Christ ? ne voyons-nous pas que

plus nous sacrifions de ses sectateurs , plus il en renaît de leurs cendres ? *Nos occisuri sumus genus humanum ; tot millia hominum qui credunt in hoc nomine si occiderimus , nullus penè in terra remanebit.*

Quel miracle , Chrétiens auditeurs ! un seul grain , un grain presque imperceptible qu'on vient de semer n'a pas plutôt germé , que ce germe est assailli par les vents , par la grêle , par les gelées : il croît néanmoins , il forme un tronc et des branches , il se couvre de feuilles , il se charge de fruits. A peine commence-t-il à s'étendre , ce nouvel arbre , qu'on met la cognée à la racine , qu'on le taille , qu'on le coupe de toutes parts , on y applique le feu , on allume à l'entour un bûcher capable de consumer les plus vastes forêts : il subsiste encore , cet arbre ; que dis-je ? il subsiste ; il se fortifie sous les coups qu'on lui porte , il se nourrit des feux qu'on allume , il croît au milieu de cet incendie , et il y croît tellement que déjà il couvre la terre de son ombre , et qu'il offre une retraite à tous les oiseaux du Ciel. Une mort malheureuse a tranché les jours des Tyrans , les Empereurs ont disparu , les empires mêmes sont tombés ; nul soin , nulle force ne les a pu garantir de cette chute : et l'Église , qu'ils ont si cruellement persécutée , l'Église qu'ils se sont efforcés de ruiner , l'Église fleurit au milieu de tant de ruines , elle triomphe , et elle triomphera éternellement.

Quel motif pour nous , Chrétiens auditeurs , de ranimer notre ferveur ! Nous n'en pouvons pas douter , nous sommes dans la bonne voie ; marchons-y avec confiance , faisons généreusement tout ce que l'on nous ordonne , ne craignons point de perdre le fruit de nos peines ; le Dieu que nous servons est le véritable Dieu , il saura bien nous récompenser. Notre Religion commande des prières , commande des jeûnes ; œuvres plus pénibles encore , elle commande de confesser ses péchés , de pardonner à ses ennemis , de dompter

la chair par la pénitence , de garder la chasteté jusque dans le cœur , jusque dans la pensée : mais quelle consolation de savoir que nous servons le plus puissant des Maîtres , le plus libéral , le plus magnifique , un Maître qui n'oublie rien , qui donne le centuple de tout ce qu'on abandonne pour l'amour de lui : *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus !* Heureuse la nation qui a pour Dieu le Seigneur universel de tout ce qui existe !

Quel est votre malheur , hommes infidèles , qui que vous soyez , qui n'êtes pas encore dans la bergerie du pasteur souverain ! En vain vous multipliez vos jeûnes et vos aumônes ; quelque réglée , quelque austère même que soit votre vie , quelque violence que vous vous fassiez , soit pour éviter le mal , soit pour faire le bien , ce sont autant de peines perdues pour vous : tout sarment retranché du sèpe ne saurait vous donner de bon fruit , il n'est propre qu'à être brûlé. Que ne vous devons-nous pas , ô mon Dieu ! quel avantage pour nous d'être nés , ou d'avoir été réunis à votre Église ! Non sans doute nous n'en témoignons pas notre reconnaissance assez souvent , ni avec assez de tendresse. Une ingratitude encore plus monstrueuse , c'est d'être infidèle au milieu du Christianisme : pour être fidèle , il ne suffit pas de croire , il faut que notre foi soit ferme , qu'elle soit , pour ainsi dire , universelle , qu'elle embrasse tout ce qu'il nous est ordonné de croire. Combien parmi les Chrétiens mêmes s'en trouve-t-il qui chancellent dans leur foi , qui ne croient qu'à demi , qui doutent , qui se font gloire de douter , qui osent publier et soutenir les vaines raisons sur lesquelles ils fondent leur incrédulité ! gens pour la plupart peu versés dans les sciences , gens ordinairement fort corrompus , et qu'il est par conséquent difficile de convertir , soit parce qu'ils n'ont pas assez de lumières pour apercevoir leurs erreurs , soit parce que leur vie dérégulée les intéresse trop à prendre

ces erreurs pour des vérités. Mais quelle serait la foi, serait-elle même digne de ce nom dans qui-conque serait capable d'être ébranlé ou par les sentimens ou par les discours de ces sortes de gens ?

Quel est en effet mon aveuglement, quelle est ma faiblesse, si le témoignage d'un tel homme, d'un homme aussi peu versé dans la science divine, qu'il est peu réglé dans ses mœurs, balance dans mon esprit l'autorité des Athanases, des Cyrilliens, des Chrysostômes, des Basiles, des Jérômes, des Augustins, des Ambroises, des Grégoires, des Cyrilles, des Epiphanes ? si l'incrédulité d'un débauché fait sur moi plus d'impression que la foi de tant de Martyrs, de tant de Docteurs, de tant de peuples et de tant de siècles ! Combien d'autres Chrétiens, dont la foi est ferme à la vérité, mais stérile, qui vivent en Païens au milieu de l'Église, qui se damnent avec des lumières qui suffiraient pour sauver un peuple entier d'Idolâtres ! *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est*, dit saint Jean : Celui qui dit qu'il connaît, qu'il adore le vrai Dieu, et qui ne garde pas ses commandemens, ou il vous trompe, ou il se trompe lui-même. Que vous servira votre foi, Chrétiens auditeurs, que vous servira-t-elle au jour des vengeances, si ce n'est à vous condamner ? qu'aurez-vous à répondre à votre Juge, quand d'un côté il vous fera voir ce que vous avez cru, et de l'autre comment vous avez vécu ? Vous espérez peut-être que la fermeté de votre foi couvrira les désordres de votre vie ; mais le contraire arrivera, les déréglemens de votre vie découvriront la faiblesse de votre foi. Vous avez cru qu'il y avait un enfer ; cependant vous n'avez pas daigné faire pénitence de vos péchés. Les Infidèles, s'ils avaient eu la même croyance, se seraient couverts de cendres, se seraient revêtus de cilices : *In cinere et cilicio pœnitentiam egissent*. Vous avez cru que Jésus-Christ était votre

Dieu ; et vous l'avez crucifié dans vos frères que vous avez haïs , que vous avez affligés , que vous avez dépouillés , que vous avez déshonorés ; vous l'avez crucifié dans vous-même par vos sacrilèges , par vos impuretés , par la profanation de son corps , par la prostitution du vôtre. Si les Juifs avaient eu la même idée du Sauveur du monde , ils ne l'auraient jamais crucifié : *Si cognovissent , nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Aussi auront-ils quelque excuse au jour du Jugement , au lieu que vous n'en aurez aucune , et que vous serez condamné par ces mêmes hommes qui ont condamné le Fils de Dieu.

Enfin il est des Chrétiens dont la foi est comme bornée ; ils ne croient pas également toutes les vérités que l'Évangile nous enseigne. Ce désordre est encore plus universel que les deux précédens ; et il est certain qu'il ne peut subsister sans détruire la vraie foi catholique , qui demande une égale soumission d'esprit pour tous les points qu'elle propose. Savez-vous bien , Chrétiens auditeurs , que Jésus-Christ est dans les pauvres , que les honorer , c'est l'honorer , qu'on le soulage en les soulageant , en un mot , qu'il se regarde comme le terme de tout le bien et de tout le mal que vous leur ferez ? Cela est aussi vrai qu'il est vrai que le corps de Jésus-Christ est au Saint Sacrement de l'autel. Mais vous ne le croyez pas également. Il est aisé de vous en convaincre. Vous croyez que Jésus-Christ est dans nos saints mystères ; j'en suis témoin : cette assiduité à lui venir faire votre cœur , cette posture humble , cette contenance modeste , ce respect , cette ferveur avec laquelle je vous vois approcher de la sainte table , ne me permet pas de douter de votre foi. Si vous croyiez qu'il est dans les pauvres , vous en useriez à peu près de la même manière à leur égard ; vous les honoreriez , vous respecteriez leurs personnes , leur pauvreté même , du moins vous ne les mépriseriez pas , vous au-

riez de l'empressement à les visiter et à les servir. De plus , le Sauveur a dit qu'être persécuté , que vivre dans l'affliction et dans les larmes , c'est être heureux ; que ceux qui jouissent des biens et des plaisirs de la vie , quoi qu'ils en pensent , sont en effet malheureux et dignes de compassion. Cet oracle est aussi vrai , qu'il est vrai que Marie est Mère de Dieu , et qu'il y a un Dieu en trois personnes.

Mais hélas ! qu'il s'en faut que vous en soyez également persuadés ! Si vous le croyiez , on ne vous verrait pas si abattus dans l'affliction , si désolés dans la pauvreté : vos discours , vos actions , votre empressement pour les biens de la terre , votre passion pour les plaisirs , pour tout ce qui flatte la nature , tous ces mouvemens de votre ame ne font que trop voir que vous êtes persuadés du contraire , et que sur cette fausse idée vous établissez votre bonheur contre un article exprès de votre foi. Seigneur, daignez l'augmenter en nous , cette foi : *Domine , adauge nobis fidem* : fortifiez-la contre la faiblesse de notre esprit , fortifiez-la contre les fausses raisons des incrédules ; fortifiez-la , Seigneur , contre l'orgueil et la présomption des libertins ; ne permettez pas que nous hésitions jamais à croire tout ce que vous avez révélé à votre Église , puisque le moindre doute sur un seul point nous confond avec les Infidèles , avec les Hérétiques. *Adauge nobis fidem* : Vivifiez cette foi , et rendez-la capable de produire des fruits dignes d'elle. Que me sert-il de croire que la foi est morte sans les œuvres , si cette croyance ne m'anime pas à faire les œuvres qu'inspire une foi vive ? *Adauge nobis fidem* : Etendez cette foi , afin qu'elle embrasse avec ardeur non-seulement les mystères qui humilient l'esprit , mais encore les vérités qui combattent les passions , qui touchent le cœur , le purifient , qui le détachent des biens , des hon-

neurs , et des plaisirs de la terre. Enfin , Seigneur , donnez-nous une foi parfaite , afin qu'elle allume en nous cette charité parfaite qui fait le caractère du vrai Chrétien , afin qu'ayant cru parfaitement en vous durant cette vie , nous vous voyions , nous vous aimions éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.



S E R M O N

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

DE L' A V E N T ,

A l'occasion de l'abjuration du Calvinisme
par une personne de qualité avec toute
sa famille.

*Miserunt Judæi ab Jerosolymis Sacerdotes et Levitas ad
Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ?*

Les Juifs envoyèrent des Prêtres et des Lévites à saint
Jean, pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous ?
(*Joan. 1.*)

Dieu attend une haute perfection de ceux qui portent
le nom de Chrétien : ils doivent s'attendre à leur
tour aux plus rigoureux châtimens, si ce nom est
stérile en eux.

DANS l'Évangile qu'on lut à la sainte Messe di-
manche dernier nous remarquâmes que saint Jean-
Baptiste envoyait ses disciples à Jésus-Christ,
pour savoir de lui-même qui il était, et s'il vou-
lait être reconnu pour le Messie. Dans l'Évangile
de ce jour je trouve qu'on vient à saint Jean de la
part de la Synagogue, pour le prier de se déclarer
lui-même. Le Sauveur du monde répondit à la
demande qu'on lui fit par des actions si extraordi-
naires et si divines, qu'il ne pouvait rester aucun
doute dans l'esprit de ceux qui l'interrogeaient :
Allez, dit-il à ces deux disciples, retournez à votre

maître, et pour toute réponse, faites-lui le récit des événemens dont vous avez été témoins : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les pauvres sont instruits : *Cæci vident, claudi ambulat, leprosi mundantur, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur*. Saint Jean au contraire, pour satisfaire au désir des Prêtres, dit qu'il n'est qu'une voix qui crie dans le désert : *Ego vox clamantis in deserto*. Pour entrer dans l'esprit de la cérémonie qui nous avait attirés dans ce lieu saint, nous répondîmes la dernière fois de la part de Jésus-Christ aux doutes que les Chrétiens de ce siècle pourraient avoir sur sa divinité ; et si vous vous le rappelez, MM., ce fut par des œuvres que nous répondîmes, ce fut par le chef-d'œuvre du Fils de Dieu. Si aujourd'hui l'on s'adresse à nous, si l'on nous oblige de nous définir nous-mêmes, de dire qui nous sommes : *Tu quis es ?* quelle sorte de réponse aurons-nous à faire ? Si le nom de Chrétien n'est qu'un nom, qu'une parole qui n'exprime rien, qui ne suppose rien de réel, je puis dire que je suis Chrétien : mais si l'on me demande des œuvres, et si en effet la qualité que je m'attribue en exige de moi ; si être Chrétien, c'est suivre les exemples de Jésus-Christ, si c'est vivre selon les maximes de l'Évangile, je ne suis qu'une ombre, qu'un fantôme de Chrétien, je ne suis qu'un Chrétien de nom. Serait-il possible, MM., que le nom de Chrétien, ce nom si auguste, si vénérable autrefois aux ennemis même du Christianisme, si terrible aux Démons et à leurs impies adorateurs, serait-il possible qu'un nom si saint ne fût qu'un nom vide, qu'un vain titre, qui n'imposât aucune obligation à ceux qui le portent ? c'est un point que j'ai dessein d'examiner dans cette occasion. Après avoir montré que le Christianisme est la véritable Religion, il est, ce me semble, assez à propos de voir quel est le véritable Christianisme. Demandons au Saint-Esprit qu'il nous

daigne inspirer des pensées dignes d'un si grand sujet, et pour les obtenir, employons l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

MM. , l'on a osé dire que quelque dérégées que fussent les mœurs, il suffisait d'être Chrétien pour être sauvé : c'est une erreur qui s'éleva dans l'Église dès la naissance de l'Église même. Les Nicolaïtes et les disciples de Simon le magicien furent les premiers qui se déclarèrent pour ce dogme impie. Soit que depuis ce temps-là il eût toujours eu des partisans jusqu'au siècle de saint Augustin, soit qu'alors il fût remis au jour par de nouveaux Hérétiques, ce Père le réfuta par un livre qu'il composa exprès, et que nous conservons parmi ses autres ouvrages : c'est son livre de la foi et des bonnes œuvres.

Je ne sais, MM. , s'il parut jamais d'hérésie moins plausible : car quelle apparence que le Fils du Père éternel fût venu parmi les hommes pour nourrir en eux l'amour de l'oisiveté, et pour y entretenir le désordre par l'espérance de l'impunité ? Loin donc d'imposer de nouvelles obligations, la nouvelle loi dispenserait des obligations les plus anciennes, les plus naturelles ? il suffirait d'une part de ne rien faire pour être Chrétien ; de l'autre, il suffirait même d'être Chrétien pour avoir la liberté de tout oser ? On est trop éclairé dans ce siècle pour se laisser éblouir par une doctrine qui autorise si visiblement le libertinage. Mais, mon Dieu, la manière dont nous vivons ne l'autorise-t-elle point en quelque sorte, cette pernicieuse doctrine ? Nos sentimens sont conformes à la vérité ; que le Seigneur en soit loué éternellement ! mais ne pourrait-on point tirer de notre conduite des conséquences opposées à nos sentimens ? Je vais vous montrer, Chrétiens auditeurs, qu'un homme qui fait profession du Christianisme, loin de pouvoir ou se dispenser de faire le bien, ou prétendre faire le mal impunément,

se trouve au contraire engagé par sa Religion à une très-haute sainteté, se trouve exposé par sa négligence à des châtimens très-sévères. Dans le premier point, je vous montrerai ce que Dieu attend de ceux qui portent le nom de Chrétien ; dans le second, ce que doivent attendre de Dieu ceux dans qui ce nom est stérile. Ce sera tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

ON fait cette question dans l'École, savoir si le Verbe éternel se serait fait homme, quand même Adam n'aurait pas péché ? Bien des Docteurs tiennent l'affirmative, de saints Pères mêmes ont embrassé ce sentiment. J'avoue que je me sens extrêmement porté en faveur de cette opinion : car enfin je ne saurais me persuader que le Seigneur eût voulu priver l'homme innocent de la plus grande de toutes les graces, ni se priver lui-même de la plus grande gloire qu'il pouvait avoir hors de lui-même. Quoi qu'il en soit, il est certain que la rédemption des pécheurs n'a pas été le seul motif de l'incarnation du Verbe : il s'est fait homme pour apporter sur la terre toutes les richesses de la grace, il s'est fait homme pour tracer aux hommes le chemin de la sainteté, il s'est fait homme pour rendre visible dans lui-même la règle de toute vertu. Voilà sur quoi je ferai voir qu'il a droit d'attendre de nous la perfection la plus sublime ; premièrement, à raison des avances qu'il nous a faites ; secondement, à raison de la loi qu'il nous a donnée ; troisièmement, à raison du nom qu'il nous a transmis.

Saint Paul dit que le Fils de Dieu s'est revêtu de notre chair, pour se former de véritables adorateurs, pour se faire une Église qui lui fit plus d'honneur que la Synagogue, une Église qui fût exempte de toute tache, et à qui on ne pût reprocher le défaut le plus léger : *Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, neque*

rugam. Son intention a été de se choisir un peuple qui le consolât de l'ingratitude du peuple Juif, un peuple qui fit profession de toutes les vertus, un peuple dont il pût être aimé sans réserve. C'est encore saint Paul qui nous en assure : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem , sectatorem bonorum operum*. Or ce nouveau peuple , ce peuple qui doit être l'objet des complaisances de Dieu , qui doit être sa gloire , sa couronne , sa joie , c'est le peuple chrétien. Non-seulement il s'est fait homme en partie pour former ce peuple , mais encore tout ce qu'il a fait , tout ce qu'il a souffert étant homme , il l'a fait , il l'a souffert uniquement dans cette vue. C'est pour faire un peuple chrétien qu'il est né pauvre et dans une étable , qu'il a mené une vie retirée , qu'il l'a passée tout entière dans les veilles , dans les jeûnes , dans la prière. C'est dans ce dessein qu'il a prêché , qu'il a fait un million de miracles , qu'il s'est exposé aux persécutions , qu'il a souffert des perfidies , des outrages , d'horribles confusions , de cruels supplices , une mort ignominieuse. Rien de tout cela n'était nécessaire pour effacer le péché originel ; un soupir , une larme , c'en était assez. Mais croirez-vous qu'après toutes ces épreuves , le Chrétien que Jésus-Christ méditait n'était encore qu'ébauché ? Pour lui donner toute sa perfection , il a fallu non-seulement qu'il soit ressuscité , mais que remontant au Ciel , il ait laissé sur la terre des bains de son propre sang pour laver cet homme , qu'il y soit demeuré lui-même pour le nourrir de sa propre chair , qu'il ait envoyé son Saint-Esprit pour s'unir à lui , pour lui servir d'ame en quelque sorte , pour rendre toutes ses actions surnaturelles , pour faire de lui-même un homme tout divin : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem , sectatorem bonorum operum*.

Lorsqu'après ces réflexions je jette les yeux sur la plupart des personnes qui composent aujourd'hui le Christianisme , Hélas ! dis-je en moi-même , est-ce bien là cette nation choisie , la gloire du

Verbe incarné, son chef-d'œuvre, le prix de ses souffrances, l'objet de tant de soins et de tant d'empressements ? Quoi, pour faire un Chrétien, un Dieu est descendu du Ciel, il s'est humilié, il s'est anéanti, il a souffert, il est mort ; et ce Chrétien n'est qu'un avare, qu'un joueur, qu'un emporté, qu'un homme de plaisir et de bonne chère, qui de temps en temps porte à l'église son oisiveté, ses ennuis, y porte le scandale peut-être ! D'un homme ordinaire pour en faire un Chrétien, il faut que Jésus-Christ lui donne une nouvelle naissance au baptême, qu'il l'adopte pour son frère, qu'il le lave dans son sang, qu'il lui souffle, non plus un souffle de vie, comme à la création, mais son Esprit saint et vivifiant ; il faut que pour conserver ce Chrétien, il laisse dans son Église des trésors inépuisables de mérites, des sources éternelles de graces, un sacrifice immortel, des Sacremens ; il faut qu'il établisse des Pontifes, des Docteurs, des Prêtres, des cérémonies, des prières continuelles : et tout le devoir du Chrétien se réduira à se faire connaître par le signe de la croix, par quelques autres symboles extérieurs et vides d'actions ! pour tout le reste il n'y aura aucune différence entre un Chrétien et un Juif, entre un Chrétien et un Idolâtre ; il n'y aura dans l'un et dans l'autre, ni plus de modestie dans les habits, ni plus de frugalité dans les repas, ni plus de réserve dans les paroles, ni plus d'amour pour Dieu, ni moins d'attache pour les biens, pour les plaisirs de la vie ! N'est-il pas vrai, MM. , que ce serait une production monstrueuse, une production indigne de la grandeur de notre Dieu, si un Chrétien de cette espèce était le fruit de tant de travaux, tandis qu'il n'a dit qu'une parole pour créer le Ciel et la terre, l'homme et les Anges ?

Qu'a-t-il donc prétendu faire en faisant des Chrétiens ? Il est aisé de le voir par la loi chrétienne qu'il leur a donnée : sans doute il attend d'eux l'observation de cette loi, puisqu'on ne peut

être Chrétien sans faire profession de l'observer. Cette loi, MM., est une loi sainte : *Lex Domini immaculata, convertens animas*. David le disait de la loi écrite ; n'avons-nous pas encore plus de raison de le dire de la loi de grâce, quand nous voyons que celle-ci a retranché tout ce que l'indulgence de Moïse avait accordé à la faiblesse et à la dureté des Juifs ? Saint Augustin dit que rien ne l'a aussi vivement touché dans la Religion chrétienne que la pureté de sa morale ; que son esprit n'a pu à la vérité résister aux miracles de Jésus-Christ, mais que son cœur ne s'est rendu qu'à la sainteté du Christianisme. Toute la terre, et même nos plus grands ennemis ont reconnu cette sainteté, ils l'ont admirée, ils en ont rendu des témoignages publics ; ils ont avoué que si la plus sainte Religion est la véritable, la Religion chrétienne doit être préférée à toutes les autres.

Sur ce principe incontestable, que la loi chrétienne est une loi sainte ; si nous ne sommes pas saints, pouvons-nous nous flatter d'être Chrétiens ? Qu'est-ce qu'une loi sainte ? n'est-ce pas une loi qui commande de vivre saintement ? Qu'est-ce qu'être Chrétien ? n'est-ce pas observer la loi chrétienne ? Dire donc qu'on veut faire profession du Christianisme, et vivre néanmoins selon le monde, se contenter de ne faire pas de grands péchés, et ne faire aucun effort pour acquérir de grandes vertus, n'est-ce pas démentir tout l'univers, qui a jugé qu'il ne se pouvait imaginer de loi plus parfaite que la loi chrétienne, c'est-à-dire qui obligât ses sectateurs à une plus grande perfection ?

Quel est l'excès de notre aveuglement, Chrétiens auditeurs ! Nous nous faisons gloire de l'excellence de notre Religion, nous reprochons tous les jours à nos Hérétiques de ne s'être séparés de nous qu'afin de suivre une loi plus douce, une loi plus conforme à la corruption de la nature : pourquoi donc paraissons-nous si peu persuadés que

nous devons nous réformer, que nous devons aspirer à une sublime vertu, que nous devons nous faire violence pour résister aux inclinations de cette nature corrompue? Certainement je ne sais si je me trompe, mais encore une fois il me semble qu'une loi qui n'oblige à rien n'est pas une loi, qu'une loi sainte est une loi qui oblige à être saint, de même qu'une règle austère est une règle qui engage ceux qui la suivent à mener une vie austère.

Pour éclaircir entièrement cette matière, faisons, MM., un troisième pas. Il est certain que Dieu attend de grandes vertus de tous ceux qui portent le nom de Chrétien; il est certain que ce qu'il demande d'eux, c'est qu'ils aspirent à une vie sainte, à une vie parfaite. Mais à quelle sainteté, à quelle perfection faut-il qu'ils aspirent? Je dis, MM., que c'est à la sainteté de Jésus-Christ même. Pour prouver cette vérité, il suffirait d'expliquer le mot de Chrétien: il signifie non-seulement disciple, non-seulement imitateur de Jésus-Christ; il signifie encore le caractère qu'il nous a imprimé.

Saint Paul écrivant aux Romains parle sur ce sujet d'une manière à ne nous laisser aucun doute sur la nature et sur l'étendue de la sainteté que Jésus-Christ attend de nous. Il nous apprend, cet Apôtre, que tous ceux qui sont appelés au Christianisme ont été destinés à être les images du Fils de Dieu; et dans son épître aux Galates: Tous ceux, dit-il, d'entre vous qui ont reçu le baptême, se sont revêtus de Jésus-Christ: *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis*: expression qui mérite d'être remarquée.

Vous savez, MM., que les mêmes actions ne conviennent pas sous toutes sortes d'habits: le monde, tout corrompu, tout dépravé qu'il est, s'offenserait de voir dans les bals, aux jeux de théâtre, un Religieux avec l'habit de son Ordre: un Prêtre est toujours obligé à une grande modestie; mais quand il est revêtu des habits sacrés, le moindre regard, le moindre geste qui n'est pas

réglé nous scandalise, nous fait horreur : un Magistrat, un Prince en habit de cérémonie est plus réservé que quand il est vêtu en homme privé : dans le deuil même n'a-t-on pas certaines règles un peu plus sévères à observer ? Or, MM., dès que nous sommes entrés dans l'Église de Jésus-Christ, l'habit dont nous nous sommes revêtus, c'est Jésus-Christ même. Jusqu'où ne doit point aller la retenue, la modestie que demande de nous un habit si auguste et si vénérable ? *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* Saint Paul ne pouvait, ce semble, exprimer d'une manière plus sensible l'obligation que nous avons tous de nous régler sur les exemples de Jésus-Christ. Un Chartreux, en prenant l'habit de saint Bruno, s'est engagé à vivre à peu près comme ce Saint a vécu : une fille qui porte l'habit de sainte Thérèse, ne peut se dispenser de marcher sur les traces de sa sainte mère. Si le Sauveur du monde s'était habillé d'une manière extraordinaire, quiconque aurait été assez heureux pour porter ce même habit, aurait contracté un engagement inviolable de vivre saintement. Or saint Paul nous avertit que le nom de Chrétien nous y engage encore plus. Ce n'est pas de l'habit de Jésus-Christ, c'est de Jésus-Christ même que nous nous sommes revêtus : c'est-à-dire qu'à raison du caractère divin empreint sur nous, toutes nos actions, toute notre conduite doit représenter la conduite et les actions de cet homme Dieu : c'est-à-dire que nous ne pouvons rien faire de tout ce que Jésus-Christ n'aurait pu faire avec bienséance ; en un mot qu'il faut que notre vie soit si conforme à la vie de Jésus-Christ, qu'on puisse dire que c'est Jésus-Christ lui-même qui vit en nous.

Vous me direz peut-être que c'est là l'idée d'un homme spécialement consacré au Seigneur, plutôt que l'idée d'un Chrétien ordinaire. Mais non, MM., le Fils de Dieu est un modèle pour toutes sortes de personnes : aussi n'a-t-il rien voulu avoir

de particulier au-dehors, aussi a-t-il toujours vécu d'une manière commune, afin qu'il ne parût rien en lui qui ne pût être imité dans toutes les conditions. Il ne s'est point retiré dans le désert dès l'enfance, comme saint Jean; il a passé ses trente premières années dans la maison de saint Joseph, il y a pratiqué l'humilité et l'obéissance, il y a travaillé, pour nous porter à fuir l'oisiveté; il y a donné de jour en jour des marques visibles d'une vertu qui croissait avec son âge, pour nous apprendre que nous ne devons jamais être contents de nous-mêmes, mais toujours aspirer à une plus grande sainteté: quand il a commencé à se produire, il ne s'est point habillé de peaux, comme son Précurseur, il ne s'est couvert ni d'un sac, ni d'un cilice; il a paru sous un habit modeste à la vérité, mais du reste semblable en tout à ceux qu'on portait ordinairement. Il ne s'est montré ni comme un contemplatif, ni comme un homme desséché par les jeûnes, défiguré par les austérités; il a loué saint Jean d'avoir pris cette route si épineuse, mais il ne l'a pas choisie; il a voulu prendre un chemin où personne ne pût s'excuser de le suivre; pour cette raison, il s'est borné à donner dans toutes les occasions des exemples d'une humilité, d'une douceur inaltérable, d'une charité universelle, d'une attention singulière pour les pauvres, d'une compassion tendre pour les malheureux, d'une inclination extrême à faire du bien: il a voulu qu'on remarquât en lui un grand amour pour la prière, une soumission profonde à la volonté de Dieu, un détachement sincère des biens et des plaisirs de la vie, une patience invincible dans les plus grands maux, surtout une innocence si parfaite, un éloignement si marqué de toutes sortes de péchés, qu'il défie tous ses ennemis de pouvoir lui en reprocher un seul: *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous peut me convaincre d'avoir péché?

Voilà votre règle, MM.; en vain voudriez-vous

246 POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

vous en défendre, elle a été faite exprès pour vous. Un chartreux est obligé de suivre son fondateur dans la solitude, un enfant de saint François d'embrasser le dénuement parfait de ce Père séraphique ; mais tout Chrétien sur les pas de son divin Maître, dont il a l'honneur de porter le nom, doit fuir le vice et la vanité, haïr le monde et ses délices, mépriser les richesses, aimer les pauvres, aimer ses plus mortels ennemis, se nourrir, pour ainsi dire, de la prière, louer Dieu dans l'affliction, être enfin si irréprochable dans ses mœurs, que la pureté de sa vie soit une preuve de la sainteté de sa Religion, et ferme la bouche à quiconque oserait calomnier le Christianisme.

Si vous persistez à me dire que l'exemple d'un Dieu est trop supérieur aux forces de l'homme, je consens à ne vous donner que des Chrétiens pour modèles d'une vie vraiment chrétienne ; ces Chrétiens, ce sont les premiers Fidèles qui avaient été élevés dans le Christianisme par les Disciples mêmes de Jésus-Christ, et qui par conséquent n'ignoraient pas les devoirs d'une si sainte profession.

Je ne vous dirai point que les premiers qui reçurent le baptême dans Jérusalem se dépouillèrent d'abord de leurs biens, pour les apporter aux pieds des Apôtres ; que quelque grand que fût leur nombre, quoiqu'il fût composé de personnes de nations différentes, ils vivaient dans une union si étroite, qu'on aurait dit qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une ame. C'étaient les premiers fruits de la Croix, c'étaient les premiers jours de l'Église ; il ne se pouvait faire que tout ne fût encore dans la ferveur ; mais lorsque les Apôtres eurent annoncé Jésus-Christ et dans l'Europe, et dans l'Afrique, et qu'il y eut des Chrétiens dans toutes les villes de la Grèce, dans toutes les provinces qui dépendaient des Romains, savez-vous, MM., comment ces Chrétiens dispersés vécurent durant l'espace de deux cents ans ? Jamais on ne vit d'hommes d'une vie plus innocente, plus irrépro-

chable. Hors du temps des persécutions, quiconque était accusé devant les Juges infidèles, c'était assez, pour écarter tout soupçon de crime, qu'il déclarât qu'il était Chrétien : *Cernimus*, dit Luciter, Évêque de Sardaigne, *cernimus hâc unâ religiosâ voce, Christianus sum, omne crimen excludi*. Une femme se trouvait-elle sollicitée par un Idolâtre, il lui suffisait de dire qu'elle était Chrétienne, pour faire perdre au tentateur impur toute espérance de rien obtenir ni par prières, ni par menaces. Quelle autre réponse fit sainte Blandine à ceux qui la pressaient de se montrer plus complaisante pour le Tyran ? *Christiana sum, nihil apud nos admittitur sceleris* : Vos instances sont vaines, dit-elle, on ne sait point parmi nous condescendre au crime.

Sur cette persuasion Minutius Felix, dans son dialogue contre la vanité des idoles, ose défier tous les Gentils de son temps de trouver dans les prisons un seul Chrétien condamnable autrement que par sa Religion. Il leur reproche leurs adultères, et ne fait pas de difficulté de dire que les femmes chrétiennes ne jettent pas même la vue sur les hommes qu'il ne leur est pas permis d'aimer. Aux festins des Infidèles, où régnait l'intempérance, le luxe, l'impureté, il oppose la modestie et la frugalité des repas des Chrétiens, dont la joie même était grave et édifiante : *Convivia non tantùm pudica colimus, sed et sobria; neque enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed hilaritatem gravitate temperamus*. Ces premiers Chrétiens s'assemblaient quelquefois pour se donner des marques mutuelles de charité, mais c'étaient des assemblées où tout respirait le Christianisme, d'où l'on sortait toujours plus humain, plus chaste, plus réservé, plus disposé à s'acquitter de tous les devoirs de sa Religion : *In quibus*, dit le grand Arnohe, *aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, castos, pudicos*. Il y avait dès ce temps-là des théâtres, des

jeux publics, on y faisait des fêtes, on y donnait des spectacles où l'on voyait éclater toute la grandeur et toute la magnificence des Romains, qui étaient encore les maîtres du monde; mais aucun Chrétien n'était de ces fêtes, on ne les voyait jamais ni au théâtre, ni au cirque. Tertullien dans son Apologétique dit qu'ils n'osaient pas même parler entre eux de ces profanes divertissemens, qu'ils ne souffraient pas même qu'on leur en parlât : *Nihil est nobis visu, dictu, auditu cum insania circi, cum impudicitia theatri, atrocitate arenarum, xysti vanitate.*

Quelques recherches que leurs ennemis eussent faites de leur vie, ils n'ont jamais rien eu à leur reprocher, si ce n'est qu'ils ne mettaient pas des fleurs sur leurs têtes, que pour leurs habits ils n'étaient jamais de pourpre, qu'ils faisaient cas de la pauvreté, qu'ils étaient sauvages, qu'ils étaient ennemis des charges et des honneurs. Voilà de quoi ces hommes aveugles leur faisaient des crimes, et nous avons encore les savantes apologies qu'on écrivait alors, pour répondre à de si glorieuses accusations. Ils étaient si intimement persuadés qu'on ne pouvait être à Jésus-Christ, sans être crucifié avec lui; qu'ils avaient horreur de cette vie molle et délicieuse que l'on mène dans le monde. C'était un si grand éloignement de toutes sortes de plaisirs, que les Païens n'en pouvant comprendre la cause, s'avisèrent de dire que c'était une politique de la nouvelle Religion; que parce que les Chrétiens étaient sans cesse exposés à la persécution et à la mort, on tâchait de leur rendre la vie ennuyeuse, en leur retranchant tout ce qui la pouvait faire aimer; que de là venait le mépris qu'ils en faisaient, et cette insensibilité qu'ils montraient dans les supplices : *Sunt qui existiment Christianum expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri, quâ facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis ejus, ne desiderent quam*

jam supervacuum sibi fecerint. Aussi le même Père ajoute que leur vertu les avait mis dans une si haute estime parmi les Infidèles, qu'on n'osait rien faire d'indécent en leur présence, qu'on les reconnaissait sans peine entre tous les autres par leur modestie, par la simplicité de leurs habits, et que partout où ils paraissaient, les plus dissolus se retenaient par respect, et se sentaient forcés de s'astreindre aux règles les plus sévères de la bienséance.

Voilà, MM., quels ont été durant les deux premiers siècles de l'Eglise ceux qui avaient embrassé la Religion que nous professons. Que dis-je ? se peut-il faire que ce soit la même Religion ? se peut-il faire que nous ayons la même foi, que nous attendions les mêmes récompenses que ces dignes enfans des Apôtres ? Dites-moi, de tous ces grands éloges que les Pères ont donnés aux Fidèles de leur temps, en est-il un seul que nous puissions nous attribuer ? Au contraire, de tous les reproches que ces mêmes Pères faisaient aux Païens, en est-il un seul qu'on ne nous puisse faire avec justice ? Pourrions-nous aujourd'hui opposer nos divertissemens aux divertissemens des Turcs et des Indiens ? et après leur avoir reproché les excès de leur table, et l'immodestie de leurs danses, oserions-nous leur proposer pour modèles nos bals, nos festins, nos spectacles ? Croyez-vous, s'ils revenaient au monde, ces premiers fidèles, qu'ils voudraient nous avouer pour leurs frères ? ne s'éloigneraient-ils pas de nos assemblées ; de nos divertissemens, avec autant de soin qu'ils fuyaient les jeux et les danses de leur temps ? Croyez-vous que les Païens mêmes qui avaient pour eux tant de respects, voulussent nous reconnaître pour les héritiers d'une si sainte Religion ? ne trouveraient-ils pas qu'il y a presque autant de différence entre les Chrétiens qu'ils ont vus et ceux d'aujourd'hui, qu'il y en avait entre les premiers Chrétiens et les Infidèles ? Et

nous espérons que Jésus-Christ nous regardera comme ses disciples ! Oui sans doute il nous reconnaîtra au saint nom de Chrétien que nous portons ; mais voyez ce que nous devons attendre de lui pour avoir négligé de faire ce qu'il attend de ceux qui portent ce nom. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

LES châtimens dont Dieu menace le Chrétien prévaricateur, regardent, les uns cette vie, les autres l'éternité. A l'égard du temps présent, je ne saurais mieux vous faire comprendre ce que les mauvais Chrétiens ont à craindre de la colère du Seigneur, qu'en vous rappelant ce qu'en ont éprouvé les Juifs. Il est vrai qu'après avoir été chéris au point qu'ils l'ont été durant tant de siècles, il est étrange qu'ils aient pu devenir les tristes objets d'une aversion aussi marquée et aussi constante. Vous savez que Dieu les avait préférés à toutes les nations de la terre, qu'il en avait fait son peuple, qu'il semblait négliger le reste du monde pour s'appliquer tout entier à les instruire, à les protéger, à leur donner des marques de tendresse. Il ne se contente pas de les avoir tirés de la servitude, de les avoir enrichis des dépouilles des Égyptiens, de les avoir vengés de leurs ennemis par les plus terribles fléaux ; pour leur séjour il choisit dans toute l'Asie le climat le plus doux, le plus agréable, une terre où coulent le lait et le miel, il les y conduit par mille prodiges, il en chasse les habitans naturels, il sacrifie tout ce qui s'oppose à l'établissement de ses favoris ; lui-même il fixe sa demeure parmi eux, il leur parle, il les conseille, il les défend dans toutes les rencontres ; une faveur supérieure à tout ce que je viens de dire, c'est qu'ayant à se faire homme, il veut que sa Mère, ses ancêtres, toute sa race soit de cette nation ; après avoir été long-temps comme leur Dieu particulier, il veut enfin être leur frère. Mais

se sont-ils rendus indignes de ces grâces par les perfidies, par le mépris qu'ils ont fait de leurs lois et de la justice ? cet amour s'est changé en haine implacable, et la rigueur des châtimens qui l'ont suivie a presque égalé la grandeur et le nombre des bienfaits dont ils avaient été prévenus.

Je ne parle point de la cité sainte, de l'horrible carnage de ses citoyens, de l'embrasement du temple, de la royauté abattue, de la Synagogue dissipée, du sacerdoce aboli. Toute la terre a été lavée dans le sang de Jésus-Christ, la lumière de l'Évangile a pénétré dans les parties du monde les plus reculées et les plus barbares, sans qu'un seul rayon ait encore éclairé cette nation ingrate. La voilà sans pays, sans Prince, sans Pontife, sans Prophètes, sans temple, sans sacrifice ; la voilà depuis plus de seize siècles méprisée, traitée partout en esclave ; rien ne la touche, rien n'est capable de la réveiller. On dirait que ce Dieu qui semblait autrefois n'être que pour elle, refuse aujourd'hui d'être son Dieu, l'a abandonnée, l'a effacée de son souvenir, ne la souffre plus qu'afin qu'elle serve d'exemple à tous ces Gentils qui ont profité de sa disgrâce ; et que c'est dans cette vue qu'il l'a dispersée par toute la terre, comme on ferait à l'égard d'un scélérat dont on aurait mis le corps en pièces afin d'exposer sur divers chemins ses membres déchirés, et de retenir le reste des hommes dans le devoir par la crainte d'un pareil supplice.

En effet, MM., quelle crainte ne doit pas inspirer à tous les Fidèles cette sévérité du Seigneur contre le peuple Juif ! S'il égale ainsi les peines de l'ingratitude aux bienfaits qu'il a départis, à quel terrible châtiment ne doivent pas s'attendre les enfans de la loi de grace ! Car enfin, quelque privilégiés qu'aient été les Juifs, tous les bienfaits qu'ils ont reçus n'étaient que les figures des faveurs qu'on nous a faites. Qu'était-ce que la servitude sous Pharaon en comparaison du joug de l'Idolâtrie, sous lequel le Démon nous faisait gémir ?

Dieu avait donné aux Israélites une colonne de nues pour les conduire, mais lui-même il est venu nous servir de guide : il ouvrit les rochers pour apaiser l'ardeur de leur soif; mais il a fait couler de son propre flanc les eaux sacrées qui nous servent et de bain et de breuvage : il les a nourris dans le désert d'un pain préparé par les Anges ; il nous fait une nourriture de sa propre chair : enfin il habitait parmi eux ; mais n'est-il pas sur nos autels d'une manière encore plus spéciale, encore plus amoureuse qu'il n'était dans leur sanctuaire ? non-seulement il est avec nous, mais il vient même dans nous. Je ne finirais pas si je voulais remarquer tous les avantages que nous avons sur ce peuple bien-aimé : mais si nous sommes assez malheureux pour faire un mauvais usage de tant de biens, si nous croyons que ce soit assez de porter le nom de Fidèles pour répondre à une bonté si excessive, pouvons-nous manquer d'être rejetés, et de tomber dans une dureté de cœur encore plus grande que l'endurcissement des Juifs ?

Infortunée Angleterre, ne serais-tu point peut-être un triste exemple de cette vérité terrible ? car sur quel royaume le Ciel a-t-il autrefois versé plus de bénédictions ? quel peuple a jamais donné des preuves d'un plus grand zèle pour la foi, et d'une plus grande soumission à l'Église ? Parmi tant de grands Rois qui t'ont gouvernée, combien en reconnais-tu qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jésus-Christ ? pourrais-tu compter les Princes et les Princesses qui t'ont donné l'exemple de la pauvreté et de la chasteté évangélique ? J'en trouve qui ont été vierges jusques dans le mariage. Toutes tes villes ont donné des Martyrs au Sauveur du monde, toutes tes Églises ont formé des Pontifes d'une vie sainte et apostolique. Le nombre de tes Religieux a presque égalé la multitude de tes autres habitans ; tu n'étais presque plus qu'un grand monastère, tant la plupart de tes sujets montraient d'empressement, les uns à don-

ner leurs biens pour fonder des maisons religieuses, les autres à tout quitter pour s'y renfermer. Je ne parlerai point des honneurs que la Mère de Dieu a reçus des anciens Anglais, je ne te rappellerai point qu'ils étaient si dévoués à cette Reine des Anges, qu'à cette occasion on t'appelait la dot et le partage de Marie. On sait que tu fus la première qui levas l'étendard pour la défense de la Conception immaculée, que c'est à toi que la Sainte Vierge fit présent de ce Scapulaire miraculeux, si révérend dans tout le Christianisme, toujours regardé par ceux qui ont l'avantage de le porter comme un bouclier impénétrable : il suffit de dire que ta foi n'a pu se contenir dans les bornes que l'Océan semblait lui prescrire, elle s'est répandue au-delà des mers ; des royaumes entiers que le zèle fécond de tes enfans a engendrés à l'Église catholique, des royaumes entiers te reconnaissent pour leur mère en Jésus-Christ.

Je conviens, MM., que le ralentissement d'une si grande ferveur est venu d'abord de la fragilité et de l'inconstance des hommes, qu'insensiblement on s'est laissé corrompre par l'abondance, que le commerce, avec l'or et l'argent des pays voisins, a apporté l'avarice et la volupté. Mais ce relâchement, cette vie molle et voluptueuse a-t-elle pu ne pas irriter le Seigneur ? et peut-on méconnaître les terribles effets de sa colère dans ces ténèbres épaisses qui nous environnent, dans ce cahos effroyable de croyances différentes, dans cette diversité presque égale de maximes, de sentimens, de préceptes, qui partagent non-seulement les villes et les provinces, mais jusqu'aux familles des particuliers ? en un mot, dans cette multitude de sectes, où chacun méconnaît presque la sienne, où l'on se défie, où l'on n'ose se fixer, où la plupart ont peu de Religion, plusieurs n'en ont aucune ? Je n'attaque ici personne : mais s'il est vrai qu'il n'y a qu'une voie pour aller au Ciel ; lorsque chacun s'ouvrira à soi-même un chemin différent,

n'est-il pas clair que la plupart s'égareront et se perdront sans ressource ? Mon Dieu, quand votre justice sera-t-elle satisfaite ? quand daignerez-vous arrêter un fléau si terrible ? se peut-il faire que vous voyiez périr tant d'âmes sans en être ému ? par quelle voie pourrons-nous enfin vous fléchir, et vous engager à nous réunir tous dans une même bergerie, comme nous l'avons été durant l'espace de treize ou quatorze siècles ?

Mais si Dieu exerce une si grande rigueur sur des nations entières ; quoique ces sortes de châtimens enveloppent toujours beaucoup d'innocens avec les coupables, faut-il douter, MM., que très-souvent il n'en use aussi sévèrement à l'égard des particuliers ? Plût à Dieu que le monde, je dis le monde même le plus chrétien, le plus catholique, ne fût pas rempli de ces personnes que le Seigneur a comme délaissées, a comme endurcies, pour les punir de leur tiédeur. Hélas ! on en trouve tous les jours, et il est assez facile de les reconnaître. Vous voyez des gens qui n'ont ni goût ni sentiment pour les saints exercices de la Religion, pour tout ce qui regarde le salut. On leur met devant les yeux les vérités éternelles, on leur parle et de la mort et de l'autre vie ; il semble qu'ils n'y comprennent rien, que c'est un langage qu'ils n'entendent pas. Dans leur peu d'application à vous écouter, dans le peu d'intérêt qu'ils prennent à ce que vous leur dites, dans leur indifférence à vous répondre, on voit aisément que la main de Dieu s'est appesantie sur eux.

Toutes les marques que nous avons pour juger qu'un homme a l'esprit bouché, qu'il n'a aucune ouverture pour une science, qu'il n'y est pas propre, qu'il s'y applique inutilement, toutes ces marques se trouvent dans ces personnes à l'égard de la piété. Pour achever de vous convaincre que la plupart de ceux qui ne vivent pas en vrai Chrétiens sont déjà dans ce délaissement funeste, il ne faut que vous faire apercevoir combien peu chan-

gent de vie, combien peu profitent de la parole de Dieu. Un Missionnaire qui vit parmi les Chinois et les Indiens compte par cent et par mille les Idolâtres qu'il convertit à la foi, tandis qu'un prédicateur qui prêche en Europe à des Catholiques relâchés s'estime heureux si dans toute une année il en porte un seul à une véritable pénitence. Je me rappelle à cette occasion la pensée de saint Augustin, qui applique aux mauvais Chrétiens une comparaison que le Prophète Ézéchiél n'avait faite que pour les Juifs. Les Gentils, dit ce Père, sont comme le bois des arbres stériles; lorsque ce bois est coupé, il peut être poli, être mis en œuvre, et servir à mille usages : mais un Chrétien qui s'est séparé de Jésus-Christ, pour se livrer aux vaines douceurs de la vie mondaine, est semblable au bois de la vigne, qui étant retranché du cep perd tout son prix, et n'est plus propre qu'à être brûlé.

Voilà comment le Seigneur punit dès cette vie ceux qui se contentent de porter le nom de Chrétien, sans se mettre en peine de remplir les obligations qu'il impose; il leur ôte le talent qu'ils ne veulent pas faire valoir, il les rend insensibles à tout, il les aveugle, il les abandonne en quelque sorte, et de la même manière il devient lui-même insensible à leur malheur. Si ces infortunés faisaient réflexion à cet état d'insensibilité où ils se trouvent, quelle serait ou leur frayeur, ou même leur désespoir! Mais ils ne seraient pas aveugles, s'ils étaient capables de ces attentions; leur malheur est d'être comme abandonnés de Dieu, et de ne pas s'apercevoir de cet abandonnement.

Faut-il demander si des hommes qui dès ce monde ont été punis de la sorte, seront encore punis éternellement dans l'autre vie? Non, MM., cette première peine conduit naturellement à la seconde. Quoique Chrétien, quoique marqué par le sang de l'Agneau et par le caractère de ses enfans, ils seront condamnés à l'Enfer. Mais quelle

place , Dieu éternel , leur est réservée dans cette horrible demeure ! Les Idolâtres , les Juifs , ceux qui sont séparés de la véritable Église , toute cette multitude souffrira dans l'Enfer ; mais quelle différence entre son supplice et le supplice d'un Chrétien ! Tous ces Infidèles ont failli ou sans Sacrement , ou sans grace , ou sans connaissances , telles du moins que nous les avons ; au lieu qu'un Chrétien ne saurait pécher qu'il ne fasse outrage à l'esprit même de la grace qui est en lui , qu'il ne profane le Sacrement de son adoption divine , qu'il ne méprise , qu'il ne crucifie celui dont il connaît , dont il confesse , dont il public la divinité. Le serviteur qui aura su la volonté de son maître , et qui l'aura négligée , sera rudement châtié : *Vapulabit multis* , dit Jésus-Christ. Mais qui l'a mieux connue que nous , cette divine volonté , que nous qui ne faisons jamais de faute que notre conscience ne nous la reproche , que nous ne nous en accusions nous-mêmes ?

De plus , le Sauveur dit dans l'Évangile , qu'il proportionnera les châtimens aux faveurs qu'on aura reçues de lui. Et j'ai déjà observé que les avantages qu'un Chrétien a sur le reste des hommes sont en quelque sorte infinis : par conséquent il est impossible de concevoir jusqu'à quel point la peine qu'on lui prépare surpassera les tourmens des autres damnés. *Cui plus datum est ; plus repetetur ab eo* : Plus on aura donné , plus on redemandera , plus on punira. C'est-à-dire , Chrétiens auditeurs , que dans le jugement qu'on fera de nous , on mettra d'un côté de la balance , non-seulement nos péchés , mais encore toutes les lumières , tous les pieux sentimens , toutes les instructions que nous aurons eues ; on y mettra tous les mérites , tout le sang de Jésus-Christ , son corps , son ame , sa divinité : car tous ces dons nous ont été mis entre les mains , pour que nous en fissions un saint usage : et il faudra que la peine qui nous sera imposée pour nos prévarications

réponde à ces dons immenses, qu'elle balance, pour ainsi dire, tous ces bienfaits. J'avoue, Seigneur, que ce jugement est juste : mais si vous nous voulez traiter dans la rigueur de votre justice, où trouverez-vous des peines proportionnées à notre ingratitude ? car il est vrai que votre bonté s'est épuisée en notre faveur, et que votre libéralité a passé toutes les bornes. C'est-à-dire, Chrétiens auditeurs, que comme son amour a été extrême, sa vengeance le sera également, et que sa colère se répandra tout entière, se débordera en quelque sorte sur nous ; c'est-à-dire, que comme le Chrétien a été sur la terre son bien-aimé et son favori, il sera aussi dans les Enfers le principal objet de sa haine ; c'est-à-dire, que comme il n'a rien épargné pour nous rendre heureux, il n'oubliera rien de tout ce qui sera capable d'augmenter notre supplice ; c'est-à-dire, que sa justice punira les autres, mais que ce sera la fureur qui exécutera l'arrêt de notre condamnation ; c'est-à-dire enfin, que les douleurs des autres seront infinies, et qu'elles seront légères néanmoins, si on les compare à ce que nous aurons à souffrir.

Il me semble que je le vois, ce Chrétien condamné à brûler dans les Enfers, il me semble que je le vois dans ces prisons affreuses porter pour sa confusion éternelle le même caractère qui devait être la source de sa gloire : ce caractère, qui ne se peut effacer, est comme un signal donné à toutes les flammes pour qu'elles se lancent contre lui ; aux supplices, pour qu'ils s'accumulent sur lui ; à tous les damnés, pour qu'ils insultent à sa misère ; à tous les Démons, pour qu'ils l'accablent d'outrages, qu'ils le couvrent d'opprobres. Quelle joie pour Lucifer de voir entre ses mains cet esclave qui lui avait été arraché, qui était devenu son maître, qui pouvait le mépriser, le chasser comme un vil animal, le forcer d'obéir au moindre signe, le terrasser, l'enchaîner ! Mais pour le Chrétien, quelle honte, quel dépit de se voir rabaissé jus-

258 POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

qu'à servir de jouet à ces monstres hideux et infâmes ! lui que les Anges respectaient , qu'ils honoraient comme le temple du Saint-Esprit , comme le frère du Rédempteur , comme un enfant de Dieu , comme l'héritier présomptif de son royaume. Quelle douleur de nous voir plus malheureux que les Turcs , que tous les autres dont nous avons si souvent déploré le malheur et l'aveuglement ! Quel désespoir , quelle rage , lorsque nous comparerons l'état où nous serons avec la gloire qui nous était destinée !

Je serais trop long, Chrétiens auditeurs , si je vous disais tout ce que je pense d'un tourment si épouvantable ; mais je vous prie au nom du Seigneur de suppléer à mon défaut par vos méditations , et de vous fixer un temps où seuls vous considérez attentivement un Chrétien dans les Enfers , un de vos frères damnés. Voyez quelles doivent être ses pensées , lorsque d'un côté il envisage tous les biens qu'il a reçus , et de l'autre tous les biens qu'il a perdus ; lorsqu'il se rappelle combien il a été aimé , et qu'il sent combien il est haï ; lorsqu'il pense combien il lui était facile d'éviter de si grands maux , et qu'il voit combien il lui sera éternellement impossible de s'en délivrer.

O vous , aimable Rédempteur , daignez leur prêter un rayon de votre divine lumière dans le temps qu'ils s'occuperont à cette considération. Faites que ces vérités entrent si avant dans leurs cœurs , qu'elles leur deviennent utiles pour l'éternité ; faites qu'ils se rendent dignes du nom qu'ils ont reçu au Baptême ; faites qu'ils se distinguent par leur vie régulière de tous ceux qui déshonorent le même nom ; si le nombre des véritables adorateurs est borné , qu'ils vous adorent du moins en vérité , qu'ils fassent renaitre en nos jours la piété des premiers siècles , et qu'ils vous donnent , s'il est possible , autant de joie par leur ferveur , que vous en recevriez d'une Église plus

nombreuse ; enfin versez sur eux une si grande abondance de graces , qu'ils puissent accomplir exactement tout ce que vous attendez de véritables Chrétiens , et mériter tout ce que de véritables Chrétiens peuvent attendre de vous. C'est ce que je vous souhaite , au nom du Père , du Fils , et du Saint-Esprit.



1-

SERMON

POUR LES DERNIERS JOURS

DU CARNAVAL.

Vie vobis qui ridetis nunc , quia lugebitis et flebitis !

Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie , parce que vous serez enfin réduits aux gémissemens et aux larmes ? (*Luc. 6.*)

Un Chrétien doit renoncer à tous les plaisirs du monde , parce que l'obligation où il est de travailler sans cesse ne lui permet pas d'en jouir : un Chrétien doit se borner aux plaisirs les plus innocens , parce que ce sont les seuls que lui permettent les raisons qu'il a de s'affliger.

QUELQUES efforts qu'on fasse , Chrétiens auditeurs , on ne persuadera jamais aux hommes que des jours passés dans la joie soient des jours malheureux : Jésus-Christ l'a dit , mais jamais le monde ne l'a pu croire. On n'ose pas , il est vrai , dans le Christianisme , combattre ouvertement les paroles de la Sagesse incarnée , qui énoncent si expressément cette vérité ; mais comme toutes les maximes de l'Evangile sont enveloppées de ténèbres à l'égard des esprits charnels , la plupart des Chrétiens regardent les paroles que j'ai rapportées comme une énigme incompréhensible , et vivent cependant comme s'ils les entendaient dans un sens tout contraire au sens de leur auteur. Ce n'est pas seulement durant certains jours de l'an-

née qu'on ne pense qu'à se réjouir, on ne voit que trop de gens dans le monde qui n'ont point d'autre occupation que le jeu et la débauche; et ceux que la nécessité de pourvoir à leur subsistance force d'interrompre ces sortes de plaisirs, ceux-là croient s'être fait un plan de vie, assez réglé, si par une révolution continuelle ils font succéder les affaires aux divertissemens, les divertissemens aux affaires.

Ce que je trouve de plus déplorable dans un abus si dangereux, c'est qu'on ne sait par où y porter un remède efficace. La parole de Dieu ne se fait point entendre dans les assemblées du monde, dans les académies de jeu; la grace n'a point d'accès dans des esprits dissipés, dans des cœurs pleins d'une vaine joie: d'ailleurs on ne peut vivre sans quelque plaisir; et ceux qu'on goûte sur la croix, les saintes délices de la pénitence, ne sont aux yeux des mondains que des plaisirs chimériques.

Aussi, MM., vous avouerai-je qu'en formant le dessein de parler contre les divertissemens du monde, je n'ai point eu en vue les personnes qui s'y livrent sans mesure; je n'ai pensé qu'à vous, Chrétiens auditeurs; j'ai cru que vous étant séparés de la foule des mauvais Chrétiens, ce discours pourrait être utile pour vous animer à opposer de saints exemples aux pernicieuses coutumes qui semblent renouveler tout ce que le Christianisme avait aboli; j'ai cru qu'en vous portant à pleurer sur cette espèce de désordre, je disposerais vos cœurs à ressentir une sainte joie de n'avoir point eu part aux profanes plaisirs des Chrétiens déréglés.

Divin Esprit, jetez les yeux sur cette assemblée de véritables Chrétiens. C'est vous qui les avez conduits dans ce saint lieu pour les armer de votre parole toute-puissante contre les enchantemens de cette fausse joie que tant d'autres suivent aveuglément. Ne permettez pas que cette élite fidèle

entende sans fruit un discours qu'elle a préféré aux vains entretiens du monde. Dites-lui par ma bouche ce que vous avez coutume de dire vous-même au cœur de vos bien-aimés : je vous demande cette grâce par l'entremise de votre divine épouse : *Ave, Maria.*

Si dans le dessein que j'ai de combattre les divertissemens du monde, je ne les considérais que dans l'état où la corruption de nos mœurs les a portés, il me serait aisé de faire voir que leur usage est illégitime, et qu'un Chrétien doit s'en éloigner. Vu la manière dont on use des divertissemens au siècle où nous sommes, peut-on les attaquer, ces divertissemens, sans déclarer la guerre à tous les vices ? Vous le savez mieux que moi, Chrétiens auditeurs, l'impiété, la médisance, l'amour profane, l'amour déréglé, fournissent aujourd'hui dans le monde la matière à la plupart des entretiens et des hommes et des femmes ; il y a du luxe et de la dissolution presque dans tous les repas ; on s'endort sur le jeu, si d'un côté la profusion et de l'autre l'avarice ne s'accordent pour l'animer ; en un mot, on ne trouve plus de goût aux plaisirs s'ils ne vont jusqu'aux derniers excès.

Mais je vais plus loin, et sans parler ici, ni des assemblées publiques, où l'innocence est exposée à tant de périls, ni des conversations secrètes, qui sont encore plus dangereuses, ni des festins, où règnent la vanité où l'intempérance, je dis qu'un Chrétien doit renoncer à tous les divertissemens du monde, c'est-à-dire à tous les divertissemens ou profanes, ou superflus ; je dis qu'il doit se contenter précisément des plaisirs, où nécessaires à la nature, où utiles pour le salut. Je n'ai que deux raisons pour le prouver, et ces deux raisons feront les deux parties de notre entretien.

Un véritable Chrétien doit s'éloigner autant

qu'il peut des vains divertissemens du monde : pourquoi ? premièrement , parce qu'il n'a pas le loisir de s'y arrêter ; secondement , parce qu'il n'a pas sujet de s'y plaire. Les divertissemens sont un contre-temps dans des jours destinés au travail ; ils deviennent importuns dans des jours de larmes et d'affliction. Or je prétends vous faire voir que tous les jours de la vie sont des jours de travail pour les Chrétiens : ce sera le premier point ; que tous les jours sont pour eux des jours d'affliction et de larmes : ce sera le second point. Voilà, MM., toute la matière de ce discours.

PREMIER POINT.

A JUGER de l'affaire du salut par la manière dont les Chrétiens ordinaires ont coutume de s'y employer , on dirait que ce n'est pas une affaire , et qu'après avoir reçu le caractère d'enfant de Dieu dans les eaux sacrées du Baptême , du reste , quoi qu'on fasse , ou quoiqu'on ne pense pas même à rien faire , c'en est assez pour être sauvé. Mais s'il faut s'en tenir à la règle infaillible de l'Évangile , qu'il s'en faut que l'affaire du salut soit aussi aisée qu'on se l'imagine ! Dans la pensée de Jésus-Christ , parmi toutes les affaires , le salut est non-seulement la plus importante , mais encore la plus incertaine , la plus délicate , la plus difficile à conduire ; il n'est point d'affaire qui demande plus d'application , plus de vigilance , plus de fatigue. Pour en assurer le succès , il faut se réduire à une attention continuelle sur soi ; après avoir travaillé durant tout le jour , il faut encore veiller et prier durant la nuit , et à toutes les heures de la nuit : un seul moment de repos peut rendre inutiles les sueurs de plusieurs années ; et , ce qu'il est très-important de remarquer , c'est que s'appliquer à toute autre affaire , c'est ruiner cette affaire principale. Il n'est rien de si souvent répété dans le nouveau Testament , rien sur quoi le Sauveur se soit plus clairement expliqué. Vous n'avez tous qu'une

seule affaire , nous dit-il ; il vous faut oublier toutes les autres , ou du moins les rapporter toutes au salut. Il n'en excepte pas une seule. Le soin de pourvoir à sa subsistance , ce soin , quelque nécessaire qu'il paraisse , n'est pas privilégié , s'il peut retarder , que dis-je , retarder ? s'il ne sert même à avancer l'affaire du salut. S'embarrasser des soins temporels , c'est abandonner son ame , c'est mépriser son Dieu , c'est vivre en Païen : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.*

Voilà pourquoi les affaires du monde , et les soucis qui les accompagnent , sont comparés dans l'Évangile aux épines qui étouffent la semence aussitôt qu'elle commence à lever. Telles furent les affaires importantes qu'alléguèrent les conviés en refusant l'honneur qu'on leur voulait faire ; une emplette de conséquence , une nouvelle acquisition , un mariage. Qui ne croirait d'abord que ces excuses sont légitimes ? cependant elles irritent la colère du père de famille , il déclare toutes ces personnes indignes d'être admises à sa table , il jure qu'il ne les y souffrira jamais : *Dico autem vobis quod nemo virorum illorum , qui vocati sunt , gustabit cœnam meam.*

Or s'il est vrai que les soucis et les occupations des gens du monde sont un grand obstacle au salut , que doit-on dire de leurs amusemens et de leurs jeux ? Quoi ! un Chrétien n'aura pas un moment de temps pour songer à sa fortune , à ses biens , et il lui en restera pour l'oisiveté ? Les soins de la vie lui ravissent des heures dont il a besoin pour se sauver , et il n'aurait pas lieu de regretter les jours et les années qu'il donne à ses divertissemens ? S'il se perd , s'il hasarde sa grande affaire , son unique affaire , lorsque quelque autre occupation que le service de Dieu l'entraîne , comment , sans se faire tort , peut-il demeurer dans l'inaction ?

Mais d'où peut venir dans le Christianisme cette obligation si étroite de travailler sans cesse ? Je vais vous le dire , MM. , c'est une vérité que vous

n'avez peut-être jamais bien conçue. Pour la comprendre il faut en premier lieu supposer avec les Pères et les Docteurs, que le Christianisme est un état de perfection ; qu'être Chrétien, c'est avoir voué solennellement de tendre sans relâche à une vertu consommée, de marcher sur les pas de Jésus-Christ, et d'imiter autant qu'il est possible la sainteté de Dieu même : *Estote perfecti sicut pater vester cœlestis perfectus est.*

Il faut supposer en second lieu que l'obligation que nous avons tous de nous acquitter des devoirs attachés à notre état, est une obligation indispensable : *Quicumque profitetur statum aliquem, dit le Docteur angélique, tenetur ad ea quæ illi statui conveniunt.* C'est sur le même principe que le saint Docteur établit la nécessité absolue qu'on s'impose, en entrant dans un Ordre religieux, d'aspirer sans cesse au genre de perfection qui est particulier à la règle, quand même cette règle n'obligerait pas sous peine de péché mortel. Selon cette doctrine, Chrétiens auditeurs, vous êtes obligés, en vertu du nom que vous portez, d'aspirer à la sainteté ; quand vous ne l'auriez pas promis à la face de l'Église, quand vous n'y seriez pas engagé par le plus solennel de tous les sermens, par les vœux de votre Baptême, il suffit de faire profession du Christianisme, pour contracter cette obligation : *Quicumque profitetur aliquem statum, tenetur ad ea quæ illi statui conveniunt.*

Mais quelle est la nature de cette sainteté, et qu'est-ce qu'aspirer à la sainteté ? Être saint, comme on doit l'entendre ici, c'est être exempt de tous les vices, c'est avoir acquis toutes les vertus. Aspirer à la sainteté, dans le sens le plus étendu, le plus favorable à l'amour propre, c'est prendre, pour devenir des Saints, tous les moyens que nous présente notre condition. Mais quoi ! me dira-t-on, ne vous apercevez-vous pas que cette doctrine impose aux gens du siècle un joug étrangement rigoureux ? Voudriez-vous les obliger en

effet de faire tout ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à la sainteté? Il faut donc qu'il soient toujours en prières, qu'ils se mortifient sans cesse, et qu'ils n'omettent aucune des bonnes œuvres qu'il ne leur est pas impossible de pratiquer. Oui, MM., il le faut, c'est une suite des principes incontestables que j'ai avancés; et saint Thomas a déclaré lui-même qu'il était dans ce sentiment. Je vois bien qu'elle ne s'accorde pas, cette doctrine, avec cette vie agréable dont vous vous êtes tracé le plan dans votre esprit, sans consulter les devoirs de votre Religion, ni vos véritables intérêts: mais enfin les hommes du siècle, comme ceux qui se renferment dans les cloîtres, sont, dit saint Thomas, obligés de faire tout le bien qu'ils peuvent faire: *Omnes, tam Religiosi, quam seculares, tenentur facere quicquid boni possunt*, parce que ce précepte de l'Ecclésiaste: Hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez: ce précepte est également adressé à tout le monde: *Omnibus enim dictum est: Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare.*

Il est vrai, ajoute cette grande lumière de l'École, qu'on peut borner ce commandement aux œuvres que demande la perfection de l'état présent d'un chacun. Pour achever de mettre ce point de morale dans tout son jour, je dis qu'un homme engagé dans le monde pourrait jeûner toute l'année, donner tous ses biens aux pauvres; et néanmoins il ne pèche pas lorsqu'il ne se réduit ni à ces longues austérités, ni à ce dépouillement universel: c'est assez qu'il révère dans les plus fervens la généreuse vertu qui les porte à des actions si héroïques. Mais s'il néglige de s'instruire, et de s'acquitter avec soin des devoirs de sa charge, de sa profession; s'il néglige de s'examiner pour prendre de soi-même une entière connaissance; s'il néglige de prier souvent, selon ses besoins, de s'approcher des Sacremens, de pratiquer les œuvres de miséricorde, de veiller sur ses passions,

d'en prévenir les désordres par la mortification des sens, par une vie plus austère que la vie des Païens, par la méditation fréquente des vérités de la foi, et des exemples de Jésus-Christ; il ne saurait se dissimuler qu'il manque aux obligations les plus essentielles du Christianisme, et qu'il n'est pas dans la voie du salut. Voilà, MM., quelle est la pensée de saint Thomas, de cet homme si sage et si éclairé, qui a traité la morale avec tant de circonspection, et qui n'a jamais passé pour donner dans une excessive sévérité.

Dites-moi, je vous prie, Chrétiens auditeurs, ce soin de déraciner tous les vices de votre cœur, de faire germer à leur place toutes les vertus, de tendre toujours à une sainteté plus parfaite, plus excellente, et plus semblable à la sainteté de Dieu-même, cette obligation de faire tout le bien que vous pouvez, tous ces principes peuvent-ils bien s'allier avec cette vie oisive et inutile que tant d'hommes, et beaucoup plus de femmes encore passent dans les divertissemens? Vous dites que vous n'avez rien à faire, et qu'il vaut mieux employer le temps à se divertir, que de le perdre dans une triste et dangereuse oisiveté. Quoi! êtes-vous déjà parvenu au comble de la perfection et de la sainteté chrétienne? quels sont donc les vices que vous avez détruits, quels sont ceux que vous avez combattus, ou que l'étude que vous avez faite de vous-même vous a découverts? Vous n'avez rien à faire, et jusqu'à aujourd'hui vous n'avez rien fait pour votre sanctification.

Rentrez un moment en vous-mêmes, et considérez le déplorable état de votre ame. Je ne vous demande point de combien de crimes elle est noircie, combien de péchés vous avez commis autrefois, et que vous n'avez jamais expiés. Je vous demande s'il est quelque passion dont votre cœur n'éprouve point la tyrannie, si la prospérité d'autrui ne l'afflige point, s'il n'aime point ce qu'il ne lui est pas permis d'aimer, ou plus qu'il ne lui est

permis de l'aimer ? N'est-il pas vrai qu'il n'est point de gain , point de profits qui puissent satisfaire votre avarice ; que votre ambition ne saurait se contenter du rang que la Providence vous a marqué ; que vous ne pouvez vous résoudre à oublier une injure ? Combien de fois chaque jour vous emportez-vous sans raison , et presque toujours au-delà des bornes de la raison ? Où trouve-t-on ailleurs plus d'orgueil , et peut-être moins de mérite ? Allez , travaillez , et travaillez avec force , travaillez sans relâche ; il se passera bien du temps avant que vous ayez acquis la douceur de Jésus-Christ , l'humilité de Jésus-Christ , la charité , la patience , le désintéressement : cependant si une seule de ces vertus vous manque , vous êtes perdu sans ressource.

Vous croyez , dit saint Jean Chrysostôme , en expliquant la parabole des Vierges , vous croyez qu'on ne ferme l'entrée du royaume qu'à ceux qui n'apportent aucune vertu ; vous vous trompez , on rejette également ceux qui n'ont pas toutes les vertus. Vous avez été chaste , mais vous n'avez pas fait l'aumône ; vous avez conservé mon talent , mais vous ne l'avez pas fait croître ; vous avez aimé la vertu , mais vous avez aimé la gloire ; votre justice n'a pas été plus abondante que la justice des Pharisiens : n'espérez pas qu'on vous reconnaisse pour un serviteur fidèle , attendez-vous à être jeté dans les ténèbres extérieures. D'ailleurs , MM. , quand vous auriez moins d'occupation dans vous-mêmes , il y a des malades autour de vous , dans votre voisinage , ils ont besoin de secours et de consolation ; Jésus-Christ vous attend dans ces asyles de l'indigence , pour y recevoir dans la personne des pauvres des marques de votre foi et de votre amour. Vous n'ignorez pas qu'on vous jugera sur l'omission de ces œuvres de charité , et que la sentence est même déjà portée contre les Chrétiens qui n'auront pas donné à manger à ceux qui ont faim , qui n'auront pas vêtu ceux qui , outre

la faim , éprouvent les misères de la nudité , qui auront refusé une retraite aux étrangers , qui n'auront pas instruit les ignorans , visité ceux qui sont dans les fers.

Si cet arrêt est déjà porté , dira quelqu'un , qui donc sera sauvé ? car enfin on voit peu de personnes s'appliquer sérieusement à se sanctifier , se livrer tout entières à l'exercice de ces œuvres de miséricorde. Qui sera sauvé , Chrétiens auditeurs ? Peu de Chrétiens sans doute , un entre mille , peut-être moins encore. Ce vertueux Solitaire sera sauvé , lui qui depuis trente ou quarante ans ne s'occupe qu'à considérer les exemples du Sauveur du monde , pour les retracer en sa personne ; lui qui tous les jours , et presque à toutes les heures se rend à soi-même un compte exact de l'usage qu'il fait du temps , et du progrès qu'il a fait dans la vertu. Cette femme pieuse sera sauvée , elle qui partage sa vie entre la prière et la lecture des livres saints ; elle qui , tandis que vous vous abandonnez aux plaisirs , va chercher aux extrémités d'une ville des malheureux que la honte retient , que la faim consume.

Il faut l'avouer , nous avons une idée bien basse du Christianisme. Eh quoi ! MM. , un Dieu se sera anéanti , un Dieu aura versé tout son sang , et sera mort sur une croix ; il aura institué tant de Sacramens , il aura fait tant de miracles pour établir une Religion ; et toute cette Religion , ce fruit de tant de travaux , de tant de prodiges , se réduira à recevoir quelques gouttes d'eau à notre naissance , et après les avoir reçues , on sera libre , si l'on veut , de donner son temps ou aux hasards des dés , ou aux soupirs d'un fol amour ? Vous me demandez qui sera sauvé , si pour se sauver il faut renoncer aux divertissemens du monde , et embrasser le travail et la pratique des bonnes œuvres ; et moi je vous demande , si ces œuvres ne sont pas nécessaires , qui est-ce qui ne sera pas sauvé ? sur quel fondement l'Évangile a-t-il si fort exagéré le

petit nombre des élus, si les vains amusemens et les folles joies conduisent au Ciel? Faites un moment réflexion sur la manière dont vivent les gens du monde, et jugez s'il en coûte tant pour mériter la couronne immortelle, au cas qu'on la mérite en vivant comme l'on vit? Prendre dans chaque saison tous les plaisirs qu'elle présente aux diverses passions, faire succéder les promenades du printemps au repos et aux assemblées de l'hiver, faire chaque jour une nouvelle partie pour le lendemain, passer éternellement de la conversation au jeu, du jeu aux festins, aux bals, aux spectacles; est-ce là une route fort difficile à tenir? Cependant le Sauveur nous crie que la porte est étroite, que la voie est épineuse, que le nombre des prédestinés est à peu près égal au nombre des épis qui échappent à la main de l'avidé moissonneur. Voyez donc, mes frères, comment votre conduite peut s'accorder avec la vérité incarnée; car pour moi, si vous n'êtes pas dans l'erreur, je ne puis comprendre comment Jésus-Christ ne s'est pas trompé lui-même.

Mais enfin vous ne prétendez pas nous interdire l'usage modéré des plaisirs honnêtes, des plaisirs légitimes; après avoir travaillé toute la semaine à cent affaires différentes, n'est-il pas juste que le jour du Seigneur soit pour nous un jour de joie? Je réponds d'abord, Chrétiens auditeurs, qu'après avoir pensé toute la semaine à toutes vos autres affaires, il serait raisonnable de prendre du temps pour penser à l'affaire de votre salut: mais si travaillant tous les autres jours pour le monde, vous donnez aux divertissemens, les jours de fêtes, dans quel temps travaillerez-vous pour le Ciel? Vous avez sacrifié la plus grande partie de votre temps aux vues intéressées du monde, et ce qui vous en reste vous voulez encore le consacrer aux plaisirs profanes du monde? Quel partage d'une vie où le monde ne devrait avoir aucune part, d'une vie qui devrait être toute consumée au service de Jésus-Christ!

Je réponds en second lieu que cet éloignement universel de toutes sortes de divertissemens qui vous paraît si étrange a été pratiqué par les Chrétiens dans les plus heureux jours de l'Église ; jusques-là que les Païens s'étant aperçus de l'horreur qu'en avaient ces premiers Fidèles, ils disaient au temps de Tertullien que c'était une politique de la nouvelle Religion, que pour détacher les hommes de la vie, elle leur défendait l'usage de tout ce qui peut la rendre agréable, et les disposait ainsi à cette insensibilité qu'ils faisaient paraître lorsqu'on les conduisait à la mort : *Sunt qui existiment* (ce sont les paroles de ce Père, au livre qu'il a fait contre les spectacles) *sunt qui existiment Christianum, expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicacione voluptatum erudiri, quod facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint.*

Mais non, MM., je ne condamne point toutes sortes de divertissemens ; il y en a de louables, il y en a même de chrétiens, qui loin de mettre des obstacles à la sainteté, peuvent être utiles à ceux qui désirent de l'acquérir. Les gens de lettres à qui la vie paraît déjà trop courte pour le dessein qu'ils ont d'accroître leurs connoissances, savent se faire un divertissement de certaines lectures qui ne laissent pas de les instruire ; ils se délassent dans des conversations savantes, dans des jeux d'esprit plus utiles pour eux quelquefois que les études les plus sérieuses. Un guerrier qui prétend s'avancer par la voie des armes, ne se distrait, ne se divertit point inutilement : la chasse, les tournois, les courses de bagues, les jeux de l'arc, ce sont autant d'exercices inventés non-seulement pour le plaisir, mais encore pour endurcir les corps, et par là le former aux travaux de la guerre.

Les enfans du siècle seront-ils toujours plus sages dans leur conduite que les enfans de la lumière ? Un savant ne se divertit point en guerrier, un

homme d'épée a ses jeux particuliers, et tout différens des jeux d'un homme d'étude ; l'un et l'autre veut tirer quelque utilité de ses divertissemens : pourquoi les Chrétiens n'auront-ils pas le même zèle ? pourquoi croiront-ils ne pas couler leurs jours avec agrément, s'ils ne les perdent ? Ce roman vous divertit, femme du monde ; mais outre que cet amusement est dangereux, est-ce un divertissement chrétien ? pouvez-vous en tirer quelque avantage pour votre sanctification ? Les vies des Saints vous édifieraient, elles vous inspireraient de l'amour pour la vertu, et vous délasseraient en même temps l'esprit par la diversité des événemens merveilleux, et des actions héroïques dont elles sont remplies. Vous aimez à vous montrer dans les assemblées du monde : je ne voudrais pas vous condamner à une éternelle solitude, mais n'ayez de commerce qu'avec des personnes saintes, et que vos entretiens avec elles servent à réveiller en vous le désir de votre perfection. Les miracles de la puissance et de la miséricorde de Dieu, les mystères de sa vie et de sa mort, le mépris des biens terrestres, les solides plaisirs d'une conscience innocente, les délices immortelles dont un moment de douleur doit être récompensé, ces objets si dignes de notre Religion, si nobles en eux-mêmes, n'ont-ils rien qui puisse rendre des entretiens agréables ? pensez-vous qu'il y eût moins de plaisir à en parler qu'à revenir sans cesse à vos vaines parures, à ces modes bizarres, à mille autres riens qui font les sujets de vos conversations les plus innocentes ? Mon Dieu, qu'elles paraissent froides, ces sortes de conversations, à quiconque est accoutumé de s'entretenir en soi-même dans des pensées plus sérieuses et plus solides ! Disons mieux, quel ennui, quel supplice pour des personnes véritablement chrétiennes, de se trouver engagées dans des entretiens de cette nature ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* : Seigneur, les gens du monde m'ont en-

tre tenu de leurs bagatelles, ils m'ont fait leurs contes frivoles, il m'a fallu essayer leurs discours profanes, leurs discours puérils; mais que je goûte un plaisir bien plus pur à entendre parler de votre loi, et des prodiges qu'elle a opérés dans tous les siècles! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Pensez donc, MM., aux mesures que vous devez prendre pour l'avenir. Si le travail et les divertissemens sont incompatibles, jugez lequel est préférable, ou de se relâcher dans un travail utile et nécessaire, ou d'abandonner des divertissemens également inutiles et dangereux. Souvenez-vous que le temps que vous perdez dans de vains amusemens, que ce temps est infiniment précieux, et parce qu'il a coûté un prix infini, et parce qu'un bonheur infini doit être le prix du saint usage que vous en ferez. Souvenez-vous que ce temps doit peu durer, qu'il va s'évanouir. Mais souvenez-vous surtout que cette vie ne vous a été donnée que pour en mériter une autre, et par conséquent que chaque moment doit se rapporter à l'éternité. Elle est courte, cette vie, et vous avez une longue carrière à fournir. Votre sanctification n'est pas une entreprise dont le succès dépende de quelques pas; quel temps avez-vous donc à perdre, si vous voulez parvenir au terme où votre vocation vous oblige d'aspirer? La sainteté du Christianisme exclut tous les vices, elle embrasse toutes les vertus; la profession du Christianisme vous oblige de tendre à cette sainteté par toutes les voies qui sont ouvertes aux personnes de votre état: que d'obligations de travailler sans relâche! Venons maintenant aux raisons que nous avons de pleurer incessamment: c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

IL est difficile d'imaginer une conjoncture plus terrible que la situation où se trouve un guerrier déjà blessé au milieu d'une sanglante mêlée: le

sang qui coule de ses plaies, la mort qui l'assiège de toutes parts, et qui pour venir à lui moissonne tout ce qui se rencontre, tout ce qui s'oppose à son passage; est-il d'objets plus capables d'inspirer de la terreur à quiconque les envisage de sang froid, de quelqu'intrépidité qu'il se flatte? Mais dans le feu du combat, tandis que la colère, la vengeance, le désespoir animent où soutiennent les forces dans le soldat, quelques coups qu'il ait reçus, quelques périls qui l'entourent, quoiqu'il ne marche plus qu'à travers des corps étendus sur la poussière, il n'est touché ni de la mort de tant d'hommes, ni des hasards qu'il court lui-même; à peine sent-il ses propres blessures.

Chrétiens, nous sommes à peu près dans des circonstances pareilles. Notre vie est un combat continuel, dit l'Écriture; il est peu d'âmes qui dans le combat n'aient reçu des plaies mortelles, il n'en est aucune qui ne soit exposée à en recevoir de nouvelles à toutes les heures, et nous voyons en effet périr à nos yeux la plupart de nos amis et de nos frères. Quelle douleur, quelle crainte ce point de vue n'exciterait-il pas en nous, si les passions y laissaient encore quelque rayon de prudence, quelque sentiment d'humanité? Quel plaisir peut-on goûter si on se rappelle qu'on a offensé le Seigneur, si on pense qu'on est dans le danger continuel de l'offenser, si on réfléchit sur les offenses qui se commettent sur toute la terre?

Je ne parle point ici des crimes particuliers pour lesquels votre cœur pourrait encore conserver quelque attache; je dis en général que si vous êtes dans la disgrâce de votre Dieu, je m'étonne également et de vous voir penser aux plaisirs, et de ne pas vous voir mourir de frayeur. Pour être obligé de pleurer toujours, il suffit d'avoir commis dans toute la vie un seul péché mortel: et qui sont ceux, ô mon Dieu, qui ne sont tombés qu'une fois dans cet épouvantable malheur? En commettant ce péché, vous avez fait deux pertes en même temps,

que vous devez nécessairement pleurer jusqu'à la mort. D'abord ce péché vous a ravi l'innocence ; et cette perte ne pouvant être réparée , ne doit-elle pas vous rendre inconsolable ? En second lieu , ce péché vous a dépouillé de la grace ; cette perte ne peut être réparée que par vos pleurs , par conséquent il faut vous résoudre à pleurer : quelques larmes que vous répandiez , vous ne saurez jamais si vous avez réparé cette perte ; par conséquent il faut pleurer sans relâche , il ne faut jamais cesser de pleurer.

De plus , quand Dieu vous révélerait aujourd'hui qu'il a perdu le souvenir de votre infidélité , et que vous êtes en état de grace , (ce serait sans doute pour votre ame une satisfaction ineffable) vous ne seriez pas cependant encore dispensé de pleurer et de gémir. Il faut pleurer , Chrétiens auditeurs , pour apaiser Dieu ; mais après avoir fléchi sa colère par nos larmes , il faut encore pleurer pour satisfaire à sa justice. Il faut , pour détruire le péché , détester la joie criminelle qu'on a goûtée dans l'usage illicite des biens créés ; mais pour l'expier , ce péché , il faut encore renoncer à la joie innocente que pourraient vous procurer ces mêmes objets : ce point de doctrine est commun. Saint Grégoire dit expressément qu'on doit se retrancher même ce qui est permis par la loi de Dieu , lorsqu'on a osé se permettre ce qu'elle défend : *Si quis in fornicationis culpam , vel certè quod est gravius , in adulterium lapsus est , tantò à se licita debet abscindere quantò se meminit et illicita perpetrâsse.* Saint Thomas va plus loin encore , il dit qu'un pénitent , c'est-à-dire , quiconque a péché , et qui veut réparer sa faute , doit s'éloigner de toutes sortes de jeux , de toutes sortes de spectacles , quelque licites , quelque utiles , il ajoute même quelque nécessaires qu'ils puissent être pour l'entretien de la vie. Il est des jeux honnêtes , dit-il en ce même endroit , comme sont la plupart des jeux inventés pour exercer le corps , et dont

L'usage pourrait être louable dans une personne innocente ; mais a-t-on péché ? il faut s'en abstenir.

Je ne sais, MM. , si cette morale ne vous paraîtra point trop sévère ; mais les saints pénitens ont suivi des règles encore plus rigoureuses. La pénitence étant un abrégé des feux éternels, comme l'appelle Tertullien, *compendium ignium æternorum*, ils ont cru qu'elle ne pouvait être parfaite si elle n'embrassait toutes les rigueurs qui peuvent représenter en cette vie les peines dont Dieu punit les crimes dans l'autre. On ne saurait lire sans frémir ce que saint Jean Climaque rapporte des pénitens, les cachots destinés pour les malfaiteurs de son siècle. Les cellules des Solitaires, les antres mêmes des tigres et des lions, étaient pour eux des demeures trop spacieuses et trop commodes ; ils cherchaient dans les sépulcres des morts des retraites plus conformes à l'état où le péché les avait réduits. Les uns se chargeaient de chaînes de fer dont le poids les accablait, et les rendait immobiles ; les autres s'arrachaient les cheveux, et se déchiraient à coups de fouets ; quelques-uns couverts d'ulcères, étendus dans la fange, voyaient leurs membres se dissoudre et servir d'aliment aux vers qui s'y formaient. Les uns et les autres n'avaient presque point d'autre nourriture que leurs larmes ; et après avoir ainsi traîné leur vie durant trente ou quarante ans, on ne pouvait encore les rassurer contre la terreur de la justice divine ; ils tremblaient aux approches d'une mort qu'ils avaient hâtée par leurs austérités excessives, d'une mort qui était en eux l'effet de la pénitence, plutôt que la peine du péché.

On est bien éloigné, Chrétiens auditeurs, d'exiger de vous des rigueurs de cette nature : quand on voudrait vous y assujettir, quels prétextes n'aurait point votre lâcheté pour s'en défendre ? vous auriez recours à votre âge, à vos infirmités, à vos emplois, à vos engagements dans le monde, à toutes ces raisons spécieuses qu'on a coutume d'opposer

à la juste sévérité d'un Confesseur, aux préceptes mêmes de l'Église. Je ne sais si Dieu recevra toutes ces excuses, je doute même si vous osez les alléguer devant son tribunal redoutable. Mais si ces rigueurs extrêmes vous effraient, sera-ce trop de vous arracher à vos divertissemens ? Si c'est une nécessité de punir en vous les dérèglemens de votre vie, n'est-il pas visible qu'on ne peut pas moins faire que de vous retrancher les délices et les plaisirs ? et si votre Juge veut se contenter d'une peine si légère, comment pouvez-vous refuser de vous y soumettre. Vous ne pouvez supporter le jeûne du Carême, mais ne sauriez-vous vous abstenir des excès qui le précèdent ? A la rigueur vous seriez obligé d'aller passer le reste de vos jours dans quelque affreux désert, ou du moins de vous renfermer dans un cloître. Vous ne le pouvez pas, dites-vous ; mais qui vous empêche de vous retirer du grand monde, et de vous tenir dans votre maison ? On n'oserait vous parler d'un sac, d'un cilice, tant la mollesse des hommes leur a perverti l'esprit, tant elle a étouffé dans leurs cœurs les véritables sentimens du Christianisme ; mais ces perles et ces diamans, ces étoffes si éclatantes, ces colliers d'un si grand prix, ces masques indécens, ces habits de théâtre, quelle nécessité avez-vous de les porter ? Il ne s'agit plus ici ni de haïres, ni de solitude ; vous ne direz plus qu'on veut donner atteinte à votre santé, à votre vie. Cette raison de santé qui vous dispense du jeûne, vous condamne à vivre plus sobrement, à vous contenter des mets les plus simples, à les prendre avec mesure, à n'y pas suivre les avides caprices d'un goût sensuel : d'ailleurs vous ne me persuaderez pas que votre santé coure moins de risques dans ces nuits passées au jeu, au bal, qu'elle n'en courrait dans de saintes veilles. Vos affaires, votre ménage, ne vous permettent pas d'employer toute la journée à faire de bonnes œuvres ; mais quand vous donnerez moins de temps aux plaisirs, votre ménage, vos affaires n'en seront

sans doute que mieux réglés. Ainsi tout ce qui peut colorer, justifier même votre aversion pour la pénitence que les Saints ont pratiquée, toutes ces raisons vous engagent au genre de pénitence que je vous prêche. En un mot il est temps de prendre votre parti ; il faut renoncer ou aux divertissemens de cette vie, ou aux délices de l'autre.

Mais quoi ! Chrétien, vous pensez à vous procurer des plaisirs ? Que je vous trouve intrépide ! disons mieux ; que vous me paraissez aveugle et insensible ! Quoi ! banni du Ciel comme vous l'êtes, dans cette vallée de larmes, dans cette région de ténèbres et de malédiction ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* Comment pourrons-nous chanter, disaient les Israélites en Babylone, comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère ? Ne pouvons-nous pas le dire dans un sens encore plus vrai, tandis que nous sommes sur la terre ? *Quomodo cantabimus ?* Comment goûter un moment de joie dans un exil si long et si rigoureux ; dans un exil qui nous éloigne de notre Dieu, où même nous pouvons le perdre sans ressource ; dans un exil que je dois quitter un jour, que je dois quitter pour toujours, sans savoir si ce sera pour me rendre dans ma patrie ? Quelle peine de connaître Dieu, de l'aimer, et de ne savoir pas s'il nous aime, ou s'il nous hait ; de n'avoir que du dégoût pour tout le reste, et dans ce dégoût douter si nous avons l'avantage de plaire au Seigneur ! Quelle peine de languir dans l'attente de sa possession, et d'ignorer s'il n'a point résolu de nous priver éternellement de sa présence !

Quoi, je puis mourir et me damner autant de fois que je respire ; il ne faut qu'un regard, qu'une pensée, pour corrompre, pour anéantir cinquante et soixante années de travaux et de mérites ! Quoi toujours des passions à dompter, toujours des Démons à combattre, toujours des tentations à vaincre, jamais de trêve ni de repos, pas un seul

moment de sûreté, partout des dangers, des périls, partout des pièges, des embûches! Moi-même je suis en guerre contre moi-même, j'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher; tout ce qui me flatte est capable de me dépraver, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tous mes sens cherchent à surprendre ma raison! Je sens au fond de mon cœur une loi opposée à la loi de Dieu, et comme une seconde volonté dont je ne suis pas le maître; elle veut tout ce que je ne veux pas, elle aime ce que je hais, elle désire ce que j'ai en horreur, elle m'emporte vers ce que je fuis! Quelle vie, quel supplice, quel Enfer!

Si de plus les maux dont nous sommes accablés nous laissent encore quelque sentiment pour le malheur des autres, sortons pour un moment de ce tumulte, de cet embarras du grand monde, et montons sur cette haute montagne d'où saint Cyprien voulait que saint Donat considérât les désordres de son temps. Sans parler des Infidèles et des Hérétiques, c'est-à-dire des trois parties du monde qui périssent toutes sans exception, que verrez-vous parmi vos frères, et dans le cœur même du Christianisme, qui n'excite votre compassion, qui ne fasse couler vos larmes? Le siècle fut-il jamais plus dépravé qu'il l'est aujourd'hui? Vit-on jamais plus de luxe et plus de mollesse, jamais moins de ferveur et de piété? Parmi tant de personnes qui croient en Jésus-Christ, en est-il quelqu'une qui vive selon les véritables maximes de l'Évangile? Où sont ces hommes qui font plus de cas de leur ame que de leur argent, qui font leur principale affaire de leur salut, qui mettent même leur salut au rang de leurs affaires?

Jetez les yeux sur cette multitude innombrable de gens qui marchent, qui courent, qui travaillent, qui parlent, qui souvent se divertissent; combien pensez-vous qu'il y en ait qui soient dans la grace de Dieu? Pas un peut-être, et cependant

nul ne se hâte de sortir de cet état déplorable, nul n'est épouvanté du péril qui le menace. La plupart sont inquiets et chagrins, mais ce n'est rien moins que leur conscience qui les inquiète et qui les chagrine ; il est facile de voir que chacun a quelque dessein, quelque pensée qui l'occupe. L'un songe à un procès qu'un ennemi lui a suscité, l'autre à une intrigue qu'il a nouée, l'autre à une passion qui le possède tout entier ; celui-ci trame une fourberie, celui-là médite une vengeance, cet autre s'afflige d'un mauvais succès ; l'espérance du gain fait courir ce jeune Négociant, la crainte d'une perte cause l'empressement de ce vieillard, cet homme de condition vient de consumer au jeu tout son revenu, cette femme mondaine est tout occupée des nouveaux atours qu'elle prépare pour la saison prochaine.

Mais qui pense à la mort qui le suit partout ? qui pense au compte qu'il doit bientôt rendre à Dieu ? qui pense au Ciel qui devrait être l'unique objet de ses pensées ? quel état, quel sexe, quel âge est exempt de la corruption universelle ? L'innocence ne se trouve plus avec la raison, les enfans sont à peine capables de faire le bien, qu'ils connaissent, qu'ils font déjà le mal ; la vieillesse n'étouffe certaines passions que pour faire place à cent autres ; les hommes font gloire de leurs impudicités, les femmes n'en rougissent presque plus ; les petits sont sans conscience, les grands n'ont pas même de religion ; les ignorans rejettent l'instruction dont ils ont besoin, l'orgueil des savans va jusqu'à vouloir réformer les décisions de l'Église ; quelques-uns ont honte de paraître vertueux, les autres ne retiennent les dehors de la vertu, que pour mieux couvrir les vices qu'ils nourrissent dans leurs cœurs : on a enfin trouvé l'art de faire des vols insignes impunément ; et à voir le peu de restitutions qu'on fait aujourd'hui, on dirait qu'on a encore trouvé le secret d'entrer au Ciel avec les dépouilles d'autrui. Y a-t-il quelqu'un dans cette

assemblée qui mille fois n'ait entendu médire de son prochain ? y a-t-il quelqu'un qui ait été témoin d'une seule rétractation ? De quelque côté que je tourne les yeux, je vois du dérèglement, des crimes, et je ne vois point de pénitence.

Cependant les Chrétiens descendent en foule dans le tombeau ; la plupart meurent dans leurs habitudes perverses, quelques-uns même au milieu de leurs débauches ; tous sortent de la vie les mains vides, sans avoir rien acquitté de tout ce qu'ils doivent à la justice divine, sans avoir rien fait pour l'éternité. Ce qui me paraît encore plus étrange, c'est que ceux qui n'ont point de part à leurs désordres, ne sont point touchés de leur malheur : la plupart du monde se perd, presque tous nos frères périssent, et sur leur ruine s'étale l'appareil de nos jeux. Quelle cruauté, dans le temps d'une calamité publique, lorsqu'une ville est sur le point d'être prise, d'être livrée à l'avarice et à la licence du soldat, lorsque la peste et la famine remplissent toutes les maisons ou de morts ou de mourans, quelle brutale cruauté serait-ce de donner alors des festins, des bals, des spectacles ! Mais quelle guerre, hélas ! quel fléau de Dieu peut causer une calamité plus funeste, ou plus générale que la désolation que je viens de vous décrire ? Cependant on se livre à une folle joie, et ce qui nous surprendrait étrangement si la charité n'était pas entièrement refroidie, c'est qu'on croit qu'on le peut faire dans ce temps plus que dans aucun autre, parce que c'est un temps que la licence consacre aux plaisirs, c'est-à-dire parce que l'ennemi fait partout de plus grands ravages, et que la peste est plus allumée que jamais. Quand sera-t-il donc temps de se réjouir, si on ne le peut faire quand la joie commune nous y invite ? Quand sera-t-il temps, Chrétiens auditeurs ? Jamais, dit saint Basile, tant que nous serons sur la terre. Jésus-Christ n'a borné sa malédiction à aucun temps, lorsqu'il a dit : Malheur à vous qui vous

réjouissez maintenant : ainsi c'est un oracle de la Vérité même , qu'aucune saison n'est pour un Chrétien la saison des plaisirs , dès qu'il n'y a aucun jour où il ne doive pleurer un nombre presque infini de personnes qui meurent dans le péché.

Malheur donc , malheur à vous qui consommez dans les divertissemens des années toutes destinées aux larmes et au travail : malheur à vous que le sort fatal de vos frères ne touche pas , à vous qui ne pleurez pas même vos propres maux ; malheur à vous qui vous flattez d'un bonheur imaginaire , tandis que la Sagesse éternelle vous déclare malheureux ; malheur à vous qui riez , *væ vobis qui ridetis* ; mais malheur , et doublement malheur à vous qui riez maintenant , *væ vobis qui ridetis nunc* , qui riez dans ces malheureux jours où tout l'Enfer est déchaîné , où le Prince de ce monde semble avoir recouvré son ancien empire , où les péchés se multiplient à l'infini , où l'on ne distingue plus les Fidèles des Idolâtres ; *nunc* , aujourd'hui que les Anges de paix gémissent , que Jésus-Christ souffre , que Dieu est en colère contre son peuple , malheur à vous qui vous mêlez avec les ennemis de Dieu , qui célébrez leurs fêtes profanes et scandaleuses , qui autorisez par votre exemple cette coutume , l'opprobre de votre Religion ; malheur à vous qui n'avez point d'autre prétexte pour justifier un usage si peu chrétien , que la conduite des mauvais Chrétiens.

Que vous êtes heureux , ô vous , sages et fidèles serviteurs de Jésus-Christ , vous qui passez votre vie dans une sainte et salutaire componction , vous qui pleurez tous les jours et vos péchés et les nôtres ; mais qui redoublez vos gémissemens tandis que les autres se répandent en des ris immodérés , et qu'ils font éclater leur joie avec scandale ! *Beati qui nunc fletis* ! Que vous êtes heureux , vous qui choisissez surtout ces jours funestes pour vous recueillir dans la solitude ; vous qui vous faites un plaisir secret , un plaisir si chrétien , de vous priver

de toutes sortes de plaisirs ; vous qui craignez d'augmenter le nombre de ceux qui affligent votre divin Maître ; qui tâchez au contraire de le consoler de la perfidie de ses autres serviteurs , qui lui demandez grace pour des outrages qu'il n'a pas reçus de vous , qui vous chargez en sa présence de tous les crimes de vos frères , qui punissez en vous leurs désordres et leur endurcissement ! *Beati qui nunc fletis !* Que vous êtes heureux , et que vous prenez un temps propre pour faire votre cour à Jésus-Christ ; que la conjoncture est favorable pour mériter toute sa faveur ! que n'obtiendrez-vous point de sa libéralité , aujourd'hui qu'elle ne trouve personne sur qui elle puisse se répandre !

Allez , Chrétiens auditeurs , allez , si vous voulez , en sortant de cette église , vous mêler dans les cercles et dans les assemblées de ces déserteurs ; allez vous asseoir à leurs tables splendides et délicieuses. Pour moi , mon adorable Sauveur , on m'arrachera plutôt la vie que de me tirer de votre présence : que le monde suive ses plaisirs profanes , durant ce temps je mêlerai mes larmes avec les vôtres , et mon sang , s'il est nécessaire , avec votre sang. Je n'envie point à vos ennemis les fades douceurs dont ils se repaissent , je ne trouverai que trop de charmes auprès de vous ; je sens déjà que mon cœur nage dans une joie que toutes les créatures ne sauraient ni me donner ni me ravir. Mais ce n'est point ce que je cherche , je désire seulement vous offrir les sentimens sincères de mon cœur ; toute la félicité que j'ambitionne sur la terre , c'est de pleurer avec vous , de souffrir avec vous , de mourir avec vous , pour régner enfin avec vous. Ainsi soit-il.



2.

SERMON

POUR LES DERNIERS JOURS

DU CARNAVAL.

Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus.

Seigneur, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris. (*Luc. 15.*)

L'affaire du salut est l'unique affaire du Chrétien; unique, parce qu'elle mérite seule son application, parce qu'elle seule demande toute son application, parce que c'est la seule qui dépende de son application.

IL est difficile de ne pas concevoir un extrême mépris pour les enfans du siècle, quand une fois on a réfléchi sur l'inutilité de leurs soins, et sur la vanité de leurs entreprises. Pour moi, lorsque je considère ces génies sublimes que nous regardons comme les intelligences du monde politique, et comme les ames des États confiés à leur conduite, lorsque je considère ces hommes extraordinaires, ces premières têtes qui semblent porter le sort du monde, qui ne s'occupent qu'à fonder ou à détruire des monarchies, qu'à troubler ou pacifier l'univers, je m'imagine, dit saint Jean Chrysostôme, voir de jeunes enfans qui s'empressent sur le rivage de la mer à rassembler des coquilles, ou à élever des châteaux de sable, que le moindre vent peut renverser, et que le premier flot ne manque pas d'emporter.

Lorsque le soleil commence à paraître, si les hommes de richesses, comme les appelle l'Écriture, se trouvent les mains vides : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis* : ils ne sont pas réduits à cette indigence pour avoir aimé le repos avec excès : ils ont travaillé même durant leur sommeil, qui ne fut jamais exempt de trouble et d'inquiétude, et c'est de là que vient leur malheur : ils ont embrassé trop d'affaires inutiles, ils ont beaucoup travaillé où il n'y avait rien à faire, en un mot ils ont préféré un commerce pénible et infructueux à un gain sûr et facile. Nous avons beaucoup travaillé, disent-ils eux-mêmes en soupirant, mais pour avoir mal appliqué notre travail, il ne nous reste aucun fruit de nos sueurs : *Totâ nocte laborantes nihil cepimus.*

Que je m'estimerai heureux, Chrétiens auditeurs, si je pouvais vous faire comprendre quelles sont vos véritables affaires, qu'elle est la nature des affaires qui doivent vous occuper, pour que vos travaux ne soient pas inutiles ! Esprit-Saint, c'est à vous de leur ouvrir l'esprit pour recevoir les vérités qu'il vous plaira de mettre dans ma bouche. C'est de vous que nous attendons et les lumières pour connaître ce qui mérite notre application, et les forces pour nous y appliquer avec constance, et l'onction de la grace pour nous y appliquer avec succès : nous vous demandons toutes ces graces par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Dieu ne fut point injuste lorsqu'il mit entre les mains du premier homme le salut de toute sa postérité, lorsqu'il voulut faire dépendre d'une volonté aveugle et fragile la volonté de tout ce qui devait naître sur la terre de créatures libres et raisonnables. Comme il était le Maître absolu de tous ses biens, comme nous n'avions aucun droit au délicieux séjour du Paradis, il pouvait se déter-

miner à nous y admettre, ou à nous en exclure par des raisons où nous eussions eu encore moins de part qu'à la fidélité ou à la rébellion de nos pères. C'était donc une grâce de nous promettre la félicité au cas qu'Adam ne s'en rendit pas indigne par sa désobéissance ; et puisque sans nous faire tort il pouvait ne s'engager à rien, avons-nous sujet de nous plaindre de ce qu'il a lié son engagement avec cette condition ?

- Il est vrai qu'il aurait pu rendre chaque homme en particulier l'arbitre de sa propre destinée ; mais sans examiner si cette indulgence eût été plus ou moins sage que la conduite qu'il lui a plu de tenir, nous pouvons juger par ce que nous voyons tous les jours, qu'à l'égard de la plupart même des Chrétiens cette conduite n'aurait guère été plus favorable.

Car enfin, Chrétiens auditeurs, la grâce du Rédempteur nous met aujourd'hui dans les mêmes termes où nous voudrions avoir été avant la chute de notre père ; notre bonheur éternel ne dépend plus que de nous ; que nos parens soient vertueux, ou qu'ils soient vicieux, il ne tient qu'à nous de n'avoir aucune part à leurs désordres, et pourvu que notre vie soit réglée, on ne nous demande aucun compte de leurs dérèglemens. N'est-il pas vrai cependant, du moins à l'égard de plusieurs, que nos intérêts seraient aussi bien entre toutes autres mains qu'entre les nôtres ? Quel est l'homme assez peu zélé, si notre salut dépendait de lui comme il dépend uniquement de nous, quel est l'homme assez peu zélé, assez peu charitable pour négliger une affaire si importante plus que nous ne la négligeons nous-mêmes ? A quoi nous arrêtons-nous ? Dites-moi, je vous prie, quel usage vous faites de cette raison si éclairée, de cette intelligence si sublime, de ces belles lumières, de cette sagesse, de ces forces, de ces talens, de cette vie que Dieu ne vous a pas donnée pour courir après des fantômes, pour ne saisir dans votre

course que de vaines ombres, qu'une vaine fumée. Peut-être n'avez-vous jamais sérieusement pensé que l'affaire de votre salut éternel est entièrement entre vos mains, que la vie ne vous a été donnée que pour y travailler sans relâche, en un mot que c'est là votre importante affaire, votre unique affaire. Oui, mes frères, c'est là votre unique affaire; unique, parce que c'est la seule qui mérite votre application; unique, parce qu'elle seule demande toute votre application; unique enfin, parce que c'est la seule qui dépende de votre application. Voilà trois grandes vérités, Chrétiens auditeurs: si une fois vous les approfondissez, si le Saint-Esprit daigne vous en donner l'intelligence, je ne doute plus que toutes les affaires du monde ne paraissent à vos yeux telles qu'elles sont en effet, c'est-à-dire des amusemens, des jeux puérides et indignes de vous, ou plutôt de véritables pièges que l'ennemi vous tend partout pour vous surprendre, et pour vous perdre sans ressource.

Ce seront ces trois vérités qui feront les trois parties de ce discours. L'affaire de notre salut doit nous occuper tout entiers, parce que cette seule affaire mérite tous nos soins; ce sera le premier point: parce que cette seule affaire demande absolument tous nos soins; ce sera le second: parce que c'est l'affaire seule qui dépende de nos soins; ce sera le troisième point. Il est raisonnable de s'appliquer sérieusement à cette affaire, il est nécessaire de s'y appliquer uniquement, il est inutile de s'appliquer à tout le reste: voilà tout le plan de cet entretien.

PREMIER POINT.

POURQUOI avancé-je d'abord que l'affaire du salut mérite seule votre application? C'est que dans l'idée de Dieu cette affaire est la seule nécessaire, est la seule à laquelle il a toujours voulu et il voudra toujours que le reste se rapporte; c'est que dans sa nature cette affaire est la seule où il s'agisse

d'acquérir ou de perdre le souverain bien, de l'acquérir ou de le perdre pour l'éternité. Entrons dans le détail de ces preuves.

S'il ne s'agissait ici que de convaincre votre raison, que de vous faire seulement avouer que votre salut est l'unique affaire qui mérite vos soins, je ne douterais pas du succès de mon entreprise : car Dieu l'a dit ; et cette seule autorité dissipe tous les doutes, résout toutes les contestations. Vous verrez dans la suite de ce discours qu'il n'est point de vérité dans l'Écriture qu'il ait déclarée si expressément, qu'il n'en est aucune qu'il ait établie par tant de preuves, aucune dont il ait eu plus à cœur de nous recommander la pratique. De quels motifs ne s'est-il point servi pour nous y engager ! combien de leçons, combien d'exemples, combien de miracles rapportés dans l'ancien et dans le nouveau Testament pour nous faire comprendre le sens de cette divine parole, *unum esi necessarium* ! Vous n'avez tous qu'une seule chose à faire dans la vie, une seule affaire doit emporter tous vos soins, vous ne devez prendre aucun intérêt à tout le reste : et si l'empressement qu'on fait paraître à me servir, dit le Sauveur, ne se rapporte pas à cette affaire importante, cet empressement, quelque raisonnable, quelque saint même qu'il paraisse, doit passer pour l'effet d'un zèle aveugle et mal réglé : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima ; porro unum est necessarium.*

Mais outre que par ces paroles ce même Dieu nous apprend l'estime que nous devons faire de notre salut, sachez, mes frères, que ce Dieu lui-même n'a pas jugé cette affaire indigne de toutes ses pensées et de toute son application. Je ne dis pas seulement que de toute éternité il a pensé à cette grande, à cette importante affaire ; que dans l'ordre de ses décrets libres et éternels, la volonté d'être servi par des créatures éternellement heureuses a été la première qu'il a conçue, qu'ensuite il a agi pour exécuter dans le temps ce dessein qu'il

avait formé avant tous les siècles : mais je dis que ce dessein est dans un sens l'unique dessein de Dieu, et qu'il a fait pour l'accomplir tout ce qu'il a opéré hors de lui-même.

Cette vérité est incontestable : comme Dieu n'a qu'une fin nécessaire qui est sa gloire, aussi n'a-t-il qu'une fin libre, c'est de travailler à sa gloire en se faisant connaître, en se faisant aimer de ses créatures, c'est-à-dire en les rendant heureuses. D'ailleurs, puisqu'il est vrai que cette providence, qui consiste dans le rapport qu'ont tous les êtres à cette dernière fin, puisqu'il est vrai que cette providence embrasse tous ces êtres et toutes leurs opérations, il est également vrai que Dieu n'a jamais rien fait dans le monde, qu'il ne s'y est même jamais rien fait par sa permission, ou par ses ordres, qui ne se rapporte à notre salut, rien qui à sa manière ne conspire à nous rendre éternellement heureux.

De sorte que la création de l'univers et de toutes les parties qui le composent, l'ordre et la liaison de ces parties, tous les embellissemens qu'il a plu au Créateur d'ajouter à son ouvrage, le soin continuel qu'il prend de le conserver, et de coopérer à la production de tous les effets des causes particulières ; de plus tous ces grands événemens qui dans le monde civil étonnent et confondent la politique et la vaine prudence des hommes, toutes ces aventures si différentes, si bizarres, qui causent des mouvemens si contraires dans nos esprits, ces coups imprévus qu'on attribue au caprice de la fortune, ces élévations si subites, ces chutes si précipitées, l'établissement et la ruine des États, leurs accroissemens, leur décadence, ce sont autant d'ouvrages de la main de Dieu, mais d'un Dieu qui travaille au salut des hommes, qui tente toutes sortes de voies pour parvenir à cette fin, qui n'épargne rien, qui sacrifie tout pour avancer un dessein si important. Mais dans l'état de la grace qu'a-t-il fait, ou que peut-il faire qui ne

parte de cette vue , puisque la grace elle-même a un rapport si essentiel à notre salut ? Toute la loi de nature ne se rapporte-t-elle pas à la loi écrite ? Toute la loi écrite , qu'est-ce autre chose qu'une longue préparation à la loi de grace ? et celle-ci n'est-elle pas une loi de salut et de bénédiction , où Dieu ne s'est pas contenté de travailler pour une fin si importante , mais où il a voulu devenir lui-même un moyen infailible pour nous y conduire ? Oseriez-vous le dire , Chrétiens auditeurs , qu'une affaire qui occupe Dieu , qui l'occupe uniquement depuis tant de siècles , qu'une affaire pour laquelle il a fait et il fait tout , n'est pas une affaire digne de tous vos soins ? Dieu s'arrête-t-il à des amusemens , ou se laisse-t-il tromper ? Aurait-il prodigué , perdu tant de travaux pour ménager une affaire de néant , une affaire indigne du loisir et de l'application même d'un mortel ?

Mais enfin de quoi s'agit-il dans cette affaire importante ? Je vais vous le dire. N'attendez pas néanmoins que je puisse jamais vous le faire comprendre , si le père des miséricordes , si l'esprit de science et de lumière ne descend dans votre esprit pour l'ouvrir à la vérité que j'y porterai par mes paroles. Il s'agit , Chrétiens auditeurs , il s'agit d'acquérir ou de perdre un souverain bien , un Dieu , et de l'acquérir ou de le perdre pour une éternité.

Esprits Saints , heureux citoyens de la Jérusalem céleste , vous qui voyez ce Dieu à découvert , et qui vivez dans les douces extases que vous cause une beauté si parfaite , si cet amour incompréhensible , si ces flammes délicieuses laissent encore quelque place dans votre cœur pour les autres passions dont nous sommes si susceptibles , de quelle crainte , de quelle horreur ne seriez-vous point saisis en entendant ces paroles : Perdre Dieu et le perdre sans ressource , et le perdre pour une éternité ? Et vous , malheureuses victimes de la haine et de la vengeance du Seigneur , ames condam-

nées à brûler éternellement dans les feux de l'Enfer, apprenez-nous si dans ces prisons enflammées, où tous les maux sont rassemblés pour vous punir, apprenez-nous s'il est un tourment plus terrible pour vous que cette pensée qui vous occupe éternellement : Un Dieu perdu, un Dieu perdu sans ressource, perdu pour une éternité.

Dispensez-moi, Chrétiens auditeurs, dispensez-moi de vous dire quel mal c'est de perdre Dieu, quel mal c'est de le perdre pour ne le recouvrer jamais. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette perte renferme en soi toutes les autres, et que faire cette perte c'est perdre tout. On perd tout en perdant Dieu, non-seulement parce qu'en l'offensant, le mauvais usage que nous faisons des créatures est puni par la privation de toutes les créatures, mais encore parce que hors de Dieu il ne peut y avoir de bien ; lui seul fait tout le bien, ou pour mieux dire, est tout le bien qui se rencontre dans chaque être utile et agréable : et dans ce sens aussi véritablement qu'en aucun autre, on peut dire que Dieu est la bonté de tout ce qui a quelque sorte de bonté : *Deus est bonum omnis boni.*

Il est à l'égard de tous les biens ce que le soleil, dans la pensée des Philosophes, est à l'égard de toutes sortes de couleurs. Non-seulement c'est la lumière de cet astre qui nous rend visibles tous les objets, mais c'est cette lumière elle-même que nous voyons dans tous les objets visibles. Dans les temps mêmes les plus sombres, quelque épais que puisse être le nuage qui nous dérobe le soleil, il ne cesse pas de répandre une infinité d'imperceptibles rayons, qui reviennent à nos yeux de tous les corps capables de les réfléchir : c'est de la verdure, ce sont des fleurs, c'est de l'or et de l'azur que vous croyez voir sur cette campagne, et dans ce superbe palais ; mais dans la réalité ce n'est que de la lumière répandue sur ces différens objets qui frappe votre vue, qui la surprend, qui la réjouit. C'est ainsi que tout ce qui nous paraît aimable

dans chaque créature , non-seulement est l'ouvrage de Dieu , mais encore Dieu même. Cette source éternelle de lumière se fait voir dans tout ce que la nature a de visible , se fait sentir dans tout ce qu'elle a de sensible. La beauté de cette personne , son esprit , ce je ne sais quoi qui vous charme et qui vous enchante , vous n'y pensez pas , c'est Dieu qui se présente à vous , et que vous ne voulez pas reconnaître : *In mundo erat , et mundus eum non cognovit.* Non , ce n'est pas Dieu , non ce n'est pas lui que vous aimez dans cet enfant si bien né , dans cet ami si fidèle et si complaisant , dans ce palais si magnifique , dans ces mets si délicieux ; vous n'y aimez que votre plaisir et votre intérêt , vous n'y aimez que vous-mêmes. Cependant Dieu seul fait , Dieu seul est même ce qui vous y plaît , c'est Dieu qui excite et qui contente vos désirs dans tous ces objets : s'il pouvait en être séparé , ils perdraient aussitôt tous leurs agrémens , toute leur beauté , ils ne pourraient plus servir qu'à nous tourmenter , et qu'à nous nuire. De même à peu près arrive-t-il que le soleil ne s'est pas plutôt éloigné de nous , que toutes les couleurs disparaissent , que les plus grandes beautés perdent leur éclat , que même tout ce qui attirait nos regards nous effraie et nous épouvante.

C'est pour cela que dans les Enfers , où l'on ne possède point Dieu , tout ce qui s'y trouve s'y trouve comme un pur mal , comme un mal sans aucun mélange de bien. C'est pour cela que les flammes y sont sans lumières , que la nuit n'y produit ni le repos ni le silence , que les ténèbres n'y effacent point les objets hideux et terribles , que le feu , tout ardent qu'il y est , ne défend point du froid des glaçons , que la glace n'y tempère point l'ardeur des fournaies allumées. C'est pour cela que cette personne qui fait ici toutes vos délices , y fera votre plus cruel supplice , et que vous-même qui vous aimez aujourd'hui avec

tant d'excès, avec si peu de règle, que vous-même serez insupportable à vous-même.

Si cela est vrai, comme on n'en saurait douter, s'il est vrai que ce que les hommes aiment dans les créatures n'est autre chose que Dieu même, parlez ; s'il ne fallait, pour toucher votre cœur, que convaincre votre esprit, qu'auriez-vous à répondre ? Eh quoi ! une seule créature, c'est-à-dire une légère partie de Dieu, s'il m'est permis de parler ainsi, une légère partie de Dieu mérite qu'on s'empresse, qu'on sue, qu'on se consume de fatigues et de soucis ; et Dieu tout entier ne mérite pas qu'on s'applique sérieusement à le rechercher ? Accordez-vous, s'il vous plaît, avec vous-même ; Dieu caché, ou du moins ne se montrant qu'à travers quelques voiles fort sombres, Dieu borné, si l'on peut s'exprimer de la sorte, Dieu fini, ou pour parler plus exactement, Dieu possédé en partie, et d'une manière si limitée, si imparfaite, Dieu dans cet état attire tous vos regards, réveille tous vos désirs, allume toutes vos passions, est digne de tous vos soins ; et Dieu découvert, Dieu dévoilé, Dieu environné de mille rayons célestes, Dieu infini, Dieu possédé en lui-même, Dieu se donnant non plus par parcelle, mais tout entier, mais inondant l'âme de la plénitude de son être, Dieu est un bien peu capable de vous toucher, un bien qui ne mérite pas qu'on se mette en peine de l'acquérir ?

Que vous en jugerez, hélas ! bien autrement, lorsque vous aurez réellement fait cette perte ! Comme vous aurez tout perdu, votre douleur surpassera la douleur de tous les malheureux qui ont passé leur vie dans les maux les plus accablans, ou qui l'ont finie par les accidens les plus tragiques. Rassemblez, s'il est possible, dans votre esprit, tous les chagrins, toutes les afflictions, tous les désespoirs qui ont été ou qui peuvent être causés par toutes les pertes imaginables de biens, d'honneur, d'amis, d'enfans, de vie, en un mot

de tout ce qu'on peut posséder avec quelque sorte d'attachement ou de plaisir ; en perdant Dieu , vous ferez en effet toutes ces pertes , puisque tous ces biens , tout ce qu'on craint de perdre en perdant ces biens , c'est Dieu même ; et par conséquent la douleur qui suivra cette perte égalera du moins les regrets d'un homme qui jouissant des biens de tout l'univers , de toutes les douceurs de la vie , se verrait tout d'un coup assailli de toutes sortes de maux , et réduit à la dernière indigence.

Quel serait votre désespoir , Chrétiens auditeurs , si ce fils unique que Dieu vous a donné pour faire toute la joie et tout le bonheur de vos jours , si ce fils qui est né avec des inclinations si aimables , avec des passions si raisonnables , avec de si grands talens pour le monde , des ouvertures si marquées pour les affaires et pour les sciences , avec de si heureuses dispositions pour la vertu ; si par une mort funeste , à la fleur de l'âge , cet enfant vous était enlevé ? Cet enfant , ou du moins ce que vous regrettez dans la mort de cet enfant , je vous l'ai déjà dit , c'est Dieu même , qui cesserait de se donner à vous , de se faire sentir à vous dans cette créature , quoiqu'imparfaitement , quoique presque insensiblement ; vous avouez cependant que cette perte serait capable de vous renverser l'esprit , et de vous faire mourir de douleur : que sera-ce donc , ô Dieu d'amour , lorsqu'en entrant dans l'autre vie , nous nous verrons privés de toutes sortes de biens , et de la source de tous les biens ? Si vous perdez un ami , une épouse , un procès , un peu d'or , c'est-à-dire , une goutte de cet océan infini , toute votre joie , toute votre constance , toute votre raison vous abandonne , votre ame devient la proie des plus violentes passions , des plus funestes douleurs ; et vous croyez pouvoir souffrir de sang froid la privation entière de Dieu , de cette mer inépuisable de bonté ? *Ibi erit fletus et stridor dentium* : Oui sans doute , alors les larmes couleront en abondance , et d'hor-

ribles grincemens de dents se feront entendre : *Ibi erit fletus et stridor dentium*. Ces cruels signes de désespoir ne me surprennent pas : rien à la vérité n'est plus inutile que les plaintes, que le repentir d'une ame qui a tout perdu en perdant Dieu ; mais rien n'est plus juste. S'il est vrai qu'une ame qui aura perdu Dieu doit s'en affliger au point que l'Écriture nous le marque, n'est-il pas vrai qu'un homme qui peut perdre Dieu sera un homme insensé, ou plutôt ne sera plus homme, si, pour éviter cette perte, il n'emploie tous ses soins ? Car enfin un bien qui ne mérite pas d'être recherché, quand on peut le posséder, ne mérite pas d'être regretté, quand on l'a perdu : par conséquent un bien qui mérite d'être infiniment regretté, et dont la perte doit causer des douleurs extrêmes, ce bien sans doute mérite qu'on le cherche avec les derniers empressements.

A cette perte si considérable, à ces regrets si cuisans, si vous ajoutez que cela est sans ressource, et que ceux-ci seront éternels, que ne doit-on pas faire pour éviter de si grands maux ? Si les hommes du monde s'excitent eux-mêmes à travailler durant leurs plus belles années, par l'espérance de jouir de leurs travaux dans les derniers jours de leur vie ; si le désir de se préparer une vieillesse douce et tranquille les porte à passer la plus grande partie de leur âge dans des fatigues continues, les porte à se priver non-seulement des plaisirs les plus innocens, mais encore du sommeil et des autres soulagemens nécessaires à la nature, à quoi ne devrait pas nous engager l'assurance que nous avons de jouir durant toute l'éternité du fruit de nos travaux et de nos veilles ? Quoi ! la pensée d'une vieillesse si éloignée, si incertaine, du moins si peu durable, porte les hommes à prendre de si loin des mesures si pénibles, et la vue d'une éternité si assurée, si proche peut-être, ne sera pas capable de nous réveiller et de nous animer au travail ? Il faut, dit-on tous les jours, il faut tra-

vailler tandis que les forces de l'esprit et du corps ne sont point encore usées, il faut amasser du bien pour cette saison froide et stérile, il faut acquérir du mérite et de la réputation pour ces dernières années, où pour l'ordinaire nous devenons le rebut du monde, si la faiblesse où tombent alors et les sens et la raison n'est soutenue par l'éclat de nos actions passées; enfin il faut se préparer une retraite commode et honorable, où l'on soit à l'abri des misères dont cet âge est menacé, où l'on puisse attendre la mort sans être obligé de la désirer. Votre précaution est raisonnable, MM., et l'on ne peut avec justice blâmer une conduite si judicieuse: mais ne pensez-vous point que peut-être avant que cette vieillesse arrive, que du moins bientôt après vous entrerez dans une autre vie qui n'aura jamais de fin, que vous passerez dans un état où vous ne pourrez plus agir, où vous ne subsisterez que par le fruit de vos travaux passés, où vous deviendrez l'objet éternel du mépris et de la haine de Dieu, de la haine de toutes les créatures, si vous êtes dénués des avantages que la vertu seule aura pu vous procurer? Si quelques années de misères et de pauvreté vous font tant de peur; ne pensez-vous point combien il sera dur pour vous de vous voir en butte à tous les maux pour une éternité?

Il est donc vrai, Chrétiens auditeurs, que l'affaire de notre salut mérite à juste titre toute notre application. Cette affaire, selon la parole de Jésus-Christ est la seule nécessaire; cette affaire a occupé Dieu durant toute l'éternité, et l'occupera jusqu'à la fin des siècles; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet dans le monde se rapporte uniquement au salut et à la prédestination des hommes: *Omnia propter electos*. Cette affaire perdue, tout est perdu, puisque Dieu même est perdu, Dieu qui renferme tous les biens, et hors duquel il ne peut y avoir de bien; puisque ce Dieu même est perdu pour toujours et sans ressource. Cette affaire perdue, l'ame

sera déchirée par des regrets que n'exprimera jamais assez, et qu'exprimera toujours inutilement le plus funeste désespoir. Enfin cette affaire est l'affaire de l'éternité. Dieu se serait-il trompé en disant que tout le reste n'est rien ? Dieu en rapportant tout à ce seul objet, aurait-il mal employé ses soins et sa providence ? Dieu, qui contient tous les biens, qui est lui-même tous les biens, est-il un être qu'il nous soit indifférent de perdre ? Pourquoi tant de larmes, pourquoi tant de regrets dans les Enfers, si le bien qu'ont perdu les réprouvés méritait si peu d'être recherché ? Pourquoi frémir à la seule pensée de l'éternité, si un malheur éternel peut être un mal léger ?

Je m'aperçois, Chrétiens auditeurs, que vous êtes persuadés de l'importance de l'affaire du salut, et que si vous n'êtes pas encore déterminés à lui donner désormais toute votre application, ce n'est pas que vous ne soyez convaincus qu'elle la mérite ; vous ne croyez peut-être pas qu'elle la demande tout entière : c'est ce que je vais vous montrer dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

L'ERREUR que j'entreprends de combattre est assez commune parmi les Chrétiens. On s'imagine qu'on peut partager son esprit entre plusieurs occupations, qu'il y a un temps pour tout, et que les affaires du monde ne sont point incompatibles avec l'affaire de notre salut : mais on se trompe ; ces affaires ne sont point d'une nature à être traitées en même temps, et par une même personne ; d'ailleurs l'esprit de l'homme est trop borné, sa vie est trop courte, pour ménager avec succès plus d'une affaire.

Je sais qu'il n'est pas impossible de prendre la conduite d'une maison, de s'engager dans le commerce, d'exercer un emploi considérable, de travailler pour faire subsister une famille, et en même temps de gagner le Ciel ; je sais que toutes ces

occupations sont souvent des moyens que la Providence nous a marqués pour parvenir à cette heureuse fin : mais je dis qu'embrasser ces occupations avec trop d'empressement, avec des intentions et des vues purement humaines, je dis que porter éternellement dans son esprit et dans son cœur l'élévation de sa maison, la fortune de ses enfans, un procès, une charge qu'on poursuit; que s'appliquer à vendre, à acheter, à travailler, à écrire sur un bureau, sans rapporter tout à Dieu et à l'éternité; en un mot, faire son affaire de quelques-uns de ces objets, et regarder tous ces soins comme de véritables affaires, comme des affaires importantes, je dis que c'est mettre un obstacle invincible à son salut; et voici comment je le prouve.

Si parmi les travaux qui peuvent occuper un homme du monde, il y en avait quelqu'un de privilégié, quelqu'un qui ne fût pas incompatible avec le soin du salut, ce serait sans doute l'attention qu'on aurait de pourvoir aux besoins de la vie : cependant cette attention-là même nous a été interdite par le Sauveur de nos âmes. Dans la doctrine de l'Évangile, il est aussi impossible de donner en même temps ses pensées au salut de l'âme et à l'entretien du corps, qu'il est impossible d'être à deux maîtres, d'être à Dieu et au Démon des richesses. *Nemo potest servire Deo et Mammonæ*, dit Jésus-Christ, *ideo dico vobis ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis, aut quid bibatis* : Personne ne peut servir Dieu et l'idole de l'argent; et c'est pour cela, (remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence) c'est à cause de cette impossibilité, que je vous ordonne de ne vous mettre point en peine de tout ce qui est nécessaire à l'entretien de votre vie; car ce serait là abandonner le service de votre Maître légitime, pour vous livrer à son ennemi : *Ideo dico vobis ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis. . . . Anima*, dit-il dans un autre endroit, *plus est quàm*

esca, et corpus plus quàm vestimentum : Pourquoi tant de sollicitude pour les alimens ; pour les vêtemens du corps ? votre ame n'est-elle pas plus précieuse que tous ces avantages ? *Nonne anima plus est quàm esca* ? Mais si l'on peut en même temps sauver son ame et prendre des soins pour nourrir le corps, que devient ce raisonnement de la Sagesse incarnée ? Si l'empressement d'un homme qui tâche de pourvoir à sa subsistance n'est pas contraire à l'attention qu'il doit donner à son salut, pourquoi cette comparaison de l'ame avec la nourriture du corps ? et que prétend Jésus-Christ en nous faisant avouer que celle-là est infiniment plus noble que celle-ci ? Ne croyez pas, dit saint Jean Chrysostôme, que l'Évangile parle ici d'une nourriture superflue, ni de ces raffinemens dans les mets, inventés autant pour satisfaire l'intempérance que la délicatesse du goût ; non, plus le besoin où vous êtes, plus ce besoin est extrême, plus votre inquiétude est criminelle. La nécessité de boire et de manger, loin d'excuser votre empressement, condamne votre défiance ; vous ne pouvez vous mettre à l'abri de ces nécessités, c'est pour cela même que vous ne devez pas vous en mettre en peine, parce que ce Père tendre qui a pourvu à vos délices ne peut avoir négligé vos besoins : *Scit enim pater vester quia his omnibus indigetis.*

Il va plus loin encore, ce me semble, ce Père charitable, lorsqu'il dit que ces vains soucis sentent l'esprit du Paganisme, et ne peuvent être pardonnés qu'à des Gentils : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.* Sur quoi saint Chrysostôme forme ce raisonnement : Jésus-Christ, dit-il, nous a déclaré que les Chrétiens dont la sainteté n'aura pas surpassé la justice des Scribes et des Pharisiens, n'ont rien à prétendre au bonheur éternel : si donc nous n'avons pas même le courage de nous élever au-dessus des Païens, comment pouvons-nous espérer d'y avoir place ? Ainsi, continue ce grand Saint, lorsqu'on nous exhorte à ne chercher que

le royaume du Ciel, ce n'est pas un simple conseil qu'on nous donne, c'est un commandement absolu, et qui porte la même obligation que le commandement d'aimer nos ennemis. Ce n'est pas assez, nous dit-il ailleurs, ce n'est pas assez pour vous d'aimer vos amis, puisque les Gentils mêmes aiment ceux dont ils sont aimés : ne soyez donc point en peine sur ce qui doit servir aux besoins de votre corps, laissez prendre aux Gentils de pareils soins : *Hæc enim gentes inquirunt*. Il s'est servi du même motif dans ces deux occasions différentes, pour nous faire entendre que dans l'une et dans l'autre il nous imposait une loi égale. Quelle apparence en effet, que nous ayant obligés à ne nous pas contenter des vertus des Idolâtres, il nous laissât libres d'imiter leur lâcheté et leur défiance ?

Mais s'il est impossible d'allier le soin du salut avec des soucis qui paraissent si justes et si indispensables, si c'est entreprendre de plaire à deux maîtres, dont les intérêts sont tout opposés ; en un mot, si rechercher avec trop d'empressement les choses nécessaires à la vie, c'est préférer le corps à l'ame, c'est vivre en Païen, que devons-nous dire de ce nombre presque infini d'affaires, d'entreprises, de projets, de désirs inutiles et inquiétans qui remplissent notre esprit, qui agitent notre cœur, qui nous occupent, qui nous accablent ? Il faut se défaire de toute autre pensée, quelque innocente, quelque nécessaire qu'elle paraisse, quand on veut penser sérieusement à son salut ; et vous espérez que formant tous les jours mille desseins pour vous enrichir, qu'embrassant toutes les affaires qui flattent ou votre ambition ou votre avarice, vous pouvez encore faire tout ce qu'il faut pour vous sauver ? Vous ne vous contentez pas de faire subsister votre famille, et de conserver l'héritage de vos pères, vous pensez jour et nuit aux moyens de l'augmenter. Jamais on n'a assez de charges, assez de maisons, assez de terres,

assez de revenus ; il faut encore entrer dans ce parti, s'embarquer dans ce commerce, poursuivre ce procès, acquérir ce champ encore, percevoir un nouvel intérêt de cet intérêt déjà perçu ; il faut se faire des amis, ménager cette alliance, s'appuyer du crédit de ce Magistrat, gagner la faveur de ce Prince, de ce Grand ; il faut toujours croître, toujours monter, toujours s'élever au-dessus de soi-même : et vous prétendez qu'il reste encore assez de loisir, assez d'application, assez de calme et de repos dans l'esprit pour donner une attention convenable à cette affaire unique, à cette affaire importante, où il s'agit de votre ame, où il s'agit d'une éternité, où il s'agit de Dieu ? Les Idolâtres mêmes ont eu des pensées toutes contraires. Les Philosophes anciens, dit l'éloquent Evêque de Nole, loin de croire que le soin des biens temporels pût subsister avec la sagesse, n'ont pas cru même qu'il pût s'accorder avec l'étude de la sagesse. Ils ont été si persuadés de cette incompatibilité, que quelques-uns d'eux ont jeté dans la mer tout ce qu'ils avaient de bien pour se mettre en état de s'appliquer à une étude si importante : *Quæ veritas in tantum valet, ut nonnulli Philosophorum inquirendæ tantum, nedum sequendæ sapientiæ vacari non posse senserint, nisi pecuniarum onera... in mare projicerent.*

Vous-mêmes, Chrétiens auditeurs, vous-mêmes ne le dites-vous pas tous les jours, et ne peut-on pas vous convaincre par votre propre témoignage ? Pour faire son salut, il y faut penser, puisque la plupart des gens périssent parce qu'ils n'y pensent pas : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde.* Pour faire son salut, il faut s'instruire des moyens de se sauver, il faut vaquer à la prière, sans laquelle il y a peu, sans laquelle il n'y a peut-être point de grace pour vous, et par conséquent point de salut. Pour se sauver il faut fréquenter les Sacremens, il faut faire de bonnes œuyres, et mériter d'entendre ces paroles

que le Sauveur au jour du jugement adressera à tous les prédestinés : Venez, les bénis de mon Père, vous qui m'avez donné à manger lorsque j'ai eu faim, qui m'avez visité lorsque j'ai été malade. Mais quand on vous parle de donner tous les jours quelques momens à la considération de la mort et de votre dernière fin, de faire chaque jour un peu de réflexion sur votre vie passée, sur les désordres où vous entraînez encore aujourd'hui le commerce du monde, sur les obligations de votre état, sur ce que vous voudriez avoir fait lorsqu'il vous faudra rendre compte à Dieu de tout ce que vous aurez fait; quand on vous exhorte d'employer un quart d'heure de temps à la lecture d'un saint livre, quand on vous avertit de prier, et de prier souvent, comme le faisaient les premiers Chrétiens, comme les Apôtres le conseillaient, comme Jésus-Christ même le commande; quand on vous presse de vous présenter tous les quinze jours, ou du moins tous les mois au Sacrement de pénitence; quand on veut vous engager à visiter les pauvres et les malades, à donner des leçons de Christianisme à vos enfans, à vos domestiques, qu'avez-vous coutume de répondre? Ne vous excusez-vous pas pour l'ordinaire de ces pieux exercices sur l'embarras et sur la multiplicité de vos autres occupations? ne prétendez-vous pas qu'il est impossible d'allier ces soins avec les soins que demandent les emplois et les affaires du monde? Combien de fois avez-vous dit qu'il n'y avait que les Religieux et les Prêtres qui eussent le loisir de vaquer à la méditation, à la prière, à la lecture, à l'usage fréquent de l'Eucharistie, à l'instruction du prochain? Si cela est vrai, comme vous le dites, et si cependant toutes ces saintes pratiques sont absolument nécessaires pour se sauver, comme elles le sont en effet, du moins à l'égard de plusieurs; n'avez-vous pas qu'il n'est pas possible de s'appliquer en même temps à l'affaire du salut, et aux affaires tempo-

relles ? Dire qu'il n'y a que ceux qui vivent dans les cloîtres, où qui sont entièrement dévoués au service des autels, qui puissent s'exercer dans les œuvres de la piété chrétienne, n'est-ce pas assez faire entendre que le salut est impossible à quiconque n'y consacre pas tous ses soins ?

Eh quoi ! faut-il donc tout abandonner, faut-il renoncer à tout, se dépouiller de tout ? faut-il que tout le monde embrasse la pauvreté, et se retire dans la solitude ? Non, MM., je ne vous le dis pas ; mais après l'Apôtre des nations je dis que tous les hommes qui vivent dans le monde, y doivent vivre comme s'ils étaient hors du monde ; je dis que ceux qui par leur état se trouvent engagés dans d'autres affaires que dans les affaires de leur salut, doivent travailler à leur salut, comme s'ils n'avaient que cette seule affaire ; je dis qu'au milieu de tous vos biens, de toutes vos richesses, vous devez conserver cette pauvreté d'esprit qui nous est si fort recommandée dans l'Évangile : *Qui utuntur hōc mundo, tanquam non utantur, quasi nihil habentes, et omnia possidentes*. Oui, vous pouvez vous sauver au milieu de vos trésors, pourvu que votre cœur n'y ait nulle attache, pourvu que vous n'en aimiez la possession, que vous n'en aimiez l'usage, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à votre salut ; pourvu enfin que vous gardiez la règle de saint Paul ; c'est-à-dire pourvu que le désir de les conserver ne vous inquiète pas plus que si vous ne possédiez rien, *quasi nihil habentes* ; pourvu que vous ne soyez pas plus troublés par la passion d'accroître vos biens, que si vous jouissiez de tous les biens, *et omnia possidentes*.

Mais comment posséder de grands trésors, et n'y pas attacher son cœur ? comment posséder de grands trésors, et n'avoir pas de grands soucis ? O qu'il est difficile d'être riche, et de ne désirer pas avec ardeur de l'être encore davantage ; d'être riche, et de ne pas craindre de devenir pauvre ! Il

est vrai, Chrétiens, cela est difficile; aussi Jésus-Christ a-t-il dit qu'il était plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, que de faire entrer un riche dans le Ciel. Quelque énergique que soit cette expression, elle ne marque pas une impossibilité absolue : mais si vous vous sentez trop faible pour conserver, au milieu des biens, un détachement entier de tous les biens, allez, vous dit le Sauveur du monde, *vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus; et habebis thesaurum in Cælo*; allez, vendez tout ce que vous possédez, distribuez-en le prix aux pauvres, et assurez par-là votre salut; faites ce que tant de personnes plus jeunes, peut-être aussi plus âgées que vous, ce que tant de personnes plus riches, attachées au monde par des liens plus forts que vous ne l'êtes, faites ce qu'elles ont eu le courage de faire, et ce qu'elles font encore tous les jours pour se sauver. Si vos engagements vous empêchent de prendre un parti si favorable, si avantageux, et si sûr, il vous faut nécessairement revenir au précepte de l'Apôtre : *Superest ut qui utuntur hęc mundo, tanquam non utuntur* : il faut donc donner des bornes à cette avarice, à cette ambition déréglée; il faut modérer ces craintes vaines et puérides; il faut réprimer ces désirs si vifs, si violens; il faut se débarrasser de tant d'affaires superflues, pour ne penser désormais qu'à l'affaire uniquement nécessaire.

Il le faut faire, et au plutôt; il ne vous reste plus assez de temps pour tant de desseins. Si Dieu vous révélait aujourd'hui que vous n'avez plus qu'un mois à vivre, n'est-il pas vrai, s'il vous reste encore un peu de foi, que dès ce moment vous ne songeriez plus qu'à mourir; que ce temps même vous paraîtrait trop court pour vous disposer à ce passage décisif? Et si vous ne le donniez pas tout entier au salut de votre ame, ne passeriez-vous pas pour un insensé? *Stulte, hęc nocte animam tuam repetent à te* : Imprudent, téméraire,

je vous le dis de la part de Dieu , cette nuit même , et peut-être même avant la nuit on vous redemandera votre ame : peut-être n'avez-vous pas vingt-quatre heures de vie , et vous ne pensez point encore à l'affaire de votre salut ? Où en est-elle , cette affaire si importante ? quelles mesures avez-vous prises qui puissent vous tranquilliser sur son succès ? qu'avez-vous fait pour espérer qu'elle se terminera à votre avantage ? Qu'avez-vous fait pour gagner le Ciel ? Examinons sur quoi vous prétendez y être reçu : Où sont ces bonnes œuvres qui doivent en ouvrir la porte à tous les prédestinés ? quelles pénitences avez-vous faites ? quelles restitutions et du bien et de l'honneur de votre prochain ? quelles réparations des scandales et des mauvais exemples que vous lui avez donnés ? cette confession est-elle prête , cette confession où peut-être il faut revenir sur toute votre vie ? cinq ou six heures de temps vous suffisent-elles pour faire tout ce que vous voudrez avoir fait , tout ce qu'il faut avoir fait à l'heure de la mort ? Peut-être ne vous en reste-t-il que trois ou quatre , et au lieu de les employer à une affaire si pressante , vous vous arrêtez à tracer le plan d'une maison , dont les fondemens ne seront pas encore creusés qu'on ouvrira peut-être votre tombeau ? vous songez à commencer un procès dont vos petits-fils verront à peine la fin ? vous ne pensez qu'à multiplier cet argent , qui peut-être sera bientôt le partage d'un prodigue , ou la proie d'un ennemi ? *Stulte , hâc nocte animam tuam repentent à te : quæ parâsti cujus erunt ?*

Mais quand vous auriez encore plusieurs années à vivre , ce nombre d'années ne vous donnerait pas plus de loisir pour travailler à votre salut , si vous ne sortez de cet embarras qui vous empêche d'y penser. Les affaires se multiplient à proportion qu'on s'en occupe , tous les jours cette multiplicité demande une plus grande application ; par conséquent vos affaires deviennent tous les jours plus

306 2. POUR LES DERNIERS JOURS

incompatibles avec le soin que vous devez prendre de votre ame : de sorte que si vous n'étouffez tous ces vains soucis, si vous n'arrachez toutes ces ronces ; quand le jour de votre mort ne serait marqué qu'à la centième année de votre âge, vous courez risque d'être surpris, et d'être cité devant le tribunal de la justice divine avant d'avoir sérieusement pensé à Dieu.

En voilà assez, Chrétiens auditeurs, pour vous persuader combien il est important de donner une attention sérieuse et constante à l'affaire de votre salut, combien il est nécessaire de s'y appliquer uniquement. Je n'ai plus qu'à vous montrer combien il est inutile de s'appliquer à tout le reste, pour vous faire avouer que cette affaire est absolument votre unique affaire, dans quelque sens qu'on veuille prendre cette proposition.

TROISIÈME POINT.

Oui, Chrétiens, l'affaire du salut est la seule affaire qui dépende de nos soins. Faites tout ce qu'il vous plaira, dit le Sauveur de nos ames, jamais vous ne pourrez ajouter une seule coudée à la grandeur de votre corps : *Quis autem vestram cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?* Sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réussir les desseins que vous formez pour l'entretien, pour la gloire, pour les délices de votre vie : *Si ergo neque quod minimum est potestis; quid de cæteris solliciti estis?*

Remarquez, je vous prie, que dans cet endroit de l'Évangile le Sauveur compare les vains efforts que ferait un homme pour croître tout d'un coup d'une coudée, avec les soins que nous nous donnons pour multiplier ou pour conserver les biens que nous tenons de la Providence; remarquez que non-seulement il traite également de présomption et de folie l'une et l'autre de ces entreprises, mais que la première, quelque vaine, quelque téméraire qu'elle paraisse, il la regarde comme

facile en comparaison de la seconde : *Si ergo neque quod minimum est potestis , quid de cæteris solliciti estis ?*

En effet, prétendre que le succès de vos affaires temporelles, que l'établissement ou la conservation de votre fortune dépende de votre assiduité, ou de votre vigilance, n'est-ce pas prétendre gouverner la nature, prétendre disposer de tout ce que Dieu n'a pas voulu faire dépendre de vous ? Quelques mesures que vous preniez pour conduire heureusement cette entreprise, de quelques précautions que vous usiez pour prévenir tous les accidens qui la peuvent traverser ; si le Ciel et les astres n'obéissent à votre voix, si les vents et les orages n'écoutent vos ordres, si vous n'êtes l'arbitre des saisons, si vous n'avez entre les mains tous les cœurs des hommes et le pouvoir de Dieu même, de quoi pouvez-vous vous assurer ? Vous pouvez labourer, façonner la terre, vous pouvez y semer vos grains ; mais quelle autre puissance que la puissance de Dieu peut vous répondre que ces grains leveront, qu'ils croîtront, qu'il s'y formera des épis, que vous verrez mûrir la moisson, et que les semences que vous aurez tirées de vos greniers y rentreront avec usure ? Il dépend de vous de placer cet argent, et d'embarquer ces marchandises ; mais avant que cet argent revienne dans vos coffres avec l'intérêt que vous en avez espéré, avant que ces marchandises aient passé dans un autre monde, qu'elles y aient été débitées, que le prix en soit remis entre vos mains, que de tempêtes, que d'écueils, que de périls contre lesquels la prudence humaine n'a point de précautions, qu'on ne saurait même prévoir !

Vous, Chrétien, qui avez la réputation d'un homme sage, et entendu dans les affaires du monde, quels soins n'avez-vous pas pris pour ménager un établissement heureux à cette fille que vous aimez avec tendresse ? Cependant vous savez de quelle manière elle vit avec son mari ; elle est

un objet de pitié ; elle est la plus malheureuse femme du monde. Sachant quels étaient les fonds de ce Négociant, quel était son crédit, son industrie, son application, son expérience, qui n'aurait jugé que ce nouveau trafic l'allait enrichir ? Il l'a ruiné cependant, et avec lui il a ruiné cent familles qui ne s'attendaient à rien moins, et qui même se savaient gré de lui avoir confié leurs biens. MM. , vous le savez mieux que moi ; comme il arrive souvent, par une secrète conduite de Dieu, que des misérables, qui vivent dans l'oisiveté et dans la débauche, deviennent riches tout d'un coup, sans qu'ils se soient même donné la peine de le désirer, aussi arrive-t-il tous les jours que ni le mérite des personnes, ni leur frugalité, ni leurs fatigues, ni leurs veilles ne peuvent les défendre de certains coups imprévus qui les accablent contre toute sorte d'apparence, et lorsqu'ils avaient moins de sujet de s'en désier.

Ces coups, Chrétiens auditeurs, sont des coups que Dieu est souvent forcé de nous porter, et par l'intérêt de sa gloire, et par notre propre intérêt. Cet empressement que vous avez pour les biens temporels, je dis même pour les biens absolument nécessaires, cet empressement déshonore Dieu, il fait outrage à sa providence : s'il vous a assujetti à mille besoins, c'est pour avoir occasion de faire louer sa bonté et sa sagesse dans le soin qu'il veut prendre de pourvoir à vos besoins. Si vous entreprenez de lui ravir cette gloire, en prenant sur vous un soin qu'il s'est réservé, en pensant acquérir par votre industrie ce qu'il vous ordonnait d'attendre de sa libéralité, il faut qu'il retrouve dans votre châtiment la gloire que votre défiance lui aura ravie, il faut qu'au lieu de sa providence et de son amour, il fasse éclater sur vous sa puissance et sa justice ; ou plutôt il faut que cette même sagesse qu'il aurait fait paraître en vous prodiguant tous les biens, lors même que vous ne vous seriez mis en peine de rien, il faut que cette sa-

gesse se signale en rompant toutes vos mesures , en déconcertant tous vos desseins , en vous réduisant à une indigence extrême , lors même que vous aurez fait tous vos efforts pour vivre dans l'abondance.

D'ailleurs si Dieu a encore quelque amour pour vous , s'il n'a pas encore résolu votre perte et votre réprobation , il faut bien qu'il en use ainsi à votre égard , et qu'il arrache avec violence ce qui serait la cause infailible de votre malheur éternel. Oui , Chrétiens auditeurs , par cet attachement extrême que vous avez aux biens de cette vie , par ce soin excessif que vous en prenez au préjudice de votre salut , vous mettez Dieu dans la nécessité , ou de vous dépouiller de tout , ou de vous perdre pour toujours , ou de s'opposer à toutes vos entreprises , ou de consentir à votre damnation. Le moins qui puisse vous arriver , c'est de voir tous vos desseins anéantis , toute votre fortune renversée : voilà ce que Dieu fera , s'il vous aime. Vous êtes devenus semblables à un malade , qui pour avoir négligé une blessure légère , se verrait enfin réduit à mourir , ou à perdre un de ses membres. Que gagnez-vous donc en donnant tout votre loisir , toute votre application à des objets qui ne les méritent pas ? Je disais qu'à la réserve du salut , toutes les autres affaires ne dépendaient pas de vos soins , mais vous voyez de plus que vos soins , peuvent nuire à toutes vos autres affaires.

Quelle différence , mes frères , à l'égard de l'affaire du salut ! dans l'état où Dieu l'a mise , par sa miséricorde infinie , elle dépend uniquement de vos soins. Ne vous y trompez pas , le Ciel ne vous sera point donné si vous ne faites des efforts pour l'acquérir : *Qui fecit te sinè te , dit saint Augustin , non salvabit te sinè te* : Dieu ne vous sauvera pas sans vous. Mais lorsque vous travaillez pour votre salut , ne craignez pas de travailler inutilement ; tout ce que vous faites pour une fin si noble ne peut manquer de vous y

conduire; pas une seule démarche, pas une seule parole ne sera perdue, on vous tiendra même compte de vos desseins, et de tous les mouvemens de votre cœur. Bien plus, cette application que vous donnerez à votre véritable affaire, est l'unique voie assurée de faire réussir toutes les autres : les moyens humains, comme nous venons de le dire, sont des moyens peu sûrs, sont même souvent des obstacles pour parvenir à ce que nous prétendons.

Voulez-vous donc des moyens qui soient infaillibles, des moyens que Dieu même vous garantisse, lui qui dispose des événemens, et qui seul peut vous répondre de l'avenir? *Quærite primùm regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis* : Cherchez d'abord, cherchez principalement le royaume de Dieu, et tout le reste, tous ces biens dont vous êtes si avides, vous seront donnés comme un surcroît. *Inquirentes Dominum, disoit David, non minuentur omni bono* : Ne vous imaginez pas que vous puissiez rien perdre en cherchant Dieu, qui est le Maître absolu de tout. Pauvres artisans, qui tous les jours dérobez une demi-heure de temps à votre travail, pour assister au saint Sacrifice de nos autels, gardez-vous de dire que c'est un temps perdu pour vous, que c'est un gain que vous sacrifiez à Dieu et à votre conscience; au contraire, c'est un dépôt que vous mettez entre les mains de votre divin Maître, et qu'il vous rendra bientôt avec usure. Peut-être vous croyez avoir négligé vos intérêts temporels, en résistant à la tentation de travailler aujourd'hui que le travail vous est interdit par l'Église, et moi je vous dis que vous avez beaucoup fait pour ces mêmes intérêts, puisque vous avez engagé Dieu à pourvoir à tous vos besoins, et à vous faire trouver par des ressources inconnues à l'avarice et à la fausse prudence de la chair, à vous faire trouver le centuple de ce que vous auriez acquis par ce travail défendu.

Après toutes ces considérations, souffrez, MM., que je vous demande quelle peut être la source de cette effroyable indifférence que vous avez pour votre salut éternel : car il faut l'avouer de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de l'éternité est l'affaire que vous négligez le plus, et que vous avez le moins à cœur. Dieu vous avait donné toute la vie pour y penser, et il avait jugé qu'il n'en fallait pas moins pour y réussir : peut-être êtes-vous à la veille de votre mort : quelle partie de votre âge avez-vous consacrée à cette affaire importante ? combien lui avez-vous donné d'années, combien de jours, combien d'heures dans toute la vie ? car sans doute vous n'oseriez compter ces momens que vous passez dans nos églises, tandis qu'on y célèbre nos plus adorables mystères ; vous savez bien que vous n'y pensez à rien moins qu'à votre salut, que vous ne vous y entretenez que d'affaires profanes, que votre trafic, vos divertissemens, vos querelles, vos débauches même et vos crimes vous y accompagnent la plupart du temps. Quelle raison pouvez-vous rendre d'une conduite si peu raisonnable, si ce n'est que vous ne croyez rien de tout ce que nous venons de dire ? car si vous croyiez en effet qu'il s'agit ici d'un Dieu, d'une éternité, d'un bonheur infini, d'un malheur qui renferme et qui surpasse tous les maux ; si vous croyiez qu'on ne peut en même temps songer au Ciel et à la terre, que le temps est court, et que la mort vous presse, que chaque moment peut être le dernier moment ; si vous croyiez que c'est à vous, et à vous seul de penser à votre salut, que ce n'est pas à vous à penser à tout le reste, qu'en négligeant votre ame, vous perdez tout, jusqu'aux biens temporels, qu'en ne vous appliquant qu'à votre ame, vous ne perdez rien, non pas même les biens du monde ; si vous croyiez toutes ces vérités, dites-moi, je vous prie, comment vous pourriez avoir d'autres soins que le soin de votre salut.

On les croit, dites-vous, ces vérités, mais on n'y pense pas; et c'est pour cela que je dis qu'infailiblement on ne les croit pas. Eh quoi! si vous avez un procès, vous y pensez jour et nuit, sans cesse vous en parlez; incapable de tenir ou d'écouter d'autres discours, vous devenez importun souvent à vous même, toujours à vos amis; et dans cette affaire où il s'agit de votre vie, de votre ame, de tout ce que vous pouvez ou espérer de plus avantageux, ou craindre de plus terrible, si vous croyiez qu'on l'examine maintenant, qu'elle est entre les mains de votre Juge, qu'elle sera peut-être décidée avant la nuit, vous pourriez n'y penser pas, vous pourriez penser à quelque autre chose? Les biens sensibles vous attirent et vous enchantent, je le vois bien; mais un peu de foi pour les vérités que je vous ai expliquées aurait bientôt dissipé cet enchantement. Un Marchand qui se voit dans la nécessité de périr, ou de jeter dans la mer tout ce qu'il a de plus précieux, ne délibère point sur le parti qu'il doit prendre. C'est tout le fruit de ses longues courses, de ses pénibles travaux, c'est toute l'espérance de sa famille, il se voit par-là réduit à la dernière misère, il est vrai; mais toutes ces vues le touchent peu; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne se résout à la perte de ses biens; dans cette croyance il les abandonne sans peine ou du moins sans hésiter. Mais s'ils ont pour vous tant de charmes, ces biens sensibles, d'où vient que par votre conduite vous obligez Dieu à vous les ôter, d'où vient que vous ne prenez pas les voies sûres et infailibles pour les conserver et pour les accroître, si ce n'est parce que vous n'avez aucune foi en ces paroles de Jésus-Christ, *quærite primùm regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis*, si ce n'est parce que cette vérité évangélique passe dans votre esprit, comme toutes les autres, pour une promesse frivole? Cependant toutes ces vérités sont des vérités éternelles; vous ne les croyez pas, mais votre

incrédulité n'est pas capable de leur donner atteinte : le Ciel et la terre passeront, Dieu même cessera d'être ce qu'il est avant qu'elles puissent être démenties par aucun événement.

Et vous, mes frères, que deviendrez-vous, si ces vérités subsistent, comme elles subsisteront jusqu'à la fin des siècles ? Vous persévérerez jusqu'à la mort dans cet aveuglement, dans cette malheureuse indifférence ? Souvenez-vous qu'il s'agit ici de votre ame : partout ailleurs ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent, ce sont les affaires de vos enfans, de vos amis, de vos frères, d'un inconnu peut-être qui recueillera, qui dissipera votre héritage ; mais ici c'est l'affaire de votre ame, de cette ame unique, de cette ame immortelle, qui n'a pas été faite pour jouir d'une félicité passagère, moins encore pour souffrir d'éternels supplices dans les Enfers. *Miserere, miserere animæ tuæ placens Deo* : Ayez pitié de votre ame, qui est l'image de Dieu, et qui a été créée pour l'aimer et pour le posséder éternellement. Ayez pitié de cette ame qui a attiré la pitié de Jésus-Christ, qui attire la pitié de tous ceux qui savent à quels périls l'expose votre négligence. *Miserere animæ tuæ* : Encore une fois ayez pitié de cette ame, qui ne peut être qu'excessivement malheureuse, qui ne peut être malheureuse qu'elle ne le soit pour toujours. C'est Dieu même, dit l'éloquent Salvien, qui vous fait cette prière pour elle, lui qui en connaît tout le prix, lui qui sait ce que vous perdez en la perdant : il vous la demande, cette ame qu'il a formée, cette ame qui lui a coûté la vie, qu'il a lavée dans son sang, cette ame qu'il aime avec une tendresse, avec des transports incroyables. Je sais que vous en faites peu de cas, mais c'est pour cela même que vous ne la devez pas refuser à son Rédempteur : plutôt que de la lui conserver, aimerez-vous mieux périr ? *O miserrime homo ! cum Deus sic tecum agat, non acquiescis ?* Est-il possible, ô homme infortuné,

314 2. POUR LES DERNIERS JOURS, etc.

que vous ne vous rendiez pas aux prières de votre Dieu ? Il vous prie d'avoir compassion de vous-même, et il vous trouve insensible ? Il plaide votre propre cause auprès de vous, et vous êtes inexorable ? Comment donc espérez-vous qu'il doive vous exaucer au jour du jugement, après que vous vous êtes montré sourd à sa voix lors même qu'il vous parlait en votre faveur ? *Quomodo te postea supplicansem in judicio suo audiet, cum tu hic eum pro te rogantem audire ipse nolueris ?* Si tout cela ne fait point d'impression sur nos esprits, prions, Chrétiens auditeurs, prions Jésus-Christ qu'il daigne nous ouvrir les yeux pour nous faire voir nos maux, qui le touchent, et que nous ne sentons pas ; pour nous faire comprendre les dangers que nous connaissons assez pour les pouvoir craindre, mais que nous ne craignons pas assez pour les vouloir éviter. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.



3

SERMON

POUR LES DERNIERS JOURS

DU CARNAVAL.

Respice, fides tua te salvum fecit.

Voyez, dit Jésus, votre foi vous a sauvé. (*Luc. 18.*)

Quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi peut cependant être regardé comme un vice de la volonté, soit parce que, comme elle le pourrait, elle ne l'oblige pas de s'instruire, soit parce qu'elle le porte même à se révolter contre la vérité connue.

RIEN, MM., n'est plus déplorable que le malheur de ces Infidèles qui sont nés dans l'Idolâtrie, et qui sans une espèce de miracle ne peuvent manquer d'y mourir. Quelle ame peut être assez dure pour n'être pas touchée de leur triste situation ? Il me semble néanmoins que, sans sortir du Christianisme, je trouve un malheur qui mérite en quelque sorte d'être encore plus déploré. Ces Chrétiens malheureux ne sont pas des aveugles que la nature, ou un accident imprévu ait privés de l'usage de la lumière. ce sont des gens dont les yeux faibles et infirmes se sentent blessés par le jour qui fait la joie du reste des hommes ; ce ne sont pas des Infidèles, ce sont des Chrétiens qui ont peu de foi, des Chrétiens qui savent à peine leur Religion, des Chrétiens qui doutent eux-mêmes s'ils sont Chrétiens. Que sert-il d'être environné de lu-

316 3. POUR LES DERNIERS JOURS

mière, de marcher dans le plus grand jour, si nous portons avec nous notre nuit et nos ténèbres ? Que sert-il de croire des vérités si sublimes, si nous les croyons si faiblement ? Que sert-il de croire tout ce qu'il faut croire pour être fidèle, et de ne le croire pas assez pour être sauvé ? Car enfin, on ne le peut pas dissimuler, il y a très-peu de foi dans le monde ; notre vie en est une conviction si manifeste, que nous sommes contraints de l'avouer nous-mêmes. Je sais que quelques-uns en rejettent la cause sur cette volonté souveraine, qui répand ses faveurs sur qui il lui plaît, et qui nous distingue par ses grâces avant que nous ayons pu nous distinguer nous-mêmes, par nos mérites ; oui je sais que quelques-uns regardent cette foi vive comme un don purement gratuit, et qu'ils prétendent même justifier tous les dérèglemens de leur vie par le manquement de cette vertu, tant ils paraissent persuadés que ce manquement est involontaire : mais ils se trompent ; nous sommes tous coupables de notre incrédulité, et nous ne la devons attribuer qu'à nous-mêmes. Vous ne croyez pas, MM., parce que vous ne le voulez pas. Il est vrai que la foi est une vertu de l'entendement, mais j'espère vous faire voir aujourd'hui que le peu de foi est un vice de la volonté, un vice qu'il dépend de nous de corriger. *Vos me amâstis, et credidistis*, dit le Fils de Dieu à ses Disciples ; vous m'avez aimé, et de là vient votre facilité à croire : comme pour leur faire entendre que l'obstination des incrédules était plutôt un effet de leur volonté perverse que de leur peu de lumières. Ce discours nous sera utile, si nous obtenons du Saint-Esprit le secours dont nous avons besoin ; pour l'obtenir, employons l'entremise de la Sainte Vierge, et disons-lui avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Dans tous les états où l'homme se peut trouver sur la terre, je ne connais point de situation

plus misérable que la situation d'un Chrétien qui ne croit que faiblement. Un athée, s'il peut y en avoir dans le monde, jouit en paix de tous les plaisirs de la vie; un véritable Fidèle trouve des douceurs dans la mort même : mais pour un Chrétien de peu de foi, il semble qu'il n'y a ni repos, ni délices sur la terre; partout Dieu le persécute, partout il le traverse. Il est importuné par la présence du Seigneur lorsqu'il pèche, il est accablé du joug de ses commandemens lorsqu'il veut les observer, il est trop éclairé pour manquer impunément à son devoir, il ne l'est pas assez pour s'en acquitter avec joie. C'est un malade désespéré en qui la nature manque de force pour se rétablir, mais qui n'en a encore que trop pour sentir sa propre faiblesse, et les mortelles atteintes de la douleur.

Au contraire, peut-on imaginer un calme plus parfait, un bonheur plus accompli que la félicité d'un Chrétien qui est persuadé intimement de tout ce qu'il est obligé de croire? La loi de Jésus-Christ, qui paraît insupportable aux hommes de peu de foi, est pour ce Chrétien un fardeau qui soulage. Peut-être qu'il est des commandemens qui vous paraissent impossibles; un homme qui croit ne se plaint que de ce qu'ils sont trop faciles : *Latum mandatam tuum nimis*. C'est dans cette vue qu'il se fait un plaisir de multiplier ses liens par des vœux, qu'il s'impose tous les jours de nouvelles obligations, et que par des engagements volontaires et éternels il s'interdit les plaisirs et les biens dont l'usage lui est permis par la loi de Dieu. Bien des gens ne peuvent croire qu'on puisse passer la vie sans offenser Dieu mortellement; le juste au contraire ne peut comprendre comment de plein gré on se précipite dans le crime, comment on peut un seul moment survivre à cette chute. Peut-on passer la vie sans quelque plaisir, dit un Chrétien ordinaire? mais, dit le juste qui vit dans la foi, est-il sur la terre d'au-

tre plaisir que le bonheur d'être attaché à la croix de son divin Maître ? Si nous n'avons pas cette foi vivifiante qui fait tout ce bonheur, sommes-nous coupables de nous trouver dans des dispositions toutes contraires ? Oui, Chrétiens, nous sommes coupables. Déjà je vous ai dit que quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laisse pas d'être un vice de la volonté. On peut donner deux raisons de cette proposition ; je vous les expliquerai dans ce discours, dont elles feront les deux parties : la première raison, c'est parce que la volonté néglige d'engager l'entendement à prendre les connaissances qu'il n'a pas ; la seconde, c'est parce qu'elle lui rend inutiles les connaissances qu'il a. Elle pourrait l'obliger de s'instruire de la vérité, elle pourrait l'obliger de se soumettre à la vérité ; mais loin de l'obliger de s'instruire, elle aime mieux le laisser dans l'ignorance : vous le verrez dans le premier point ; loin de l'obliger à se soumettre, elle le porte à se révolter : vous le verrez dans le second point.

PREMIER POINT.

IL est plus d'une voie d'acquérir les lumières dont nous avons besoin pour perfectionner notre foi ; on peut se les procurer par l'étude, on peut les obtenir par la prière, on peut les mériter par les bonnes œuvres. L'étude nous dispose à les recevoir, la prière dispose Dieu à nous les donner, et les bonnes œuvres l'y obligent en quelque sorte. Heureuse, mille fois heureuse l'âme qui a pu s'élever à un état qu'on peut appeler divin, à un état où elle se fait un plaisir de son devoir, et une passion, si je l'ose dire, de la vertu ; à un état où non-seulement le péché lui paraît horrible en soi, mais où elle a horreur des douceurs mêmes et des attraits du péché ; à un état où elle ne sent presque plus de pente vers le mal, où elle a perdu en quelque sorte la liberté de faillir ! Je ne doute point, Chrétiens auditeurs, qu'un état si heureux n'attire tous vos désirs.

Je commence par le premier et par le plus naturel des trois moyens propres à acquérir les connaissances nécessaires pour donner à notre foi toute sa perfection. S'il est vrai que la foi est une science, comme la nomme saint Bernard, *fides est scientia Dei*, il est visible que l'étude est non-seulement d'un grand secours pour entrer dans les profondeurs de cette science divine, mais encore qu'elle est nécessaire pour en prendre même une légère teinture. Comme nous ne recevons pas en naissant les connaissances humaines, mais seulement une faculté par laquelle nous y pouvons parvenir; aussi, disent les Théologiens, nous ne recevons pas en renaissant par le Baptême la connaissance des vérités surnaturelles, mais seulement une habitude et comme une faculté qui nous rend capables d'acquérir une science si sublime. Je sais qu'on donne le nom de foi à cette divine habitude, mais pour parler exactement, elle n'est que le principe de la foi, de même que la raison n'est pas la science, quoiqu'elle soit le principe général et le siège de toutes les sciences acquises et naturelles. On peut avoir l'habitude de la foi, sans avoir la science de la foi, sans savoir même les élémens de cette science; on peut avoir cette sainte habitude sans croire, sans avoir jamais cru, sans être même en état de croire, puisque les enfans la reçoivent avec la grace en sortant du sein de leur mère. Or comme, pour savoir, il faut appliquer son esprit, comme, pour savoir beaucoup, il faut joindre beaucoup d'application aux talens qu'on peut avoir pour les Lettres; ainsi, pour croire il faut, outre les dons que nous recevons du Ciel, il faut s'instruire avec soin des vérités qui doivent être l'objet de notre croyance, et des raisons qui en peuvent être les motifs. Voilà pourquoi Salomon nous avertit que le commencement de la sagesse est de s'appliquer à l'étude de la sagesse: *Initium sapientiæ, disce sapientiam*. Voilà pourquoi saint Paul dit qu'il est nécessaire

Qu'il y ait des Docteurs dans l'Église, afin que par l'ouïe la parole de Dieu porte la foi dans nos ames : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.*

Faut-il donc s'étonner que la foi soit faible en nous lorsque l'ignorance y est extrême ? Comment croirons-nous, si nous ignorons jusqu'aux principes de notre foi, si nous savons à peine ce qu'il faut croire ? Nous ne croyons en Dieu que faiblement, parce que nous n'avons de Dieu qu'une connaissance imparfaite : jamais nous n'avons réfléchi sur les secrets de sa Providence, jamais compris les miracles de son amour, jamais sondé les abîmes de sa sagesse infinie. Il habite au milieu de nous, cet être incompréhensible, il s'y fait entendre, il s'y fait sentir en mille manières : mais qui sont ceux qui se connaissent à fond eux-mêmes ? qui sont ceux qui ont appris à démêler dans leur propre cœur les mouvemens de la nature et les impressions de la grace, à distinguer Dieu de l'homme ? Savons-nous du moins en quoi consiste notre Religion, et quels avantages elle a sur toutes les autres ? savons-nous comment elle s'est établie, et par quels moyens elle subsiste depuis tant de siècles ? Etes-vous fort versés dans l'histoire des Saints qu'elle a formés, des héros qu'elle a produits dans tous les temps, des victoires qu'elle a remportées sur toutes les puissances des ténèbres ? Comment notre foi pourrait-elle n'être pas faible, n'être pas languissante ? nous sommes dans l'Église, et nous ignorons peut-être ce que c'est qu'être membres d'un corps si saint : nous célébrons les fêtes sans savoir ses intentions ; nous obéissons à ses lois sans faire attention à la providence toute divine qui les lui a inspirées ; nous sommes témoins de ses augustes cérémonies sans en pénétrer les mystères ; bien plus nous recevons ses Sacremens, sans en connaître les admirables effets, sans savoir presque ce que c'est que Sacrement.

Je ne dis pas que la connaissance exacte et par-

faite de tous ces points soit absolument nécessaire pour avoir la foi, mais je dis qu'elle est nécessaire pour donner plus de force à notre foi. Si cette étendue de connaissances n'est pas le fondement qui soutient notre croyance, c'est du moins l'appui qui la rend inébranlable ; en un mot, si ce n'est pas ce qui nous fait croire, c'est ce qui nous empêche de douter. Nous croyons parce que Dieu a parlé ; mais nous croyons avec plus de fermeté, lorsque nous sommes mieux convaincus qu'il y a un Dieu, lorsque nous connaissons plus parfaitement ce que c'est que Dieu, lorsque nous entrons plus avant dans le sens de ses divines paroles, lorsque nous voyons plus clairement qu'en effet il a parlé.

Or si nous sommes si peu instruits dans ce qui concerne le salut et la Religion ; s'il est vrai qu'il n'est point d'homme qui pût en conscience, où qui osât même professer un art dans le monde, s'il n'en savait mieux les règles que nous ne savons quelquefois les principes du Christianisme, dont cependant nous sommes obligés de faire une profession ouverte ; dites-moi, je vous prie, à qui il tient que nous n'ayons plus de lumières ? *Nunquid non est hic Prophetes Domini ?* disait autrefois le Roi Josaphat au Roi d'Israel : Est-ce qu'on manque ici de Docteur et de Prophète ? Les Prédicateurs ont-ils jamais été plus multipliés ? jamais les prédications ont-elles été plus fréquentes ? Quand je me rappelle que dans l'espace de dix ans saint François Xavier a pu instruire la plus grande partie de l'Orient, et l'a pu instruire si parfaitement, que plusieurs années après sa mort on a trouvé des îles entières, qui quoique destituées de Prêtres, n'avaient ni moins de foi, ni moins de ferveur que les Chrétiens des premiers siècles ; d'où vient, dis-je en moi-même, que cent Prédicateurs ne peuvent faire aujourd'hui dans une ville ce qu'un seul homme a fait en si peu de temps dans tout un monde ? Ne serait-ce point, ô mon Dieu,

la faute de ceux à qui vous confiez le sacré ministère de votre parole ? ne s'arrêtent-ils point trop à nous étaler une doctrine vaine et obscure, à s'élever outre mesure, au lieu de descendre jusqu'à nous ? Les Chrétiens auraient besoin, quelques-uns même souhaiteraient avec ardeur qu'on leur enseignât ce qu'ils ignorent ; ils seraient charmés qu'on leur annonçât le Rédempteur, qu'on leur développât les mystères, qu'on leur éclaircît les points les plus importants de leur croyance ; en un mot, qu'on leur donnât du pain à manger, selon l'expression de l'Écriture, qu'on leur servît des viandes solides : *Parvuli petierunt panem, et non fuit qui frangeret eis*. Peut-être qu'à la place de ce pain salutaire, on ne leur offre qu'une vaine fumée, peut-être qu'on ne leur présente que des mets légers et frivoles, que des mets qui ne peuvent servir qu'à les tromper, qu'à repaître leurs yeux. Non, non, Chrétiens auditeurs, n'accusons que nous-mêmes de notre malheur. Il y a des hommes apostoliques dans l'Église de Jésus-Christ, il y a de véritables Prophètes ; mais on recherche peu, dans le siècle où nous sommes, les vrais Apôtres ; on aime mieux consulter les faux Prophètes. Nous avons des hommes vertueux qui dans la conversation nous communiquent insensiblement leurs lumières et leur foi ; mais leur seule vue nous effraie, il nous faut des gens d'un meilleur commerce. Nous avons des bibliothèques entières de livres saints, la lecture d'un seul de ces livres pourrait dissiper toutes nos ténèbres : et quand nous serions privés de ce secours, ne pouvons-nous pas approcher à toute heure de notre Dieu, pour y être éclairés des rayons mêmes de sa face ? qui nous empêche de donner une heure tous les jours à cet admirable Maître, nous qui employons si mal la plupart de notre temps, qui l'abandonnons même souvent à l'ennui que nous causent des hommes peu sociables, peu discrets ?

Accedite ad eum, et illuminamini : Approchez-

vous du Seigneur, et sa lumière se répandra sur vous ; prêtez l'oreille à sa voix, il se fera bientôt entendre à votre cœur. Quand on désire ardemment de se perfectionner dans quelque science ; quelque légère qu'elle puisse être ; quand on s'est mis dans l'esprit d'exceller dans le chant, dans le jeu d'un instrument, dans une langue, dans un art, dans quelque faculté que ce puisse être, n'est-il pas vrai qu'on y donne volontiers une partie de son loisir, qu'on cherche avec empressement les Auteurs qui en ont le mieux traité ; qu'on ne rebute point le maître, quelque peu d'agrément qu'il ait d'ailleurs, pourvu qu'il soit habile ? N'est-il pas vrai qu'on ne songe qu'à son étude, et qu'on ne peut parler d'autre chose ? Pourquoi ? Parce qu'on veut apprendre, et qu'on le veut quoi qu'il en doive coûter. Si donc les Prédicateurs, loin d'allumer en vous un zèle pareil, n'y font aucune impression, vous endorment même, si dans leurs discours vous ne goûtez que ce que Dieu peut-être y réproûve, si vous ne lisez jamais de livre saint, pour y puiser une nourriture salutaire à votre ame, si vous fuyez le commerce des hommes de Dieu, si vous n'en voulez pas avoir avec Dieu même, ne faites-vous pas voir que vous n'avez aucun goût pour la science de Dieu, que vous ne vous mettez point en peine de donner à votre foi un accroissement, une perfection néanmoins nécessaire ?

Ce qui montre encore mieux que nous sommes dans cette mauvaise disposition, c'est que pouvant facilement obtenir le don de sagesse et d'intelligence par une humble prière, nous ne daignons pas demander ce don précieux. Vous savez ce que c'est que le don d'intelligence ; c'est une lumière surnaturelle qui résout en un moment tous nos doutes, qui fixe toutes les agitations de notre esprit, qui dissipe toutes les ténèbres : ce rayon céleste nous fait voir ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu, et de plus profond dans ses jugemens ; c'est lui qui nous découvre les rai-

sons des choses qui sont les plus élevées au-dessus de la raison, c'est lui qui fait que l'esprit se soumet sans peine, qu'il s'avengle avec plaisir, et qu'il n'est pas moins persuadé de ce qu'il sait par la foi, que de ce qu'il connaît par les sens.

Or ce don qui communique tant de force et de vigueur à la foi, c'est une grâce que Dieu peut accorder à qui bon lui semble, mais qu'il n'accorde presque jamais qu'à la prière, que du moins il ne lui refuse jamais. Vous attendez que Dieu vous le donne, cet esprit d'intelligence; et pour vous le donner, il attend que vous le lui demandiez. Quand vous ne seriez pas coupable pour vous être trouvé dans les ténèbres; la source de la lumière vous étant ouverte, ce serait une faute griève de n'y pas avoir recours. Lorsque le Sauveur du monde expliquait aux Juifs les plus hauts mystères de la loi de grace, outre l'obscurité qu'ils ont par eux-mêmes à notre égard, il les enveloppait encore à dessein dans des figures et des paraboles: on ne pouvait faire un crime à ce peuple de ne les pas entendre, puisque les Apôtres eux-mêmes n'y comprenaient rien; ce qui le rendait inexcusable, c'est de n'en demander pas l'intelligence, comme faisaient les Apôtres: *Interrogabant autem eum Discipuli ejus, quæ esset ista parabola.* Si quelqu'un manque de sagesse, c'est-à-dire de discernement et de pénétration pour entrer dans les mystères de la foi, qu'il la demande à Dieu, cette sagesse, dit saint Jacques, à Dieu qui donne libéralement à tous, et qui ne reproche point ce qu'il donne, et Dieu la lui accordera: *Si quis indiget sapientiâ, postulet à Deo qui dat omnibus affluenter, et dabitur ei.*

Comment croyez-vous que les Docteurs et les Pères aient acquis cette science si sublime qui les a toujours fait regarder comme les oracles de l'Eglise? comment, dis-je, pensez-vous qu'ils se soient procuré cette science autrement que par la prière? Il y a dans notre Religion des mystères

incompréhensibles pour vous, dit saint Augustin, écrivant à l'hérétique Faustus : vous ne pouvez accorder certains endroits de l'Écriture qui semblent se combattre et se détruire mutuellement ; mais croyez-vous seul avoir aperçu ces contradictions apparentes ? Tant de Docteurs, tant de saints Prélats qui ont avant vous étudié les saints livres, n'ont-ils point vu ce qui fait votre peine ? ils l'ont vu sans doute, car à quels yeux pouvaient échapper de pareilles difficultés ? D'où vient donc qu'ils n'ont pas laissé de croire, qu'ils n'ont point été blessés de ce qui vous scandalise ? C'est qu'ils ont jugé que ces paroles mystérieuses cachaient quelque vérité dont il fallait attendre l'intelligence du Saint-Esprit ; ils ont eu recours à la prière, et ils ont été éclairés d'en haut. Ils ont demandé, dit ce saint Père, ils ont cherché, ils ont frappé avec confiance ; ils ont obtenu, ils ont reçu, ils ont trouvé : *Petierunt, quæsierunt, pulsaverunt, acceperunt, invenerunt.*

De plus, quand le Seigneur ne pourrait être engagé par nos prières à nous accorder une foi vive, j'ai dit qu'il peut y être comme forcé par nos mérites. L'habitude de la foi peut recevoir des accroissemens et des forces nouvelles par les mêmes voies que la grace sanctifiante a coutume d'être augmentée. Quand cela ne serait pas, les dons de sagesse et d'intelligence, dont nous venons de parler, accompagnent toujours la charité, et ne sont peut-être que la charité même ; et ainsi tout ce qui fait croître en nous cette vertu, y perfectionne nécessairement l'intelligence ; tout ce qui nous rend plus agréables à Dieu, nous rend Dieu en quelque manière plus visible : de sorte que si la foi est le principe des actions saintes et vertueuses, on peut dire que le fruit de ces actions, c'est la foi parfaite. C'est par la pratique continue de toutes les autres vertus, dit saint Bernard, que la foi croît, qu'elle devient plus clairvoyante, qu'elle devient plus étendue, qu'elle

devient inébranlable : *Continuâ operatione virtutum fides eruditur, et erudiendo illuminatur, et illuminando augetur, et augendo perficitur, et perficiendo stabilitur.* David avait éprouvé combien cette voie est infallible : quelque'épaisses qu'aient été les ténèbres qui lui avaient dérobé la vue de Dieu, il assure qu'il ne s'est jamais trompé en le cherchant avec ses mains, c'est-à-dire par des œuvres saintes : *Exquisivi Deum manibus meis nocte contra eum, et non sum deceptus.* On ne se trompe que trop souvent lorsqu'on le cherche par l'étude des sciences humaines, ou même par la considération des mystères divins ; les savans tombent dans l'erreur, et les contemplatifs dans l'illusion. Mais j'ose dire que l'on n'a jamais vu d'homme qui se soit appliqué à rendre à son prochain des offices de charité, à s'humilier, à se mortifier soi-même, sans qu'il ait été fortifié dans la foi. On enseigne mieux, dit-on ordinairement, par les actions que par les paroles : mais il n'est pas moins vrai, du moins en matière de foi, qu'on apprend beaucoup plus en agissant qu'en écoutant, et qu'un des plus sûrs moyens pour savoir bientôt ce qu'on ignore, c'est de s'exercer dans ce que l'on fait.

Cette vérité ainsi prouvée, à qui tient-il que nous n'ayons tous autant de foi que les Prophètes et que les Martyrs ? Vous êtes riches, Chrétiens ; faites couler ces biens dans les mains des pauvres, et les richesses qui aveuglent la plupart des hommes seront pour vous une source de lumières : vous êtes pauvres, il vous est donc facile de jeûner, d'être frugals ; et quels avantages ne peuvent pas vous procurer ces vertueux exercices ? Mettre un frein à l'intempérance, c'est donner de la nourriture à la foi. *Quisquis ergo vult audita intelligere, dit saint Grégoire, festinet ea quæ jam audire potuit opere implere : ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur, et dignatus est cognosci, dum pascere-tur.* Voulez-vous sincèrement, MM. , connaître

Jésus-Christ ? allez dans les hôpitaux, où il souffre, dans les prisons, où il gémit ; courez au tribunal de la pénitence, où il vous attend, au Sacrement de l'autel, à ce festin de lumières, comme l'appelle l'Église grecque, où il vous invite avec tant d'amour. Si vous refusez des moyens si faciles et si sûrs, peut-on nier que votre incrédulité soit entièrement volontaire ? Lorsque Dieu vous reprochera les dérèglemens de votre vie, vous vous retrancherez peut-être sur votre aveuglement et sur votre peu de foi ; mais ce peu de foi, par où vous prétendez couvrir vos autres désordres, lorsque votre Juge le regardera comme un crime, et comme la source de vos autres crimes, comment pourrez-vous le justifier ?

Que diront ces esprits forts qui font gloire d'être détrompés de ce qui épouvante le vulgaire, qui font gloire de paraître douter de tout, de paraître penser que tout finit avec la vie, que leur ame n'est pas plus immortelle que leur corps ? Comment, disent-ils, se persuader ce qu'on veut nous faire croire ? Comment ? Ne vous ai-je pas proposé plusieurs moyens que vous n'avez jamais employés, et dont le moins efficace vous aurait tirés de l'état où vous êtes, de cet état si funeste, selon le sentiment de tous les gens de bien, et, selon vous-mêmes, si risqué ? Quand Dieu vous aurait fait naître dans le sein de l'Idolâtrie, au milieu de ces ténèbres affreuses où l'on ignore peut-être qu'il y ait au monde un Christianisme, vous seriez sans doute dignes de compassion, cependant vous ne seriez pas inexcusables. Ces malheureux, dit le Docteur de la grace, quoiqu'ils marchent dans la nuit, quoiqu'ils soient destitués de guides, pourraient faire certaines démarches pour s'approcher en quelque sorte de la lumière : la raison n'est pas absolument éteinte en eux, le péché qui a corrompu la nature ne l'a pas entièrement détruite ; en un mot ils sont raisonnables, ils sont hommes ; c'en est assez pour les rendre

coupables de leur infidélité, et pour les damner éternellement, sans qu'ils aient lieu de se plaindre. Et vous, à qui toutes les voies du salut ont été ouvertes, vous qui êtes environnés de Maîtres et de Docteurs, vous à qui l'on présente mille moyens infailibles de vous instruire, vous prétendez vous sauver sur votre ignorance ? Je vous l'ai déjà dit, on n'a jamais vu personne qui ayant cherché la vérité de bonne foi, ne l'ait pas trouvée ; et j'ose encore vous défier de me faire connaître un seul homme qui ait consulté Dieu, qui l'ait prié, qui ait tâché de le fléchir par ses jeûnes, par ses aumônes, et qui se plaigne d'y avoir perdu son temps et ses soins.

Mais quand tous ces moyens ne serviraient qu'à calmer les inquiétudes de votre cœur, qui ne peut être en repos quoi qu'il fasse, tandis que votre esprit est agité par des doutes sur des points si importans, est-il quelque voie que vous ne deviez tenter, si vous êtes sages, quand ce ne serait que pour n'avoir rien à vous reprocher dans une affaire de cette conséquence ? Si après les soins que vous aurez pris, le Ciel ne s'ouvre point pour vous, s'il vous laisse dans l'obscurité, si vous restiez même dans l'erreur, du moins n'y aurait-il plus lieu de vous faire un crime de vos ténèbres. N'est-ce donc pas une négligence monstrueuse, d'aimer mieux exposer son ame, son salut, sa félicité éternelle, que de hasarder quelques momens de réflexion, quelques heures de prières, quelques pièces d'or ou d'argent, pour s'assurer pleinement contre un péril si effroyable ? Je me trompe, Chrétiens auditeurs ; en vain ces incrédules chercheraient d'autres convictions que celles qu'ils ont, puisqu'ils sont déterminés à ne se rendre à aucune conviction. Non-seulement ils ne veulent pas savoir ce qu'il faut croire, ils ne veulent pas même croire ce qu'ils savent. Je veux dire que leur volonté se rend coupable en deux manières de l'infidélité de l'esprit ; elle néglige de

l'engager à s'instruire ; je viens de le faire voir ; elle le porte à résister à la vérité connue : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'EST une doctrine catholique , que la foi est une vertu où le cœur n'a pas moins de part que l'esprit. Il est vrai que lorsque la vérité paraît dans tout son jour , loin d'avoir besoin de secours pour aller à elle , l'entendement ne peut ni s'en défendre lui-même , ni être arrêté par aucun obstacle. Mais comme dans la foi cette vérité est enveloppée de ténèbres , non-seulement elle ne force pas l'esprit à la suivre , elle l'attire même si faiblement , qu'il demeurerait immobile si la volonté ne le portait à l'embrasser. Voilà sur quoi les Théologiens disent que la foi est composée de deux habitudes , dont l'une sert à fortifier en nous la partie de notre ame qui connaît , et l'autre à plier la partie qui aime. Voilà sur quoi saint Augustin appelle la foi l'œil du cœur : *Fides est oculus cordis*. Voilà sur quoi saint Paul assure que c'est par le cœur que nous croyons : *Corde creditur ad-justitiam*. Voilà sur quoi est fondé le mérite de la foi , parce que le cœur agit toujours librement et sans contrainte. Voilà sur quoi est établie la justice des peines contre ceux qui ne croient pas , parce que la volonté peut commander à l'esprit , partout où la vérité n'est pas assez évidente pour le contraindre.

Or s'il nous est entièrement libre de croire , d'où vient qu'on ne croit pas ? Il est clair que c'est qu'on ne veut pas croire. Mais comment se peut-il faire qu'on se prive volontairement d'une vertu dont on connaît les avantages , d'une vertu qui , loin d'être pénible dans la pratique , nous peut adoucir l'exercice de toutes les autres vertus ? J'avoue , MM. , que cette conduite paraît d'abord incroyable ; il est facile néanmoins d'en pénétrer le mystère. Ce mystère , c'est que comme l'en-

tendement attend l'impression de la volonté, lorsqu'il manque de lumières pour se conduire lui-même, aussi la volonté se laisse séduire par la passion, surtout lorsque l'entendement ne lui représente qu'avec obscurité l'objet qu'elle devrait suivre. Notre esprit, il est vrai, suit aveuglément le cœur qui le guide : mais comme celui-ci ne suit lui-même que ses désirs ; dès que ses désirs sont dérégés, il faut nécessairement qu'il s'égaré lui-même, et que par conséquent il engage dans le même égarement l'esprit, qui s'était abandonné à sa conduite. De sorte qu'y ayant peu d'hommes exempts de toute passion, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve peu de foi parmi les hommes.

Pour ranimer notre foi, il faudrait étouffer tous nos désirs, ou du moins faire en sorte que l'objet de nos désirs ne fût que l'objet de notre foi. *Charitas omnia credit*, dit saint Paul : Un homme qui aime Dieu croit aveuglément tout ce que Dieu lui révèle de soi-même ; son esprit se porte sans peine où son cœur va avec plaisir. Ainsi quoiqu'il soit vrai qu'il faut croire pour aimer, il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer afin de croire : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*, dit saint Augustin. Le saint Concile de Trente appelle la foi la base et la racine de la charité ; mais la charité, dans le langage de saint Thomas, ne laisse pas d'être l'ame de la foi. Comme l'arbre naît de la semence, et la semence de l'arbre, comme l'un et l'autre par cette reproduction mutuelle multiplie à l'infini, de même les premières connaissances que la foi chrétienne donne d'abord, excitent l'amour, cet amour produit une nouvelle lumière : sur quoi saint Paul dit dans la seconde épître aux Colossiens, que l'Antechrist séduira ceux qui périssent, *eò quòd charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent*. Il ne dit pas *veritatem*, mais, *charitatem veritatis*, pour aller à la source du mal.

La plupart des hérésiarques n'ont que trop bien connu cette vérité ; c'est pourquoi, dans le dessein

de se faire auteurs de nouvelles sectes, ils ont pensé que le moyen le plus sûr pour donner croyance à leurs erreurs, c'était de les rendre conformes aux inclinations de la nature corrompue. Voici sans doute comment ils ont raisonné : Les Chrétiens ne manquant de foi pour les vérités qu'on leur propose, que parce qu'ils n'aiment pas ces vérités, on ne peut donc manquer de les entraîner, si on ne les oblige à croire que ce qu'ils aiment : les passions et les vices sont les seuls obstacles qu'ait la doctrine catholique dans l'esprit des hommes ; inventons une doctrine qui autorise les vices, qui flatte les passions, et où l'amour-propre trouve à se satisfaire. En effet, MM., dès que ces séducteurs ont commencé à publier leurs dogmes impies, ils ont ébranlé des villes et des provinces entières : mais on a toujours observé que les temps et les lieux où ils ont fait plus de ravages, ce sont ces temps, ces lieux où le dérèglement des mœurs avait préparé les esprits à recevoir leurs fausses opinions ; ils n'ont perverti pour l'ordinaire que les peuples dont la volonté était déjà corrompue.

Aujourd'hui que les pièges du Démon sont entièrement découverts, et qu'il n'est point de Chrétien assez simple pour se laisser éblouir par le prétexte de réforme dont les disciples de Calvin colorent leur abominable schisme, on voit, il est vrai, de temps en temps des Catholiques qui perdent la foi, et qui abandonnent leur mère ; mais avez-vous jamais vu un seul de ces déserteurs qui avant son apostasie eût vécu régulièrement, n'eût pas déshonoré l'Église par des actions scandaleuses, n'eût pas mérité d'en être retranché avec infamie, s'il ne s'en était séparé volontairement lui-même ? Au contraire, dans le grand nombre d'Hérétiques qui rentrent tous les jours dans le bercail, à peine en trouverez-vous un seul qui ne fût la gloire de son parti par l'innocence de ses mœurs, et qui, à la Religion près, ne fût éloigné des désordres que l'Évangile condamne. C'est ainsi

que la chaste et l'innocente colombe s'étant aperçue qu'il n'y avait pas de sûreté pour elle hors de l'arche, revint bientôt à l'asyle qu'elle avait quitté, tandis que le corbeau ayant trouvé dans les cadavres qui flottaient sur les eaux du déluge de quoi assouvir son avidité, s'acharna à cette proie et ne retourna plus. Voici sans doute un argument invincible contre l'Église prétendue réformée : L'Église romaine se décharge de ses immondices dans les égouts de Genève, tandis que ce qu'il y a de plus saint dans leur corps se vient réunir au corps des Fidèles. Mais c'est aussi une forte preuve que la foi ne commence guère à défaillir que par l'esprit, et que lorsque le cœur est sans passion, l'entendement ne demeure pas long-tems dans les ténèbres.

Vous vous plaignez, MM., de ce que votre Religion est si élevée au-dessus de la raison ; elle l'est, il est vrai ; mais pour vous faire voir que ce n'est pas là ce qui fait votre peine ; la Religion des Mahométans, qui est en tout si contraire à la raison, a-t-elle cessé, malgré cette opposition, de trouver des sectateurs dans le monde ? L'Église nous parle d'un Dieu fait homme, d'un Dieu pauvre, d'un Dieu souffrant par amour pour les hommes : le Démon proposait aux Païens des Dieux changés en bêtes, et faisant des actions dont les bêtes mêmes auraient horreur ; cependant on n'était point rebuté par ces fables ridicules et infames, et presque toute la terre suivait cette monstrueuse croyance. Non, non, dit saint Augustin, la pauvreté de Jésus-Christ ne révolte que les avarés, la virginité de sa sainte Mère n'est incompréhensible qu'aux impudiques, il n'y a que les orgueilleux qui ne puissent allier le pouvoir infini de son Fils avec sa patience dans les outrages, ses douleurs ne paraissent incroyables qu'aux hommes excessivement délicats, et sa mort ne fait douter de sa divinité que ceux qui sont trop attachés à la vie. Je sais, continue ce Père, qu'ils donnent d'autres raisons de leur incrédulité, mais ce sont de fausses rai-

sons ; ils n'oseraient alléguer les véritables , de peur de faire voir qu'ils ne combattent la Religion que pour justifier leurs désordres : *Ut non vitia sua videantur defendere, unum hoc dicunt, hoc sibi displicere in Filio Dei.*

Ne pas douter de la vérité de l'Évangile , et vivre néanmoins comme si on ne doutait pas de sa fausseté, n'est-ce pas être entièrement insensé, dit l'illustre Pic de la Mirandole ? Il est vrai qu'on ne peut imaginer une plus haute folie ; mais j'ose dire que cet excès n'est pas si commun que l'on pense. Faites-y réflexion, Chrétiens auditeurs, on trouve pour l'ordinaire une assez grande conformité entre la vie des hommes et leur croyance. Un Chrétien vit-il dans la tiédeur et dans le relâchement ? vous reconnaîtrez que sa foi est languissante, qu'elle est comme morte : cet homme ne refuse-t-il rien à ses passions, se plonge-t-il dans tous les plaisirs du corps ? il doutera si son ame est immortelle : cet autre s'abandonne-t-il à toutes sortes de crimes ? il n'aura point de Religion. Pourquoi ? Parce que dès que la volonté est corrompue , elle corrompt insensiblement l'esprit, elle tâche de détruire la foi , qui détruirait ses passions si elle subsistait encore ; elle fait plus , dit saint Bernard, cette volonté perverse, elle fait tous ses efforts pour anéantir Dieu même, ce Dieu qui condamne ses désirs, et qui menace de venger ses crimes. C'est ainsi que se sont formés les athées , selon la remarque d'un des plus sages et des plus savans hommes du siècle passé : car jamais l'homme n'a osé nier la divinité , que lorsque ses désordres l'ont intéressé à vouloir qu'il n'y eût point en effet de Dieu vengeur.

Si le mal était dans l'entendement, il ne faudrait que le convaincre pour le guérir ; mais nous voyons tous les jours que toutes les démonstrations, tous les miracles mêmes sont inutiles, lorsque la volonté est préoccupée, lorsqu'elle ne se rend pas la première. D'où vient que cet Hérétique

qu'on a forcé dans ses derniers retranchemens ne met pas les armes bas ? d'où vient qu'il se retire au contraire plus envenimé qu'il ne l'était contre la véritable Religion ? S'il s'obstine à ne rien croire , ce n'est point parce qu'il n'a pas été convaincu , c'est souvent parce qu'il l'a été , c'est parce qu'on a irrité sa passion en dissipant ses ténèbres , c'est parce qu'en le convainquant on l'a confondu , on a insulté à sa défaite : il fallait adoucir son orgueil en lui faisant voir son ignorance ; il fallait , s'il était possible , le rendre humble avant de l'humilier. Qu'on oppose à ce même homme un adversaire qui le ménage dans sa faiblesse , qui la lui fasse connaître sans le faire rougir ; un adversaire qui gagne son cœur par un procédé plein de bienveillance , plein de charité ; en un mot , donnez-lui un saint François de Sales , qui en lui dévoilant la vérité , la lui rende aimable par sa douceur ; il n'attendra pas , pour rendre les armes , qu'il se voie hors de combat , il se fera un plaisir de faire honneur à la modestie de ce grand Saint par une conversion prompte et parfaite.

Combien de miracles avaient vu les Juifs , qui firent crucifier le Fils de Dieu ? Ne reconnaissent-ils pas eux-mêmes qu'il en fait un grand nombre tous les jours ? *Quia hic homo multa signa facit.* Cet homme , disaient-ils , fait plusieurs miracles , c'est-à-dire nous donne plusieurs marques infaillibles de sa divinité ; cependant , par une volonté tout opposée à leurs lumières , loin de plier devant ses prodiges , c'est sur ces preuves incontestables qu'ils se déterminent à le faire mourir comme un séducteur : *Quia hic homo multa signa facit.*

Ce pécheur qui a vieilli dans ses habitudes criminelles , ne voit que faiblement que son ame est immortelle ; il cherche partout une preuve qui le convainque : ce pécheur cherche une conviction qu'il ne trouvera jamais. Mille raisons établissent l'immortalité de nos ames ; mais un homme pas-

sionné est-il capable de les entendre, ces raisons ? loin d'apercevoir les objets invisibles et spirituels, la passion ne lui dérobe-t-elle pas la vue des objets extérieurs ? du moins ne trouble-t-elle pas ses sens, ne rend-elle pas tout à la fois sourds, aveugles et insensibles la plupart de ceux qu'elle possède ? Mais d'où vient que cet homme ne doute presque pas que son ame ne doive mourir avec le corps, et qu'il a tant de peine à se persuader que le corps même doit cesser de vivre ? d'où vient qu'accablé d'années, qu'usé de débauches, il fait tous les jours des projets dont l'exécution demanderait des siècles entiers et de vie et de santé ? d'où vient qu'il croit la mort encore si éloignée, quoique tout lui annonce qu'elle est proche, quoiqu'elle se présente elle-même, quoiqu'il la porte déjà dans le sein ? qu'attend-il pour croire enfin qu'il lui faut quitter la vie ? son âge, ses infirmités, ses proches, ses amis, rien n'est capable de l'en convaincre, il espère toujours d'aller plus loin ; il donne encore des ordres pour le lendemain, et meurt enfin sans croire qu'il doit mourir. Et il ose dire cet homme, qu'un argument lui ferait avouer qu'il y a une autre vie, lui que l'amour de la vie présente aveugle à ce point que la mort même ne peut lui persuader qu'il est mortel ? Qu'il règle ses désirs et ses passions, cet avare, ce voluptueux, qu'il détache sa volonté des objets qui la révoltent contre la foi, et il verra que toutes les créatures lui prêchent que son ame ne peut mourir, mais qu'elle doit craindre une vie pour elle mille fois plus terrible que la mort.

S'il est vrai que, malgré les connaissances de l'esprit les plus parfaites, la volonté peut détruire entièrement notre foi, pouvez-vous douter qu'elle ne soit capable de l'affaiblir ? Les passions l'étouffent dans les Hérétiques et dans les Athées ; faut-il s'étonner qu'elles la captivent, qu'elles l'assoupissent dans les mauvais Chrétiens ? Vous ne l'apercevez pas, MM., ce défaut secret qui rend votre

foi si languissante ? Faut-il en être surpris ? Quand on a les yeux bandés , dit saint Augustin , non-seulement on ne voit pas les objets qui sont éloignés , on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache : *Si tegatur oculus carnis , nec aliud vides , nec id unde tegitur vides*. Voulez-vous que je vous le dise ? cet aveuglement est dans votre cœur , c'est cette soif de l'or et de l'argent , c'est ce désir trop ardent d'accumuler des richesses , quoique par des moyens légitimes. Oui , c'est là ce qui vous empêche de comprendre la plupart des vérités éternelles ; c'est ce qui vous fait douter de la Providence , douter des biens de l'autre vie ; c'est ce qui vous fait méconnaître Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Tant que vous conserverez ce ressentiment des injures qu'on vous a faites , quand même il n'éclaterait pas au-dehors , quand il ne passerait point jusqu'à une vengeance réelle , il rendra néanmoins votre foi chancelante et ténébreuse , vous n'entrerez jamais dans le cœur de Jésus-Christ pour y découvrir les merveilles de sa charité , vous ignorerez éternellement ce qu'il y a de plus aimable et de plus tendre dans les mystères de sa vie et de sa mort. Pour vous qui ne soupirez que pour la gloire , et qui vous êtes fait une idole de cette passion à laquelle vous sacrifiez tout le reste , devez-vous trouver étrange que vous ne croyiez que faiblement ? Comment pourriez-vous croire , dit Jésus-Christ , vous qui recherchez cette gloire que vous vous donnez les uns aux autres ? *Quomodo potestis credere , qui gloriam ab invicem accipitis ?* Voulez-vous savoir , femme chrétienne , d'où vient que la foi est presque éteinte en vous ? c'est parce que l'amour de vous-même y vit toujours : témoin ces parures que vous ne pouvez quitter , quoiqu'elles soient contraires à l'Évangile , et qu'à votre âge , selon même le monde , elles commencent à n'être plus dans les règles de la bienséance. Le bandeau qui vous aveugle , c'est ce jeu presque continuel , où vous perdez un temps que Jésus-

Christ ne vous avait pas acheté par tant de douleurs pour être ainsi misérablement consumé ; c'est cette mollesse si peu chrétienne , cet éloignement de toutes sortes de mortifications , ce soin presque unique de procurer au corps tout ce qui le flatte ; c'est cet orgueil que vous nourrissez dans votre cœur , cette fausse persuasion de la supériorité de votre mérite , ce désir secret de l'emporter sur toute autre , tantôt par l'éclat de la beauté , tantôt par la vivacité de l'esprit , ou enfin , lorsque tout le reste vous abandonne , par une piété pleine de faste.

Voilà , Chrétiens auditeurs , ce qui rend nos volontés rebelles aux lumières de la foi. De là vient que la parole de Dieu , cette parole qui a fondu tant de glaces , qui a amolli tant de rochers , cette parole toute brûlante , comme parle David , ne fait pas sur nous plus d'impression que la parole d'un homme. De là vient qu'on lit l'Évangile avec la même froideur qu'on lirait un livre profane , et que le corps même de Jésus-Christ n'a pas pour nous un autre goût que le pain matériel.

Que faites-vous donc , Ministres du Seigneur , avec vos preuves et vos raisonnemens théologiques ? quel sera le fruit de tant de motifs de foi , de tant d'invincibles raisons dont vous accablez l'incrédulité des mauvais Chrétiens ? Vous travaillez aussi vainement que si vous prétendiez faire voir un aveugle , à force d'allumer des flambeaux autour de lui. C'est ce cœur qu'il faut attaquer , qu'il faut détacher , s'il est possible , de l'amour des créatures. Donnez-moi un homme sans passions , disait un grand Saint ; eût-il vieilli dans toutes les superstitions du Paganisme , je le convertirai en lui récitant le symbole de notre croyance , et les Commandemens de Dieu. Quelle perfection n'acquerra donc pas dans peu de temps la foi d'un Chrétien innocent et mortifié ? avec quelle promptitude , avec quelle fermeté ne croira-t-il point ? Aura-t-il besoin qu'on lui choisisse

ou les Prédicateurs ou les livres ? ou plutôt , au défaut des uns et des autres , le Ciel , les astres , tous les élémens , les plus simples fleurs , les plus viles créatures , tout ce qui tombe sous ses sens ne lui donnera-t-il pas les plus sublimes leçons ? Le moindre rayon produira le plus grand jour dans son esprit , il ne faudra qu'un mot pour lui découvrir plusieurs mystères à la fois. C'est d'une ame ainsi disposée qu'on peut dire qu'elle apprend beaucoup plus qu'on ne lui enseigne , que même ses maîtres lui enseignent souvent plus qu'ils ne savent : *Super omnes docentes me intellexi , quia mandata tua quæsi.*

Oui , Seigneur , disait David , parce que je me suis attaché à vos commandemens , j'ai eu plus de lumières que tous les Docteurs , j'ai compris dans leurs discours des mystères qu'ils n'y entendaient pas eux-mêmes. Tout ce qui exerce la foi des autres Chrétiens , tout ce qui les rebute , tout ce qui les scandalise raffermis dans sa croyance le Chrétien fervent. La réprobation des Gentils , qui paraît si dure aux esprits faibles ; la prospérité des méchans , qui avait presque ébranlé le Roi Prophète ; le relâchement et les scandales , qui servent de prétexte aux Hérétiques pour se séparer de l'Eglise ; tout cela est pour le vrai Chrétien une occasion d'admirer , de louer ou la justice , ou la clémence , ou la sagesse divine ; tout ce que voit son œil est pur , tout ce qu'entend son oreille est chaste , tout ce qui arrive dans la vie est pour lui une nouvelle raison de croire. Vous me demandez si je crois qu'il y a un Dieu ? Et peut-on en douter , sans avoir perdu la raison et l'usage même des sens ? Oui , je le crois , si cependant on peut ne faire que croire ce que l'on sait , ce que l'on voit , ce que l'on sent dans le fond du cœur , ce dont on se rend à soi-même un témoignage qui ne peut être démenti.

Eh comment douterais-je de la Providence , moi qui la trouve partout où je me trouve moi-même ?

Elle me prévient, elle me suit, elle m'accompagne, elle m'environne de toutes parts ; on dirait qu'elle ne pense qu'à ma conduite particulière, tant elle est soigneuse de pourvoir à tous mes besoins, de régler en ma faveur les plus légers incidens, de lier mes avantages aux diverses conjonctures. Vous ne pouvez résoudre vos doutes sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Eh quoi ! vous ne la sentez donc pas, sa divine présence, lorsqu'il vient sur vos lèvres, lorsqu'il descend dans votre sein ? vous ne le reconnaissez pas à cette lumière qu'il répand dans l'ame, à cette joie dont il la remplit, à ce feu dont il l'embrase ? *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !* Heureux mille fois ceux qui ont purifié leur cœur des désirs qui le souillent et qui l'offusquent ! C'est à vous que je m'adresse, ames heureuses, car je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs dans cette assemblée : je ne saurais vous exprimer combien cette pensée me soutient et me console dans mon ministère, qui d'ailleurs entraîne bien des soucis, bien des périls.

Dès le commencement et dans la suite de tout ce discours j'ai été persuadé que je parlais à des personnes vertueuses, à des personnes qui ne viennent entendre la parole de Dieu que par le désir de se sanctifier : j'ai pour le croire mille raisons que je passe sous silence, afin de ne penser qu'au fruit que ce discours fera dans vos ames, et à la gloire que je me promets de rendre au Seigneur. Dans de pareilles occasions le Prédicateur le moins éloquent, le discours le moins préparé, l'action la moins étudiée, les paroles les plus simples, tout entre, tout germe, tout croit, tout rapporte dans ces sortes de champs, et toujours jusques au centuple. *Vobis datum est nosse mysterium Dei* : C'est à vous, élite chérie, troupe bénie, qu'il est accordé de pénétrer dans les secrets du royaume de Dieu ; c'est à vous qu'est réservée l'intelligence des plus hauts mystères ; c'est à vous

340 3. POUR LES DERNIERS JOURS, etc.

proprement que Dieu parle par notre bouche, et qu'il adresse ce qu'il y a de plus touchant dans les livres saints : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei; cæteris autem*, pour tous les autres, pour ces hommes charnels et mondains, pour ces âmes impures et attachées à la terre, *in parabolis*, ils ne trouvent partout qu'énigmes et que ténèbres; ils écoutent sans entendre, ils entendent sans concevoir, ils conçoivent même sans commencer à croire encore : *Cæteris autem in parabolis, ut videntes non videant, et intelligentes non intelligent.*

Qu'ils fuient donc la lumière, ces réprouvés, puisqu'ils sont déterminés à lui résister, puisque la lumière les fuit eux-mêmes en quelque sorte; qu'ils aient horreur de la parole de Dieu, qu'ils ne comprendront jamais, et qui néanmoins les condamnera. Mais vous, Chrétiens auditeurs, qui êtes occupés à dompter vos passions, qui menez une vie pure, une vie pénitente, courez sans cesse après la voix de votre époux, ne vous laissez jamais de l'entendre, et que vos entretiens avec lui soient continuels. Demandez hardiment, et cherchez avec constance, puisqu'on ne vous peut rien refuser, puisque votre bien-aimé vous cherche de son côté, pour vous montrer son visage divin; mais surtout purifiez-vous tous les jours de plus en plus, et ne vous contentez jamais de la sainteté que vous aurez une fois acquise : *Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc.* Que votre cœur devienne, s'il est possible, plus pur que le cristal, afin qu'il puisse être pénétré des lumières de la foi, jusqu'à ce que nous entrions dans le grand jour de la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMONS

CONTENUS

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

- II^e *Pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. De la naissance mystérieuse des Fidèles.* Page 1
- Pour la Fête du Scapulaire. La dévotion au Scapulaire est une voie sûre pour mériter la protection de la Sainte Vierge.* 25
- Pour le jour de S. Joseph. Sainteté de S. Joseph.* 48
- Pour le jour de S. François de Borgia. Sa mortification.* 69
- Pour le jour de S. Bonaventure. Ce Saint sut allier à la sublimité de la science l'humilité la plus profonde, aux subtilités de l'École la piété la plus simple et la plus tendre.* 96
- Pour le jour d'une Véture. Qualités de l'Époux que cherchent les Vierges.* 123
- Pour la Profession d'une Religieuse. De l'état religieux, de ses devoirs, de ses perfections.* 146

- Pour le jour de S. Étienne, 1^{er} Martyr.*
Exemple de la parfaite charité. 170
- Pour le jour de S. Jean-Baptiste. S. Jean*
a été le plus innocent des hommes
et le plus austère des pénitens, le
père des Anachorètes et le premier
de tous les Apôtres. 190
- Pour le 2^e Dimanche de l'Avent.* L'é-
tablissement de l'Église est le plus
grand de tous les miracles et les ren-
ferme tous. 209
- Pour le 3^e Dimanche de l'Avent. (A*
l'occasion de l'abjuration du Calvi-
nisme par une personne de qualité
avec toute sa famille.) Des obliga-
tions qu'impose le nom de Chré-
tien. 236
- I^{er} *Pour les derniers jours du Carnaval.*
Un Chrétien doit renoncer à tous les
plaisirs du monde, et se borner aux
plaisirs les plus innocens, aux plai-
sirs chrétiens. 260
- II^e *Pour le même temps.* Le Salut est l'u-
nique affaire du Chrétien. 284
- III^e *Pour le même temps.* Le peu de foi est
un vice de la volonté, qu'il dépend
de nous de corriger. 313







